Francis A. Denis

Canta

Illustration ©HALGraphiQ2014

La Dame Blanche du Francardu

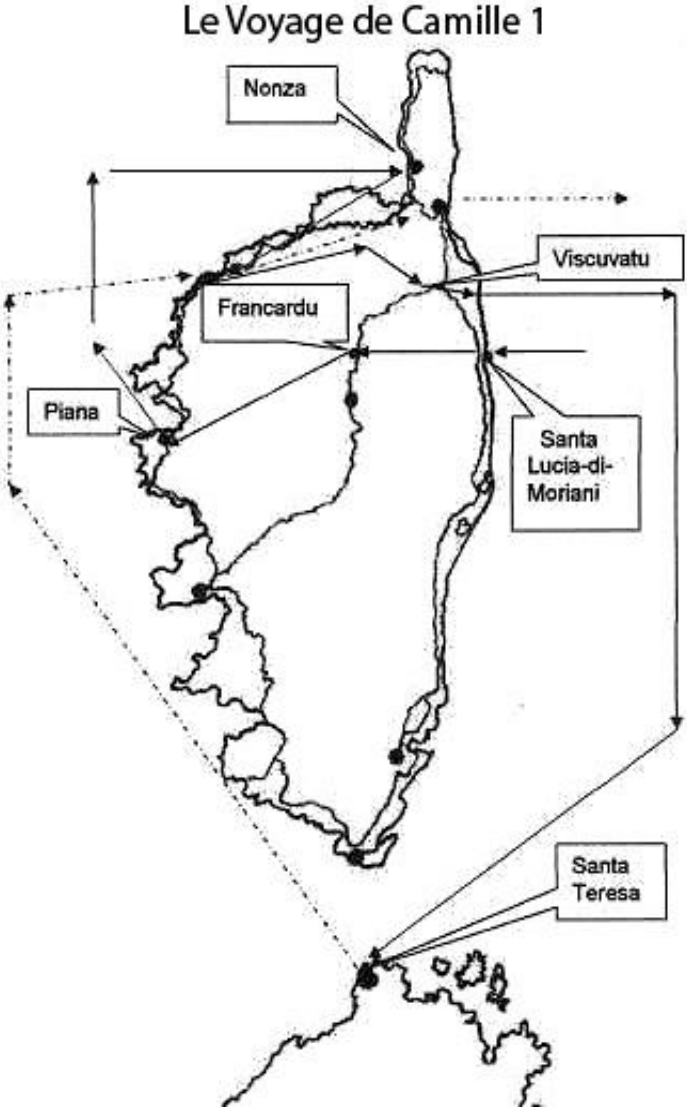
de plume en plume

Pour tous les miens…

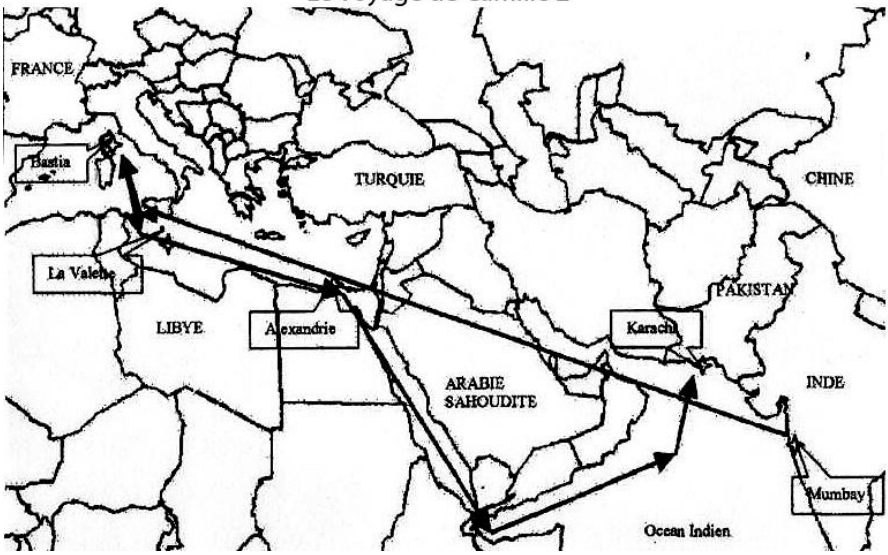
CANTA

La Dame blanche de Francardu

Roman d'anticipation


Le Voyage de Camille 1
Nonza
Viscuvatu
Francardu
Piana
Santa Lucia-di-Moriani
Santa Teresa

Le Voyage de Camille 2



INIZIU

Note du patriarche (*extraite des archives Balleras*)

J'avais déjà beaucoup voyagé avant d'être muté par mon entreprise sur le petit aéroport de Bastia. J'aimais mon métier d'ingénieur aéronautique. Tellement de travail était nécessaire pour se voir admis dans la confrérie. J'avais débarqué plein d'à priori comme tous ceux qui ne connaissent la Corse qu'au travers des médias. On disait les habitants belliqueux et peu accueillants envers ceux nés ailleurs, d'où qu'ils viennent et plus particulièrement les Français du continent. Les journaux se délectaient d'attentats séparatistes et entretenaient la légende d'un peuple fainéant jamais satisfait. Curieusement, ce furent pourtant bien les Corses qui me jetèrent dans les bras de leur déesse faite ile. Ma rencontre avec Anto Vallone et sa fratrie, descendants d'une vieille famille politique locale, allait décider du futur de tous les miens.
Anto avait hérité d'un caractère ombrageux. Il reflétait un savant et judicieux mélange de méditerranéen montagnard. De l'océan, il tirait son agitation et sa joie de vivre et des grands monts, gardait la rudesse et une fierté inaltérable… Grâce à lui, me vint l'étrange sensation d'avoir toujours connu cet endroit ou d'être arrivé au bout d'une quête, né pour découvrir la magie d'une montagne que les poètes nomment « la plus près des îles lointaines. » Mes proches ne

comprirent pas à quel point j'en devins viscéralement attaché ; comment mon âme se trouva prisonnière du hasardeux sort qui m'avait jeté sur ce rivage. J'étais le « pinzutu » égaré, enchaîné par un amour exclusif à une terre qui me rappelait trop souvent qu'elle ne serait jamais mienne.*

Hélas, les années passèrent trop vite et s'annonça le temps d'un nouveau départ. Je revins d'abord fréquemment visiter mon presque frère tant sa lucidité me manquait. Puis, pris dans de nouvelles obligations, mes voyages s'espacèrent. Nous sommes toujours restés en contact mais je me rends compte maintenant combien j'ai oublié la leçon de vie dont il m'avait fait profiter. Il est vrai que les temps ont changé très vite comme personne n'aurait pu l'imaginer. Ai-je bien fait de suivre ma route sans me retourner ? Me suis-je fourvoyé dans ces voies politiques et monétaires qui m'ont rendu si riche et puissant, tout en me laissant un goût amer au souvenir de ma vie sur l'île ? La donne mondiale s'est radicalement transformée et la Corse n'a pu y échapper. J'ai troqué mon humble peau pour un habit de grand requin dont je ne suis pas fier. Anto a-t-il renoncé à sa droiture et à son honnêteté pour des chemins plus tortueux, juste avant de mourir ? Je ne peux me résoudre à penser qu'il se soit abaissé, comme je l'ai tristement fait, devant l'argent. Mes filles me reprocheront mes absences, à juste raison, et mon manque de clairvoyance quant à leur avenir étriqué dans des rôles de dirigeantes, aux confins de la terre. Je me suis si peu occupé d'elles depuis la disparition de leur mère que ma dernière, dont je tremble de n'avoir de nouvelles, semble même me détester. Je suis impardonnable en ce sens que je connaissais la valeur d'une autre vie dont j'ai fait abstraction, croyant mieux les préparer au monde

froid de la finance et aux intrigues du pouvoir si intimement liés. La perte de mon ami, m'ouvre une plaie à l'âme des plus béantes. Au crépuscule de ma vie, j'ai la certitude d'être passé à côté d'une chance insolente qui m'avait été confiée de rendre les miens plus heureux en un lieu plus humain...

Il ne me reste que des regrets…

Claude Balleras

*

C'est en classant les affaires personnelles de feu mon pauvre père que j'ai remis la main sur ces quelques pages manuscrites, qui m'arrachent des larmes au rappel de ce temps passé, si simple et si agréable à vivre. Ma jeunesse et mes attaches à cette Corse qui a, depuis, tout comme le reste du monde, sombré dans le chaos, surgissent comme autant de souvenirs douloureux. Je me décide, enfin, après toutes ces années, à faire la lumière sur l'aventure de Camille. En regard de l'amertume qui ne quitta plus mon père, après la disparition d'Anto, force m'est de constater, qu'en droite ligne de ses erreurs, je me suis, moi aussi, égarée en héritant de sa place à la tête de l'empire Balleras. Un vieil air jamaïcain, depuis longtemps oublié, tourne en boucle dans mon esprit :

« Pense au nombre d'amis que nous avons connus,
et à tous ceux que nous avons perdus, le long du chemin…»

C'était hier, quarante ans auparavant ! Juste avant que notre espèce maudite ne mène la planète au bord du désastre. Une époque où le fuel coulait à flots et où la pollution ne semblait déranger que ceux qui n'étaient pas assez riches pour en profiter. Bien sûr, tous les signes avant coureurs d'une catastrophe annoncée répondaient présents, et nombreux furent les lucides à prédire l'Armageddon imminent. Alors que nous commencions juste à nous émouvoir de la disparition de pans entiers de flore et de faune, abdiquant leur droit à la vie devant notre folie destructrice, et que les effets du réchauffement climatique semblaient nous montrer la gravité du danger à court terme, la chute de notre civilisation fut précipitée par un tout autre paramètre tout aussi humain... Le terrorisme ! Pendant les dix ans qui suivirent l'explosion du cercueil en béton de Tchernobyl et l'attentat contre la centrale nucléaire de Williston (Missouri), faisant quarante mille morts directs, et dont nous continuons à payer le prix encore de nos jours, la plupart des programmes nucléaires, civils ou militaires, devinrent la bête noire des politiques. Ils furent mis en veille, tant que faire se peut, au profit d'énergies dites écologiques. On vit donc fleurir, ça et là, d'immenses champs d'éoliennes, de panneaux solaires ou des puits géothermiques. La technologie marée-motrice fit un bond en avant et de nouvelles centrales nucléaires à fusion froide, réputées moins dangereuses, apparurent. Nous restions encore gros consommateurs de fuel pour les transports, mais de réels progrès s'annonçaient au niveau de la consommation. Hélas, nous n'étions pas encore suffisamment préparés, quand... tout à basculé ! Un groupuscule se réclamant d'Al Qaïda ou d'une obscure mouvance parallèle, si ma mémoire m'est fidèle, déroba dans un laboratoire militaire américain,

la souche d'une bactérie artificielle dénommée PO57. Le virus neutralisait les vertus explosives du pétrole, quelle que soit sa forme. Obnubilés comme nous l'étions, par la probable éventualité d'une attaque au moyen d'armes de destruction massive ou d'actions chimiques s'en prenant directement à la population, l'affaire ne fit qu'un encart dans les journaux. Grave erreur ! La souche répandue dans l'atmosphère, soit sciemment ou par accident, se révéla sans danger pour l'homme, mais redoutable d'efficacité envers les carburants. En quelques mois, elle muta pour s'auto-régénérer, se disséminant globalement au gré des vents, pour détruire toutes les propriétés combustibles du fuel et de ses dérivés. Le simple contact de l'air, pendant quelques secondes, suffisait à rendre l'essence aussi inoffensive que si vous aviez rempli votre réservoir avec de l'eau. En moins d'un an, la majorité des véhicules se retrouvèrent immobilisés et une large partie des échanges commerciaux cessèrent, laissant une industrie mondiale sinistrée. Songez ! Plus d’automobiles, plus d'avions, ni même de gros navires. L'attaque parfaite ! La crise économique et géopolitique qui s'ensuivit, fut d'une brutalité sans précédent. La paupérisation de millions de personnes fit ressurgir le spectre de maladies oubliées, comme la peste ou le choléra, qui décimèrent presque vingt pour cent de la population du globe. Les pays réputés riches, ne furent guère épargnés. La décennie suivante, devint celle du bricolage et de l'adaptation à cette nouvelle ère, et l'on ressortit des cartons les projets les plus divers, dans le genre du moteur à hydrogène et des turbo-voiles. Certains secteurs se trouvèrent heureusement peu touchés, comme les silicates qui entraient dans la fabrication des pièces électroniques, ou même, les dérivés chimiques pétrolifères ininflammables, base de nombreuses compositions plastiques. Par contre, les transports, nerfs de la guerre

et du commerce, eurent grand peine à se relancer, et obligèrent à un repli sur elles même des puissances occidentales. Elles élaguèrent au passage leurs possessions d'outre-mer pour préserver les frontières les plus proches. Profitant de cet abandon, on vit surgir, ça et là, de nouveaux territoires indépendants, peu enclins à la démocratie moribonde.

Nous aussi, avons dû nous adapter, et cette recherche de solutions pour faire vivre la famille, poussa mon père à monter une petite entreprise en Inde où le faible coût de la main d'œuvre restait compatible avec son budget restreint. Nous fabriquions de la « toile kevlar » utilisée en Europe à la construction de revêtements souples et blindés pour certains débouchés militaires. L'affaire prospéra doucement, jusqu'à ce qu'il dépose un brevet, pour un nouveau système de transport en commun à moindre coût qui intéressa vivement le gouvernement de New-Delhi. L'idée s'avérait un simple ballon de forte charge utile, gonflé à l'hélium, dont ladite toile constituait l'enveloppe. La première ligne fut mise en service sur Mumbai, aux rues embouteillées en permanence par des millions de véhicules hétéroclites, dont une majorité à traction animale. En trente minutes, le système permettait de traverser la ville, en ligne droite, en s'élevant d'à peine une cinquantaine de mètres. On tractait la baudruche grâce à un moteur électrique qui se déplaçait sur le rail d'une ancienne voie de chemin de fer. La version de base n'accueillait qu'une centaine de passagers, mais en permettant de gagner plus de cinq heures sur le trajet terrestre, il suscita immédiatement l'engouement. De nouvelles lignes se créèrent l'année suivante et les commandes se firent telles, que l'état indien pris part à l'aventure en investissant massivement dans cette nouvelle industrie. Sept ans plus

tard, les Balleras se trouvaient à la tête d'un immense empire financier qui débordait largement des limites du subcontinent. Notre maison mère « Indian. Corps. inc. » obtint la permission de s'installer dans le Sud du Pakistan. Le pays, tombé en faillite, s'était enfin résolu à l'annexion par son énorme voisin pour éviter la mainmise chinoise menaçante. La technologie moderne, appliquée aux plus légers que l'air, permit de relancer une nouvelle ère des grands dirigeables, plus sûrs et plus rapides. Ils ne parvinrent jamais à égaler l'aviation civile, pratiquement disparue, mais devinrent néanmoins un appréciable palliatif. Dans les pays riches, on vit même apparaître les premières versions militaires et l'on remit d'actualité, des traversées transocéaniques régulières. Politiquement, de nombreuses régions restèrent instables, déchirées par des luttes de micro-seigneurs de la guerre qui écrasaient les populations sous leurs rêves de grandeur… à cent lieues des préoccupations économiques des puissances majeures… C'est à ce moment là, que notre benjamine décida de rentrer en Corse, contre l'avis paternel. Comme à son habitude elle n'en fit qu'à sa tête et partit l'esprit rempli de rêves de révolutions comme en a toujours cultivé la jeunesse au travers des âges. Camille avait déjà vingt cinq ans et n'était pas à son premier essai pour se fourrer dans de délicates situations. J'avoue avoir pris part à son coup d'état contre l'autorité du patriarche. Nous l'avions préparé de longue date, sans vraiment nous soucier des conséquences que risquait d'engendrer son escapade. J'ai souvent envié ma petite sœur pour son esprit d'indépendance et ses capacités physiques à la hauteur de ses prétentions aventureuses, mais cette histoire là se révéla beaucoup plus compliquée et dangereuse que nous ne l'avions imaginé…

Gaëlle Balleras (notes personnelles)

VIAGHJU

Le « Populu Corsu » traînait sa carcasse fatiguée, au large des côtes de Sicile, à deux mille cinq cents mètres d'altitude. Mastodonte, à l'enveloppe déformée par l'usure de trop nombreux tours du monde, il avait pourtant connu une gloire éphémère près de vingt ans auparavant. Sorti flambant neuf des ateliers « d'Indian Corps inc. », il était alors devenu, le fer de lance de la nouvelle flotte de cargos dirigeables, chargée de relancer les échanges internationaux, au départ de l'Inde. Ce titan de presque trois cents mètres de long, merveille de technologie pour l'époque, avait longtemps été affecté aux trajets transcontinentaux. Puis, de nouvelles générations virent le jour, plus rapides et de capacités supérieures qui le poussèrent doucement sur des lignes moins glorieuses. Réduit, peu à peu, à l'emploi de caboteur, l'aérostat perdait quotidiennement de sa splendeur, de par ses fréquentes escales et le manque d'entretien…

Appuyé sur la table à carte, le grand barbu au teint halé négligeait sa casquette, coincée sous son coude, en étudiant les derniers paramètres météo. Il paraissait extrêmement soucieux.
- Commandant Alexis ? l'interpella un jeune marin, visiblement surprit de sa propre audace.
- M'ouais Sharif ! répondit le gradé sans lever les yeux.
-Dites commandant ? s'enhardit l'autre. J'ai pas osé vous en parler avant, mais qui est la « gonzesse » qu'on a embarquée y'a une semaine à Karachi ? C'est pas souvent qu'on trimballe des passagers sur le cargo !

- Si on te demande, tu diras que t'en sais rien... vu ?
- Allez, Pacha ! Soyez pas vache ! C'est un beau brin de fille et en plus elle se balade à moitié nue dans sa cabine. La porte donne juste en face de ma couchette... C'est dur !
- Disons que c'est la fille d'un vieil ami qui m'a demandé de prendre soin d'elle. Ça devrait te suffire !
- M'enfin, patron, insista l'importun, elle serait arrivée plus vite en prenant les lignes régulières!
- Dis donc ! Les autres ne t'ont pas dit que j'aimais pas beaucoup les questions ? s'emporta l'aîné.
- Ben, justement… C'est que tout l'équipage s'en pose des questions... Vous pensez qu'y a une ouverture ? risqua Sharif en maudissant intérieurement le stupide pari engagé avec ses équipiers qui le plaçait maintenant en si délicate position.
- Hum ! Dis-moi, petit ! As-tu jeté un oeil aux deux molosses qu'elle emmène dans ses bagages ?
- Jamais vu des bestiaux si gros ! Et pas commodes en plus ! Elle est la seule à s'approcher des cages pour leur filer à bouffer depuis qu'ils ont failli becqueter tout cru le cuistot. Pour sûr que tout le monde en à la trouille !
- Bon ! Et bien dis toi que si tu t'approches trop près de la maîtresse, t'as de grandes chances de leur servir de dessert. Je parie ma casquette qu'elle te flanque dans la cage et te laisse conter fleurette aux clebs.
- Mais, boss... et si elle était consentante ? insista le jeune homme. Un long frisson lui glaça l'échine au sourire sardonique qu'afficha la face burinée du seul maître à bord après Dieu.
- Dans ce cas mon jeune ami, j'aurais le grand regret d'écrire une triste lettre à vos parents, leur expliquant l'accident malheureux dont

vous fûtes la victime en chutant de la nacelle de ce bâtiment ! D'autres questions, peut-être?
- Heu ! Non, mon commandant ! Excusez-moi pour le dérangement.
- Ah ! Une dernière petite chose, enseigne Sharif !
- Oui mon commandant ?
- N'hésitez pas à rapporter notre petite discussion à vos collègues… J'ai horreur de me répéter !
- Bien mon Commandant ! A vos ordres !
Alexis garda pour lui son amusement en voyant son subordonné retourner à son poste, d'un pas si pressé que l'on aurait pu croire le diable à ses trousses. Il s'avança nonchalamment jusqu'au bastingage de la baie de commandement, et jeta au passage un œil distrait aux divers pupitres qui ronronnaient paisiblement. Il prenait plaisir, chaque matin, à faire ouvrir les panneaux de plexiglas latéraux pour renouveler l'air confiné, pour peu que le temps et l'altitude le permettent. Bien que peu enclin aux croyances religieuses, il aimait imaginer ce vent frais s'engouffrant dans le cockpit, chamboulant papiers et vêtements sur son passage, comme l'instrument purificateur d'une grâce divine. A presque cinquante ans, sa stature hors du commun et son caractère ombrageux en faisaient un commandant craint et respecté de son équipage. Pas un n'aurait eu l'audace de discuter ses ordres. Il régnait à bord du « Populu Corsu » une discipline de fer comme aux temps des grands voiliers. Les matelots, durs à la tâche, venaient d'horizons et de pays si différents que la multitude de langages pratiqués ne facilitaient en rien l'intégration. Pour beaucoup de commandants, servir sur ce type de dirigeable était considéré comme une disgrâce. Alexis l'avait, quant à lui, délibérément choisi et lorsqu'il ordonnait, son ton seul suffisait à se faire obéir. Les manœuvres s'effectuaient sans heurt dans la plus

complète coordination. Le vol était depuis toujours sa grande passion. Adolescent, il avait bien souvent rêvé de devenir le « Robur » des temps modernes du roman de Jules Verne. Dès la réapparition des ballons de transport, il s'était engagé, au centre de formation « d'Indian. Corps. inc ». Gravissant patiemment tous les échelons, il devint le plus jeune capitaine de la flotte à vingt sept ans. Ces promesses de brillant avenir ne firent pas long feu, face à un trop bouillant tempérament. Son amour de la vie tumultueuse l'avait rapidement catalogué comme un personnage peu fiable pour les vols « habités ». Les trop nombreuses soirées arrosées, qui dégénéraient souvent en bagarres mémorables, en faisaient une figure bien connue des services de police. Quelques incidents avec des clients indélicats, qui appréciaient peu de se faire débarquer « manu militari » par le colosse, dans des endroits perdus, à la moindre réclamation, achevèrent de convaincre les services commerciaux d'éviter de le laisser au contact de la clientèle. Il fut, dès lors, employé pour les plus basses besognes sur des lignes difficiles et avec des vaisseaux de moindre valeur. Dans ce créneau, en ces temps troublés, le travail ne manquait pas et nombreuses étaient les épaves se maintenant à l'air par miracle. C'était l'aventure quotidienne, entre les équipages récalcitrants, les attaques de pillards, les escales à l'alcool frelaté et aux filles si belles et si faciles. Nul n'avait tant d'amis ou d'ennemis qu'Alexis Balleras. Personne ne pouvait se vanter d'obtenir tel ou tel passe-droit aussi rapidement que lui. Les services spéciaux Indiens eurent tôt fait d'en mesurer les avantages. Ils n'hésitèrent pas à utiliser ses compétences pour quelques missions ponctuelles. En échange de deux crashs en peu de temps, au service d'intérêts nationaux inavouables, il bénéficiait, depuis, d'une relative impunité en Inde. Son corps, couturé de cicatrices, savait lui rappeler combien

la vie est précieuse à qui sait en profiter. Tout autre qu'Alexis se serait probablement vu interdire de vol pour moitié moins d'entorses aux règles de navigation qu'il n'en avait à son actif. Quant on appartient à la famille régnant sur « Indian. Corps. inc », les fonctionnaires trop zélés y regardent par deux fois avant de vous mettre au rebut. Passant aux travers des avertissements administratifs, liés à ses dernières frasques, il était donc à nouveau dans son élément, à la barre d'un bâtiment de forte taille, blessé, certes, mais toujours debout, à son image. On venait de le nommer « pacha du Populu Corsu ». Si cette position lui convenait à merveille, la charge de sa passagère du moment lui causait, par contre, bien du souci. Il s'inquiétait pour Camille et voyait d'un très mauvais œil, son désir de débarquer, sur ce territoire hostile qu'était devenue la Corse. On connaissait Patrick Al Aredi, le dictateur local, pour ses répressions sanglantes lors des précédentes tentatives de rébellions. Or, la môme allait prendre contact avec les opposants et, ni son nom ni les chiens qui lui servaient de gardes du corps, ne pèseraient lourds si elle tombait aux mains du régime en place. Sans grande conviction quant au résultat de sa démarche, il se dirigea vers le quartier des cabines pour tenter une nouvelle fois de la dissuader de s'engager dans cette folle expédition. En descendant dans l'étroite coursive, il ruminait en songeant au savon mémorable que le « vieux » lui passerait lorsqu'il apprendrait où « le cousin » avait débarqué sa plus jeune fille…

Le bruit était assourdissant aux abords de la porte de Camille.
- Comment peut-elle aimer ces vieux morceaux de « heavy métal » qui ressemblent plus à un ancien moteur en échappement libre qu'à de la musique ! songea-t-il en frappant au chambranle. Avec le

tumulte, n'obtenant ou n'entendant aucune réponse, il prit sur lui d'actionner la poignée et d'entrebâiller le battant.
- Oh ! Camille ! Es-tu présentable ? Et arrête-moi ce bordel ! braya le grand barbu en guise de contact.
Le vacarme cessa immédiatement !
- Entre mon cousin, invita la fille, mais fais attention à…
Le panneau à peine poussé, Alexis fut violemment projeté contre la cloison opposée du couloir avant de se sentir écrasé sur le sol, coincé sous la porte arrachée.
- *Tamam**, Bao, tamam ! criait Camille au même instant.
L'énorme chien avait bondi sur lui ! Sa force était effrayante. Quelqu'un de moins solide aurait pu se rompre les os. Le pacha fit basculer la pièce de bois et se redressa péniblement, en se frictionnant les côtes. Il avait du mal à reprendre son souffle.
- Heu ! Ça va, mon cousin ? Je suis désolé ! C'est ma faute ! Je lui avais demandé de garder l'entrée.
- Par ma barbe, Camille ! Je t'avais dit que je ne voulais pas que tu les sortes de leur cage. Ils flanquent les « foies » à tout mon personnel lorsqu'ils sont dans la soute, alors, imagine si quelqu'un se fait attaquer... c'est la mutinerie assurée !
Hors de lui, Alexis gueulait littéralement et son langage fleuri se répercutait dans les coursives à en faire rougir le plus mal élevé des machinistes.
- Mais, Alex ! Ils s'ennuient depuis dix jours que nous sommes partis. Ton vieux sabot se traîne et le voyage est si long…
En entendant traiter son bâtiment de rafiot, la colère du commandant atteignit son paroxysme. Il se mit à bégayer en apercevant le dogue assit sur son arrière train, sa casquette dans la gueule dégoulinante de bave.

- Pppar ma barbe ! Rends-moi ça, sale bête !
Il tira d'un coup sec et arracha son couvre-chef d'entre les puissantes mâchoires, le réduisant en lambeaux.
- Tonnerre de tonnerre ! éructa-t-il en voyant le résultat. Vas-tu enfin m'expliquer ce que sont ces bêtes des enfers que tu trimballes avec toi ?
- Ça, c'est mon pote Bao et l'autre, dans la soute, se nomme Kerou… Ce sont des boxers !
En entendant prononcer son nom, le chien semblait d'un coup joyeux et agitait son moignon de queue.
- Te fous pas de moi ! Des boxers, on en a toujours eu chez les Balleras et tu le sais très bien mais des boxers de plus de quatre vingt kilos ? Ça, c'est pas dans le manuel !
- Modification génétique ! lâcha-t-elle négligemment entre deux évictions de postillons.
- Quoi ? s'exclama encore Alexis en sentant l'embrouille arriver à grands pas.
- Oui, c'est « Gwen » qui me les a procurés.
- Gwenaëlle? Je croyais ta frangine en charge de la division « recherche fondamentale d'Indian. Corps. inc. » au Pakistan ?
La réponse lui sauta aux yeux, en voyant sa cousine esquisser un sourire. Alexis fit un pas vers l'animal et avança prudemment la main pour caresser la base du crâne juste au-dessus de la nuque. Lorsque ses doigts rencontrèrent la connexion informatique de type « Natica », implantée sous les poils courts, il ne put s'empêcher de faire un bond en arrière et devint livide.
- Merde ! Des chiens de guerre ! Des saloperies de chiens de guerre ! lâcha-t-il horrifié. Je les ai vus à l'œuvre lorsque les Indiens ont liquidé le groupe intégriste « al Fatwa » au Cachemire. Les gardiens

en ont perdu le contrôle et leurs bêtes ont massacré tout le monde, sans discernement. C'était pas beau à voir ! Surtout qu'avant de réussir à les abattre, les Dobermans se sont attaqués aux villages les plus proches. Là, tu perds vraiment la tête, Camille ! Tu sais combien ils sont instables et dangereux. D'ailleurs, je les croyais interdits !
- Bah! Les interdits et Gwenaëlle ... Ceux dont tu parles étaient les premières versions… avec le boxer, ça va beaucoup mieux !
- Peu importe ! Fous-le-moi dans sa cage et je te jure que si j'en revois un en liberté à bord, je me chargerai de l'abattre !
Obnubilé par le chien hors normes, Alexis faillit rater l'étalage d'armes diverses qui reposait sur le lit. Dagues, micro Uzi, fusil à pompe à canon court, etc… Le tout en pièces détachées, visiblement en court de graissage et vérification.
- Et ça ? émit-il en désignant le fatras. C'est ta police d'assurance, je suppose ! Inutile de demander si tu sais t'en servir ?
- Ce que j'aime bien avec toi, c'est que tu comprends tout, mon cousin, plaisanta aussitôt la jeune femme. Et à part faire l'inventaire de mes modestes babioles, tu venais pour quoi ?
Le Pacha, encore sous le choc de l'épisode Bao et de ses découvertes, balbutia :
- Heu ! Juste pour te dire que nous arriverons dans une trentaine d'heures au point de largage. Alors, tiens-toi prête car la météo s'annonce mauvaise, et nous n'aurons pas le loisir de plusieurs tentatives… Et cesse de m'appeler « mon cousin » devant l'équipage !
- Bien, mon cousin !
Alexis tourna prestement les talons en posant son reste de casquette visqueuse sur la tête et partit, raide comme la justice, en direction de sa propre cabine. Il entendait encore le rire de Camille lorsqu'il lui vint à l'esprit qu'il préférait affronter les foudres du père que

d'argumenter avec cette capricieuse gamine. Penser à envoyer le charpentier réparer cette foutue porte, grommela l'homme pour lui-même…

Sous la douche réparatrice, il continuait de fulminer contre cette peste, à qui il devait maintenant un large et douloureux hématome envahissant la totalité de son flanc droit. Il était couvert d'égratignures, de plaies et de bosses et il lui semblait avoir été roué de coups. Des chiens de guerre, véritables machines à tuer se trouvaient à son bord et Camille les traitait comme de vulgaires caniches. Cette histoire allait très mal finir. Il ferma les yeux pour laisser le jet lui dévorer la face en un plaisir trop rare. Il se remémorait ce bébé qu'il faisait sauter sur ses genoux. Puis, les résultats sportifs exceptionnels d'une petite fille, dernière-née, devenue fierté de la famille. Bien sûr, il n'avait suivi son évolution que de très loin, trop occupé à courir le monde. Néanmoins, il se souvenait bien du premier heurt important avec le père. Camille avait fugué à l'aube de ses seize printemps, envoyant du coup bouler ses études. La branche « spéciale » de la compagnie avait tourné en rond pendant presque trois mois pour retrouver sa trace et nombreux gradés furent remerciés très durement de leur incompétence. Quel fou rire il avait lui-même piqué, en apprenant que la maligne se cachait, en fait, dans leur propre service. Elle avait trouvé le moyen, en falsifiant son âge et son nom, d'être admise à la formation des agents de terrain. Il est vrai que le faible nombre de volontaires obligeait à recruter large et que l'on regardait peu les antécédents de chacun, pour un niveau si basique. Lorsqu’enfin, l'ancien avait remis la main sur sa progéniture, bien décidé à lui faire passer l'envie de renouveler ce genre de mauvaise plaisanterie, la donzelle s'était défendue par : Bah ! J'ai juste fait comme Alexis ! Evidemment, le père avait passé sa colère sur lui, le sermonnant sur le mauvais exemple qu'il donnait aux jeunes générations. Il devait bien avouer

que Camille était très différente de ses trois sœurs. Par certains cotés, elle ressemblait plus à son vieux pirate de cousin qu'aux standards attendus dans la grande famille Balleras. A bien y réfléchir, les chiens ne représentaient peut-être pas l'animal le plus dangereux à bord. Il connaissait si peu cette jeune femme. Toujours avenante et prompte à la plaisanterie, elle semblait tout de même en connaître un rayon au niveau armement. Elle ne tirait certainement pas son savoir des forces spéciales où elle n'avait séjourné que trois ans, avant de tout plaquer, en prétextant que le jeu ne l'amusait plus. Décidément, de sacrées zones d'ombres obscurcissaient la courte vie de cette petite cousine…

Un choc, suivit immédiatement d'une explosion assourdissante qui lui vrilla les tympans ! Alexis se retrouva à genoux sur l'émail du bac de la douche, à l'instant précis où retentissait l'alarme de bord.
- Nom de nom ! Quelle journée ! maugréa t-il en sautant encore trempé dans son caleçon.
- Red alert ! Red alert ! crachaient tous les haut-parleurs.
Sans prendre le temps de se vêtir décemment, il se précipita dans les coursives en direction du poste de pilotage. Il bouscula, au passage, Camille et une demi-douzaine de matelots pour se frayer son chemin.
- Tout le monde à son poste ! hurla-t-il. Bougez-vous ! Toi, Camille, tu restes dans ta cabine… et c'est un ordre !
Lorsqu'il franchit le sas étanche du poste principal, son second, Raphaël, avait déjà entamé la manœuvre et les panneaux blindés tombaient, les uns derrière les autres, en couvrant les baies vitrées.
- Réarmement des contre-mesures ! Analyse de la provenance dans trente secondes! Je veux un rapport des dégâts dans trois minutes au niveau informatique, et dans quinze minutes, confirmation physique !

ordonna-t-il pour reprendre la main. Radio, un contact ?
- Négatif, monsieur ! « Black out » complet sur toutes les fréquences, répondit Sharif à qui incombait ce rôle.
- Raphaël ! Faites-moi un « topo » de suite ! Une attaque ?
- Oui, commandant ! Un Missile sol/air Crotale ! L'ordinateur a déclenché les contre-mesures automatiquement mais il n'est pas passé très loin. Aucun appel et pas de semonce ! Nous étions la cible, ça ne fait pas l'ombre d'un doute !
- Par ma barbe ! Qui est assez stupide pour attaquer un cargo civil sur une ligne régulière ?
Camille se fit minuscule au regard noir dont elle fut l'objet quant il s'avisa de sa présence. Visiblement, le moment ne prêtait plus à rire. Peut-être aurait-elle dû respecter les ordres de son cousin, pour une fois, et demeurer dans ses quartiers… Les informations fusaient de tous côtés :
- Lanceur identifié, commandant ! Type frégate marine ; vingt miles nautiques ; coordonnées, quarante sept degrés et douze minutes ; toujours pas de réponse à nos appels ! Les capteurs thermiques indiquent un second missile de type similaire en phase de lancement !
- Avons-nous le temps de nous mettre hors de portée ? demanda Alexis, d'un coup étrangement calme.
- Négatif, commandant ! Aucune chance, mais les contre-mesures automatiques devraient s'en occuper sans problème, affirma Raphaël tout aussi stoïque.
- Bon ! Et bien, les enfants, nous allons leur faire passer l'envie de nous chercher noises… Descendez au niveau neuf en procédure d'urgence !

Un klaxon intermittent prit le relais de l'alarme précédente tandis qu'une voix de synthèse semblait s'affoler en annonçant : « Urgent down, urgent down ! » Sharif leva l'un des écouteurs de son casque radio et se tourna vers Camille, blanche comme un linceul et recroquevillée contre son poste pour ne pas faire obstruction aux matelots.

- Accrochez-vous mam'zelle ! On va tomber dur! déclara-t-il faussement sûr de lui.

- Mais, pourquoi descendons-nous ? Ne devrait-on pas plutôt prendre le maximum d'altitude ?

- Cela nous obligerait à pressuriser la cabine et en cas de dégât, même mineur, nous aurions peu de chance de nous en sortir. Une dépressurisation n'est jamais une bonne chose. N'ayez pas peur, mam'zelle, le Pacha, pour sûr, y connaît son affaire !

Loin de la rassurer, cette dernière phrase lui fit réaliser la dangereuse manœuvre tentée par son cousin. Le brigand ne s'échappait pas ! Tout au contraire, la proie devenait chasseur. Elle s'accrocha des deux mains à la console radio, au moment où le nez du dirigeable semblait perdre toute portance. Le basculement ne fut d'abord qu'une douceur exquise, soulevant délicatement l'estomac, puis, le géant plongea d'un coup dans une chute fantastique de près de mille huit cent mètres. Ses pieds dérapèrent sur le sol tant l'angle devint important et les jointures de ses doigts blanchirent sous son effort pour rester agrippée à la si légère pièce de métal salvatrice. La panique lui arracha un cri instinctif. Elle ne savait si cette interminable descente restait contrôlée où si l'appareil était en route pour son dernier voyage. Elle lut l'effroi sur le visage de Sharif. Le jeune homme, sanglé sur son siège, gardait les mains crispées sur la boucle de sa ceinture. A l'avant, les deux officiers continuaient de rugir leurs

ordres. Ils ne semblaient pas éprouver la moindre difficulté à rester debout, calés contre le pupitre de commandement.
- Raphaël ! Faites préparer les torpilles ! Une semonce et une réelle ! Annoncez les niveaux !
- Cinquante ! Quarante ! Trente ! Vingt-cinq ! Vingt ! Egrenait le second…
- Calculateur d'équilibrage, aboya soudain Alexis, rétablissement de la pression nominale dans tous les ballasts pour stabilisation au niveau douze ! Terminez ensuite par un palier d'amortissement jusqu'au neuf… Maintenant !
- Transfert électrique sur batteries ; rentrez les panneaux solaires, ! enchaîna Raphaël imperturbable. Moteurs à cent dix pour cent !
Le vrombissement des quatre propulseurs parut déchirer la pénombre du cockpit emprisonné dans son carcan de panneaux protecteurs. Dans cette atmosphère de fin des temps, Camille sentit ses jambes reprendre contact avec le sol métallique, avant qu'une force atroce ne l'écrase contre le montant en aluminium de l'armoire de communications. Un sinistre grincement, clairsemé de détonations sèches, accompagna la ressource du bâtiment qui rétablissait son assiette de vol. La monstrueuse contrainte à laquelle l'enveloppe semi-rigide du dirigeable était soumise engendrait le cisaillement de centaines de rivets des superstructures. Sharif transpirait abondamment. Les yeux fermés, il égrenait maintenant nerveusement les perles de son collier de prières.
- Ça va tenir, ça va tenir ! Ça tient ! siffla-t-il entre ses dents.
Raphaël, parut perdre son calme pour lancer : Tous aux postes de combat !
L'écho fut répercuté dans tout le bâtiment à la seconde.
- Mon commandant ! Jubila le radariste. Le second missile a bien été

lancé pendant notre descente mais il nous a ratés de très loin. La cible est accrochée ; Nos guides sont parés !
- Bien, apprécia Alexis en fin connaisseur. Entrons dans la danse ! Lâchez les deux requins avec le second en attente immergée !
- Torpilles *Sqwal** larguées ! Gardons-nous l'altitude ?
- Affirmatif ! Donnez-nous le « visuel radar » dès que la première sera opérationnelle et prenez vous-même le contrôle balistique, Raphaël !
- Bien, commandant !

D'un signe de tête le téléguide de droite laissa son siège au second devant le pupitre de contrôle.
- On nous signale des tirs anti-aériens en feu nourri, gémit Sharif au bord de la crise de nerfs.
- Nous sommes beaucoup trop loin pour s'en inquiéter, mais faites quand même un lâcher de leurres et activez le générateur de résonance, répondit Alexis, concentré et froid comme la mort.
- Ça y'est commandant ! J'ai accroché la cible et je passe en commande manuelle sur requin un, interrompit Raphaël visiblement ravit de la situation.
- Ils ont repéré la torpille et lâchent, eux aussi, des contre-mesures dans sa direction, déclara le radariste au comble de l'excitation. La surprise sera de taille… Notre ogive, non armée, ne réagira pas en percutant les charges !
- Je suis au contact. Impossible de les rater, exulta à son tour Raphaël en commandant la mise à feu.

L'officier en charge du radar laissa carrément éclater sa joie:
- Touché, monsieur Raphaël ! Joli coup ! Droit par le milieu !
- J'ai un contact radio, souffla enfin Sharif qui revenait à la vie ! Ils nous demandent de nous identifier et signalent une voie d'eau

importante, Commandant !
La torpille à blanc remplissait son office. Passant au travers des défenses du navire, elle s'était jetée sur lui sans exploser. Sa vitesse et sa tête perforante avaient défoncé la coque.
- Retournez-leur la question et prévenez-les de la présence d'autres engins, plus destructeurs, en attente d'un gage de bonne volonté de leur part !
La réponse fut quasiment immédiate :
- Mon commandant ! Ils plaident l'erreur et s'excusent. C'est une frégate de la marine italienne qui à, soi-disant, été agressée quelques heures auparavant par un dirigeable sicilien. Ils pensaient que celui-ci revenait à la charge. C'est louche, mon commandant !
- Répondez-leur que nous refusons leurs putains d'excuses et qu'une demande d'explications sera envoyée à leur gouvernement. On ne tire pas sur des aérostats civils ayant un plan de vol déposé sans même un contact radio ! Pour cette fois, ils s'en tirent bien, mais, étant hors de leur zone de couverture officielle, je leur suggère d'évacuer les lieux le plus rapidement possible, compte tenu de leurs faibles avaries… Je pourrais encore changer d'avis et me consoler de la perte de mes requins et de la dégradation de mon bâtiment en les obligeant à rentrer à la nage ! Raphaël ? Je veux un rapport complet des dégâts dans une heure et mettez en stationnaire pour récupérer requin deux ! Cette histoire nous a déjà coûté assez cher !
- Bien patron !
- Ah ! Oui ! Et prêtez-moi votre casquette !
- Heu ! Voilà, mon commandant !

Alexis, ajusta la visière sur son front et se tourna vers les personnes présentes dans la pièce pour aviser le plus sérieusement du

monde :

- Ecoutez-moi tous ! Je vais maintenant traverser les quelques mètres qui me séparent de cette porte pour rejoindre mes appartements… Le premier qui rit ou fait la moindre allusion déplacée finira le voyage à fond de cale… Au pain sec et à l'eau ! C'est valable pour toi aussi, Camille !
Puis, il traversa, hautain, le silence surpris qui s'était instauré lors de cette déclaration. Alors seulement, la jeune femme réalisa qu'il ne portait pour tout vêtement que son caleçon et une unique chaussette…

Vingt trois heures plus tard... Le peu de repos, dérobé ça et là à son emploi du temps surchargé, n'avait guère permis à Alexis de récupérer. Allongé sur sa couchette, il relisait son livre de bord dans lequel il répertoriait soigneusement les détails de l'incident. La liste des réparations nécessaires dès leur retour au port d'attache de Mumbai s'affichait accablante. Les lendemains tels que celui-ci, il mesurait combien sa vieille carcasse était fatiguée et usée par une vie de débauche et d'abus. Le sommeil le fuyait depuis si longtemps. En vain, il tenta de se souvenir de la dernière nuit complète passée à dormir dans un vrai lit. Dans une vie antérieure… Sans doute… Le plus léger mouvement lui arrachait un gémissement. « Décidément, c'est plus de mon âge ces conneries là ! » pensa-t-il en feignant d'y croire, lorsque quelqu'un toqua doucement à la porte.
- Entre, petite !

Camille s'avança timidement dans l'entrée de lambris rose.
- Comment as-tu su que c'était moi ? demanda-t-elle en minaudant quelque peu.
- Oh ! Rien de bien surprenant. Mes marins frappent et s'annoncent directement quand ils demandent l'accès chez un supérieur. Comme tu es notre seule passagère, la déduction était aisée. Que puis-je faire pour toi ?
- Ben, voilà ! Je voulais m'excuser pour les désagréments que je t'ai causés pendant la traversée. Je débarque dans moins de huit heures et, vu les conditions et le but de mon voyage, je ne sais si nous aurons l'occasion de nous revoir avant très longtemps.
Son regard triste et son teint légèrement rosi par la gêne paraissaient indiquer la réalité du repentir et la démarche toucha son aîné. C'était

le moment idéal pour tenter d'en savoir un peu plus sur les objectifs réels de sa cousine. Alexis sut, de suite, saisir l'opportunité.
- M'ouais ! Disons que pour une fois tu ne finiras pas pendue à la grande vergue, vu que les cargos aériens sont dépourvus de mature. Dis-moi tout de même, jeune dame? Tu ne vas pas déclencher une rébellion dans cette sacrée île, avec juste quelques « flingos » poussiéreux et tes deux bichons ?
- Non, c'est pas ça ! En fait, je suis chargée de la récupération d'une importante cargaison pour m'assurer qu'elle parvient bien à son destinataire.
- En clair, tu livres des armes à l'opposition. Non ! Ne t'inquiète pas, la cabine est « clean ». Je m'en suis assuré. Tu vois l'écran sur ta gauche ? Il est relié aux caméras de bord et la petite fenêtre, en haut sur le coté opposé, montre le couloir juste devant la porte sur laquelle tu t'appuies. Tu peux parler sans crainte…
- C'est délicat, Alex ! Je ne suis pas supposée te mettre dans la confidence…
Le commandant étouffa une grimace amusée. Comme si la gamine pouvait lui cacher grand chose sur son propre navire ! pensa-t-il avant de revenir à la discussion.
- Bon ! Alors, laisse-moi deviner. Tu n'es pas toute seule dans cette histoire tordue. Ça sent le clan Balleras à plein nez. C'est un gros paquet?
- Trente sept tonnes... pour commencer !
Le pacha se releva d'un bond, oubliant ses courbatures qui lui arrachèrent un hoquet de réprobation.
- Trente sept tonnes d'armement ?
- Et matériel divers de logistique…
- Dis donc, c'est pas dans mon fret de bord au moins ?

- Déjà arrivé depuis trois mois, déposé par un sous-marin russe !
- Je vois... Pour les armes et l'équipement, c'est signé Gwenaëlle ! Pour les contacts côté soviétique, probablement Joëlle depuis qu'elle a pris la tête de la « branche spéciale. » Au niveau fric et organisation d'un « binz » de cette importance, je doute que les mouvements rebelles en aient les moyens. Alors qui ? Pas le vieux quand même ? Non ! Y t'aurait pas associée à la combine…
- Franchement, je ne suis pas sûre, répondit Camille. Excepté Gwen, je n'ai de contact avec les autres que par e-mail pour les fêtes, et ça fait presque un an que je n'ai pas vu le paternel… Depuis sa colère lorsque j'ai planté la compagnie… Il me bat froid et tu sais combien il est rancunier.
- Alors, Gaëlle peut-être ?
- L'héritière en primogéniture ne se mouille habituellement pas dans ce type d'opération. Elle est trop occupée à préparer « l'après papa ». J'avoue que l'idée m'a effleuré l'esprit. Elle connaît bien le coin et si ce n'est elle, qui d'autre?
- Bah ! La famille est grande et tient tous les postes clefs. Je joue quand même ma casquette, à peine goûtée par ta saloperie de copain à quatre pattes, que « la grande » est aussi dans le coup jusqu'aux yeux.
- Peut-être…
- Par ma barbe ! Si ton géniteur apprend le truc foireux que ses quatre filles sont en train de monter, c'est la crise cardiaque garantie.
- Tu parles ! Se moqua aussitôt la jeune femme. Le vieux crocodile est coriace ! Non, en fait, notre plus grand problème est de passer au travers des mailles du filet d'espions qu'il a tissé pour nous surveiller, en plus de ceux de la partie opposée… Ça, c'est dur !
- Dis-moi, Camille ? Sans vouloir t'offenser ! Es-tu vraiment prête

pour ce genre de job ? Ta frangine, Joëlle, aurait pu envoyer ses meilleurs agents.
- Ah! Ah! Ah ! Mais je suis au top, mon cousin ! Et puis c'était la seule façon d'être sûr que ça resterait une petite affaire familiale.
- Et bien moi, je peux te dire que, question discrétion, c'est raté avança alors Alexis. Vois-tu, je viens de comprendre pourquoi nous avons été attaqués. Cela me trottait dans le cigare depuis hier. C'est toi que l'on visait. Faire disparaître la fautrice de troubles lors d'un « crash » en mer, sans que les « Balleras » ne déclenchent les hostilités, voilà qui aurait été bien joué. L'Italie étant membre des « Etats-Unis d'Europe », le capitaine se sortait aisément d'une accusation d'attentat en prétextant l'erreur. Les nôtres n'ont pas les reins assez solides pour s'en prendre à un pays de cette envergure. Le contrat a dû être important pour soudoyer le fonctionnaire. Zut ! J'aurais dû finir le travail et l'envoyer par le fond. J'enrage de m'être fait rouler comme une bleusaille. En tout cas, le message est clair: Tu es déjà grillée avant de débarquer !
- De toutes façons, je ne peux plus reculer, déclara la jeune femme avec un soupçon de regret dans la voix.
- C'est vrai ce qu'on raconte ? tenta Alexis pour en apprendre encore un peu plus.
- Quoi ? s'emporta Camille, pressentant où son cousin l'entraînait.
- T'es vraiment accro à cette cochonnerie ?
- Je… comment es-tu au courant ?
- Je suis de la famille et puis il fallait bien expliquer la catastrophe télévisée de ta dernière descente dans l'arène. Je doute, tout de même, que cette fuite soit la solution…Au contraire !
- On croirait entendre Joëlle. Peu importe, « aléa jacta est. »
- Pardon ?

- Le sort en est jeté, je suis déjà allée trop loin !
- C'est beau les citations latines, mais si tu te fais prendre, ils auront tôt fait de te faire cracher le morceau dans une langue bien vivante. Le roitelet d'opérette mettra la main sur vos amis et sur le chargement. Tu peux lui faire confiance !
- Je n'en doute pas un instant, sauf qu'il n'apprendra rien de moi, pour la simple raison que je ne sais rien de rien. Je n'ai, pour toute information, que ce dont nous venons de parler et un contact pour mon arrivée. En fait, je ne suis que le vecteur de transmission de Gwen. Elle me fournira les données codées, par satellite, quand elle le jugera opportun. Je n'ai même aucune idée du type de code ni de la façon dont j'y aurai accès.

- Et le colis ?
- Idem, pas le moindre début de piste quant à sa localisation.
- Bigre ! Ce n'est pas une promenade de santé que ta sœur t'a préparée là… Et pour t'exfiltrer, si ça tourne mal ?
- Pas prévu ! Je n'ai aucune limitation de temps.
- Houlà ! Voilà qui est un peu léger, ma belle ! émit le commandant effaré.
- Disons que je compte sur les moyens locaux pour passer en Italie ou en France et que je me rendrai aux autorités, en espérant que le nom des Balleras, fera que l'on ne risquera, au pire, que l'incident diplomatique. La ligne régulière des cargos n'est prévue qu'une fois par mois et lorsque l'on découvrira mon identité, il y a peu de chance qu'Al Aredi et ses sbires te laisse encore aborder.
- Je peux donc m'attendre à une fouille en règles du « Populu Corsu » pendant l'escale de Bastia. Il ne va pas être facile de justifier que tu n'es plus à bord.

- Je te fais confiance ! Tu trouveras bien quelque fable à leur raconter. Ça ne devrait pas être plus difficile à gérer, pour un vieux malin de ton acabit, que la façon dont tu as troué cette pauvre et bien innocente frégate. Au fait, c'est normal que ton cargo soit armé ?
- Armé, armé, comme tu y vas ! Nous ne disposons que de trois tourelles de mitrailleuses lourdes et d'une paire de torpilles russes de vingt ans d'âge… payées sur mes propres deniers au marché noir de Peshawar… Remarque, elles sont sympas car tellement simple d'utilisation que l'on peut difficilement les brouiller.
- Comment ? Seulement deux ? S'étonna la jeune femme. Tu veux dire que nous n'avions rien d'autre à leur balancer et que si ton bluff avait échoué, nous étions à leur merci ? T'es gonflé, quand même !
- M'enfin Camille, ce n'est qu'un cargo ! Tu voulais que je leur jette quoi ? Des bananes ? Et puis, ça suffit maintenant ! Laisse-moi ! J'ai du travail et comme tu as le don de me faire monter la tension, je n'ai plus aucune chance de fermer l'œil... Allez, file !
- Vilain cousin ! Maugréa-t-elle en sortant la mine boudeuse.
- Bonne chance quand même, petite, et fais bien attention !
- Toi aussi Alex... Je t'aime !
Resté seul, l'homme essuya machinalement une larme perlant sur sa joue ridée. C'était vraiment une sacrée bon dieu de gamine, mais, qu'allait-il bien pouvoir raconter à la sécurité insulaire pour se sortir de cette panade ?

Le mauvais temps se trouvait bien au rendez-vous. Fort heureusement, avec la nuit, le vent tomba légèrement, permettant au cargo de respecter son horaire pour la procédure d'accostage. La pluie drue qui frappait l'enveloppe du titan en un crépitement électrique continu, ne représentait aucun danger pour l'approche. Seuls, les risques de foudre, à si faible altitude ou des souffles rabattants importants, auraient contraints Alexis à rester en attente d'une accalmie dans les couches atmosphériques supérieures. Ce qui aurait gravement perturbé les prévisions de Camille.

- Qu'en pensez-vous Raphaël ? demanda le commandant pour confirmer ses propres déductions.

- Ce temps pourri a du bon ! répondit son jeune ami. La sécurité n'a pas mis le nez dehors. Ses représentants nous attendront au pylône d'amarrage. Nous serons pris en charge par le système de guidage dans trente minutes et assez bas pour le largage dans quarante cinq. Je doute que le radar d'approche repère notre manège avec ce qu'il tombe. Par contre, la mer est vraiment moche et la p’tite dame va sacrément dérouiller.

- C'est probable, mais nous ne pouvons atterrir avec elle à bord et tout son matériel, sans nous faire coincer lors de l'inspection, constata amer Alexis.

Le second pinça un instant les lèvres, avant d'aborder une délicate éventualité:

- Il y aurait bien une autre solution, mais…

- Oui, Raphaël ?

- Une idée, comme ça ! Balançons le lot par-dessus bord, bestiaux compris, et gardons la demoiselle en abandonnant cette opération stupide.

- En ce qui me concerne, la proposition paraît séduisante mais j'aimerais autant que vous lui annonciez vous même.
- Laissez tomber, commandant ! C'était juste histoire de causer…
Alexis avait bien été obligé de mettre quelques personnes dans la confidence. La préparation ne pouvait passer inaperçue. Raphaël, quant à lui, goûtait très peu la plaisanterie qui risquait fort de mal tourner. L'outil de répression du dictateur ferait, bien évidemment, la relation entre leur cargo et la jeune personne résolue à en découdre qui débarquerait illicitement sous peu.
- Faites passer le mot, lui confia le commandant ! Escale courte et personne ne débarque en ville ! Nous sommes officiellement en retard sur notre horaire et repartirons, dès le déchargement effectué. Il faut qu'on soit barré de ce merdier et hors de portée, avant que le pot aux roses ne soit découvert !
- Les gars ne vont pas apprécier, objecta Raphaël.
- Je doute qu'ils apprécient mieux le traitement qu'Al Aredi nous réservera si nous nous faisons pincer.
- Je préfère ne pas y songer. Ne devrait-on pas les mettre dans le coup, eux aussi ?
- Faites pour le mieux ! Cette fois-ci, plus de commandant qui vaille, nous jouons tous pour sauver notre peau.
- Bien Commandant, je transmets !

Dans la soute arrière, Camille s'affairait aux derniers préparatifs, avant le grand saut. Elle allait enfin prendre pied, sur ce coin de terre, dont ses aînés lui avaient si souvent vanté les charmes. Sharif s'était porté volontaire pour l'aider à régler les derniers détails du lancement. Il espérait ainsi, lier connaissance avec cette splendide blonde qui hanterait probablement ses nombreuses nuits solitaires.

Les filles de son âge étaient si rares dans les bars à matelots qu'il fréquentait assidûment, que ses hormones le poussaient irrésistiblement à risquer le courroux de son commandant. Il rêvait d'une délicate idylle naissante et le tableau qui s'offrit à ses yeux, fut d'un coup, tout autre. La créature assise sur la torpille « requin deux », stockée à même le sol, n'avait plus rien de la frêle jeune fille dont il se plaisait à s'imaginer le champion. Les deux énormes chiens restaient couchés juste devant elle. Des câbles électriques reliaient leurs nuques au micro-ordinateur portable ouvert sur ses genoux. Les monstres semblaient absents, le regard vague, tandis que leur maîtresse pianotait sur le clavier. Elle était vêtue d'un juste au corps de plongée de couleur noire qui confirmait ses formes avantageuses en la moulant impeccablement...

Le spectacle n'incitait pourtant pas le radio à la badinerie. Les cheveux clairs, tirés en arrière en un sévère chignon, laissaient apparaître une horrible balafre qui partait de la base de l'oreille gauche mutilée jusqu'à l'emplanture du cou pour se perdre dans le néoprène. Deux méchantes dagues, aux manches frappés d'un crâne en relief, étaient croisées, tête bêche, dans son dos et un holster de gros calibre pendait négligemment sur son sein. Sur le bâti de largage, à la place de la torpille, se balançait un pneumatique sombre sans aucune immatriculation. La scène avait quelque chose de malsain qui arrêta instinctivement Sharif sur le seuil.

- Mamzelle ! osa-t-il à mi-voix.

- Ha ! bien ! fit Camille en l'apercevant. Prends les commandes du palan et aide-moi à charger les chiens !

Le ton était cassant, bien loin de la jeune femme qui plaisantait et respirait la vie tout au long du voyage. Une voix sèche, habituée à donner des ordres sans appel. Sharif connaissait bien cet accent. Il

avait grandi dans les bidonvilles de Karachi où la vie vaut si peu. C'était le timbre de ceux qui en ont trop vu, quel que soit leur âge. Celui qui caractérisait tous les anciens « moudjahidines » des guerres d'Afghanistan, réduits à l'état de mendiants handicapés, le long des trottoirs. Le regard délavé glissa sur lui sans vraiment le voir, la rapprochant encore des âmes perdues, hantées par les affres de la mort. Elle paraissait tellement plus âgée ; tellement fatiguée ; tellement triste. La crainte du jeune homme se transforma en compassion. Ce soir, il lui dédierait ses prières et puisse Dieu, quel que soit celui de Camille, lui alléger son fardeau. Elle débrancha d'un geste sec les cordons informatiques et les yeux blancs des deux fauves revinrent soudains à la vie en s'allumant d'un éclat mauvais.
- Doucement, mes tout beaux ! dit-elle pour les calmer. « Mode stand by ! »

Instantanément, les chiens re-sombrèrent dans leur apathie primitive. Camille leur fixa un harnais qui ressemblait à un gilet de sauvetage, puis, les guida doucement jusqu'à la manille du palan à laquelle elle les accrocha ensemble. Les bêtes tenaient à peine sur leurs pattes et semblaient droguées. Sharif les déposa doucement à l'arrière de l'esquif, seul endroit encore libre de tout matériel, tandis que d'un bond surprenant, elle prenait place à cheval sur la console centrale. La voix synthétique annonça :
- Largage dans quatre minutes trente secondes, avant de débiter d'un ton monocorde et sans interruption, l'énoncé des paramètres météo au sol.
- Tu peux nous laisser, maintenant ! Préviens le commandant que nous sommes prêts, fit-elle en pivotant à nouveau vers les chiens pour ordonner : « Mode survie ! »

Les boxers se terrèrent de concert sur le plancher en gémissant comme deux chiots apeurés. Sharif se retourna une dernière fois, en franchissant l'écoutille à regret. Camille avait abaissé sa cagoule et placé ses lunettes de vision nocturne. Le jeune radio lui trouva des airs de « Ninjas » peuplant les bons vieux films indiens « made in Bollywood » qu'il adorait étant enfant. Elle restait immobile, concentrée sur le décompte.
- Deux minutes trente secondes ! continua le haut-parleur.
Par le micro du circuit de bord, accroché tout près de l'échelle de coupée rétractable, Sharif transmit finalement au poste de pilotage :
- Paré au largage, commandant !

Dans le cockpit, Alexis affichait, cette fois-ci, une extrême nervosité. Les conditions météo se dégradaient de façon épouvantable au niveau de la mer, et, malgré les stabilisateurs, le dirigeable se trouvait copieusement ballotté.
- Raphaël !
- Mon commandant ?
- Vous ferez lâcher vingt cinq mètres de câble avant largage.
- Ça va lui faire encore une chute d'au moins dix mètres, s'inquiéta le second.
- Je sais, petit, mais nous sommes déjà trop bas pour une approche standard. Nous risquons d'alerter le contrôle aérien. Le matériel tiendra, ne t'en fais pas !
- Bien commandant ! Une minute avant le lâcher.
Le second fut saisit par l'angoisse palpable de son supérieur. Alexis Balleras ne le tutoyait que lorsqu'il était réellement inquiet.
- Cinq, quatre, trois, deux, un : Ouverture de la trappe ! commenta

Sharif depuis la soute. Câble en butée à vingt cinq mètres… Largage!
- Adieu va, ma belle, et j'espère à très bientôt, pensa le commandant avant d'ordonner la reprise de l'approche sur Bastia.
- Remontez à trois cents pieds au radioaltimètre et prétextez un vent rabattant pour expliquer notre écart de pente, Raphaël ! Veillez à faire disparaître toutes traces de la procédure des enregistreurs de bord ! Maintenant, Camarades, une autre partie nous attend et il faudra la jouer fine...

Camille fut plongée dans la tourmente dès l'atterrissage. Son canot percuta une crête de vague qui le plia presque à quatre vingt dix degrés. L'armature en fut tant ébranlée qu'une seule turbine daigna démarrer. Une partie de son chargement rompit ses amarres et passa par-dessus bord au creux suivant. Toute sa belle préparation fut réduite à néant en un instant et il fallut donc improviser. Les chiens étaient toujours attachés à leur sangle à ouverture rapide et ils paraissaient indemnes, quoique totalement effrayés. Sa cuisse droite avait heurté le guidon lors de la réception. Elle lui arrachait une grimace à chaque nouvel appui. Des montagnes d'eau se pressaient à sa rencontre pour la frapper violemment. Malgré son handicap imprévu, le gonflable « spécial commando » tint bon. L'eau salée lui ruisselait dans les yeux, en s'infiltrant sous les lunettes. Totalement aveuglée, elle se décida finalement à les quitter. Par cette pluie battante, elle ne parvenait pas à prendre le moindre repère. Le mieux semblait de tirer droit sur la côte, en espérant arriver près du point de rendez-vous. Elle devait effectuer sa jonction avec la rébellion, avant que le jour ne se lève. Un écart de quelques kilomètres entraînerait

une catastrophe…
Elle lutta ainsi, pendant près d'une heure, pour garder un cap approximatif. Le compas semblait perdu. Il s'était probablement brisé lors de l'accident. Elle aurait déjà dû arriver à terre, mais aucune lumière, ni nuance différente ne semblait confirmer la présence proche de la côte.
- Est-il possible de m'être plantée à ce point ? Même par ce temps pourri et un moteur en moins, je n'avais jamais que dix kilomètres à faire. Bon dieu ! Où est donc cette foutue plage ? s'inquiéta-t-elle.
Son dernier propulseur électrique parut donner des signes de faiblesse inquiétante. Un coup de lampe rapide sur le galvanomètre des batteries lui indiqua un indice de charge pratiquement dans le rouge.
- Merde ! Maugréa-t-elle. Là, nous sommes foutus…
Elle tenta désespérément de remettre en route l'un des moteurs en cherchant une éventuelle mauvaise connexion dans les jonctions basses de la double coque. Ainsi affairée, au mépris de sa sécurité, dans une mer de cauchemar, elle oublia quelques précieuses minutes, de guetter au travers des embruns, pour tenter d'y déceler le rivage. Elle ne sentit d'abord qu'une secousse, semblable au tabassage des flots déchaînés. Le raclement sur le sable freina brusquement l'erre du canot, envoyant Camille taper contre le rebord du local à batteries. Elle eut juste le temps, en relevant la tête, d'apercevoir la ligne plus sombre de la terre. L'instant suivant, la fureur de la mer la précipitait dans ses tourbillons bouillonnants et glacés en disloquant son embarcation. Elle nagea encore vaillamment, pour s'arracher à la lame qui la rattrapait sans cesse, au gré du ressac, dans une eau lourde et salée. L'apnée fut sans fin! Ses poumons, prêts à céder, ne s'ouvraient que pour laisser entrer un filet d'air et toujours trop d'eau.

La plage était toute proche. Elle la sentit en heurtant le fond, sans pouvoir prendre appui, mais au travers de la pénombre d'une nuit sans lune et des paquets de mers qui la giflaient inexorablement, jamais elle ne la vit réellement. Finalement, épuisée par une lutte inégale, elle s'abandonna au courroux de Poséidon déchaîné…

PRIMI SGUARDI

Le « Populu Corsu » se trouvait amarré au pylône de la baie d'accostage qui lui avait été attribué. Il oscillait fortement, en tirant sur ses attaches, au gré des rafales de vent et de pluie. Romuald Baldini, l'inspecteur chargé du contrôle de la cargaison et des papiers de dédouanement, était le type même du fonctionnaire pointilleux à l'extrême, d'un genre finalement assez courant, qui avait le don d'énerver Alexis. Petit et vilain comme un pou, à la chemise ayant déjà bien vécue, il vérifiait absolument tout. Le sieur prenait un plaisir certain à lui faire perdre du temps. Habituellement, une prime discrètement glissée dans le manifeste de chargement accélérait allégrement la bonne volonté du gnome quant à la durée des formalités. Cette fois ci, rien n'y faisait et la tentative de corruption mensuelle s'était soldée par des réflexions outrées du baudet officiel, obligeant ainsi Alexis à de plates excuses. Raphaël voyait son commandant prêt à exploser. En conditions normales, le petit responsable n'aurait guère disposé de plus de cinq secondes avant d'apprendre à voler. Cette pensée octroya au jeune second un agréable répit avant de revenir à la réalité du moment. La sécurité était déjà passée deux fois et n'en finissait plus de fouiller le bâtiment. Cette lenteur administrative, doublée d'un zèle inhabituel des soudards, n'augurait rien de bon et confirmait les fuites liées à la mission de Camille. Seul, le nom « d'Indian. Corps. inc. », propriétaire du cargo, les retenait de passer tout l'équipage à la question.

- Dites-moi, Commandant ! Nos renseignements affirment que vous aviez une passagère à bord ! Je n'en vois pourtant aucune trace ? interrogea l'infâme sur un ton soupçonneux.
Alexis joua le tout pour le tout en éclatant de rire. L'aube était, en cet instant trop proche, et, si l'on découvrait Camille, son équipage se verrait en très fâcheuse posture.
- Alors, c'est pour ça tout ce tintouin ? Dites donc mon vieux, vous auriez dû commencer par là ! Votre service de renseignements ferait bien de se recycler dans la dentelle parce que la demoiselle en question était la fille du grand patron, en fugue. Inutile de vous expliquer la réaction du « Manitou » quand il a appris le voyage pour votre petite « république bananière ». On l'a illico transférée en vol sur le « Kampoura » qui rentrait sur l'Inde et arrivera sur Bangalore dans trois jours. Je peux vous dire que je n'étais pas fâché de me débarrasser de cette petite peste. Vous trouverez les détails du transfert sur le livre de bord… si ma parole d'officier ne vous suffit pas…
- Heu ! Je saurai m'en contenter, répondit l'autre ne sachant trop comment réagir à tant d'aplomb.
- Bien ! Alors faites le nécessaire pour qu'on puisse partir d'ici en vitesse. Je suis en retard sur mes livraisons et j'ai encore de la route.
- Je pense que vos matelots aimeraient passer une soirée à terre ?

- N'en doutez pas une seconde mon brave, acquiesca Alexis en prenant de haut le gnome... Mais nous n'avons pas de temps pour la gaudriole… Les affaires sont les affaires !

Un militaire « flambant neuf » se présenta à l'entrée du poste, et, sans attendre le moindre signe du maître de séant, vint chuchoter à

l'oreille de Baldini. Le disgracieux visage se fendit immédiatement d'un sourire. Le nouvel arrivant avait bien au moins dû être engagé dans une douzaine de guerres pour arborer la panoplie de décorations qui lui couvrait la poitrine. Curieusement, Alexis ne gardait pourtant aucun souvenir d'un quelconque affrontement autre que, contre les rebellions locales, et ce depuis une bonne centaine d'années...
- Bien Commandant ! Vous êtes libre ! On vient de me faire savoir que tout était finalement en règle, lança Baldini presque joyeux. Appareillez quand bon vous semblera ! Je vous souhaite, au nom du gouvernement corse, un très bon voyage ! Nous espérons avoir le plaisir de vous revoir très bientôt dans notre belle île.
Aussitôt dit, il claqua des talons et partit presque en courant, traînant à sa suite le général/amiral sortit tout frais du carton d'emballage…
- C'est curieux... Non ? s'inquiéta Raphaël.
- Bien pire que cela ! C'est alarmant, mais nous n'allons pas demander notre reste. Fais remonter d'urgence à bord l'équipe de chargement ! On se barre de suite avant qu'ils ne changent d'avis!
Raphaël tonna ses ordres faisant fi des procédures habituelles. Point n'était besoin de discuter longuement entre les deux hommes. Ils se connaissaient depuis si longtemps. Leur histoire commune, au travers des nombreux dangers affrontés, lui avait appris, avant toute autre chose, que, quand Alexis Balleras disait « vite » mieux valait traduire par « plus vite encore ». Sa qualité de second était telle que la compagnie lui avait déjà proposé à trois reprises un commandement bien à lui. Il ne comptait plus également les offres refusées venant des nombreux concurrents. Raphaël sentit le picotement caractéristique qui lui faisait trembler la paupière gauche à chaque fois que quelque chose d'important allait troubler son quotidien. Le jeune homme cultivait son mimétisme avec Alexis au point que

nombreux voyaient en lui un fils illégitime du vieux loup des airs. Il était légèrement moins grand que son modèle. Sa barbe blonde, taillée très courte, augmentait l'impression de se trouver en présence d'une copie du commandant en plus jeune. Sans doute était-il moins brutal et loquace aussi, mais l'équipage l'adorait car il savait tempérer les colères de son aîné. Toujours tiré à quatre épingles, il aurait aisément représenté le gendre idéal si ses penchants aventuriers n'avaient, eux aussi, eu tendance à singer les frasques d'Alexis.

Il s'assura de la mise en branle de la manœuvre puis, satisfait du résultat, il se perdit l'espace de quelques secondes dans le rappel d'une vieille histoire. Il se souvint d'où il venait et ce qu'il devait au vieux marin. Dix huit ans plus tôt, gamin en guenilles jeté sur les trottoirs de Calcutta, il errait au milieu des immondices et des prostituées. Son enfance avait déjà disparu de sa mémoire sans qu'il ne sut même s'il n'avait jamais eu la moindre famille. Malgré son aspect malade et famélique, sa peau très blanche, sans doute d'origine plus nordique, attirait la convoitise de trop nombreux vieux messieurs pour que son sort ne soit joué d'avance. Il devait se rendre à l'évidence, aucun destin ne s'offrait à lui jusqu'à cette merveilleuse nuit...

Sur le port, tout près d'un bouge nommé « le Chat Bleu, » il se trouvait aux prises avec ce gros porc chinois à l'haleine fétide embuée par l'alcool. Le matelot désirait profiter de son jeune corps déjà tant abusé. Étouffé sous la masse de graisse trop puissante, ses forces l'abandonnaient et l'issue était certaine quand la porte du bar s'était ouverte avec fracas. Du coin de l'œil, il avait vu ce colosse

s'avancer vers eux en invectivant son tortionnaire. Celui là fit l'erreur de prendre l'avertissement à la légère.
- Fous le camp, tête de nœud ! cracha l'oriental sans même un regard vers le nouvel arrivant. Tu vois pas qu'on baise !
Le Chinois fut littéralement arraché des bras de Raphaël et remis sur ses jambes en l'espace d'une seconde.
- Je t'ai dit de lâcher le gamin ! s'énerva l'homme à la casquette.
- Va te faire mettre !
… Mauvaise réponse…
La rapidité de réaction fit tressaillir l'enfant à terre. Le poignard du Géant était planté jusqu'à la garde dans l'abdomen rebondi, laissant le violeur figé dans une expression de surprise. Ses deux mains crispées sur le manche tentèrent vainement l'extraction, puis, dans un affreux gargouillis, le corps devint mou et s'affaissa à terre. Le grand bonhomme tendit la main au gamin et l'aida à se relever en lui adressant un sourire engageant.
- Ça va, p'tit gars ! C'est fini ! T'as plus à t'inquiéter ! Celui là n'est pas près de t'ennuyer.
- M… mais vous l'avez tué ? s’exclama Raphaël tétanisé par la violence de la vision.
- Non mon poussin, pas encore… Mais je vais t'apprendre un truc qui te servira dans la vie… Ne fais jamais grâce à un ennemi qui pourrait se remettre de ta frappe. Ne lui laisse jamais l'opportunité d'une revanche !
Sans autre forme de procès, Alexis mit le pied sur le ventre ensanglanté qui gisait devant eux et arracha d'un coup sec la large lame déclenchant d'abominables râles de sa victime. Puis, en un geste naturel, il se pencha de nouveau pour lui trancher la gorge. Raphaël frissonna d'horreur devant le sang froid que cet homme affichait.

- Voilà ! Travail bien fait ! Allez, rentre chez toi ! C'est ni le lieu, ni l'heure, pour un « mouflet » de ton âge, déclara le commandant.
Et l'archange partit droit devant lui, braillant une chanson paillarde, en laissant le goret se vider comme si rien n'était plus normal.
Raphaël n'hésita qu'un instant. Il regarda la masse informe baignant dans son flux vital puis son instinct reprit le dessus. Il cracha au passage sur le poussah et fila au pas de course à la suite de son sauveur. Sa poursuite l'entraîna jusqu'aux quartiers des aérostats où Alexis s'apprêtait à franchir l'échelle de coupé d'un vieux transport.
Sans réfléchir, Raphaël se jeta à ses pieds en suppliant :
- Monsieur, Monsieur ! Prenez-moi avec vous ! Je n'ai personne ! Laissez-moi venir ! Je ferai ce que vous voudrez; je ferai toutes les corvées et même je ferai plus si vous le désirez !
La proposition choqua cet homme dans la force de l'âge. Il s'apprêtait à éjecter le morpion accroché à sa jambe lorsque le visage baigné de larmes lui fit prendre conscience de l'insondable détresse du garçonnet.
- Par ma barbe ! J'ai encore fait une bonne affaire ce soir ! J'aurai mieux fait de me saouler à mort ! Me voilà avec un cas social sur les bras !
- Pitié, monsieur ! insista encore Raphaël.
- Grimpe ! ordonna le commandant. On trouvera bien quelques patates à te faire éplucher…

Le second du « Populu Corsu » esquissa un sourire en entendant Alexis, dans son dos, se plaindre de la lenteur des procédures d'appareillage. Quoique puissent en penser bon nombre de gens biens, Alexis était vraiment un sacré bonhomme. Un rustre, certes, mais juste aussi. Jamais il n'avait été question entre eux d'adoption ou

d'un quelconque sentiment familial. Le commandant se contenta de le faire commencer comme mousse à bord du bétailler « Java ». Il le laissa ainsi s'échiner, pendant des années, pour le rendre dur à l'ouvrage comme ce doit de l'être un homme de sa condition. Le gamin devint tellement habile, qu'à l'adolescence le pacha envisagea pour lui une autre voie que l'usure trop précoce des marins soumis à la tâche. Il le fit entrer à l'école des officiers et Raphaël fut, dès lors, persuadé qu'il réglait la note sur sa propre solde. Aujourd'hui encore, Alexis refusait obstinément d'aborder ce sujet. Il disait que quel que fut l'investissement, Raphaël l'avait déjà remboursé au centuple en le servant fidèlement. Le jeune homme songea au maigre poids de ces mots en regard de sa dette. Il était prêt à mourir sans l'ombre d'une hésitation pour Alexis Balleras. L'éventualité ne serait jamais que justice. Après tout, il lui devait déjà une vie…

En moins de quinze minutes, le grand vaisseau fut prêt à larguer les amarres. Raphaël prit sur lui de lancer le branle bas de combat... Juste au cas…
- Tout est paré, commandant ! J'ai fait activer les contre-mesures et les serveurs sont à leurs tourelles, annonça-t-il d'une voix neutre.
- Bien ! Prévenez le contrôle et lancez l'appareillage sans attendre !
-Le quartier maître me signale que Sharif est porté manquant, commandant !
- Sharif ? Le jeune radio ?
- Affirmatif ! Il était descendu prêter la main à l'équipe de manutention. Juste histoire de se dégourdir les jambes, ajouta penaud l'homme de quart.
- L'imbécile ! pesta Alexis. Voilà donc la raison de ce subit manque d'intérêt pour notre cargo. C'est moche, ils doivent déjà être en train de l'interroger. Le temps joue plus que jamais contre nous.
- Vos ordres, commandant ? s'enquit Raphaël.
- Tu sais comme moi que l'on ne peut risquer le reste de l'équipage. Bien qu'il me pèse de perdre Sharif, donne l'ordre du départ !
- Bien commandant !
Le titan commença lentement son ascension par une pluie diluvienne. Il luttait contre l'élément liquide qui le frappait en un crépitement continu, comme s'il rechignait à laisser derrière lui le pauvre garçon, dont tous savaient les heures désormais comptées.
- Altitude mille pieds ! Annonça l'homme de quart.
- Raphaël ! aboya soudain Alexis.
- À vos ordres Commandant !
- Cap plein sud, direction l'île de Malte. Je veux soixante dix pour cent de la puissance disponible !

- Nous ne continuons pas la desserte habituelle ? s'étonna le second.
- Négatif ! Nous allons faire réparer les avaries consécutives à notre rencontre italienne à « La Valette. »
- Et le frêt périssable ?
- Fous-moi tout ça par dessus bord ! L'assurance remboursera le client et lance aussi une plainte officielle auprès du gouvernement fantoche de ce putain de caillou que nous venons de quitter, au sujet de la perte de notre radio! Ensuite, tu contacteras également « la compagnie » et demanderas le vieux !
- Le vieux ?
- Active le brouillage et envoie le code prioritaire sur la fréquence du grand patron « d'Indian. Corps. inc. » Tu dis juste : De la part d'Alexis, au sujet de Camille. Dès que tu auras la « com. », je la prendrai dans ma cabine !
- A vos ordres !

A voir l'état de fureur dans lequel était entré son protecteur, Raphael s'abstint de toute autre question. Sans même savoir où allait le mener cette nouvelle aventure, il ne faisait aucun doute qu'Al Aredi n'en avait pas terminé avec les Balleras. C'est presque avec enthousiasme et une gaieté non dissimulée qu'il lança à la cantonade aux autres membres présents dans le cockpit:

- Yalah ! Yalah ! Les gars ! Vous avez entendu le cochet ? Remuez-vous un peu que diable, l'affaire n'est pas terminée ! Cap cent soixante dix !

Puis il ajouta en aparté : « M'est avis que la partie ne fait même que commencer… »

Camille reprit d'un coup conscience. Son corps, bien entraîné, resta néanmoins parfaitement inerte. Le coup en pleine face n'était certes pas un rêve. La fulgurante douleur avait été bien réelle. Elle était couchée sur le dos, le visage plein d'un sable fin et sec qui lui ruisselait entre les paupières. Un second coup de pied dans les côtes la ramena à l'urgence du moment. Son cerveau s'activait en un fol inventaire : « Je suis à terre, en difficulté, mais tous mes membres fonctionnent ! Songea-t-elle. Pas de gros dégâts corporels ! »
Au travers de ses cils ensablés, elle distingua enfin l'agresseur, halo menaçant dans la lumière du jour qui frappait sa rétine.
- Hé, Charlie ! Viens voir ! La sirène se réveille, plaisanta l'assaillant.
Camille chercha à tâtons le contact avec l'étui de son arme de poing...
- Doucement, ma toute belle ! C'est ça que tu cherches ?
L'homme la tenait en joue avec son propre magnum. Une des dagues noires était pendue à sa ceinture. L'analyse fut rapide quant aux chances d'inverser la situation.
- Charlie, putain de toi ! Arrête de jouer avec le clébard ! Viens, je te dis ! s'emporta le braqueur.
- Fais pas chier ! se défendit ledit Charlie sur le même ton. Il est génial ce chien ! T'en as déjà vu un de cette taille, toi ? Regarde ! Il me lèche comme si on s'était toujours connu. C'est vrai qu'il est vilain mais je le ramène à la maison. T'as qu'à t'occuper de la pouffiasse ! Maintenant que tu lui as piqué son attirail, tu vas p'têt arriver à t'en sortir, où tu veux que je tienne la chandelle ?
Un coup d'œil furtif au second personnage la rassura sur le sort d'un des canidés. Kerou bondissait comme un fou autour du dénommé Charlie. Camille trouva la fête pitoyable mais au moins l'animal était sauf.

- Bordel, mais qu'il est con celui-là ! s'amusa le détenteur de l'arme. Bon ! C'est pas tout ça mais t'es qui toi ? reprit-il en regardant la jeune femme à ses pieds. Et qu'est-ce que tu viens foutre ici en pleine nuit « en fouraillée » comme un vieux porte-avions ? C'est le chef qui va être content d'une trouvaille pareille, lui qui adore les blondasses. Hein, Charlie ?
- Pour sûr mon pote ! P'têt même qu'on prend du galon, vu le matos qui l'accompagne...

Camille s'assit lentement, sans geste brusque. Ces deux grands vainqueurs ne lui semblaient pas hors de portée. Le plus loin, la cigarette au coin de la bouche et un long fusil hors d'âge passé en bandoulière, n'avait d'intérêt que pour les pantomimes de Kerou. En y regardant de plus près, son opposant direct ne ressemblait guère, lui non plus, à un guerrier aguerri. Mal rasé, le béret en travers surplombant un visage rougeaud en accord avec sa bedaine naissante, il paraissait plus mauvais que réellement capable. Néanmoins, le « 357 spécial » restait braqué sur son visage et Camille savait combien cette arme s'avérait dévastatrice à cette distance. D'un geste du canon, l'homme lui intima enfin de se lever. Elle acquiesça et se déplia lascivement tout en s'étirant. Son mètre soixante-seize la fit apparaître pratiquement de la taille de l'adversaire.
- Charlie ! Vise un peu le morceau de roi !
Le mégot pendant à la lèvre, l'interpellé en oublia son nouveau jouet.
- Dis donc, c'est dommage de ramener ça au chef mais c'est des coups à passer directement général !
- Ouais ! Ben le chef y passera après moi ! Pour une fois qu'on est les premiers, on va pas se laisser souffler l'affaire. Et toi la belle ? Tu parles pas beaucoup ! Ton bestiau, y t'a bouffé la langue ou quoi ? Ça

te dit de t'amuser avec deux vrais hommes ?
Un grand sourire engageant éclaira le visage de la prisonnière.
- Hé! Mate un peu ça Charlie ! Elle est bonne ! Viens par ici toi mais pas « d'entourloupe » ou je te fume à bout portant ! déclara, sûr de lui, son vis-à-vis en s'approchant.
Le gaillard saisit Camille par le col de sa combinaison et l'attira à lui. Devant l'absence de réaction et le sourire toujours figé, il s'enhardit et l'embrassa goulûment. Malgré l'horrible relent de vinasse, elle répondit en un long baiser passionné. La gueule du Magnum frémissait sur sa tempe. Le sang du maton ne fit qu'un tour ! Reprenant son souffle, il gueula à l'adresse de son collègue : « Putain, Charlie ! Elle est chaude comme une braise, viens ! »

Une petite douleur à l'avant bras droit lui fit instinctivement regarder sa main armée. La femme serrait son poignet avec deux doigts. Lentement la délicate pince se fit étau. Il grimaça en tentant de résister mais perdit le contrôle du révolver qui bascula vers l'avant. Lorsqu'il ramena son regard sur sa proie, les yeux noisette brillaient d'un éclat mauvais qui signait son arrêt de mort. Camille avait immédiatement senti le poids de sa seconde dague dans son dos en se relevant. Le manche, orienté vers le bas, la dissimulait à la fouille trop rapide de ces amateurs. D'un geste souple et habitué, elle arracha la longue pointe de son clips de retenue. La parabole fut surprenante de précision et vint ficher l'arme sous le menton du tortionnaire, dans le goitre mou, entre les os de la mâchoire. La lame était tellement effilée qu'elle ne stoppa sa course qu'au contact de la boîte crânienne, tranchant dans les organes vitaux de la tête. Les yeux virèrent au blanc puis devinrent vitreux. L'homme resta figé

debout, sans même un spasme nerveux.
- Crève ! cracha-t-elle en pivotant pour faire face à la deuxième cible.
La scène semblait surréaliste et Charlie, la bouche ouverte sur le mégot toujours collé à la commissure, peina à réagir. « Oh ! bordel ! » s'écria-t-il d'un coup en paniquant.
Il tenta de faire basculer son fusil et s'empêtra dans la sangle. Kerou continuait à sauter en quête d'un compagnon de jeu. Lorsque l'homme parvint enfin à épauler, Camille lançait déjà la seconde dague récupérée au ceinturon du corps sans vie. Charlie échappa son arme quand la lame se ficha dans son avant bras. En voyant la fille bondir vers lui, il laissa libre cours à sa frayeur et détala comme un lapin. Il courait droit devant en soutenant son membre meurtri et en priant pour garder assez d'avance afin d'échapper à la tueuse. Celle-ci ne devait pas le laisser donner l'alarme mais elle ne pouvait pour autant utiliser le calibre tombé à ses pieds. L'arme était trop bruyante ! Elle appela alors le grand chien qui semblait hésiter entre rester là et suivre son sympathique ami. « Viens là Kerou ! Viens mon beau ! » demanda-t-elle pour l'aguicher.
Le ton avenant finit par le décider en faveur de sa maîtresse et il se pressa vers elle en frétillant des reins.
« Mode guerre ! Va et tue ! » dit-elle en lui montrant de l'index pointé, la minuscule cible qui courait sur la plage, déjà presque hors de portée des armes.
Le boxer s'ébroua, comme pour retrouver ses sens aiguisés de grand fauve et ses babines se retroussèrent. La bave coulait abondamment. Camille vit la transformation s'opérer avec une profonde satisfaction. Un feulement rauque monta des entrailles du chien de guerre génétique, et enfin, il s'élança…

« Mon vieux Charlie, je suis désolée mais ton sort est réglé d'avance ! » pensa-t-elle en voyant le grand roux diminuer l'écart avec sa proie, de seconde en seconde.

Camille se mit sans attendre à réunir le reste de son matériel utilisable. Il faisait maintenant grand jour et elle devait nettoyer d'urgence avant d'avoir d'autres visiteurs. L'épave de son embarcation était visible de très loin. Elle gisait déchiquetée et encore en partie immergée. Des paquets éventrés jonchaient la plage sur une importante surface.
« Où est passé Bao ? » songea-t-elle en cherchant des yeux la silhouette du second chien. Alors seulement, le corps de son encombrant amoureux s'effondra à terre...

- Clap ! Clap ! Clap ! *Lasciacorre**! Bravo mademoiselle ! C'est du beau travail et j'applaudis en connaisseur ! déclara quelqu'un dans son dos.
La tueuse fit volte face comme électrisée. Elle esquissa un geste vers le gros revolver resté à terre.
- Tut ! Tut ! Pas de bêtise s'il vous plaît ! Notre coopération commencerait très mal si vous vous laissiez aller à ce geste malheureux, ajouta la voix masculine.
Quatre hommes, sortis de nulle part, se tenaient à une vingtaine de mètres de la jeune femme. Le fait qu'elle ne les ait pas entendus approcher, signifiait qu'elle n'avait assurément pas encore récupéré l'intégralité de ses capacités physiques. Affronter des « clients » plus sérieux semblait dès lors extrêmement risqué. Les trois plus jeunes la tenaient en respect de leurs fusils de chasse. Ils encadraient un vieillard assis sur une canne siège pliante. Celui-ci ne cachait pas son amusement et sa satisfaction d'avoir réussi son entrée en la

surprenant. Elle fut troublée par le calme de l'ancien.
- Mademoiselle Balleras, je présume? déclara-t-il, tout en tentant d'allumer sa pipe. Vous me semblez très loin du lieu de rendez-vous prévu mais je vous fais grâce du mot de passe… vue votre arrivée en fanfare !
- Et vous, qui êtes-vous ? répondit-elle hargneuse.
- Max ! Appelez-moi Max !
Camille se détendit en entendant les quatre mots qu'elle devait recevoir de son contact.
- Jean-Patrick ! ordonna ledit Max. Avec tes gars, tu fais disparaître toutes traces de l'incident et vous nous rejoindrez au camp de base de Cervione ! Quant à vous, mademoiselle, suivez-moi s'il vous plaît !
Kerou déboula comme une bombe au moment où elle saisissait son sac à dos et remettait le flingue dans son holster.
- *Tamam**, Kerou ! Tamam ! Mode repos ! lança-t-elle pour apaiser la bête.
Le boxer vint délicatement déposer aux pieds de sa maîtresse son macabre fardeau. Son œil se fit égrillard au changement de mode. Tout ne fut soudain plus que jeu pour lui. Il était couvert de sang et la pièce de viande, qu'il lâcha avec regret, apparut aux yeux du groupe comme les restes d'un bras humain crucifié d'une longue dague au pommeau frappé d'une tête de mort.
- Vilain chien ! s'exclama Camille. Tu bouffes vraiment comme un cochon ! Elle récupéra l'arme en l'arrachant d'un geste sec et la glissa ensanglantée dans son support dorsal. Jean-Patrick eut une grimace de dégoût.
- C'est vraiment dégueulasse ! s’insurgea-t-il en détournant le regard une seconde.
- Et comment vouliez-vous qu'il me ramène la lame ? remarqua

malicieusement la jeune femme. Même ici, je suppose que les chiens n'ont pas de mains pour ramener leur butin ?
Le plus jeune se tourna sur un haut le cœur en une vaine tentative de retenir son petit déjeuner. Max ne semblait n'avoir aucun état d'âme sur le sujet. Tout juste adressa-t-il un mot de reproche dans sa langue maternelle devant la réaction de ses compagnons. Péniblement, il se baissa pour récupérer la canne et la plier avant de la glisser sous son bras.
- Trêve de plaisanterie ! Lança-t-il à ses gars. Dépêchez-vous un peu ! Tant que vous y serez, essayez de trouver l'infortuné propriétaire du membre et effacez-le avant que les milans ne commencent à tourner…
Et sans plus attendre, tranquillement, il se dirigea vers le sous-bois qui délimitait la plage. Camille lui emboîta le pas en trottinant pour le rattraper, le chien sur ses talons. « Au moins, songea-t-elle, malgré le gâchis et la perte de son équipement, le contact était établi… »

Quelques dizaines de mètres, abrités par les pins, séparaient la plage des abords de la grande route. Les arbres, plantés serrés juste à la lisière du sable, se clairsemaient rapidement pour laisser place à de l'herbe haute, résultat d'anciennes pelouses laissées à l'abandon. L'endroit semblait tombé en désuétude depuis fort longtemps. Les villas comme les grands bâtiments étalaient leur décrépitude. Camille s'étonna d'y voir un gamin âgé, tout au plus d'une dizaine d'années, qui montait la garde auprès de quelques chevaux. Ceux-ci, loin des palefrois prisés des Japonais pour les concours de traction, étaient de petites bêtes de montagne très appréciées des corses pour leurs pieds aussi sûrs que des mulets. Ils ressemblaient étonnamment aux rosses pakistanaises. Le gamin se leva d'un bon, tout en continuant à mâchonner un long brin d'herbe, dès qu'il vit Max approcher. Camille trouva curieux que les montures restent attachées au ras de la route, à la vue de tous, sans crainte d'alerter le camp adverse. Peu de véhicules croisaient sur la voie goudronnée. Sur la gauche, on distinguait nettement, à moins d'un kilomètre, les toits d'un bourg de faible importance dont les façades restaient cachées par le faux plat d'un pont.

- Oh, *Babbu* *! C'est la dame ? demanda l'enfant d'un air enjoué.

- Oui Michaël ! Pas de problème ? répondit Max en lui tapotant affectueusement la tête.

- Le « cow-boy » est passé avec deux affreux ! Il m'a lancé une pierre pour montrer qui est le chef, comme il dit. Ce Gérald, le chef de la milice, est un idiot ! Il m'a raté d'au moins un mètre ! Trop saoul qu'il était déjà à sept heures du matin mais il n'a pas posé de questions comme j'attache souvent les chevaux ici depuis qu'il n'y a presque plus de voitures.

- Ajoute ce caillou à sa dette envers notre peuple, petit ! Viendra bien l'heure de régler nos comptes ! Qu'en est-il de la charrette ?
- Derrière la maison d'Angèle, Babbu, de l'autre coté de la route ! On l'a lestée d'un peu de foin comme tu l'as demandé.
- Bien ! apprécia le vieux. Tu diras à ton frère que je le remercie et lorsque Jean-Patrick viendra, aide-le à charger, puis, refais un tour sur la plage pour vérifier si rien ne te semble anormal. Attention ! Ne te fais pas prendre, c'est une mission d'homme que je te confie !
Le gamin bomba le torse en regardant Camille. Un vrai petit combattant, hardi comme un coq, songea-t-elle en se fendant d'un sourire.
- Oui Babbu ! Je peux le faire, assura l'enfant.
- Dites-moi, Max ! plaisanta la jeune femme. Vous les prenez au berceau vos révolutionnaires?
- Mademoiselle Balleras ! Tout Corse se doit de défendre sa terre quel que soit son âge car nous sommes peu nombreux… Et puis, vous ne me semblez pas, vous-même, si vieille pour pouvoir vous moquer…

Le trait toucha Camille plus qu'elle ne le laissa paraître. Max lui faisait clairement comprendre que, malgré sa mission, elle était l'étrangère dont on n'avait que faire de l'avis. Elle serait tout au plus tolérée. Mieux valait s'en souvenir et tenir sa langue pour espérer obtenir la moindre coopération.
- N'y a-t-il pas de risque d'attirer l'attention avec les chevaux ? enchaîna-t-elle pour faire diversion.
- En fait, nous sommes à Moriani. A près de vingt kilomètres du rendez-vous initial et dans les villages, il y a peu de miliciens. La plupart essaient de ne pas trop se mettre les habitants à dos. Il paraît que nous sommes susceptibles comme vous avez déjà pu vous en

rendre compte, continua Max avec une certaine ironie. Je dirais, quant à moi, plutôt très rancuniers alors la troupe ferme un peu les yeux pour éviter les ennuis.
- Je vois ! Mais, comment m'avez-vous trouvée ?
- Nous appliquons le principe des tours génoises et les collines sont parsemées de guetteurs. Bon nombre ne sont d'ailleurs pas beaucoup plus vieux que Michaël. Je vous expliquerai tout ceci au refuge car mieux vaut, tout de même, ne pas tenter le diable. L'absence des deux abrutis dont vous vous êtes aimablement chargée finira par se découvrir et il pourrait y avoir des représailles.
- Je suis désolée si j'ai causé du tort, se défendit Camille.
- Bah ! Nous aurions de toutes façons été obligés d'en faire autant pour vous récupérer. C'est la guerre... J'espère que vous savez monter à cheval ?
- J'ai su !
- Alors, jeune guerrière, ça ne doit pas faire si longtemps pour que vous ayez déjà oublié. Il reste le problème du compagnon rouge qui vous suit pas à pas. Vous allez devoir le laisser partir avec Jean-Patrick et la carriole, sinon, nous nous ferons très vite repérer. Cela vous pose-t-il un problème?
- Non, pas dans ce mode ci, répondit-elle distraitement.
- Dans ce mode ?
- Façon de parler !
- Mes gars ne risquent rien ? Ca m'étonnerait qu'ils aiment beaucoup savoir ce gros « rouge » dans leur dos pendant qu'ils amèneront vos effets personnels.
- Excepté pour me défendre, il est doux comme un agneau. A ce propos, j'en avais un second dont je suis sans nouvelles.
- Michaël ! Tu passeras le mot pour qu'on le recherche… Y compris

en lisière de l'eau… dans le cas où il se serait noyé… Faites ce qu'il faut pour que je n'entende aucun écho.
- Oui Babbu ! acquiesça le garçon.
Sans se cacher le moins du monde, Camille entreprit de se changer tout en discutant. Elle s'extirpa difficilement de sa combinaison de plongée et apparut d'un coup entièrement nue. Elle tira de son sac un jean délavé et un tee-shirt froissé, roulé en boule, dans une vieille paire de baskets.
-En avons-nous pour longtemps ? demanda-t-elle en tirant machinalement sur le tissu pour tenter de faire disparaître quelques plis.
-Heu ! Environ deux bonnes heures de monte après avoir traversé Moriani, peut-être trois !
Max se tourna devant l'impudeur de la splendide jeune femme qui chassait le sable de sa toison pubienne d'un revers de main. Seul, Michaël, la bouche ouverte sur une mâchoire pendante, resta le regard scotché sur les boucles blondes qui disparurent rapidement sous la toile bleue. Une claque sur la tête le rappela à l'ordre.
- Oh ! Gamin ! Un peu de respect ! Exigea Max. Tourne-toi et ne va surtout pas répéter ce détail à tout le canton ou je te taille les oreilles en pointes !
- Ou-oui Babbu !
Camille gloussa d'amusement en réalisant leur gêne. Pour elle, qui avait toujours été habituée aux vestiaires mixtes des salles de gymnastique et des camps militaires, aux Indes, cette réaction semblait un peu exagérée.
- C'est bon, je suis prête ! dit-elle pour clore l'intermède.
- Michaël ! Occupe-toi du chien !
- Allez viens, machin ! lança le gamin au molosse. Je vais te planquer

chez la Mama Angèle. Elle te trouvera bien quelques restes à finir.
- Fais quand même attention ! Ne t'amuse pas trop avec lui. Il fait bien le triple de ton poids, et puis, je crois qu'il a déjà mangé il y a peu, ajouta le vieil homme embarrassé.
- Tout au plus mâchouillé légèrement, reprit Camille. Mais ne vous inquiétez pas, Max ! Gavroche ne risque rien…
- Cet animal est remarquablement bien dressé à l'attaque pour ce que j'en ai vu mais nous n'avons pas d'autre choix que de vous faire confiance, souffla le vieil homme sans conviction.
D'un signe de la tête, Camille indiqua à Kerou de suivre Michaël. L'animal, ivre de joie, démarra en trombe aux trousses du garçon, bondissant tel un ressort fou en arrivant à sa hauteur.
- Ils ont l'air de bien s'entendre. Hein ! Max ?
- Avec la grande bringue de tout à l'heure aussi et cela ne l'a pas empêché de le « mâchouiller », comme vous dites, rétorqua-t-il en resserrant la sangle de la selle.
- Son dressage exclu toute attaque envers les enfants. Ne me demandez pas comment il fait la différence et jusqu'à quel âge, je n'en sais trop rien. On me l'a confié ainsi, mais je vous assure que ça fonctionne.
- Admettons… jusqu'à preuve du contraire… Aidez-moi à monter à cheval, s'il vous plaît ! Pour un ancêtre, ce genre de ballade est un calvaire. C'est hélas le seul moyen de locomotion permettant de passer relativement inaperçu et d'attaquer la montagne.

Camille s'approcha de l'alezan que Max venait de détacher. Elle se présenta mains jointes pour qu'il puisse y prendre appui du bout du pied. Pesamment, il se hissa en selle en lâchant un gros soupir.
Quel âge peut-il bien avoir ? s’interrogea-t-elle. Au moins soixante dix ans ! L'œil restait vif et semblait rire d'un rien. Le dos voûté le

faisait paraître petit et fragile, mais les mains étaient larges et encore puissantes. Des mains de travailleur, pensa Camille, calleuses, habituées au travail du bois et des bêtes. La crinière blanche et frisée et cette moustache sévère qui barrait des traits fins quoique ridés, lui rappelaient ceux que l'on nommait les anciens dans les pays musulmans. Ces vieux imams, aux abords des grandes mosquées de Lahore ou Téhéran, qu'on vénérait comme des sages. Max était-il un sage ? Peut-être, mais il n'était certainement pas le chef de la rébellion qu'elle croyait rencontrer.

- Prenez la jument grise. Colomba vous emmènera au bout du monde, confia-t-il en talonnant sans l'attendre.

J'en arrive, Max ! J'en viens du bout du monde, et il n'est pas si reluisant, répondit Camille en sautant à plat ventre sur la jument qui démarra aussitôt.

- Ah! Ah! Ah! Alors, *Avanti**!

Le rire de Max était communicatif. Le vieux cavalier avait dû être bel homme dans sa jeunesse. Les fers des chevaux résonnaient sur le bitume en arpentant Moriani. Camille fut frappée par le décor. Le temps donnait l'impression d'avoir fait un bond en arrière. Cette vie, sans véhicules automobiles apparents, était normale au Pakistan de par la pauvreté éternelle de cet hémisphère, mais, l'occident restait indissociable, pour elle, d'un trafic motorisé plus agité. Partout, même après la chute de l'ère pétrolière, on utilisait des véhicules, soit à hydrogène soit à carburant d'origine végétal. Ici, rien de tout cela ! Le calme, à priori rassurant, devenait vite oppressant pour une gamine des villes surpeuplées. Camille ne décelait aucune trace de pauvreté. Les étalages étaient gras et bien fournis ; Si nombreux que

le marché devait être permanent. Les gens vaquaient sereinement. Ils saluaient tous d'un geste amical le passage des cavaliers. Qui de la tête ; Qui du chapeau ou de la main ; Indiquant le respect que l'on devait à son guide. Max leur répondait systématiquement. Il s'arrêtait sans cesse, pour demander des nouvelles de la famille ou des amis communs, et toujours avec une plaisanterie de circonstance. La langue, dans laquelle il s'exprimait, chantait aux oreilles de Camille. Elle était loin des accents gutturaux de l'*ourdou** ou même du *farsi** qu'elle parlait couramment. Si Max était l'objet de toutes les attentions, pas un ne semblait prêter cas à la présence féminine qui l'accompagnait. Elle se sentit comme invisible ou quantité négligeable pendant les quelques minutes perdues dans la traversée du village. Un tohu-bohu attira soudain son attention. Une automobile descendait enfin la rue dite "de la gare" pour virer face à leur équipage. Elle fumait et hoquetait comme un vapeur d'une autre époque, brûlant du pneu, faute d'un meilleur carburant. Une sirène stridente accompagnait sa course folle et obligeait les passants à s'écarter rapidement. La jument se fit nerveuse… Elle sautilla d'un antérieur sur l'autre… Camille dut la tenir très serrée. En arrivant à leur niveau la tarasque bloqua les freins dans un crissement métallique de plaquettes oubliées. Colomba recula en s'affolant, l'œil révulsé du gibier face au prédateur. Sa cavalière perdit les étriers dans l'écart de la monture et se sentit, de suite, en perdition. Prestement, Max se pencha pour saisir les rênes sous l'encolure. Un coup sec vers le bas fit claquer le mord sur les barres de la mâchoire du pauvre animal qui s'immobilisa à l'instant.

- Da Colomba, da ! intima-t-il en s'énervant. Oh ! Gérald ! Fais un peu attention avec ta guimbarde, tu effraies les bêtes !

Trois individus sortirent de la vétuste Land Rover, aux portières

frappées d'un logo « milice ». Une installation, pleine de tuyaux et cylindres métalliques sur le toit, probablement un système d'alimentation, donnait au « tout terrain » un air de départ en vacances. Camille vit le visage de Max se fermer. Les arrivants affichaient des mines méchantes qui lui confirmèrent qu'on ne pouvait les classer parmi les amis du vieil homme. Elle fit discrètement glisser la fermeture éclair de son sac qui pendait contre sa jambe droite, attaché à la place des fontes. D'un bref regard, elle s'assura que la crosse de son révolver était à portée de main. Le conducteur, grand brun d'environ quarante ans, le visage dévoré par les stigmates de la syphilis, apostropha fraîchement le vieux Monsieur :

- Dis donc, Max ? J'ai Charlie et le Zeppo qui ne sont pas encore rentrés de la patrouille du matin. Tu ne les aurais pas vu, par hasard?

- Monsieur Max ! Tu diras Monsieur, et commenceras ta phrase par « bonjour ». Ton pauvre père doit se retourner dans sa tombe en t'entendant manquer de respect aux anciens.

L'homme fut déstabilisé par la morgue du vieillard. Il tenta de sauver la face devant ses acolytes.

- Arrête tes bravades vieux débris ! On est plus des gamins et je n'ai pas de temps à perdre avec toi ! Ta splendeur est bien loin et tu sais ce que tu risques à faire le beau, menaça-t-il dédaigneux.

- Tu l'as dis toi-même! renchérit Max du tac au tac. A mon âge, on ne risque plus grand-chose ! Tes ivrognes que tu prends pour des hommes sont sans doute en train de cuver quelque part. Va au diable et laisse-nous passer !

La foule s'était subrepticement rapprochée de l'altercation et la rumeur se mit à enfler. Les badauds commencèrent à se presser en invectivant les miliciens.

- Oh ! Gérald, tu exagères ! lança une voix dans la multitude.
- Ouais ! laisse au moins les vieux, reprit une autre.
- Ah! Joli métier que tu t'es trouvé là.
- Fainéant !
- Pourri !

Bientôt, il y eu des femmes et des enfants et tous parlaient d'une même voix. Camille n'en revenait pas de trouver une telle solidarité. Les gènes de la rébellion étaient là, devant ses yeux. Elle découvrait le peuple corse qu'évoquait sa sœur aînée dans leur prime jeunesse. Une profonde sympathie la lia directement à cette plèbe, fière et vindicative. La différence avec les populations parmi lesquelles elle avait grandi, soumises de générations en générations au fouet et à l'argent, était flagrante. La jeune femme comprit soudain, combien, sans vraiment connaître cette île, elle venait d'en tomber éperdument amoureuse. L'officier prit conscience de la situation qui dégénérait. Il recula doucement et d'un signe, ordonna à ses comparses de regagner la Land.

- La ferme, vous autres ! Et toi, vieux bouc, tu ne perds rien pour attendre ! Tu n'auras pas toujours tous ces idiots derrière toi!
- A ton service, Morveux, le défia Max avec un plaisir non dissimulé.

Furieux, Gérald démarra dans un vacarme de fin du monde, chavirant au passage tréteaux et cagettes dont les denrées roulèrent sur l'enrobé terreux. Max retrouva de suite son sourire. Tous se congratulaient et commentaient l'évènement du jour. Camille referma, l'air de rien, le zip de son sac. En les abattant en pleine rue, elle aurait assurément mis en danger son anonymat…

« Ceux-là, mademoiselle, sont vraiment mauvais comme la teigne, lui déclara Max, à nouveau tout sourire. Fort heureusement pour nous, leur quotient intellectuel ne dépasse guère celui d'une poule. Ce

grand benêt n'a même pas posé de questions à votre sujet. Ah ! Ah ! Ah ! Que le seigneur, dans son infinie sagesse, place toutes les andouilles dans le camp opposé et j'irai chaque matin lui brûler un cierge ! »

TERRA CORSA

Les deux cavaliers cheminèrent de concert pendant une quinzaine de minutes avant que Max ne prenne la décision de laisser la nationale pour s'engager sur la route du stade. Pas un moteur ne perturbait la quiétude de leur marche depuis l'épisode de Gérald. Hormis une paire de bicyclettes et quelques attelages moyenâgeux, le long ruban d'asphalte ne semblait plus guère utilisé. Il se dégradait, au fil du temps, mangé par les touffes de hautes herbes qui envahissaient la cohorte des nids–de-poule désormais maîtres de la place. Près du stade, quelques gamins tapaient comme des diables dans une balle de tennis qui jouait le rôle du ballon. Ils cessèrent l'amusement en voyant l'équipage, pour briser la monotonie du voyage, en les accompagnant un moment. Camille ne comprenait rien aux échanges si ce n'est que Max enregistrait les doléances. Les petits visages s'éclairaient ou se renfrognaient selon ses réponses. Visiblement, le bougre était en campagne de recrutement. Sans raison apparente, les enfants s'égayèrent comme une volée de moineaux lorsque l'ancien quitta le bitume pour couper à travers les vergers. Des centaines de clémentiniers, plantés de main d'homme, offraient une agréable fraîcheur aux voyageurs qui traversaient les multiples propriétés. L'endroit n'avait, cette fois-ci, rien d’abandonné.

Les exploitations devaient grouiller de monde à la saison de la taille comme à celle des récoltes. Une douzaine de cochons semi-domestiques, sûrs de leur bon droit au point de négliger l'arrivée des importuns, fouissaient ça et là entre les rangées d'arbres

bien alignés. Les chevaux ne touchèrent à nouveau le goudron de la route que pour le traverser et emprunter directement un chemin muletier terré entre deux gros chênes. Le sentier s'escarpait et devenait plus difficile, défoncé par le ruissellement. Camille plongea avec délectation dans l'explosion de verdure qui accompagnait les abords. Même au Pendjab, tout près de Lahore à la jungle exubérante, la densité de végétation n'aurait pu être comparée. La température restait douce sans l'humidité qui caractérisait le continent indien. Partout, les bourgeons éclataient, la couleur triomphait. Les chênes lièges répondaient toujours présents ainsi que le contait Gaëlle. Ils se contorsionnaient en mémoire des souffrances dûes aux feux trop nombreux. Leur écorce noircie gardait les stigmates d'une lutte inégale. La nature, pleine de vigueur, montrait ici sa force de régénération en tentant d'effacer les indices de sa dernière bataille perdue contre les incendies. Camille s'émerveilla de trouver là une telle beauté. Elle laissa sa monture suivre son compagnon sans même la guider. La jument prenait du retard en flânant le mufle au vent. Elle arrachait, çà et là, un peu de nourriture au passage avant de trotter quelques pas pour retrouver le contact rassurant du grand hongre. Sa passagère oubliait sa mission en savourant l'instant présent. Elle se goinfrait de mûres noires et évitait, dans la mesure du possible, les épines protectrices.

- Oh! Max ! C'est beau chez vous, fit-elle admirative.

- Ah! Ahhh ! La liberté est belle et où serait-elle mieux logée qu'ici ? D'ailleurs, les Allemands avaient un proverbe qui disait : Heureux comme Dieu en France. C'était avant qu'ils ne connaissent la Corse. Après, ils monopolisèrent nos côtes pendant très longtemps à l'époque du tourisme. Certains ont une autre version moins gentille. Ils affirment qu'après avoir créé le monde, le Seigneur décida qu'il

avait donné tant de miel à cet endroit que c'en devenait injuste pour le reste de la planète. Pour équilibrer, il créa donc les Corses… Ceux-là, sont évidemment de mauvaises langues.
- Très drôle ! Mais dites-moi, Max ? Êtes-vous croyant ?
- Pas franchement et il fut même un temps où j'aurais volontiers fait transformer les églises en boîtes de nuit… pour l'acoustique ! Disons qu'avec les années, dans le doute de l'après qui se rapproche, j'évite moi aussi de prendre des risques avec le grand patron. Sait-on jamais ?
- Moi, je trouve que s'il existe, il a souvent tendance à exagérer.
- Ah ! Ah ! Ah ! Voilà une maxime qui me convient et que je saurai replacer à l'occasion.
- Et ces jolis fruits rouges, sont-ils comestibles ? demanda-t-elle en désignant de petites baies.
- Éventuellement ! Ce sont des arbouses, mais on en fait principalement de la liqueur.
Camille en cueillit une poignée à la volée et s'empressa de mordre dans la plus appétissante. La peau granuleuse céda en craquant, pour l'asperger d'un jus clair qui glissa dans sa bouche autant que sur son menton.
- Pouah ! Que c'est amer ! s'exclama-t-elle en recrachant illico l'âpre cerise.
- J'ai dit que c'était comestible, plaisanta l'ancien. De là à trouver ça bon, n'exagérons rien.
- Beurk ! C'est même franchement mauvais ! cracha-t-elle en tentant de se défaire de l'arrière goût.
Le passage se fit peu à peu, plus étroit, alors que la déclivité augmentait de façon importante. Bientôt, les chevaux commencèrent à peiner sous l'effort pour hisser leur fardeau d'une marche à l'autre.

Le chemin serpentait à flanc de coteaux. Il enjambait cycliquement la route des villages pour reprendre aussitôt son périple, encaissé entre deux murets. De temps à autre, la largeur diminuait au point qu'une bête passe juste entre le flanc de pierre, à leur droite, et l'important dévers du coté opposé. Max était dans son élément. La machette à la main, il sectionnait de temps à autre une grosse ronce qui barrait la voie. Certaines parties se firent scabreuses, marquées par des éboulis ou des crevasses causées par les pluies torrentielles de la nuit passée. Le guide s'arrêtait fréquemment. Il mettait alors pied à terre avec peine et prenait un moment pour replacer une pierre ou combler une faille, comme le faisait ceux d'avant pour garder les sentiers en état. Malgré le côté sauvage et puissant d'une nature ayant repris ses droits, Camille fut séduite par l'empreinte de l'homme, toujours présente, qui avait sculpté ce paysage, pour son usage, pendant si longtemps. En s'habituant, son regard arrivait à capter les traces d'un peuple, quasi millénaire, ayant partout marqué combien il était en adéquation avec le respect de l'environnement. Ils avaient dû être des centaines à travailler et vivre ici avant que la prétendue civilisation ne les rattrape de ses routes plus pratiques. Celles-ci avaient facilité les échanges entre villages tout en provoquant l'abandon des chemins ancestraux. Malgré la détérioration, due au temps et le peu d'entretien, les innombrables murs de pierres sèches, qui soutenaient les anciennes banquettes cultivables ou délimitaient les parcelles, tentaient encore de percer sous les ronces et l'herbe folle. Si toute l'île à cet aspect, pensa Camille, rien d'étonnant que la rébellion soit si difficile à débusquer. Max les fit prendre une pose tout près d'une source canalisée d'un simple tuyau de caoutchouc emmanché dans la faille de la roche. Le frais filet d'eau qui débordait de la vasque de pierre, indiquait une provenance d'altitude. En face, entre les

bosquets de bruyère, la vue capturait la plaine du Morianicu mourant dans la mer. Comme coupée du reste du monde, la demi-heure de monte qui suivit, s'écoula tranquillement, dans un calme percé du martèlement des fers des courageux chevaux, dans les passages rocheux. Max parlait peu et paraissait, lui aussi, apprécier le paysage. Il proposa une seconde halte à l'église San-Pancraziu. C'était probablement par pur plaisir et sans réelle nécessité mais le pain et le fromage vieux qu'il sortit de ses fontes dissuadèrent Camille de s'en plaindre. Elle avait si faim que la désagréable odeur du laitage ne fut qu'un détail sans intérêt. Les chênes, entourant l'espace de pique-nique, offraient figures d'écorchés. La récente découpe de leur liège laissait apparaître les grands corps rouges de la nouvelle écorce. L'église demeurait fermée et la jeune femme se désespérait de ne trouver nulle part âme qui vive. Les Corses se trouvaient-t-ils réellement si peu nombreux?

- Dites-moi, Max ? s'enquit-elle dès la dernière bouchée avalée. N'y-a-t-il donc personne sur votre terre ?

- Ne vous y trompez pas ! Nous sommes observés depuis notre départ, par les nôtres comme probablement par le camp adverse. Vous ne verrez personne et d'ailleurs, moi non plus. Mais, partez du principe que nous ne sommes jamais seuls dans le maquis. Les arbres ont des yeux et des oreilles ! Je parierais même que les sangliers se font rapporteurs à l'occasion. Le gros des échanges se pratique toujours par les routes, bien que nous utilisions peu de transports motorisés, pour des questions de coût. L'heure actuelle se prête plus à la sieste qu'à l'agitation, et puis, nous sommes dimanche. Sinon, nous verrions tout de même quelques véhicules à moteur pour les lourdes charges. Il n'empêche que les chevaux restent, de loin, le moyen le plus rapide de se déplacer. Ce petit détour vous permettra d'avoir une

bonne idée du relief que vous allez trouver un peu partout et nous évitera aussi le genre de rencontre de ce matin. Je pense que votre présence doit maintenant être signalée et provoquer une certaine effervescence dans la vallée. Le temps que l'information leur permette de nous localiser nous donne l'avantage de rejoindre des lieux qui restent beaucoup plus difficiles d'accès à la milice. Tenez ! Regardez cet éclat ! Là haut sur la crête ! indiqua-t'il de l'index la brillance en question. Là, juste en face !

- Oui, je vois ! répondit Camille en s'approchant pour se mettre dans l'axe. Il y en a eu très souvent depuis que nous avons quitté le village et toujours d'un endroit différent.

Max ne cacha pas son intérêt pour la remarque.

- Bravo, mademoiselle ! apprécia-t-il. Vous êtes décidément pleine de surprises. Je ne pensais pas que vous y aviez prêté attention.

- Je suppose que c'est un signal, mais quant à savoir à qui il s'adresse?

- Mais à nous, mademoiselle, bien à nous ! C'est beaucoup plus sûr que le téléphone ou tout autre moyen technique trop facilement écoutable. Cela m'a tenu au courant de nombreux faits et gestes de personnes que nous préférerons éviter. Je sais également que le vaisseau qui vous a amené est reparti moins de trois heures après votre bruyant alunissage et que Jean-Patrick a traversé Moriani sans encombre. Il grimpe, au moment où je vous parle, la route avec son équipe et votre matériel. Ah! J'oubliais… Il semble que l'on ait aussi retrouvé votre deuxième animal de compagnie... vivant !

Les nouvelles réjouirent Camille. Elle avait enfin une chance de rejoindre le plan initial et c'était plutôt de bon augure.

- Je suis impressionnée, Max ! Aidez-moi à comprendre ! Je me

croyais bien renseignée sur votre île et les mouvements clandestins, mais ce que je découvre est relativement loin de mes « infos ». D'un côté, je trouve un monde vivant dans le calme d'une façon presque archaïque, et de l'autre, il me semble percevoir une organisation très bien rodée. Où se situe la réalité ?

- Ne faites pas l'erreur de nous prendre pour de gentils demeurés, mademoiselle, prévint l'ancien avec une pointe d'aigreur dans la voix. Nombreux sont ceux qui s'y sont brûlés les ailes. La Corse est loin d'être sous-développée. Notre choix de vie archaïque, pour reprendre vos propos, est guidé exclusivement par des nécessités économiques mais nous sommes au fait de ce qui se passe partout dans le monde. Internet ou tous les autres moyens d'information, même très élaborés, n'ont guère de secret pour certains d'entre nous. Une diaspora expatriée, aussi nombreuse que puissante, nous soutient également activement. Je pense que nous n'avons pas fini de vous surprendre… Tout comme je ne doute pas un instant que vous-même cachiez encore de nombreux talents qui en étonneront plus d'un, ajouta-t-il enfin avec un sourire de connivence.

- Plus d'un peut-être, mais pas vous, Max ? N'est-ce pas ?

- Disons que je suis assez bien renseigné sur votre famille, et notamment sur votre père, pour avoir une petite idée de vos capacités de nuisance éventuelles.

- Ah ! Vous connaissez père ? demanda-t-elle soudain maussade.

- Pas personnellement, mais celui vers qui je vous mène semble, quant à lui, en avoir été très proche.

Camille fut parcourue d'un frisson désagréable et se renfrogna. Jusqu'au bout du monde, elle ne pouvait échapper à l'œil de Claude Balleras et cette idée l'agaçait.

- Vous m'apprendrez, Max ? dit-elle pour changer de sujet.

- Quoi donc ?
- Tout ! Je veux tout connaître de votre pays, de vos coutumes, de votre langue… et bien sûr des mouvements de rébellion, continua-t-elle espiègle.
- Doucement, petite ! Je vous apprendrai d'abord à ne pas commettre d'impairs dans vos relations. Je vous ai dit que nous étions susceptibles et pour être tout à fait honnête, les gars du coin sont peu habitués à voir une femme dans leurs rangs.
- Encore d'affreux machos ! maugréa-t-elle à nouveau ! Chez les musulmans ça s'est nettement amélioré, et ce depuis très longtemps.
- Alors, classez ceci dans notre registre « archaïque » si vous y tenez mais gardez-vous bien d'oublier ce détail. Le reste n'est pas de mon ressort. Tout dépendra de votre rencontre avec Anto. C'est lui qui dira si vous restez ou non. Il est certain que sa décision sera sans appel… quand bien même seriez-vous la reine de Saba avec des millions de combattants à votre disposition… Mesurez toujours vos paroles en sa présence. Il est de ces hommes avec qui on ne plaisante pas, ou très peu.
- Ce n'est pas le diable quand même ? se moqua Camille.
- *Lasciacorre**! Certains le disent, mademoiselle, certains le disent, assura très sérieusement Max. Quant à moi, mon travail s'arrête à la livraison de votre petite personne… saine et sauve… Et maintenant, à cheval ! Je dois tenir l'horaire, juste pour n'affoler personne. Nous arriverons bientôt sur Santa Maria Poghju... où du moins ce qu'il en reste, confia-t-il tristement en indiquant la pancarte sur laquelle Camille découvrit le nom du sentier… Ucceluline!

D'un ultime coup de rein les bêtes de somme atteignirent enfin la route à l'entrée du village. La jeune femme n'y trouva que ruines et

désolation. Les traces de brûlots clairsemés, indiquant les bâtisses écroulées, étaient à l'évidence déjà anciennes malgré la forte odeur de cendres froides encore présente dans l'atmosphère. Quelques chiens faméliques hantaient les décombres à la recherche d'un improbable repas. Rares étaient les personnes présentes et Camille remarqua les trois vieux assis sur un banc de pierre au dossier fracassé, tout près du monument aux morts. Voûtés sur leurs cannes, ils restaient prostrés, face au désastre, comme s'ils attendaient un retour en arrière réhabilitant le clocher jaune effondré.

- Que s'est-il passé ici ?

- Vous cherchiez la réalité ? Là voilà ! C'est un présent de ce fumier d'Al Aredi qui remonte à un peu plus de deux ans, répondit Max d'une voix vibrante de haine. Un exemple, paraît-il ! Lorsqu'il voulut lever des impôts car la manne du pétrole qui avait fait la richesse de sa famille se tarissait, nombreux furent ceux qui prirent cela à la rigolade. Ils ont carrément envoyé bouler les questeurs dans la plupart des villages. Ici, à Santa Maria Poghju, les habitants trouvèrent très drôle d'en rajouter. Ils renvoyèrent les hommes de main enduits de lisier et de plumes... Faute de goudron, je suppose... Pour faire les choses comme il se doit, qu'ils disaient... Ah! ça, on en a ri pendant longtemps lors des veillées. Près de six mois s'écoulèrent avant d'en subir les conséquences. D'autres problèmes, plus importants qu'un bout de village qui rechignait à payer sa dîme, occupaient probablement le dictateur. Tout le monde finissait par oublier l'histoire. Un matin… il y a donc vingt six mois, maintenant… je me souviens, c'était en hiver ! Sa clique a débarqué pour mettre le feu partout. Ceux qui tentèrent de résister furent abattus et les autres reçurent l'interdiction formelle de reconstruire quoi que ce soit.

- Beaucoup de victimes ? demanda Camille.

- Pas tant que cela, mais tout le monde se connaît ici et les gens furent profondément marqués de voir leurs biens détruits et leurs amis ou leurs proches maltraités. L'injure de se faire surprendre ainsi, sans pouvoir défendre les leurs, a d'ailleurs permis d'aller considérablement grossir les rangs des groupes armés de l'opposition.
- Quelle tristesse, reprit sincèrement la jeune femme.
- Bah ! Je ne trouve pas de raison de s'apitoyer. Les habitants n'ont pas réellement conscience de leur chance ! À Luri, dans le Cap corse, pratiquement toute la population fut exterminée méthodiquement. Ils ont même rasé jusqu'aux murs et arraché les fondations. Ces pauvres gens avaient eu la malheureuse idée de soustraire des personnes recherchées, à la milice. Les cas de ce genre deviennent monnaie courante.
- C'est terrible !
- Non ! C'est juste la guerre avec son éternel accompagnement de larmes. Rien de plus qu'ailleurs, assura Max avant d'ajouter : Si ce n'est, peut-être, qu'ici on n’oublie jamais rien !
- Ça semble quand même un peu défaitiste, non ?
- Ah ! Jeunesse, jeunesse ! Je crois déceler un soupçon de reproches dans vos propos qui ressemblent fort à ceux que nous adressent nos bouillants adolescents. Laissez-moi, alors, vous donner votre première leçon ! Sur notre terre, mademoiselle, le temps ne compte plus. Seul le résultat final aura de l'importance. Trop de vos pairs se font stupidement descendre plus sûrement de par leur impatience d'en découdre qu'à cause d'une réelle supériorité de l'ennemi… Et pour obtenir quoi ? Néant ! Non ! Anto a raison ! Nous avons plus besoin de gens qui réfléchissent avant d'agir, que de courage inutile ou de matériel sophistiqué.
- Et cet Anto, risqua Camille, vais-je le rencontrer ce soir ?

- Je ne sais ! C'est toujours lui qui décide où et quand. Mais soyez patiente, le moment viendra bien assez tôt…

L'équipage traversa le champ de ruines par les escaliers et les étroites ruelles, pour récupérer la route et prendre la direction de Cervione. Comme un macabre repère, Max attendit d'être à la hauteur de l'ancien cimetière pour couper directement à travers bois et finir par rejoindre le sentier forestier.
Une heure plus tard, Camille commençait réellement à beaucoup moins apprécier la ballade. Elle n'allait pas tarder à s'en plaindre lorsque, tel un diable bondissant hors de sa boîte, apparut un enfant de derrière un talus. La scène eut quelque chose de comique pour la jeune femme. Le poulbot, vêtu d'un treillis trop grand, portait avec difficulté un lourd fusil de chasse à canons superposés. L'arme était tellement grande pour sa taille que la crosse traînait au sol en laissant une rigole dans la terre meuble.
- Salut, *Babbu* Max ! lança-t-il le plus sérieusement du monde avant d'ajouter « Mam'zelle ! » en apercevant Camille.
- Salut Jimmy, la voie est libre ? demanda l'adulte.
- Le reste du groupe de Jean-Patrick est là. Ils attendent leur chef. C'est l'heure du passage Satellite alors ils sont cachés. Le temps que vous arriviez au refuge, ils vous prépareront bon accueil.
- Merci, Jimmy ! Ouvre l'œil mon grand. Nous allons rester à couvert des châtaigniers pour la prochaine demi-heure.
- Pas de problème, affirma l'enfant.
- Dites donc Max, tous ces marmots sont de votre famille.
- Ah! Ah! Que nenni, mademoiselle Balleras ! C'est une marque de respect dû à mon grand âge. N'allez pas vous imaginer que j'ai essaimé à tous vents !

- Et cette histoire de satellite, reprit-elle plus sérieuse, Al Aredi dispose-t-il vraiment de tels moyens ?
- Pas directement, pour autant que je sache, mais probablement a-t-il des contrats avec des grandes puissances, qui elles, peuvent lui vendre des informations de ce genre. Dans le doute, mieux vaut rester prudent. Il y a également ce que l'on appelle les corbeaux. Un genre d'aviation légère et de dirigeables de faible tonnage qui tournent souvent en reconnaissance et font éventuellement de gros dégâts lors d'attaques aériennes. De cela aussi, il faut être à l'écoute. Ils ne sont pas trop difficiles à tirer alors ils ne s'en servent qu'en dernier recours.

Tout en haut de la crête, Camille vit une belle bâtisse de pierre qui les surplombait. Son postérieur, endolori par le cuir sec de la selle, accueillit la nouvelle de fin de transhumance, avec une joie certaine. La journée n'en était qu'au milieu de l'après midi et pourtant, elle lui semblait s'étirer sans fin. La fatigue, repoussée inconsciemment, commençait à l'approche de la sécurité, à prendre le pas sur sa condition physique. En arrivant à l'ouvrage, l'endroit sembla, là encore, pourtant totalement abandonné. La porte entrouverte oscillait sur ses gonds au gré de la brise marine daignant mourir dans les collines. Max se leva sur ses étriers et lança un coup de sifflet bref, suivi d'un plus long. Aussitôt, les buissons s'animèrent pour lâcher des formes humaines de toutes tailles et un brouhaha envahit la clairière. Les hommes paraissaient très jeunes. Certains à peine pubères… La fameuse équipe à Jean-Patrick ! Camille dénombra une vingtaine de combattants. Ils étaient tous vêtus de treillis usés jusqu'à la corde et de galoches non moins fatiguées. Quelques-uns portaient des fusils Galil, d'autres se contentaient du tristement célèbre AK47

en bandoulière. Camille, habituée à côtoyer les militaires, décela tout de même en eux un groupe organisé et bien entraîné aux combats de maquis. A les voir agir, chacun connaissait sa tâche. Les uns portaient du bois, d'autres s'avançaient pour prendre les chevaux.
L'intendance est le nerf de la guerre, songea-t-elle. A intervalles réguliers, des guetteurs restaient en alerte. Ils encadraient la trouée forestière. Max mit difficilement pied à terre et l'invita à en faire autant. Il répondit aux saluts d'un ample geste incluant chacun mais ne dit mot. Il se dirigea de suite sur l'entrée de bois vermoulu et pénétra directement sans s'annoncer. Camille lui emboîta le pas et découvrit une très grande pièce dont le seul mobilier consistait en une enfilade de grandes tables rustiques, capables d'accueillir une bonne trentaine d'hôtes. Un petit feu mourait lentement dans l'immense âtre de la cheminée familiale. Celle-ci jouxtait un étroit escalier de meunier tordu et noirci par la fumée, tout comme les poutres du plafond.
- Oh ! Dumé, Café ! s'écria Max. Ne sait-on plus recevoir dans cette baraque ?
Une dame d'un certain âge, toute vêtue de noir, sortit d'une pièce attenante que Camille identifia comme la cuisine.
- Voilà, voilà ! glapit-elle en retour. Encore à ronchonner, vieille baderne, pire que la racaille à Jean-Patrick ! Toujours pressés que vous êtes, vous finirez par me tuer au travail ! Si c'est pas malheureux, après toute une vie à servir…
Les deux compères éclatèrent de rire et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Camille n'osa interférer dans ces effusions et resta sur le pas de l'entrée.
- Mademoiselle Balleras, lui lança Max. Je vous présente Dumenica Materacci. Son cœur est aussi grand que son caractère est exécrable,

mais c'est la Mama ici et elle se charge des fourneaux pour la bande de rejetons à Jean-Patrick.
- Tous des brigands, confia Dumé à la jeune femme, et celui-ci n'est pas le dernier ! N'écoutez pas ce vieil homme gâteux ! Je vous souhaite la bienvenue, mademoiselle !
- Merci beaucoup, madame ! J'apprécie énormément !
Un subit élan de sympathie poussa Camille à embrasser l'auguste matrone.
- Vous dormirez la haut, petite ! J'ai préparé un bon lit et fait chauffer de l'eau pour si vous voulez vous reposer et vous laver. Ça fait longtemps que le cumulus ne fonctionne plus. De toutes façons, l'électricité ne parvient plus jusqu'ici depuis quatre ans. Enfin, vous verrez ! Ce n'est pas le luxe mais on n'y manque de peu.
- Et moi, Dumé ! demanda Max. Où m'as-tu logé ?
- Toi ? Dehors avec les autres, mécréant ! La maison c'est pour les femmes !
- Ha ! Ha ! Ha ! Femme ! Et bien, je vois que rien ne change ici. C'est bien ! J'irai dans l'étable comme ça je ne vous entendrai pas glousser.
- Mieux tu feras, et maintenant laisse-nous et ne te montre pas avant le repas de ce soir ! La petite à besoin de repos !
- Et mon café ?
- Dehors, te dis-je ! demande à Félix de t'en chauffer. Allez, ouste !
Attrapant le balai à sa portée, elle en poussa Max sans autre forme de procès, hors de son logis. La porte claquée dans son dos laissa encore filtrer le rire qui s'enfla de celui du reste du groupe.
- Eh, Max ! se réjouit une voix encore inconnue. Toi aussi, tu t'es fait virer ? Elle est terrible la vieille... hein ?
- Tu l'as dit ! répondit gaiement l'interpellé. Heureusement qu'elle se

rattrape en cuisine !
- Allez, venez mademoiselle ! invita Dumé sans prendre garde aux commentaires extérieurs.
- Camille ! Appelez-moi Camille. S'il vous plaît.
- Bien, Camille ! Je vais vous montrer la chambre…

Après une toilette succincte, la jeune fille s'allongea sur l'épais édredon. Un sommeil agité ne tarda pas à l'entraîner en ses habituelles visions violentes, remplies de sang et de malheur, dans les vallées désolées du Sud de l'Afghanistan. Le rituel était incontournable. Parmi ces cauchemars, l'un d'eux revenait systématiquement:

Kandahar ! Sept ans plus tôt… déjà sept ans… C'était son baptême du feu dans les commandos de la branche spéciale. Le fiasco avait été total. Chargé de récupérer des otages aux mains des moudjahidines tadjiks, son groupe s'était heurté à une violente résistance de combattants qui connaissaient mieux le terrain. L'ordre avait été des plus simples : décrochez ! Dans l'exaltation de leur victoire inéluctable, les fous de Dieu n'avaient pas hésité à sacrifier les prisonniers. Camille se voyait à nouveau dans la mêlée, refoulée vers les ballons d'évacuation en abandonnant femmes et enfants à la vindicte de leurs kidnappeurs. Elle se souvenait des visages et des hurlements, de tout ce sang excitant les ardeurs d'hommes qui mourraient pour leur cause dans une épouvantable joie malsaine. Dans sa tête résonnaient encore les cris ! Ces cris de mères qu'on abandonnait en sachant qu'elles allaient voir périr leurs propres enfants bien avant d'être elles-mêmes les prochaines victimes. Ces plaintes la hantaient chaque nuit, comme pour réclamer vengeance de sa lâcheté devant les ordres de repli. Elle retrouvait sa peur, alors que

son entraînement psychologique était supposé lui garantir un sentiment d'invincibilité, finalement illusoire. Elle porta instinctivement la main à sa tempe en revivant l'explosion de la grenade qui lui déchirait l'oreille et le corps. Elle en était demeurée longtemps sourde et incapable de s'orienter. Elle n'avait repris connaissance qu'à bord de l'engin de sauvetage, en une dernière vision du charnier qui s'éloignait rapidement. Impossible d'oublier qu'une partie d'elle était à tout jamais restée dans ce gâchis sans nom…

Camille s'éveilla en sursaut, trempée de sueur, un peu ahurie de constater la pénombre installée dans la main froide du crépuscule insulaire. Les lueurs d'un feu de camp frémissaient sur la vitre opaque de la petite fenêtre de sa chambre. Le tableau rassurant, synonyme de vie, acheva de chasser ses morbides pensées. L'extérieur s'animait avec l'arrivée de la nuit protectrice. Les discussions en Corse se ponctuaient de rires d'adultes et de bruits d'enfants aux jeux. Camille se leva d'un bond et s'habilla frénétiquement. Tout était bon pour échapper à ses souvenirs immondes. Elle descendit les marches, étroites et raides, quatre à quatre. Dans la salle commune, une agréable odeur de viande grillée et de pain chaud fit immédiatement réagir son estomac et la salive envahit sa bouche. Elle réalisait combien elle avait faim. Le couvert se trouvait installé pour une importante assemblée mais la salle demeurait tristement vide. Seule, Dumenica se tenait en bout de table où elle tranchait consciencieusement le *lonzu**.

- Vous allez vous rompre les os à cette vitesse. Ne vous inquiétez pas ! Ils ne mangeront pas tout dans la minute ! Inutile de courir, plaisanta-t-elle.

- Hum ! Ça sent rudement bon ! Jean-Patrick est-il arrivé ? Questionna l'invitée en laissant l'odeur lui chatouiller les narines.

- Cela fait près d'une heure et il a tant de paquets pour vous qu'on croirait le père Noël en tournée ! Dites donc, vous ne voyagez pas léger, vous autres des villes barbares !

- Merci Dumé, lança Camille en se dirigeant vers l'extérieur.

Autour d'un feu crépitant, les camarades, détendus, bavardaient un verre à la main. Jean-Patrick se permit un léger coup de coude à l'intention de Max, droit dans les côtes. Il répondit à son interrogation

en indiquant, d'un hochement du menton, la présence de l'étrangère.
- Je crois que la jolie dame daigne faire une apparition au milieu des pauvres paysans, confia-t-il d'un ton moqueur.
- Sois respectueux de ceux qui soutiennent notre cause, le morigéna l'ancien.
- On voit que tu ne t'es pas tapé les bagages ! riposta aussitôt Jean-Patrick. C'est un soutien pour le moins encombrant.
- Messieurs ! Un peu de silence, demanda Max à l'intention de l'assemblée. Laissez-moi vous présenter mademoiselle Camille, qui va, je l'espère, rester parmi nous quelque temps. Je vous demande donc de lui faire bonne impression en évitant de trop lui montrer votre mauvaise éducation. Les rires fusèrent, accompagnés de commentaires graveleux, pour beaucoup déjà dus à l'alcool. Pasquale, juste en face, laissa filer un sifflet d'admiration.
- Dis donc, c'est une belle pouliche que tu nous amènes là, tenta-t-il pour se rendre intéressant.
- Pasquale, le corrigea froidement Max, j'aime beaucoup ton sens de l'humour mais il est bon que tu saches que la demoiselle tue facilement de sang froid et sans aucun état d'âme. Mieux vaudrait ne pas trop l'ennuyer avec ce genre de sornette ! Hein ! Jean-Patrick ?
Le dénommé leva son verre à l'adresse de l'impoli et acquiesça, avant de rajouter comme un conseil :
- Je confirme ! Ne te fie pas à son apparence si tu veux continuer à courir le jupon en un seul morceau. Il m'ennuierait d'expliquer à tes conquêtes que le taureau s'est retrouvé bœuf.
La plaisanterie déclencha une nouvelle hilarité générale. Le jeune chef de bande intima d'un geste le retour au calme et se tourna vers Camille.
- Nous avons retrouvé votre deuxième bête qui errait sur la plage. Ça

n'a pas été facile de le calmer mais je crois que le «toutou» a un sérieux problème d'oreille interne et qu'il est cuit. Si vous voulez, nous nous chargerons de l'abattre pour vous éviter cette peine. J'ai horreur de voir les animaux souffrir ainsi. Les deux sont sous le gros arbre, là bas.
Le cercle s'ouvrit pour laisser passer Camille. Jean-Patrick confia son verre à son plus proche voisin pour accompagner la jeune femme... Elle trouva Kerou attaché par une patte arrière au moyen d'un lacet de cuir trop serré. Il restait calmement allongé, la truffe entre les pattes, comme assoupi. Il ne leva la tête d'un air attristé qu'à l'approche de sa maîtresse.
- Pauvre Kerou ! Pourquoi par une patte ?
- Parce qu'au bout du cou, il y avait des dents ! répondit sérieusement Jean-Patrick.
- Très drôle !
- Regardez plutôt l'état de son frère d'armes.

Camille découvrit alors, caché par le tronc, le corps de Bao qui reposait sur son flanc. Sa tête, ligotée dans un sac de pommes de terre, s'agitait d'un spasme régulier qui ponctuait un léger glapissement continu, à peine perceptible.
- Bon Dieu ! Mais il va étouffer là dedans !
- J'ai été obligé, pour le faire taire, s'excusa le jeune chef. Il aboyait sans arrêt comme un disque rayé. Nous allions attirer l'attention !

Il sortit son couteau de table pour trancher à la seconde le lien enserrant la cagoule improvisée. La face de Bao était frappée d'un horrible rictus et un tic le secouait à intervalles réguliers, comme une machinerie aux ressorts rompus, réduite à un éternel et unique mouvement.
- Alors ? interrogea Jean-Patrick.

- Les yeux sont révulsés ! J'espère que les fonctions vitales et motrices sont récupérables. J'ai besoin de lumière et du petit cartable gris que j'avais avec moi en arrivant. Il est dans la chambre, dans mon sac à dos. Peux-tu envoyer quelqu'un me chercher tout cela, s'il-te-plaît ?
Le jeune homme, qui voyait en cette belle blonde plus d'ennuis futurs que d'intérêt immédiat, fut tout de même touché par la politesse et le respect dont elle faisait preuve à son égard. Le tutoiement lui semblait si naturel.
- Tu ne veux pas dîner auparavant ? s'enquit-il désarçonné par la douceur. La Mama va nous faire la vie si la soupe est froide !
- Laisse-moi quinze minutes et je vous rejoins !

L'assemblée commençait à rentrer pour le repas à l'appel de la maîtresse femme, lorsque Jean-Patrick revint en compagnie de Max. Il portait une lampe autonome tandis que le vieil homme se chargeait de la sacoche demandée.
- Merci ! Allez donc manger, je n'en ai pas pour longtemps… Je lance le programme et j'arrive !
Les deux hommes échangèrent un regard d'incompréhension.
- Cette simple phrase est un appel à rester voir ce que vous comptez bricoler sur cette pauvre bête, plaisanta le plus âgé.
Camille sortit l'ordinateur portable de son caisson étanche…
- Ça va ! J'ai assez de batterie, commenta-t-elle sans se soucier des spectateurs dubitatifs.
Elle chercha à tâtons la connexion Natika puis écarta le poil court pour y brancher le cordon de liaison.
- *Lasciacorre* ! s'exclama Jean-Patrick tandis que Max laissait échapper un sifflement de surprise. Çà, c'est pas banal ! Ça valait le

coup de se faire jeter par la vieille. Ce sont des robots ?
Camille pianota rapidement sur le clavier pour lancer le programme de réinitialisation complet. Les carrés bleus d'avancée des dossiers informatiques commencèrent à s'égrener sur l'écran.
- Voilà ! Il faudra environ une heure et trente minutes pour voir le résultat ! Pour répondre à ta question, non, ce ne sont pas des robots ! Même chez « Indian. Corps. Inc. » la technologie est bien loin d'être capable de reproduire la vie aussi parfaitement. Ce sont des semi-cyborgs génétiques ! Ces animaux sont modifiés, tant pour le physique avant la naissance, et c'est pour cela qu'ils sont si gros, qu'au niveau mental par l'adjonction de systèmes électroniques complexes. Là, ça dépasse mes compétences ! Inutile de vous raconter des salades, vous en avez tous les deux assez vu pour comprendre qu'ils sont en dehors de ce que l'on pourrait nommer « la normalité ». Ne vous étonnez pas non plus de n'avoir eu vent de ce type d'expérimentation car, officiellement, ils n'existent pas. Je devrais dire qu'ils n'existent plus ! La convention de Birmingham en a interdit l'utilisation.
- C'est dingue, mais à quoi ça sert ?
Max posa la main sur l'épaule du compagnon extasié pour lui expliquer :
- Ce sont des armes, Jean-Patrick ! déclara-t-il doctement.
- Touché, Max ! confirma aussitôt Camille. Ce sont bien des armes et qui plus est très délicates à utiliser, à ne confier qu'à des mains expertes.
- Max semblait curieux, sans plus, mais Jean-Patrick s'enflammait littéralement :
- C'est génial ! Et comment ça marche ? Enfin, je veux dire, comment fonctionnent-ils?

- Certaines parties du cerveau se voient stimulées par des puces électroniques, sur simple demande vocale du maître attitré. On peut y associer son odeur, ou éventuellement changer le donneur d'ordre par l'ordinateur. Le contrôle s'effectue sous un certain protocole de codes, très compliqué, à l'accès évidemment limité.
- Cela signifie-t-il qu'ils ne peuvent obéir qu'à vous seule ? demanda Max apparemment inquiet.
- Dans les modes les plus dangereux, c'est exact en effet ! Sauf si je vous donnais les codes. Mais, même dans cette éventualité, mon odeur resterait prépondérante car ils m'ont été affectés dès leur naissance.
- Et si vous veniez à disparaître, comment pourrait-on les arrêter ?
- Le temps des modes de combat est limité et a besoin d'être renouvelé à intervalles réguliers. Dans le cas contraire, ils reviennent dans la fonction de base comme vous voyez Kerou en ce moment. Ils réagissent alors comme des boxers standards sans aucun problème.
- Admettons qu'ils s'en prennent à nos gars avant de passer en fonction normale ?
- C'est prévu, quoique un peu délicat à la mise en œuvre. Il existe des gélules émettrices d'une légère radioactivité, sans danger, que les «amis» doivent absorber. Selon la dose ingérée, celle-ci peut vous protéger pendant plusieurs semaines. Cette radiation, bien spécifique, est reconnue par un récepteur inséré à l'arrière de la mâchoire du chien. Malheureusement, je détenais les gélules dans un des paquets perdus en mer. Néanmoins, le colis que nous récupérerons par la suite en contient, lui aussi, une grande quantité.
- Espérons qu'il ne vous arrivera rien avant de mettre la main dessus. Imaginez qu'ils disjonctent, comme c'est le cas en ce moment mais dans une variante plus dangereuse et que l'on ne puisse les calmer ?

- Alors là, Max, c'est la faille du système ! Vous n'aurez pas d'autre solution que de les abattre mais c'est souvent loin d'être facile.
- J'en reviens pas, dit Jean-Patrick plein d'admiration. On nage en pleine science-fiction. T'avais déjà entendu ça, Max ?
- Anto fit allusion à un article peu rassurant sur le net mais cela remonte à plusieurs années, répondit le vieil homme visiblement ennuyé.
- Oui, je sais ! On me l'a rappelé très récemment, souligna Camille. L'affaire du Cachemire, mais c'est en effet très loin. Allons plutôt manger, j'ai l'estomac dans les talons et puis, la cuisinière à l'air tellement douée que je m'en voudrais de la faire attendre.
- Bien dit, Jeunes gens ! Rejoignons donc la sainte table ! les pria Max en donnant l'exemple. Dites-moi, Camille ? Vous n'auriez pas, par hasard, un mode sur vos compagnons qui nous protège des foudres de Dumé ? M'est avis que nous en aurons grand besoin… très rapidement !
Bras dessus, bras dessous, Max au milieu, les trois nouveaux compères traversèrent joyeusement la clairière…

Camille pensait éclater tellement elle avait mangé et Duménica n'en finissait plus de la resservir.
- *Manghjà*, manghjà*! criait cette dernière pour couvrir le bruit des convives. Ça vous donnera des forces ! Vous êtes toute maigre ! La révolution n'a que faire des rachitiques ! Il lui faut des gens solides ! Allez, encore un peu ! C'est de la polenta faite maison, ça se mange sans faim ! Vous n'aimez pas, peut-être ?
- Si, répondit Camille en avalant une nouvelle bouchée, mais…
- Et bien, si vous aimez, tenez ! Faut pas vous gêner, se réjouit la

dame en remplissant à nouveau son assiette.
Le plat typique, à base de farine de châtaigne, était horriblement lourd pour un estomac non habitué comme celui de Camille. Son régime alimentaire se voyait plus souvent proche de l'ascétisme que de Gargantua. Sa grande faim du début devenait maintenant un calvaire. Elle sentit poindre un début de nausée au constat de la portion qui restait à ingurgiter.
- Max, pitié ! Sauvez-moi, sinon j'explose !
- Sauvez-vous, vous-même ! Si j'interviens, la mégère est bien capable de me jeter le mauvais œil. Allons, du nerf ! Plus qu'un kilo de polenta et on amène le dessert.
- Le dessert ! Comment le dessert ? Vous avez décidé de me tuer en m'engraissant ou quoi ? Ça suffit ! Je sors voir les chiens !
En se levant, Camille aperçut le regard noir que lui lança la cuisinière. Elle se ravisa et partit en emportant son assiette.
- Il me faut suivre les soins du grand chien, se justifia-t-elle… mais j'emporte le tout pour finir dehors. L'air me fera du bien et c'est si bon…
- Mieux vous faites ! Ces chenapans seraient bien capables de tout dévorer en votre absence ! Comme pour prouver la réalité de la menace, elle frappa d'un méchant revers de spatule une main qui s'égarait en tentant d'attraper une côte de porc dans le plat principal.

A peine hors de vue, Camille se précipita vers le gros chêne.
- Tiens Kerou, bouffe ! Et ne laisse rien surtout, ordonna-t-elle lui flanquant son dîner sous la truffe. Tu vas, une fois de plus, me sauver la vie !
La bête ne se fit pas prier et se jeta sur l'assiette pour manger goulûment. Il ne fallut que quelques secondes, crépissant les

alentours, pour régler la question. Camille s'allongea sur le dos, dans l'herbe, saisie par la fraîcheur de la nuit. La tête sur le ventre de Bao toujours inanimé, elle tentait de commencer sa digestion le plus calmement possible, lorsqu'une voix bien connue la fit sursauter.
- Mademoiselle Balleras ! Alors, on triche ?
- Vous m'avez fait peur, Max ! Ne me dites pas que vous m'apportez le dessert sinon, on se fâche !
- Ah! Ah! Ah! Non, mais j'avoue en avoir eu l'idée. Il faudra tout de même faire disparaître toute trace de votre forfait. La truffe de votre ami est pleine de polenta.
Kerou tentait avec peine de se saisir des derniers grains de nourriture collés sur son nez à grands coups de langue. L'effort le faisait loucher sur cette gourmandise hors de portée car l'organe restait obstinément trop court... La vie est injuste lorsque la nature vous fait la langue trop courte pour un appendice nasal trop long, semblait dire l'œil malheureux du Boxer. Camille s'en amusait lorsqu'elle fut bousculée par le mouvement de Bao qui tentait de se redresser.
- Holà ! Tout doux mon beau, dit-elle en jetant un regard sur l'ordinateur.
Le programme terminé indiquait l'intégralité des tests passés avec succès.
- Alors ? s’enquit Max en s'accroupissant près d'elle.
La jeune femme débrancha le cordon de la nuque et commença un examen du grand chien toujours groggy.
- Et bien, tout ça me semble correct, déclara-t-elle satisfaite. Une grosse nuit de sommeil et ça devrait aller. Mode repos !
Dans l'instant, les deux animaux s'écroulèrent pour se mettre à ronfler bruyamment.
- Incroyable ! Maintenant que j'ai constaté de mes yeux, je ne peux

plus douter, assura Max.
- Attendez de les voir en action ensemble ! Ils sont vraiment d'une redoutable efficacité. C'est beau et terrible en même temps. Ce sont des chiens si gentils que j'ai souvent honte de ce que nous en avons fait.
- Bah ! Ils ont été fabriqués dans une optique bien précise. On ne peut pas pleurer non plus sur les animaux de boucherie, nés et engraissés pour la table. C'est ainsi, nous sommes les supra-prédateurs et puis… il y a des armes autrement plus destructrices ! Ne vous tourmentez pas trop à leur sujet ! Ils exécutent simplement le travail pour lequel ils furent conçus.
Une voix claire s'éleva de l'habitation, en un refrain lancinant à laquelle répondit un chant plus grave.
- Venez mademoiselle ! Ils commencent les *paghjelle.* Ce sont des improvisations dans lesquelles chaque chanteur doit répondre à l'autre sans laisser de blancs. L'exercice est en général très drôle mais vous n'y comprendrez rien, car elles sont en langue corse. Tout à l'heure, Pasquale chantera et probablement quelques autres. Je suis sûr que vous apprécierez. Leurs voix sont très belles, et depuis que la télévision officielle ne passe que des bêtises et que les antennes paraboliques sont interdites, les jeunes ont retrouvé le goût du chant traditionnel.

Pendant près de deux heures, Camille resta sous le charme de ces voix puissantes qui emplissaient la veillée d'accents tristes, dans cette langue inconnue. Certains mots, à consonances latines, lui permettaient d'accéder au sens général de nombreux refrains. Les textes parlaient de *liberta*, de *résistanza*, d'*opressore* et de *sperenza.*

Elle ne pouvait s'y tromper. C'était avant tout des chants guerriers qui cultivaient l'espoir en un art trop souvent oublié. Pasquale fut en effet captivant. Perdant sa rudesse, son timbre grave couvrait ses compagnons d'une tonalité vibrante qui saisissait l'assemblée aussi sûrement que si la terre corse les prenait à témoin de son malheur. Camille fut parcourue de frissons et les poils de ses bras se hérissèrent sous l'émotion. Elle ne pourrait plus oublier cette soirée, bouffée d'oxygène dans son monde exsangue. Le petit Jimmy grimpa sur une chaise en bout de table. Profitant d'une trêve des chansons, il lança à Max en pleine discussion avec une bouteille d'eau de vie aux trois-quarts « évaporée » :

- Babbu Max ! Raconte une histoire ! Raconte encore la « Dame blanche ». Les adultes ne l'entendirent pas de cette oreille et manifestèrent leur réprobation.

- Ah ! Non ! Il suffit avec cette fable ! C'est du réchauffé et les petits en font toujours des cauchemars, s'énerva même la vieille.

- Taratata ! se défendit Max. Laisse-les donc écouter si cela les amuse ! Ça ne leur fait pas de mal de trembler un peu à cette heure. La couette n'en sera que plus rassurante !

Dumé flanqua de suite un coup de cuillère en bois sur le crâne du septuagénaire.

- Arrête un peu avec tes bêtises ! Il est déjà trop tard et puis, je doute que tu sois en état de conter correctement avec ce que tu viens de boire.

Devant la moquerie générale, Max battit en retraite, l'air penaud. Vexé, il se versa une nouvelle rasade du tord-boyaux. Jimmy dut se rasseoir en bougonnant.

- Qui est la Dame blanche ? Demanda Camille à son voisin de droite. Celui-ci, affalé sur sa chaise, reflétait lui aussi un état d’ébriété fort

avancé.
- C'est une histoire de vieux qui nous gavent avec des apparitions d'une soi-disant fée ou son fantôme… Je ne sais plus... Toujours est-il qu'on dit que sa vision s'associe toujours à un malheur. Max est le roi pour filer les « chocottes » aux enfants avec ces fadaises. Il jure, devant tous les saints qu'un de ses cousins l'aurait vu… il y a près d'un demi-siècle ! Enfin, des histoires comme cela, la Corse en est pleine. Il y a toujours quelqu'un pour en inventer de nouvelles. Y'en a qui parlent du croquemitaine, et nous c'est la dame blanche…
A peine la phrase terminée, le coude dérapa et son interlocuteur piqua du nez dans son assiette. En voilà un qui n'aurait pas besoin de passer en mode repos pour s'endormir. Ces gens étaient déroutants. Tantôt sérieux, tantôt chanteurs ! Ils semblaient vivre dans un Eden peuplé de monstres et de magie. Camille sentit sa tête lourde accuser la fatigue mais elle se força à rester. Elle avait bien le temps d'aller se coucher car ses rêves seraient assurément, à nouveau, peuplés de fantômes autrement plus réels que la dame blanche du cru.

Dès les premières lueurs de l'aube, la jeune femme fut à l'entraînement. Les étirements succédèrent aux assouplissements. Max apparut à l'entrée du camp tandis qu'elle exécutait une succession de « katas » martiaux très compliqués. Il était visible que le vieil homme avait commencé la journée bien avant le règne de la lumière. De gros cernes noirs soulignaient un regard fatigué. Il réglait comptant les excès du soir précédent.
- Et bien, jeune dame, je vous trouve bien matinale, dit-il après la dernière figure.
- Moins que vous, Max ! répondit-elle enjouée.
- Je dors très peu, et ce, depuis toujours ! On s'y fait. Ce matin j'ai tout de même un peu de mal à démarrer. Mais continuez, je vous en prie ! C'est un plaisir de vous voir faire. Ma parole, vous êtes une vraie athlète !
- Je force un peu à cause de tout ce que j'ai mangé. Sinon, vous serez obligé de me traîner en travers de votre selle.
- Oh ! Ne vous inquiétez pas outre mesure ! Il me semble que ce matin, la compagnie sera nombreuse à porter sa misère. Nous ne partirons qu'en début d'après-midi et l'étape sera courte.
Max s'assit pesamment sur une grosse pierre ronde pour entreprendre de bourrer sa pipe. Adressant un regard en coin sur les quelques paquets entassés près du four à pain, il finit par demander :
- Avez-vous fait le compte ? Manque-t-il beaucoup ?
- Enormément, mais le principal est là ! J'ai tout de même de la chance. Je ne peux pas dire que ce qui reste soit d'un grand intérêt pour le groupe, mais il y a du matériel auquel je tiens beaucoup. L'armement lourd a foutu le camp en premier ! Les caisses étaient trop pesantes et les amarres n'ont pas supporté la plaisanterie.

Camille traîna une grosse valise bosselée, de couleur sombre, jusqu'aux pieds du fumeur. Elle se battit un instant avec une serrure récalcitrante, puis, en fit basculer le couvercle. Elle tira délicatement deux étuis de bambou noirs qui laissaient apparaître des manches d'ivoire brut gainés d'un rugueux lacet sans signe particulier. Elle tendit en souriant l'une des courtes épées, pommeau en avant comme si elle présentait un objet précieux. L'œil fatigué de Max se raviva d'intérêt. Il hésita une seconde puis saisit le manche et tira vers lui. Le fourreau, prisonnier dans la main de Camille, libéra un sabre japonais de faible taille. La lame était presque bleue des nombreuses trempes que l'acier avait subi. Quelques taches de rouille superficielle constellaient le métal. Il soupesa l'arme, en apprécia l'équilibre et comprit de suite qu'il avait dans la main une œuvre rare, quoique de médiocre présentation.

- C'est curieux, remarqua-t-il en passant doucement le pouce sur le fil de la lame. On dirait un katana mais je les croyais plus longs.
- Bravo, Max ! C'est à mon tour d'être surprise ! C'est bien un sabre japonais et il était, en effet, plus long à l'origine. J'ai trouvé l'un d'eux brisé lorsque j'en suis devenue détentrice. Je les ai donc fait retailler. Le Katana est une arme qu'on utilise à deux mains et qui se porte tête en bas, étui passé à la ceinture. La lame de ceux-ci me permet de les porter dans le dos et d'en garder un dans chaque main, comme on pouvait le faire avec leurs proches cousins à courte lame qu'on nomme « Wakizashi. »
- Très beaux outils, j'en conviens ! Néanmoins ils sont peu adaptés au type de combat que nous menons ici. Les corps à corps sont rares et mieux vaudrait compter sur votre arme à feu.
- Vous avez sûrement raison mais elles sont très vieilles et c'est un présent dont je ne me sépare jamais. Leur valeur est symbolique mais

l'acier est solide et elles m'ont maintes fois sauvé la vie !
L'homme lâcha une grimace amusée entre deux bouffées de fumée acre. Il se pencha pour ramener avec force le coin de la boîte et la tourner vers lui.
- Voyons voir quelle collection hétéroclite vous cachez dans ce sac à malice, dit-il tout sourire. La stupeur le cloua en découvrant un masque couleur « métal poli » qui lui faisait front, fixé sur le couvercle grand ouvert. Le visage artificiel représentait sans nul doute un être de sexe féminin. Il était figé en un sourire inversé comme un pierrot pleurant sa colombine. Des larmes de fer coulaient sur les traits durs. Les cheveux représentaient des éclairs encadrés par une paire de grandes cornes effilées comme des lames. Le tout donnait un désagréable sentiment de tristesse et de méchanceté mélangées.
- Mon Dieu, qu'est ce que c'est ? s'exclama-t-il.
Le rouge avait gagné les pommettes de Camille. Elle semblait d'un coup excitée à l'idée de présenter l'artefact.
- C'est le masque de mon armure de combat ! Il représente « le Gorgon » dans sa version femme. La légende le dépeint dans la littérature du levant comme un être sans âme, condamné à errer au travers des âges, pour assouvir son éternelle soif de sang. Les Asiatiques sont très friands de ce genre d'histoire. Eux aussi aiment les légendes, ajouta-t-elle en riant. Il impressionne toujours !
- C'est vrai ! Il m'a en effet surpris. C'est une très jolie pièce qui ferait assurément la joie de collectionneurs. Et cette histoire d'armure ? Je sais que nous vous avons montré notre goût pour les chevaux mais tout de même… J'ai peine à nous imaginer partir à l'assaut de Bastia à la lance et à l'écu.
- Ah ! Ah ! Ah ! Non, bien sûr ! C'est une protection bien actuelle en

revêtement kevlar comme sur les dirigeables et ça sort de nos usines du Pakistan. Elle préserve relativement bien son occupant des impacts de balles et des éclats d'obus… dans une certaine limite, bien entendu… C'est léger et facile à porter. J'en ai quelques-unes dans le colis dissimulé et j'espérais en faire présent à certains de vos responsables. D'ailleurs, mes chiens aussi portent une variante !
- Hein ? J'espère que vous avez prévu grand ! Je vois d'ici le tableau de quelques chefs de clans, à la ceinture un peu lâche, tentant de rentrer dans vos beaux habits. Le chausse-pied est-il livré avec ?
- Vous vous moquez toujours de tout, hein ! Max ? Y compris de la mort ?
- Bah ! La faucheuse aura bien le temps de rire à son tour, lorsque mon temps sera venu. Pour l'heure, nous prendre trop au sérieux serait mauvais pour le moral et ne ferait pas avancer notre cause plus rapidement.
- Eh, les gars ! C'est du matos « high tech ». Y'en a pour de l'oseille, cria une voix juste derrière eux.
Camille se retourna sur l'importun et vit quelques compagnons, en instance de réveil, se rapprocher par curiosité. Pasquale se tenait tout proche, au milieu des paquets. Une mallette tout en longueur gisait ouverte devant lui.
- Laisse ! Je vais te montrer, lui dit-elle de bonne grâce. C'est très fragile et trop compliqué pour une tête de pioche comme la tienne, surtout de si bonne heure.
Le courtaud s'écarta en ronchonnant. Camille sortit un fusil de petit calibre de son empreinte de mousse compensée. Il s'accompagnait d'un long tube et d'un petit trépied. Elle plaça le support sur le sol et y fixa d'abord l'arme avant de visser l'extension du canon.
Pasquale plaisanta sur son aspect chétif :

- Visez-moi un peu ce gadget ! C'est bien une arme de femme ! On dirait la carabine à plombs de mon petit frère emmanchée d'un balai !
- Paysan que tu es ! répondit Camille vexée. C'est un prototype Norogaïev. Chaque cartouche vaut près de dix mille Euros et je ne te ferai pas de démonstration car je n'en possède que cinq. Il est d'une très grande précision bien que n'utilisant que des projectiles de calibre vingt deux. Sa capacité de tir avoisine les trois kilomètres.
- Foutaises ! se gaussa Pasquale en prenant les autres à témoin. Aucun flingue ne va si loin !
- Là, tu te trompes ! Regarde les balles !

Elle extirpa d'une pochette plastique une munition longue comme un crayon de tout petit diamètre.
- C'est un micro-missile, reprit-elle. Il porte six étages de combustion qui se mettent à feu l'un derrière l'autre, chaque fois que la vélocité de la balle diminue. La tête est à fragmentation commandée à distance. Elle éclate dans la cible en des dizaines de morceaux. C'est peu impressionnant mais ça fait de gros dégâts à l'intérieur du corps et on peut éventuellement l'empoisonner. La boîte qui l'a conçu est une filiale de Kalachnikov, spécialisée dans les mono-coups de haute précision. En fait, ils n'ont réalisé que trois « protos » avant d'abandonner le projet. Cela s'avéra trop cher et difficile de mise en œuvre. Ils visaient une clientèle de tireurs d'élites et ces gens là sont très souvent obligés d'abandonner le matériel après emploi.

Max se rapprocha pour écouter attentivement mais Pasquale ne démordait pas de son désintérêt :
- Nous voilà bien lotis avec un engin pareil, rétorqua-t-il. Je ne vois pas ce que l'on peut faire avec ça dans le maquis où l'on a rarement plus de quelques mètres de découvert ? En plus, s'il faut mettre toute

cette quincaillerie en branle pour ne toucher que cinq « mecs » qui ne devront pas bouger entre chaque recharge, autant distribuer des cartons d'invitation. Pour l'utiliser contre Al Aredi, y faudrait que ça tire à travers les murs de la citadelle… vu qu'y sort jamais… *Lasciacorre* ! J'espère que vous aurez mieux à proposer dans vos livraisons parce que prendre des risques pour ça, ça vaut vraiment pas l’jus !

Les maquisards approuvèrent la réflexion et commencèrent à retourner à leurs occupations premières en échangeant des commentaires désobligeants. Camille sentit qu'elle les avait déçus et qu'elle aurait du mal à retrouver leur estime. Elle entreprenait de ranger le Norogaiev quand Max l'arrêta.

- Mademoiselle, dit-il en posant sa main sur l'avant bras de la jeune femme, je rejoins le sentiment de Pasquale sur bien des points. Mais, comme nombre d'entre nous, j'ai la passion des armes et j'aimerais bien que vous terminiez votre petite explication… ne serait-ce que par respect pour les concepteurs...
- Bof ! Si cela peut vous faire plaisir.
- Je vous en prie !
- Bon ! Laissez-moi encore cinq minutes pour finir l'installation.

Elle sortit alors un petit ordinateur portable de son emballage et le connecta au trépied. L'action d'un taquet libéra une girouette qui, prenant le léger souffle matinal, se mit immédiatement à tourner très vite. Le minuscule écran s'anima.

- Regardez ! La lunette de visée retransmet l'image « zoom » de la cible. Nous allons prendre, par exemple, le guetteur que l'on voit sur la crête. Je le touche du doigt sur l'écran tactile et... hop ! L'acquisition est faite !

Joignant le geste à la parole, le canon se mit à pivoter lentement en suivant l'homme qui faisait les cent pas. Les données s'affichaient : trois cent douze mètres ; vitesse du vent ; densité de l'air, etc...

Camille continua de commenter :

- Le micro processeur interne peut, dès lors, faire un calcul

permanent pour garder la cible en contact même quand il disparaît de notre vue. Si l'arme était chargée, il suffirait d'appuyer sur « enter » pour que le coup parte et aille loger la balle dans la victime. Il calcule, en fonction du vent et de la distance, le nombre d'étages à percuter pour assurer le voyage, et quelques dixièmes de secondes après le touché, il envoie automatiquement un signal radioélectrique qui percute la charge. On peut aussi rentrer des données pour prendre en compte un obstacle, genre vitre ou cloison légère, qui seront intégrées dans le calcul. Hélas, Pasquale a raison ! Ça ne passerait pas au travers d'un arbre ou de la pierre.
- Oui ! confirma Max. Il est inadapté à nos besoins mais j'avoue qu'il reste très intéressant de voir jusqu'où peut aller la technologie. Je crois que j'ai décidément beaucoup à vous apprendre sur les gars d'ici. Ce genre de jouet est une arme d'assassin et aucun d'entre nous n'aime l'idée de se faire tirer comme un lapin sans une chance de riposter. Vous venez de leur laisser entrevoir une forme de lutte qui n'entre que très peu dans notre nature. A la grande époque des « *vendette* », chacun mettait un point d'honneur à ce que la victime sache d'où le coup venait. Je n'ai aucun doute de vos capacités de combattante. J'espère seulement que vous ne vous êtes pas trompée de guerre…

Jean-Patrick donna le signal du départ en début d'après-midi. Camille n'avait pu interpréter les nombreux éclats lumineux qui, vers midi, s'étaient réfléchis de toutes les collines voisines. Au travers de l'affolement qui saisissait d'un coup le groupe et de quelques brides de conversation, elle comprit tout de même que d'importants

mouvements de troupes avaient été repérés dans la région. La décision fut prise de quitter les sentiers habituels pour couper au plus court. Seules, trois mules furent conservées en fin de convoi au détriment des chevaux. Tout le monde devrait donc marcher. Max eut beau arguer de la capacité de sa monture à suivre les bêtes de bat, rien ne put fléchir Jean-Patrick.
- Désolé Max, rien à faire ! Avec tout le respect que je te dois, tu marches ou tu nous quittes ici !
- Tu ne vas quand même pas me faire jouer les chèvres à mon âge ? s'insurgea l'aîné.
- Dis donc ? Le coup du grand-père impotent, garde le pour la dame. Moi, je te connais !

L'ancien partit donc, de mauvais gré, à la queue des mules. Il le fit en râlant et au sens propre du terme puisque lors de la « grimpette » de la Scubiccia, Camille le vit se laisser traîner, accroché à l'appendice de la dernière bête.
Pasquale marchait aux cotés de la jeune femme. Il ne tentait de discuter que lors des descentes ou des portions plates assez rares tant il soufflait comme un bœuf. Les armes et les sacs à dos représentaient une charge importante qui handicapait la troupe, pourtant habituée. Camille ne peinait guère plus que les autres. Les patrouilles, sur les contreforts de l'Himalaya, étaient autrement plus éprouvantes et l'altitude affaiblissait alors la respiration.

- Dis donc Pasquale ? Sommes-nous poursuivis ? risqua-t-elle dès qu'elle le vit respirer plus aisément.
- Ce n'est peut-être pas pour nous ! répondit-il en regardant le ciel. Nous aurions déjà dû voir tourner les corbeaux de l'aviation. Même si

nous ne sommes pas l'objectif, les signaux indiquent qu'une quarantaine de mercenaires a commencé l'ascension depuis Moriani. S'ils nous tombent dessus par hasard, il est certain qu'ils ne laisseront pas passer « l'occase » de nous prendre à partie.
- Près du double de votre bande ! Je comprends que Jean-Patrick préfère éviter le contact.
- Sûr ! D'autant plus que beaucoup d'entre nous sont jeunes et que quelques-uns n'ont même encore jamais été au feu. On se fait la main en attendant de pouvoir rejoindre des groupes plus structurés. Si nous devions nous battre dans ces conditions, je te garantis qu'on se ferait écharper !
- Al Aredi emploie-t-il beaucoup de mercenaires?
- Il possède un genre de milice locale… des salopards de traîtres qui font surtout des opérations de police et restent plutôt mal équipés ! En fait, le Patrick, y sait très bien qu'il ne peut pas trop compter sur eux car nombreux collaborent à l'occasion avec nous pour se refaire une virginité. Ils détaleraient probablement si ça sentait le roussi ! Par contre, niveau mercenaires, alors là ça débarque de tous les horizons... et des types entraînés en plus… Z'ont peur de rien ! Seule la solde compte et le fumier a encore les moyens de régaler. Y'a des Africains blancs... et des noirs aussi ! Tiens ! J'ai même vu des Chinetoques… ou des mecs avec les yeux bridés… En tous cas, ceux-là sont réellement dangereux. L'est pas bête, Jean-Patrick ! Mieux vaut « scaper » quand on n'est pas prêt...

- Et les groupes expérimentés, comme tu dis, c'est Anto ? tenta de savoir Camille en profitant de l'afflux de confidences.
- Anto Vallone fait cavalier seul ! Lui n'est affilié à personne. Il est plus calme en ce moment… faut dire qu'y doit plus être jeune non plus

!
- Comme Max ?
- Ah ! Non ! Quand même pas ! P'tet soixante ? Y doit les avoir ! Mais attention, Max, c'est pas un combattant ! Son truc à lui ce s'rait plutôt le relationnel. Anto, c'est autre chose ! Celui-là, l'est jamais derrière s'il faut se mesurer. Mauvais comme la teigne… et malin en plus ! Ça fait bien quinze ans qu'Al Aredi voudrait lui faire un sort et qu'y n'arrive pas à mettre la main dessus.
- Tu le connais ?
- Je l'ai vu quelquefois mais le lascar cause peu. C'est le genre de client que tu préfères avoir de ton côté. En tout cas, quand tu l'as rencontré, tu ne peux plus l'oublier… Il est le « Signore di a filetta », le Seigneur de la fougère !
- Ah ! Ah ! Dis donc, ce ne serait pas le frère de la dame blanche, des fois ?

- Rigole ! Attends d'être présentée et on en reparlera !
- A-t-il de la famille ?
- Y z'étaient une grande famille, à ce qu'il paraît, et je crois que c'est à la suite d'un problème avec certains d'entre eux que le Patrick aurait passé à la « trappe », qu'il a pris le maquis. Mais je ne suis pas sûr. Je sais que les vieux parlent de trois frères principalement. Le Pierre est mort dans son lit… y'a longtemps ! L'autre, le Nicolas, y l'a fait le grand saut dans un naufrage en mer… J'étais même pas né ! Y reste qu'Anto que je sache... et son fils !
- Son fils ? s'étonna Camille qui n'en avait jamais entendu parler.
- Ouaip ! Stéphane ! Enfin, Stefano, comme on dit ici !
- Et il est sur l'île ?
- Un peu qu'il y est, et sacrément ! C'est un chef de guerre très

important mais n'en parle pas au père car y sont fâchés grave.
- Tu sais pourquoi ? interrogea-t-elle encore par curiosité.
- Oh ! C'est pas un secret ! Anto est le seul actuellement qui pourrait arriver à unir tous les clans de par son aura, mais il a toujours refusé de le faire, sous prétexte qu'il ne veut pas être responsable des gens qu'il enverrait à la mort. Il est comme ça, Anto ! De lui, il s'en fout mais des autres... C'est sûrement pour cela que tout le monde l'aime. Stefano est différent ! Il veut gagner et peu importe les dégâts, mais on lui doit la prise de *Calvi*… par deux fois !
- Deux fois ? Pourquoi deux fois ?
- Ben ! La première, ils ont donné l'assaut et sont entrés tellement vite que la garnison n'a rien compris, jusqu'à ce qu'il ordonne de passer tout le monde par les armes. Comme Al Aredi a envoyé une grosse troupe et fait bombarder pendant plusieurs jours, il fut bien obligé d'évacuer la cité. Là où on a bien ri, c'est qu'à peine les mercenaires repartis sur Bastia, le bougre a remis le couvert et fait pendre aux créneaux le nouveau contingent tout neuf. L'opération nous a néanmoins fait perdre un paquet de monde et c'est justement ces méthodes qu'Anto lui reproche. N'empêche qu'il représente une vraie force et qu'il tient tellement bien *la Balagne* qu'on ne sait plus trop, actuellement, qui sont les maîtres de la citadelle. Il paraît qu'il a aussi des bateaux et du matériel conséquent mais il n'arrive pas à rallier tous les clans. C'est un cache-cache avec le dictateur qui coûte cher à tout le monde. Si tu collabores avec lui, les mercenaires débarquent chez toi et brûlent tout et si tu prends le parti adverse, c'est lui qui s'occupe de ton cas. Les gens ne savent plus que faire. Ça explique son impopularité.
- C'est difficile à suivre, se désola Camille.

- Ah ! Ça, tu l'as dit, et si tu arrives à comprendre, nous serons nombreux à te demander de nous expliquer, répondit Pasquale désabusé.
- Et alors Max, dans tout ça, tu le situes où ?
- Bof ! Max, c'est un peu comme le facteur. Y doit bouffer à tous les râteliers… enfin je veux dire à tous ceux de la rébellion, bien sûr. Y'a pas d'lézard, c'est un des nôtres ! Tu le trouveras aujourd'hui dans un clan et demain dans l'autre. Remarque, à son âge, on ne peut pas non plus lui demander de tenir l'AK47. Il passe son temps à faire du social pour arranger tout le monde. Il est très proche d'Anto en tout cas… Ça, c'est sûr !
- Est-il du coin ?
- Beuh ? Non, je le crois originaire d'*Ajaccio*… d'après ce que j'en sais par mon père ! C'est un gars qu'Anto aurait ramené d'un de ses voyages du continent… Y'a au moins trente ans ! Mais il est Corse et c'est le principal ! Ne m'en demande pas plus, on connaît même pas son nom de famille. Pour nous, c'est BabbuMax ! Et puis, par habitude, on pose peu de question sur le passé des gens, ici ! Le fait qu'Anto se porte garant est plus que suffisant. Maintenant, on arrête un peu de jaqueter parce que la côte arrive. *Lasciacorre* ! J'vais finir par claquer une durite avant même l'Olmelli... Ça doit être c'te putain d'eau de vie que j'digère pas...

ANIMA OSCURA

Le bivouac, blotti contre les murs de la petite église *San Bartolomeo* sembla autrement plus terne que la veillée du soir précédent. La situation ne prêtait plus aux chants ni aux rires. Le groupe ne traversait pas seulement la Castagniccia, il fuyait en tentant d'effacer ses traces. A vol d'oiseau, le trajet prévu ne représentait pas plus d'une trentaine de kilomètres. Camille comprit très vite que les distances ne signifiaient rien sur cette île. Il fallait compter en heures, voire en jours de marche, tant le relief s'avérait accidenté. Les nombreux détours pour éviter les zones habitées et tenter de semer la confusion chez d'éventuels poursuivants, les forçaient à une cadence infernale. Le moral était en berne et les critiques envers leur chef, commençaient à virer à l'insurrection. Ce n'est pas tant la fatigue qui faisait monter la tension, qu'une impression de ne pas avoir de but précis. L'anxiété de Jean-Patrick devenait palpable et rejaillissait sur tout un chacun. L'expédition avait commencé comme une promenade de santé et maintenant, à l'entendre, on devait presque la continuer au pas de course. Il avait finalement pris Max en pitié en lui accordant la monte. Pour compenser, la charge de la bête se voyait répartie entre les marcheurs, augmentant le mécontentement. Pasquale était en difficulté ! La boisson et l'impressionnante quantité de nourriture qu'il ingurgitait à chaque arrêt pour, selon lui, reprendre des forces, mettaient en évidence sa mauvaise condition physique. Le groupe se nourrissait sur la forêt. Les sangliers restaient légions sous les

châtaigniers mais, quel que soit leur accommodement, ils constituaient des repas peu équilibrés. Dans le pire des cas, la disette ne sévirait guère qu'un jour ou deux avant d'atteindre le Cortenais. Le jeûne serait sans doute bénéfique pour Pasquale qui avait terminé la journée en fin de peloton avec les plus jeunes. Il profita d'une réflexion sur son embonpoint pour déverser sa bile.

- *Lasciacorre* ! Jean-Patrick, qu'est-ce que tu fous ! Pourquoi n'a t'on pas gardé les chevaux ? On aurait gagné du temps sur les autres zigotos. Putain ! En haute montagne je veux bien mais en *Castagniccia*... c'est nul !

- Calme-toi, gros ! se défendit de suite le meneur. Tu n'as qu'à bâfrer et picoler un peu moins ! Ça t'en fera plus léger à traîner ! Tu sais bien que nous n'avions pas assez de bêtes pour tous. Ceux qui seraient restés par terre auraient peiné deux fois plus. Vingt « bourrins » font de sacrées traces encore plus faciles à pister ! J'ai suivi les ordres d'Anto et je ne pouvais pas prévoir qu'on aurait des types comme ceux-là à nos trousses. Regarde Camille ! L'as-tu entendue se plaindre ? Bel exemple que tu lui montres !

- Ouaip ! Ben en attendant, on vire la bouffe pour garder ses colis.Ça rend un peu la pilule amère !

- Anto a dit…

- Anto ! Anto ! C'est pas lui qui fait le larbin ! explosa Pasquale.

En entendant prononcer son nom, Camille s'écarta un peu pour nourrir les chiens. Il était hors de question de prendre partie dans ce genre de débat. Les deux molosses avaient passé leur journée à gambader autour du groupe, ce qui générait bien le double de chemin. Tirant une langue continuellement assoiffée, ils avaient néanmoins l'air tout-à-fait heureux de la ballade champêtre et du

menu qui l'accompagnait. Personne ne semblait plus leur prêter attention et Max s'amusait à lancer ses restes de viande qu'ils dévoraient avec appétit.

- Au moins, ceux-ci ne râlent pas et n'ont pas mal aux pattes, affirma-t-il en riant. Ils nous crèveraient avant peu, si nous voulions les suivre. Et puis, ils nous évitent de signaler notre présence en tirant les sacs à saucisses… Vu qu'ils s'en chargent comme des grands avec un malin plaisir... Pour nous qui sommes chasseurs, de générations en générations, le spectacle est un vrai moment de bonheur. J'ai tout de même remarqué qu'au niveau truffe, ils étaient loin de valoir nos bons vieux chiens de chasse. Ils passent leur temps à renifler les fourrés sans jamais rien débusquer et il faut leur lever le gibier pour qu'ils démarrent enfin.

- C'est vrai, admit-elle. Le « mode chasse » ne fait pas partie de leurs attributions, bien qu'ils soient équipés d'un système de traque relativement fonctionnel. Il me semble, en effet, que cela ne marche pas très bien avec les animaux. J'en parlerai à la frangine !

Le départ, juste avant l'aube, reprit son train d'enfer tout en devenant plus supportable dans la descente sur l'*Orezzincu*. Jean-Patrick dut néanmoins se résoudre à augmenter le nombre de poses pour préserver les enfants exténués. Curieusement, le manège des chiens devint un moment de détente important, qui incitait encore les plus fatigués à puiser dans leurs réserves pour assister à la course à la grillade potentielle. Le système était bien rôdé. L'un des deux servait de diversion en faisant face au dîner. Il restait à distance respectable tandis que le second prenait le cochon à revers, en un passage éclair, pour lui infliger morsure sur morsure et dégager dès sa besogne effectuée. A chaque fois que la bête tentait de se rebiffer,

le leurre devenait chasseur et attaquait à son tour selon le même schéma. Jean-Patrick se voyait toutes les peines du monde pour redémarrer sa troupe, car la mise à mort durait fréquemment plusieurs dizaines de précieuses minutes. Les Boxers prenaient leur temps en évitant les risques inutiles. Leur vitesse était ahurissante. Elle leur permettait de rester toujours hors de portée des redoutables défenses. Quand la victime sanguinolente commençait à perdre ses capacités de défense, leur infaillible instinct indiquait quand donner le coup de grâce. En général, Bao, plus expérimenté, choisissait la gorge pourtant robuste et Kerou se jetait avec sauvagerie au niveau du ventre, dans les parties tendres.

- Regardez-moi cette synchronisation! s'émerveilla Max. Ils bossent réellement en équipe! le plus foncé saute au cou du *cignal**, quelle force ahurissante il déploie! ça vaut le coup d'œil de les voir ainsi faire !

Par deux fois, donc, l'animal fut dépecé en un tour de main. On ne taillait que les filets qui seraient bouillis au réchaud afin d'éviter un feu trop voyant. La viande s'en trouverait moins goûteuse mais Jean-Patrick en avait décidé ainsi.

Le campement du *San Petrone*, déjà installé à leur arrivée par quelques habitants de Pediecroce, évidemment complices, parut un moment propice à une atmosphère plus détendue. On était en terre amie et les palabres de la soirée s'orientèrent immanquablement vers des souvenirs de chasse. Jean-Patrick attendit, en rongeant son frein, la fin du repas pour prendre la parole: « Les gars ! Heu ! Pardon, et les filles aussi, ajouta-t-il à l’intention de Camille. Les dernières nouvelles ne sont pas bonnes et mieux vaut qu'on en discute tous ensemble, dès maintenant. M'est avis que le merdier va s'accélérer très bientôt. Les routes principales sont coupées et étroitement

surveillées par les corbeaux et la troupe est sur nos basques à moins d'une demi-journée. Je ne sais pas qui on nous envoie mais je suis sur que c'est un gros morceau parce que nous n'avons pas flâné et pourtant ils gagnent du terrain. Je sens leurs galoches dans nos propres pas ! Il est hors de question d'aller à *Francardu* comme nous l'avions prévu. Les signaux sont clairs… Nous y sommes fermement attendus ! C'est d'autant plus gênant que c'est là où se trouvaient les amis qui devaient nous faire traverser l'île jusqu'à *Porto.* Je doute qu'on ait mobilisé des moyens de cette importance juste pour s'occuper d'un petit groupe comme le nôtre. Notre mission est donc d'autant plus vitale que c'est, évidemment, mademoiselle Camille, qui se trouve visée. Alors, voilà ! Nous pouvons continuer sur *Corte* où nous avons assez de contacts pour garder une chance de s'échapper sans trop de casse. Je ne vous cacherai pas que cela ressemble à une nasse vers laquelle on nous pousse. De plus, je pense que nos poursuivants nous tomberont dessus avant d'y arriver. Sinon, c'est droit sur *Ponte Leccia* pour tenter de les leurrer en filant vers le col d'*Asco*. Je sais que cela nous donne encore le désavantage de réduire la distance qui nous sépare du comité d'accueil de *Francardu*. Je vous le dis franchement : J'aimerais autant prendre la décision à la majorité. »

Un silence pesant fondit sur l'assemblée. Les visages fermés indiquaient qu'ils avaient tous pleine conscience du danger de la situation. Enfin, une voix s'éleva:
- Eh bien moi, je m'arrête ici ! s'insurgea Pasquale. J'en ai ma claque de toujours courir et de me cacher. Je choisis mon heure et c'est maintenant ! J'attendrai les blaireaux de pied ferme et advienne que pourra.

- Cesse tes bêtises, Pasquale ! répliqua, l'air mauvais, Jean-Patrick. Tu es dans le coup, depuis assez longtemps pour savoir que nous n'avons aucune chance. C'est trop con d'y laisser la peau gratis !
- *Canta**! Beau merle, défia l'autre. Ma décision est prise et je suis aussi têtu que toi ! Inutile de jouer au grand chef ! Nous avons grandi ensemble alors tu sais que quand je dis non... Et puis, j'ai mal aux pieds ! Je vous ralentirai encore un peu plus. Y'en-a-t-il d'autres qui veulent se frotter aux renards et foutre un peu le bordel ? Si l'on doit se faire coincer, autant partir en beauté plutôt que tiré comme un perdreau à la sortie du bois !
Une demi-douzaine de bras leva la main. Certains volontaires parurent si jeunes à Camille qu'il lui fut soudain impossible d'accepter ce sacrifice pour assurer sa propre protection. Elle allait prendre la parole quand Max la bourra du coude.
- Non, Camille ! D'autres ont besoin de vous et de ce que vous allez nous apporter pour continuer le combat. Leur décision est honorable et ne vous regarde en rien. Laissez-les régler cela entre hommes. C'est leur droit et leur fierté aussi. Ne les en privez pas.
C'était la première fois que le vieil homme lui parlait si doucement… sans rajouter son « mademoiselle » qui, jusqu'ici, gardait une certaine distance entre eux. Ce fut presque un murmure, une prière, et une bouffée de chaleur monta au visage de la jeune femme.
Elle songea, un peu honteuse, qu'ils n'avaient même aucune idée de ce que la livraison contenait et du peu d'information dont elle disposait pour y accéder. Jean-Patrick se rendit à l'évidence :
- *Venga cio chi venga**! L'affaire est entendue…

Personne ne ferma l'œil ce soir là. La tension devenait trop éprouvante et seul Pasquale affichait une mine réjouie.

- Faites pas ces tronches, *Zitelli* * ! On va leur montrer de quel bois un vrai corse est fait. Je torche l'affaire en moins de deux et nous vous retrouverons peinards, juste après Francardu, se vanta-t-il. J'espère que vous fêterez l'arrivée des héros avec de meilleures gueules ! Tiens ! Je vous en pousse une petite... pour la route !

Max fut saisi par un frisson d'émotion lorsque s'élevèrent les premières notes de « So elli ». Jamais il n'oublierait la tristesse accablant tous ces jeunes, conscients d'entendre chanter Pasquale pour la dernière fois…

Vers cinq heures du matin, Jean-Patrick leva le camp. Les deux amis d'enfance se donnèrent l'accolade.

- Tu ne déconnes pas, hein ? s'inquiéta le jeune chef. Tu leur fous un bon coup et tu décroches avec tes gars… Jure-le ! On va s'emmerder ferme si tu n'es plus là pour te plaindre !

- T'inquiète pas pour moi ! Essaie plutôt d'être à la hauteur… et arrange-toi pour qu'on parle de nous dans les veillées… Adieu mon ami !

Jean-Patrick donna l'ordre du départ et marcha sans se retourner. Il cachait son trouble. Camille découvrit avec effroi Jimmy au milieu des volontaires.

- Mon Dieu, Max, ce n'est pas possible ! Il est si petit ! C'est presque un bébé, s'exclama-t-elle.

L'homme ne répondit pas tandis que l'enfant s'approchait.

- Babbu Max ? Demanda-t-il confus de déranger.

- Oui, Jimmy ?

- Quand tu verras ma mère… il faudra lui dire doucement… S'il te plaît ! Elle a déjà tant souffert…

- Tu peux y compter mon grand ! Je te promets que je saurai trouver les mots et tout le monde louera le courage dont tu fais preuve.

- Alors c'est bien ! Au revoir mademoiselle et prenez soin de Kerou… Il va me manquer !
Max fit taire d'un regard la supplique de Camille jusqu'à l'éloignement du garçonnet.
- Je devrais aller avec eux, Max ! tempêta-t-elle aussitôt. C'est un non-sens de les laisser partir alors que je peux tant faire avec mon équipement.
- Taisez-vous ! riposta-t-il. Je n'ai que faire de vos jérémiades, mademoiselle Balleras ! Il y a des priorités qui me coûtent autant qu'à vous car c'est comme mon sang qui me quitte et non le vôtre. Alors, suivez nos ordres et cessez d'interférer ! La colère du vieillard figea la jeune femme. Elle était, à n'en pas douter, sans appel, et Camille rejoignit la douzaine de fugitifs de son groupe d'un pas vexé.
Le temps qui s'était couvert pendant la nuit vira bientôt à la pluie. Un crachin assez dense détrempait la terre autant qu'il limitait la visibilité. Vers dix heures, les premières rafales d'armes automatiques se répercutèrent dans les montagnes. Le bal commençait !
- Ils étaient plus près que prévu, remarqua Max.
- z'ont du marcher toute la nuit, répondit Jean-Patrick en pressant encore le pas…
Pendant près d'une demi-heure, les échos de la fusillade furent presque rassurants. Ils indiquaient que Pasquale tenait bon. Puis, plus rien… Jean-Patrick les poussa encore un peu plus !
- Allez, Vite ! Avec un peu de chance, le gros aura fait assez de dégâts pour les freiner, dit-il sans trop y croire. Il ne faut pas perdre l'avance qu'il nous a obtenue.
En début d'après-midi, tandis qu'ils reprenaient espoir sachant le relief le plus difficile derrière eux, Félix, un grand échalas qui

fermait la marche, donna subitement l'alarme.
- Un cavalier !
Aussitôt, tous se trouvèrent un abri permettant de couvrir le passage.
- Ne tirez pas ! S'écria l'un d'eux. C'est la mule que l'on avait laissée à Pasquale. Il y a quelqu'un dessus... c'est Jimmy !
La bête, lancée au galop, faillit passer près d'eux sans s'arrêter. Une mousse blanche la recouvrait presque entièrement et ils durent faire de grands gestes et se mettre à trois pour réussir à la bloquer. Elle tenta encore quelques ruades à leur approche, puis s'arrêta enfin, l'œil révulsé. Jimmy était couché, crispé sur l'encolure. Il se laissa choir de l'animal dès que Félix se fut saisit des rênes. Son bras droit en charpie montrait deux doigts de la main horriblement arrachés, mais il vivait. Il devait terriblement souffrir et Jean-Patrick eut un mouvement de répulsion incontrôlé en croisant le regard fou du gamin mutilé. Il se ressaisit et souleva l'enfant de terre pour le porter dans ses bras vers un meilleur abri.
Jimmy s'accrocha de son membre valide au revers de la veste du jeune chef pour lui parler. Il semblait si chétif et sa souffrance engendrait convulsions sur convulsions. Jean-Patrick ne put s'empêcher un pieux mensonge.
- C'est bon, petit ! Tu n'as plus à t'en faire. Tu es avec nous maintenant, tenta-t-il pour calmer l'enfant meurtri.
- On s'est bien battu, tu sais ? susurra Jimmy entre deux sanglots. Pasquale leur en a fait voir et en a laissé un paquet par terre. Ils ne s'attendaient pas à nous trouver là mais c'est des pros, des vrais !
- Reste tranquille !
- Non, écoute ! J'ai promis, écoute ! Insista l'enfant. Dès que nous les avons accrochés, ils se sont séparés en deux groupes. L'un d'eux nous a fixés pendant que l'autre continuait à vous poursuivre. Je voulais

rester mais Pasquale m'a jeté sur le bourricot. Je suis passé par les crêtes pour vous prévenir. Ils suivent le sentier. Écoute, Jean-Patrick ! Ils sont quelques minutes derrière moi... seulement quelques minutes… Sa tâche accomplie, il perdit connaissance au grand soulagement du porteur. Une flaque de sang se mêlait à la boue et à la pluie ruisselante qui gagnait en vigueur. Jean-Patrick eu un moment de résignation en sentant le corps chaud et frémissant blottit contre lui. Qu'avait-il fait ? Comment pouvait-il encore sauver ses camarades ? Ils allaient tous mourir ici, et lui, qui les avait poussés dans l'aventure se trouva d'un coup bien piteux chef. Pasquale avait bien compris l'inutilité de l'échappée. En relevant la tête, il vit sa triste troupe trempée jusqu'aux os. Ses gars le regardaient et comptaient visiblement sur lui pour les mener jusqu'au bout, quelle qu'en soit l'issue…

La main de Max sur son épaule le fit sortir de ses sombres pensées. Le vieil homme se pencha à son oreille pour lui murmurer :

- Anto n'aurait pas fait mieux, mon gars! La chance est une fieffée salope ! Et peut-être, aujourd'hui, change-t-elle une nouvelle fois de camp. Mais, regarde-les tous ! Crois-tu vraiment que le « *Signore di a filetta** » se soit trompé en te choisissant pour les guider ?

Jean-Patrick esquissa un sourire et chassa ses idées noires.

- S'est-il trompé en t'envoyant vers nous comme mentor ? Ta tentative est belle, vieux « roublard ! » On prépare ici l'embuscade, tonna-t-il aussitôt ! Toi, Félix, là-haut ! Et toi, là-bas ! Max et Camille, vous filez avec les mules ! J'espère qu'ils ne se sépareront pas de nouveau mais c'est tout ce que je peux faire pour vous.

- Oh ! Non ! Refusa Camille excédée. Ça suffit ! Je m'occupe du blessé et la plaisanterie est terminée, assura-t-elle alors en arrachant littéralement Jimmy des bras du jeune chef. J'ai ce qu'il faut pour

arrêter l'hémorragie !
- Ne faites pas l'enfant, s'affola Max tandis que Jean-Patrick partait au pas de course organiser l'embuscade. C'est complètement idiot de rester ici !
Il la serra fermement par le bras mais relâcha aussitôt sa prise en voyant la gueule sombre du magnum apparaître de sous le petit corps inconscient. Camille le braquait résolument droit au visage. Son air farouche ne permettait aucun doute quant à sa détermination.
- J'ai dit non, insista-t-elle encore ! Ne m'obligez pas à vous étaler ici car je n'hésiterai pas une seconde. Je suis maîtresse de mon destin et je ne partirai pas ! Je ne tomberai pas aux mains de ces gens-là sans me défendre ou en m'enfuyant. Pasquale avait raison, si la partie est perdue, alors elle l'est pour moi aussi !
- Pasquale était un âne, tenta Max ! Et maintenant, c'est sans doute un âne mort. Mais d'accord, d'accord, ne vous énervez pas. Quelques minutes supplémentaires ne changeront pas grand chose.
Camille déposa l'enfant un peu à l'écart puis, elle enfila son holster à la « va-vite » pour replacer son revolver dans l'étui. Elle ne daignait plus même calculer son chaperon. Elle courut vers le couvert, où étaient attachées les mules, et ramena celle qui portait son matériel. Des fontes, elle tira la pharmacie de campagne et une de ses deux longues dagues. Sous la pluie, maintenant transformée en une promesse de déluge, Max apprécia son sang froid. Il se trouvait témoin de la grande habitude dont la jeune femme faisait preuve. Le geste était sûr. Elle coupa d'un trait le restant du vêtement déchiqueté. De la pointe de la lame elle arracha quelques éclats de la chair meurtrie, n'hésitant pas à ouvrir un peu plus, pour s'assurer de la propreté des horribles plaies. Son visage restait de marbre. Elle ne paraissait plus éprouver le moindre sentiment. Pour elle c'est juste un

boulot comme un autre, songea Max, soudain mal à l'aise en sa présence. Elle posa le garrot au niveau du coude et arrosa copieusement la totalité du bras avec une solution désinfectante, qui se mêla bientôt à l'eau, en un bouillon jaunâtre. Puis, elle attrapa le pistolet à vaccins et injecta un calmant doublé d'un tonicardiaque. Le vieil homme réalisa combien il était loin d'avoir compris la nature profonde de cette presque enfant. Pour terminer, elle enduisit le membre inutile d'une pommade grasse avant d'abriter le corps à l'aide d'une des bâches qui protégeaient l'équipement. L'opération n'avait guère pris plus de deux minutes et Max ne put s'y tromper plus longtemps. Tout indiquait une habituée à parer au plus pressé dans des situations extrêmes.

- J'amputerai plus tard, déclara-t-elle enfin ! Si c'est nécessaire et si on nous en laisse l'occasion… Kerou ! Bao ! Au pied !

Les deux Boxers sortant d'on ne sait où, furent de suite aux côtés de Camille.

- Et maintenant, plaida Max ! Daignerez-vous enfin m'écouter ?

Il n'obtint pour seule réponse qu'une mimique d'un triste sourire. Elle trancha la sangle de la mule dont le barda s'étala au sol.

- Maintenant ? répondit-elle enfin. Maintenant, je vais faire ma guerre selon des méthodes que votre sens de l'honneur exacerbé ne saurait admettre !

Elle sortit de la malle noire les pièces de revêtement protecteur et commença à préparer les chiens. Lorsqu'elle daigna accorder un regard au vieil homme, celui-ci avait disparu.

- Là, mes beaux ! C'est l'heure ! Vous l'avez senti, vous aussi ? dit-elle en s'adressant aux bêtes fébriles. Elle enfila ensuite ses jambières et son plastron; les protections du cou et les bottes, et entreprit l'ajustement. Dès contact, les joints de jonction se

refermèrent hermétiquement en un claquement pneumatique. L'armure devint une seule entité, s'animant des ronflements des micros servomoteurs, qui effectuaient aussitôt tous les tests internes. Tout en s'équipant, Camille repéra les postes des gars de Jean-Patrick au travers du rideau d'eau, et... l'orage éclata ! Aujourd'hui, pensa-t-elle, ses compagnons ne partiraient pas seuls... nombre de ceux d'en face les accompagneraient !

Max glissait en grimpant la sente escarpée et boueuse. Il était déjà fort avancé sur le coteau quand il se tourna pour tenter d'apercevoir le fond de la vallée, encore toute proche et pourtant brouillée par la tempête. Seigneur ! pria-t-il, faites quelque chose pour eux, donnez-leur la force !

- Ah, te voilà enfin ! s'exclama une voix qui l'obligea à lever les yeux.

Le cavalier, qui venait d'apparaitre en haut de la crête, se tenait droit dans la tourmente. Sa chemise légère était plaquée sur son torse par la pluie. Il semblait ne faire qu'un avec les éléments. Il mit pied à terre et s'avança en tendant un bras solide sur lequel Max prit appui pour franchir le dernier monticule. Son grand cheval noir restait aux ordres, les rênes lâches sur l'encolure.

- Anto ! Je savais bien que c'était toi ! Tu arrives vraiment à temps !

- Non ! J'arrive trop tard au contraire et je suis seul ! Où est la fille ?

- Cette espèce de chèvre n'a pas voulu venir ! Elle reste avec les petits pour le dernier acte…

- Tu déconnes, Max ! Tu devais t'assurer d'elle ! C'est quand même pas si compliqué. *Lasciacorre* ! Toi, tu vieillis mal pour de bon ! reprocha Anto.

- Attends de voir le gabarit et tu changeras d'avis ! se défendit le plus âgé. J'ai failli me faire flinguer il n'y a pas cinq minutes avec tes super idées ! Fais donc tes commissions toi-même si tu t'en crois plus capable que moi !

- Nous réglerons cela plus tard ! Jean-Patrick a bien ficelé son embuscade mais j'ai vu les autres. Nous ne ferons pas le poids et ils seront là dans dix à quinze minutes. C'est une troupe ordonnée et aguerrie. Ils ont senti le terme de la course et grimpent lentement en

colonne par deux, suffisamment espacés pour ne pouvoir faire un gros carton d'entrée. Ça a du merder dès le départ pour que la chasse soit si bien organisée. C'est trop con ! J'ai le groupe de Flavien qui nous attend à moins d'une dizaine de kilomètres d'ici ! pesta Anto. Les rejoindre aurait au moins équilibré un peu les chances. Je n'ai que trois chevaux en comptant le mien. J'espérais seulement évacuer la fille de Claude…

- Nous avons déjà perdu trop de jeunes ! l'interrompit Max qui avait désespérément besoin de trouver une issue au désastre.

- Je sais et on va perdre le reste… Pauvres gamins !

- Cherche Anto ! Tire les d'ici, bordel ! Que peut-on faire ?

- Je n'en sais foutre rien ! Je me paierai juste un ou deux fumiers avant de décrocher. Ça me fait « caguer » mais Jean-Patrick ne s'en sortira pas… Attends, ça bouge !

- Comment peux-tu voir quelque chose dans cette purée, avec toute cette flotte qui dégouline dans les yeux ? se plaignit Max en s'essuyant le visage d'un revers de manche.

- Prends la paire de jumelles infrarouges dans mes sacoches !

Anto s'allongea dans la boue pour ajuster la vision nocturne.

- C'est vraiment un bon endroit, apprécia-t-il. D'ici, on voit pratiquement tout le chemin. Regarde, les voilà !

Une vingtaine d'homme, en parkas de camouflage, avançaient par paires en se couvrant les uns les autres. Un éclair bleu zébra le ciel croûteux. Le fracas obligeait les deux hommes à crier pour s'entendre.

- Là ! demanda Anto. Qu'est-ce que c'est ? Tout près des nôtres, en plein milieu du chemin…

- C'est Camille, justement. Que fait-elle exposée ainsi ? s'horrifia Max.

- Mais, elle est immense ! s'étonna son ami qui n'avait encore jamais rencontré la jeune femme.
- C'est ce qu'elle appelle son armure qui doit faire cet effet… Un genre de vêtement pare-balles... Les deux trucs à côté sont ses gros chiens !
- On est mal barré pour la récupérer ! s'énerva Anto. Que fait-elle avec le petit pistolet ?
- Montre ! dit Max en reprenant les jumelles… On dirait le gadget pour faire les piqûres…

Camille était enfin prête. Ses cheveux lui engluaient le visage. Sous le regard médusé de Jean-Patrick devant la soudaine apparition, elle ouvrit un petit compartiment sur son bras métallique. Celui-ci fut instantanément rempli d'eau. Elle en tira plusieurs cylindres transparents remplis d'un liquide vert qu'elle enfourna dans la seringue automatique. Calmement, elle s'agenouilla entre les deux bêtes assises, imperturbables, que les casques à dents de sabres rendaient hideuses. Les dogues paraissaient couverts d'épines à l'image du costume de la femme. Elle les piqua, l'un après l'autre, par un minuscule orifice calibré et leur inocula brutalement la substance. En se redressant, elle ferma les yeux un moment, comme concentrée, puis, elle activa son système intégré pour s'injecter elle-même la dernière dose...

Jean-Patrick s'affola : « Camille, planque-toi ! T'es complètement cinglée… » Pas de réponse… Dans le corps de la jeune femme, la drogue fit rapidement son effet. Elle sentit ses muscles se tétaniser, son flux vital s'échauffer, et laissa enfin libre court à sa colère. Tout retour en arrière lui était impossible. On n'échappait pas à la drogue du Gorgon sombre et seul un océan de sang aurait désormais pu l'arrêter. Son buste se redressa un peu plus comme si elle grandissait

encore, et, d'un geste plein de respect, elle plaça le masque de la mort sur son visage. Juste avant de perdre le contrôle de ses propres pensées, elle partit en petite foulée encadrée des deux brutes…

Max sentait l'adrénaline éclater en lui. Camille fonçait droit sur l'ennemi ! Il voulait faire quelque chose. « Où est ton fusil ? » demanda-t-il sans attendre la réponse pour se précipiter vers le cheval à l'écart.

Anto ne disait mot… Tout leur avait déjà échappé ! Il reprit juste ses jumelles pour continuer à suivre l'action en laissant le vieux s'exciter inutilement…

Camille courait très vite vers son macabre rendez-vous. Son cerveau était presque totalement saturé de l'être qu'elle représentait. Avant le dernier virage, elle lança dans les écouteurs de ses machines de guerre : « Mode guerre ! Va et tue ! » Puis, elle arracha les sabres de la semelle magnétique, fixée dans son dos, et écartant les bras toute à sa course en une parodie de crucifixion, elle donna le signal de l'affrontement qui commençait. Les monstres plongèrent chacun de leur côté, hors du chemin, en accélérant. Son esprit fut d'un coup déconnecté de la réalité. Il était simplement ailleurs, réduit à un minuscule souvenir errant dans les méandres du temps. Le Maître Gorgon venait d'arriver et rien n'avait plus d'importance que d'étancher sa soif…

Sous la pluie battante, Max semblait comme fou. Il se jeta sur la monture d'Anto, affolant la bête, pour se saisir de l'ancienne Winchester en travers de la selle. Il passa en trombe, éclaboussant son ami encore à terre, et sauta dans la descente pour y glisser, tant sur le dos que sur ses pieds, en un sprint incontrôlé. Anto, surprit, se leva trop tard pour l'arrêter.

- Où vas-tu, vieux fou ? cria-t-il en se relevant d'un bond. Mais Max était déjà trop loin et le tonnerre couvrit son appel. Il prit le revolver à sa hanche et dévala la pente à son tour sans même avoir la moindre idée de la manœuvre dans laquelle son complice l'entraînait
- *Lasciacorre* ! Ce coup ci, on y est pour de bon… Quel merdier !

Une longue plainte s'éleva dans la vallée, pareille à celle des femmes Musulmanes qui pleurent leurs proches lors des enterrements en terre d'islam.
- Lé-lo-lé-lo-lé-lo !
Puis, elle s'accéléra en un cri continu virant au strident et couvrit l'orage, pourtant tout proche, à tel point que Jean-Patrick et ses compagnons en vinrent à se boucher les oreilles.
- Lé-lo-léloléééééééééiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii !

La troupe de mercenaires s’arrêta net ! Chacun balayait du regard et de l'arme, la portion de terrain dont il avait la charge. Le crissement les rendait nerveux et tous s'interrogeaient. Impossible d'en déterminer la provenance. Il venait tantôt de droite, tantôt de gauche ou même d'ailleurs, tant l'écho se répercutait. Lorsque, enfin, il sembla certain que le danger arrivait du chemin juste devant, l'attaque surgit à revers. Un bolide, percuta la colonne pour bousculer plusieurs combattants sur son passage, avant de disparaître tout aussi vite à l'opposé. Des cris s'élevèrent. Un homme regardait hébété sa rotule sortant de ses chairs éventrées tandis que deux autres hurlaient en se roulant à terre. Le groupe paniqua. Les commandos tirèrent au hasard en direction de l'agresseur qui s'enfuyait quand son clone les surprit de nouveau dans leurs dos. Les deux bêtes semaient confusion dans les rangs sans jamais ralentir leur course. Quelques hommes furent touchés par les feux croisés de leurs camarades qui voulaient

abattre les chiens trop bas pour les ajuster correctement. Un grand turc, aux moustaches tombantes sous un faciès de brute, tenta de reprendre en main le groupe pour organiser la défense. Le martèlement sourd d'une lourde course toute proche l'incita à se retourner. Ses yeux écarquillés rencontrèrent avec horreur le grand elfe de métal, déjà sur lui, juste avant de perdre la vue dans le terrible coup de sabre qui lui fendit le visage. Le deuxième homme fut touché derrière les genoux. La rupture des tendons le jeta à terre. Le suivant émit un gargouillis de sa gorge tranchée alors que le quatrième n'eut que le temps d'un bref tir, avant, sans même n'avoir ressenti la moindre douleur, d'apercevoir ses intestins glissants au sol… Et toujours cet abominable cri stressant…

- Iiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii !

Les fauves attaquaient sans répit ! Ils tailladaient et brisaient les jambes sans faiblir. A chaque fois qu'un des hommes tenait le grand démon de fer dans sa ligne de mire, l'un des broyeurs d'os se jetait immédiatement sur lui. Dans le désespoir de la cause perdue, les chargeurs se vidaient avec fureur. Une rafale toucha Bao en plein élan et l'envoya bouler à terre mais rien n'y fit. Comme sujet d'une simple gifle, le boxer se releva aussi sec et repartit à l'assaut. Une seconde décharge prit l'être des enfers en pleine poitrine, presque à bout portant. Le Gorgon recula seulement d'un pas avant de reprendre sa terrible moisson. D'un revers de Katana, il écarta le canon d'un M16, dont les projectiles se perdirent dans les bois. De l'autre, il touchait d'abord à l'entrejambe puis au tendon d'Achille, la victime suivante. Il frappait avec vitesse et précision, toujours dans des parties molles pour éviter le blocage des lames dans les os. Il cherchait l'immobilisation plus que le coup mortel. Un homme, blessé légèrement par les chiens, se releva dans son dos. Il frappa de

son stylet et le long poinçon effilé trouva la faille à l'espace de deux pièces de métal. La pointe glissa pour se frayer un chemin entre les mailles de kevlar. Elle pénétra sous les côtes jusqu'à la garde.
- Meurs, saloperie ! éructa-t-il, sûr de sa chance.
Dans un sursaut, l'armure pivota pour trancher net l'épaule qui tenait la lame. Elle arracha un mugissement d'horreur à son agresseur. Dans l'instant, un ample geste de l'autre sabre assena un coup si violent que la tête de l'amputé se sépara du torse en braillant. Elle roula à terre en une expression figée alors qu'un jet de sang, puissant et saccadé, s'élevait à plus d'un mètre du tronc décapité. La boucherie continuait ! Les coups se mirent à pleuvoir à la vitesse d'une machine qui s'emballe. Telle la déesse Kali aux nombreux bras armés, les coudes, les épaules puis le corps tout entier devinrent une arme. De la pointe acérée du genou, Gorgon brisa la hanche du suivant et le pressa un instant contre son buste affûté en une mortelle étreinte… Les crânes éclataient, les os se rompaient ! Bientôt, tous les adversaires furent à terre en un lugubre concert de gémissements. Alors seulement, le hurlement ralentit…
- Iiiiiiiiiiiiiiiiiiléééééélélolélo-lé-lo-lé-lo…
Puis cessa enfin, et le soleil creva les nuages pour mettre un terme à l'orage, comme par enchantement.

Max arriva quand même devant Anto sur le lieu du carnage. Lorsqu'il s'arrêta sur le plat, son poing comprimait son aine douloureuse. Il cherchait désespérément son souffle. Armant la carabine à répétition, il s'apprêtait néanmoins à plonger dans la mêlée, quant-il prit conscience de la scène qui s'offrait à lui
- Dieu tout puissant ! murmura-t-il.
Face au massacre, Jean-Patrick était agenouillé en haut du chemin.

Le dos voûté, il regardait le sol. Max le crut d'abord blessé et fit l'effort de quelques pas pour le rejoindre. Il découvrit le jeune homme prostré, son arme déposée dans la terre grasse devant lui.
- Je lui ai dit d'arrêter, je te jure ! sanglota-t-il, mais elle ne veut rien entendre…
Anto s'approcha des deux hommes.
- Elle est encore là !
Au milieu des corps démembrés et des râles des mourants, le Gorgon marchait tranquillement en remontant la longue file de gisants. A chaque combattant encore en vie, il donnait négligemment le coup de grâce. Il touchait à la tête ou au cœur, quelquefois insérant une de ses lames entre deux vertèbres pour disloquer la colonne d'une légère rotation du poignet. Les dogues se tenaient en arrière, assis côte à côte. Ils attendaient, impatients, les ordres de l'assassin. L'armure luisait de l'éclat pourpre du sang frais des victimes. Max s'avança sur le chemin à la rencontre du monstre mais Anto le retint par la main.
- Attends ! ordonna-t-il.
Le Géant à l'aura malsaine s'était tourné vers eux et les pointait d'un de ses sabres dégoulinants. Le masque oscilla lentement de droite à gauche, en une claire négation leur refusant l'approche, puis, il termina sa morbide besogne. Un silence d'outre tombe s'installa enfin. Malgré le rayon de lumière qui envahissait l'hécatombe, Anto sentit un frisson le glacer. Le chant des oiseaux lui-même semblait se retenir…
Le cri de guerre du damné s'éleva à nouveau dans toute sa puissance et il disparut aussitôt suivit des cerbères ensanglantés.
- Lé-lo-lé-lolélolélo...
Les trois hommes restèrent seuls, ébahis. Anto émergea le premier du cauchemar.

- Allez les gars, c'est fini ! dit-il en se détournant. Allons rejoindre les autres !
Max peinait à réaliser :
- C’est pas possible ! C'est pas humain ! Ça ne peut pas être Camille qui a fait tout ça en si peu de temps. Jean-Patrick ! demanda-t-il, as-tu vu ce qui s'est passé ?
Le jeune meneur se leva difficilement et reprit contenance pour débiter d'un trait:
- Je n'en sais rien ! Je l'ai vu s'injecter quelque chose ! J'en suis sûr, et je suis parti juste derrière elle pour essayer de la rattraper. J'étais à moins de cinquante mètres quant elle a commencé. Tout allait si vite, quelques secondes tout au plus ! Peut-être une minute ! Je ne sais plus ! Les gars criaient et tombaient. On aurait dit qu'elle dansait au milieu d'eux et des balles. C'était fou ! Je crois que l'armure disparaissait et reparaissait plus loin tant c’était fulgurant. Je ne pourrai plus jamais me défaire de cette vision ! Mais, qu'est-ce que c'était exactement, Max ? Qui peut faire tant de dégâts ?
- Calme-toi mon grand ! Je n'en sais pas plus que toi mais je doute que ce que tu décris soit l'œuvre de cette jeune femme qui, hier encore, chantait avec nous. Je ne sais toujours pas si Dieu existe mais le diable était là, à n'en pas douter.
- Pourquoi cette horrible plainte ? reprit Jean-Patrick. J'en tremble encore !
- Peut-être justement pour effrayer l'adversaire, lui répondit l'ancien. Qu'en dis-tu, Anto ?
Celui-ci resta pensif un moment avant de déclarer doucement :
- Non ! Tu te trompes… C'est le tempo !
- Le tempo ? s'étonnèrent les deux autres de concert.
- Certaines tribus africaines employaient jadis ce stratagème pour

guerroyer. C'est le rythme de la bataille qui indique la cadence des coups à donner. Alors, la note continue doit être le summum du crescendo et ça laisse imaginer à quelle vitesse hallucinante le guerrier est capable de frapper…
- As-tu déjà entendu parler d'un être qui se déplacerait si vite ? demanda Max.
- Non, mais je pense que nous avons affaire à quelqu'un, ou quelque chose, habitué aux guerres ouvertes où l'on pratique des batailles rangées comme à l'ancien temps. C'est bien loin de nos guérillas de maquis même si, dans le cas présent, je ne peux qu'en apprécier l'efficacité.
- Mais c'est tout simplement abominable ce que tu dis là, s'insurgea l'aîné. On ne peut décemment cautionner le fait qu'elle soit revenue pour les achever !
- Mon vieux, s'énerva cette fois-ci Anto, si ce truc n'était pas intervenu, ce sont nos os à nous qui blanchiraient au zénith. Alors, où toi tu ne vois que le malheur, moi je prends ceci comme un bonus. Bon ! Reste qu'il va falloir enterrer tout ce petit monde avant que les oiseaux ne commencent à tourner. Va chercher tes gars, Jean-Patrick !
- Écoute, Anto ! répondit l'intéressé. Tu sais que j'ai beaucoup de respect pour toi, et que je ne discute jamais tes ordres, mais je me demande si cette horrible mise en scène n'est pas voulue par Camille. Le reste du groupe qui a écorché Pasquale ne doit plus être très loin. Ça devrait leur faire abandonner la poursuite en attendant des renforts… Et puis, entre nous, je préférerais éviter ce spectacle à mes camarades…
- Tu dérailles complètement ! s'emporta Max, outré par la proposition. Nous ne pouvons pas laisser les corps pourrir ainsi... Ou

alors, nous ne valons pas mieux que le démon qui les a dispersés.
- *Lasciacorre* ! s'emporta encore Anto. Personne ne les a obligés à venir et Jean-Patrick n'a pas tort ! Nous devons gagner du temps pour nous occuper du blessé, et puis il faudra bien récupérer la fille Balleras, d'une façon ou d'une autre.
- C'est vrai ! Tu penses décidément trop vite pour moi, admit Max comme à regret.
- Vois-tu ? continua Anto d'un air énigmatique, il me vient aussi une petite idée concernant cette jeune femme et son attirail, et je voudrais qu'on en discute. Moi, cette armure, je la verrai bien dans une autre couleur…
- Une autre couleur ? s'enquit l'autre interloqué par le brusque changement de sujet.
- En blanc ! Pour te faire plaisir et coller à la légende…
Malgré son dégoût, Max saisit de suite l'allusion et sa grimace crispée fondit instantanément. Jean-Patrick vit le changement d'expression et resta surprit devant cette étrange réaction comparée à l'affreux spectacle qu'ils avaient encore devant les yeux.
- Qu'allez vous encore inventer tous les deux ? demanda-t-il soudain méfiant. Décidément, avec l'âge, les neurones foutent le camp !
Max lui claqua aussitôt une grande tape dans le dos.
- Tais-toi donc et marche, jeune prétentieux ! asséna-t-il tout amusé de constater l'incompréhension du jeune chef. Puis, Il se pencha à son oreille pour lui confier: « et lorsque tu iras courir après la demoiselle perdue au fond de la forêt… prie seulement pour que le méchant Gorgon ne vienne te grignoter les oreilles ». La boutade déplacée ne fit pas rire Jean-Patrick… Vraiment pas du tout…

Ils forcèrent leurs compagnons à quitter rapidement le lieu du massacre. Jean-Patrick mit presque une heure avant de trouver un endroit qui lui convenait. Le choix d'un contrefort rocheux parut judicieux. Une avancée naturelle les protégerait de nouvelles et probables précipitations. Tout était déjà détrempé et la fatigue, due à l'énorme tension nerveuse, imposait cette halte. Jimmy délirait ! Il souffrait atrocement, dévoré par la fièvre. Max l'installa bien à l'abri et s'inquiéta de son sort auprès d'Anto.

- Il a perdu beaucoup de sang. Si nous ne trouvons pas un toubib très vite, il va nous claquer dans les mains.

- Nous devons rejoindre Flavien, répondit son ami. Il est du coin et saura à qui s’adresser sans risques.

- J'ai peur que le petit ne puisse aller beaucoup plus loin sans un minimum d’intervention sur place.

- Max ! Peux-tu tenter quelque chose pour lui ?

- Les seules opérations que j'ai pratiquées étaient sur des chiens éventrés à la chasse par les sangliers. Il suffisait de les recoudre dans la plupart des cas. Est-il bien raisonnable de jouer aux apprentis sorciers ? Mes mains ne sont plus très fiables.

- A-t'on vraiment le choix ? demanda Anto.

- J’ai bien peur que non, confirma l’ancien, et je ne vais pas laisser le môme nous filer entre les pattes sans rien faire. Jean-Patrick ! aboya-t-il aussitôt : Apporte-moi la pharmacie dont nous disposons et fais entièrement vider les affaires de Camille. J'ai vu qu'elle possédait un nécessaire plus conséquent pour l'urgence. Prends deux gars et tente également de la repérer. Nom de nom ! J'aimerais bien qu'elle puisse finir le travail. Elle m'a paru autrement plus qualifiée que moi pour la chirurgie...

- Installe le récepteur radio pour qu'on écoute un peu ce que racontent ceux d'en face ! ajouta Anto à l'adresse du jeune meneur. Je doute qu'ils aient encore l'envie de nous chercher noises mais on n'est jamais trop prudent. Merci Max ! Je vais rester avec toi pour te donner la main. Nous ne serons pas trop de deux. Hé ! Jean-Patrick ! Faites attention si vous trouvez Camille ! Ne vous approchez que prudemment et seulement si les chiens sont calmes… Tu vois ce que je veux dire ?
- Oh ! Oui ! assura l'intéressé. Ne t'inquiète pas, nous ne jouerons pas les héros !

Max prenait son rôle à cœur.
- Anto, fais couper du bois ! Nous allons fabriquer un support pour installer Jimmy correctement. Activons-nous ! Ces gros cumulus indiquent probablement une nouvelle averse et la nuit va bientôt tomber.
Eric, dédié habituellement à l'intendance, dressa un inventaire méticuleux des ressources communes. Il en rapporta un lourd paquet qu'il trainait avec peine. Celui-ci était scellé dans du papier Kraft détrempé sur lequel on pouvait voir, frappé à l'encre rouge, un croissant souligné du mot « Hospital ». Anto déchira fébrilement l'emballage.
- Bingo ! C'est ça ! jubila-t-il avant de déchanter. Il y a plusieurs boîtes et… Zut ! Tout est en anglais… et en arabe ! Tu parles l'anglais toi, Max ?
- A peu près autant que toi, répondit le vieux ; sous la torture et pas du premier coup ! Tu veux vraiment savoir pour l'arabe ?
- Merde ! pesta Anto. Ecoutez-moi, vous autres! Y en a-t-il seulement un, parmi les ânes que vous êtes, qui comprenne un tant

soit peu l'anglais ?
A sa grande surprise presque tous les jeunes levèrent le bras.
- Enfin une bonne nouvelle ! exulta Max. Tu vois, Anto, il est temps pour nous autres de passer la main, on n'est vraiment plus dans le coup ! Dites donc, tant que nous y sommes, l'un d'entre vous aurait-il fait des études de docteur ?
Les mains se baissèrent tout aussi vite… « Bah ! On ne peut pas gagner à tous les coups » se désola-t-il en ronchonnant. « Les mecs d'Al Aredi ont rompu le silence radio ! » s'écria soudain Félix.
Anto se précipita pour coller son oreille au petit appareil portatif.
- Essaim bleu appelle tango leader, grésilla le transistor. Répondez tango !
Après quelques secondes de silence, la réponse parvint plus claire :
- Tango leader à l'écoute, parlez Essaim bleu !
- Mayday ! Mayday ! Demandons évacuation d'urgence. La voix semblait terrorisée.
- Du calme, essaim bleu ! reprit l'interlocuteur. Où en est la mission ?
- Il n'y a plus de mission ! Démerde-toi de nous tirer de là, abruti ! Nous avons été attaqués par quelques rebelles et par une entité que nous n'avons pu identifier. On nage en plein cauchemar ! Nous avons des pertes importantes et des blessés gravement atteints.
- Négatif pour l'évacuation, répondit la voix avec une pointe de reproche. Rejoignez le deuxième groupe pour continuer la mission !
- T'es sourd sale con ? cria l'autre à la limite de l'hystérie. Je te dis que la mission est finie ! On a trouvé les gars du second commando ! Ils se sont fait hacher menus… Bordel, c'est pas beau à voir, y'a des morceaux partout ! Ramène ton cul en vitesse ! Pas question de passer la nuit dans les bois, il y a quelque chose de pas clair qui se traîne dans le coin.

- Ok ! Ok ! grommela finalement l'homme à l'abri. On vous envoie la libellule. Donnez-nous vos coordonnées !
Anto coupa la réception pour économiser les piles et retourna auprès de Max.
- On dirait que nos « amis » n'ont pas apprécié la rencontre avec le grand méchant loup, lui confia-t-il réjouit.
- Je t'avoue que je n'aime pas beaucoup l'idée de passer la nuit ici non plus, répondit Max l'air sombre. Camille a dû tirer droit devant et passer à travers leur colonne. Elle va bien finir par s'arrêter à un moment ou à un autre…
- Souviens-toi que Jean-Patrick a parlé d'une injection, lui fit remarquer son camarade. Reste à savoir combien de temps ce truc peut faire effet.
- Tu crois que c'est une drogue qui la met dans cet état ?
- Chaque chose en son temps. Occupons-nous d'abord du petit...

Jean-Patrick et deux volontaires revinrent à la nuit tombée sans avoir trouvé Camille.
- Rien à faire ! confia-t-il à Félix. Il y a des traces assez faciles à suivre, mais il est trop tard pour continuer la traque. Et Jimmy ?
- Max et Anto tentent de le sauver. Ils se préparent, mais n'allumeront toutes les lampes, qu'au dernier moment. Tu les trouveras près des chevaux ! Figure-toi que la fille transporte, entre autres, un véritable hôpital de campagne en miniature dont la tente gonflable fait partie. Il paraît qu'elle libère un gaz aseptisant. Il y a aussi des batteries pour la lumière et une cathode à électrochocs. Anto dit qu'on peut faire des radiographies mais je crois qu'ils cherchent encore comment cela fonctionne. En tout cas, il y a plein de potions, et aussi des scalpels. Jimmy a reçu une forte dose de

calmants et s'est endormi. Tu ne vas pas le croire mais le tout tenait dans une seule malle. Je ne sais pas combien ça vaut, mais si nous pouvions…
- Tais-toi ! l'interrompit Jean-Patrick pour tendre l'oreille à la découverte d'un bruit anormal. Veille à ce que personne n'allume jusqu'au contre-ordre et passe le mot pour que tout le monde la boucle !
Un vrombissement gagnait en intensité. Des feux de signalisation rouges et verts percèrent brusquement l'obscurité juste au-dessus de leur tête.
« Un dirigeable de faible tonnage ! confirma le chef à son camarade ». L'aérostat s'éloignait déjà lorsqu'une fusée pourpre partit du sol pour illuminer la canopée. L'engin se stabilisa tout près du signal avant d'allumer un puissant projecteur à faisceau vertical.
- Les rats quittent le navire ! Quel sacré carton on pourrait se payer avec un bon lance-roquettes, rêva tout haut Félix malgré les consignes… Difficile de rater pareille cible...
- Bah ! Laisse-les donc filer ! répondit Jean-Patrick. Pour ceux,-là, les problèmes ne font que commencer. Les survivants devront expliquer la perte des trois quarts du bataillon à la rencontre de notre petite bande. Dès leur départ, envoie quelqu'un à une bonne demi-heure de marche d'ici ! Qu'il installe l'émetteur et tente de joindre Flavien et les siens afin de leur apprendre nos besoins d'assistance… Je prends le risque du repérage… Ensuite, fais tout allumer pour les vieux ! Au petit jour, nous essaierons de trouver les corps de nos pauvres camarades. J'espère que nous pourrons leur donner une sépulture décente et profonde avant que les cochons ne s'en occupent…

Max nettoyait les plaies pendant qu'Anto alignait les ampoules médicamenteuses et le matériel de chirurgie sommaire dont ils disposaient.

- Ça va ! Je maîtrise un peu mieux, assura ce dernier. Nous avons de quoi soutenir le cœur et aussi anesthésier. C'est tous ces petits appareillages avec des câbles dont l'utilisation m'échappe. Si les mômes ne se sont pas trompés dans la traduction, l'espèce de stylo à bec large doit aller avec la plaque en plastique souple. Ça devrait pouvoir faire des radios mais je ne pige pas où le brancher. Cette petite ventouse là, avec la prise blanche, se fixe sur le torse et donne des informations pour un électrocardiogramme, mais là encore, rien à quoi connecter. Tu sais, Max ? Je ne connais pas les dosages des produits, imagine qu'on fasse une erreur… Il manque des notices d'utilisation… Ça craint notre affaire ! Je vais demander à Félix de continuer à chercher. Son état de faiblesse extrême dû à tout ce sang perdu m'inquiète plus que le membre estropié. Je me demande si l'on ne devrait pas juste le tenir endormi pour le trajet ? Si seulement j'arrivais à faire fonctionner l'outil pour les radios, tu y verrais sûrement plus clair ! Nous sommes vraiment deux gros nuls avec tous ces médicaments dont nous ne savons que faire sans risquer de tuer le gamin. Tiens ! Ici, j'ai des connections pour un ordinateur, montra Anto, mais où celui-ci peut-il être planqué ?

- Un ordinateur ? s'exclama Max en levant brusquement la tête du corps de l'enfant inerte. Tu veux dire un genre de portable ?

- Je suppose en effet que, pour être embarqué, il doit s'agir d'un modèle plutôt compact.

- Mais je sais où il y en a un ! Deux, en fait ! Il y a celui qu'elle garde dans son petit sac à dos et l'autre est dans le container du Norogaïev. Non ! Celui du fusil est spécifique, c'est donc le clavier des chiens !

- Je ne te suis pas, les chiens ont un portable ?
- Laisse tomber ! gloussa Max devant la méprise avant de s'écrier à l'adresse d'Eric : Si Jean-Patrick est rentré, dis lui de m'apporter le sac gris que Camille avait quant elle a rechargé le « clebs » à la veillée ! Je ne connais rien à ces machines mais si ce n'est pas ça que tu cherches, Anto, alors elle l'aura perdu dans le naufrage car je n'en ai pas vu d'autre. Le mot de passe est son prénom… Je l'ai vu par chance hier soir, et me suis même fait la réflexion qu'elle ne s'était pas trop foulée pour le trouver.
- Max ! C'est vraiment toi le plus fort, admit Anto.
- Là, tu parles bien et j'en conviens, répondit l'ancien. Voyons maintenant si toi, monsieur je sais tout, va être capable de t'en servir !

Anto n'avait pas fréquenté très longtemps l'école. Il venait d'un temps, tout comme Max, où le moindre signe de défaillance dans les études vous conduisait immanquablement à entrer directement en vie active. La loi française du moment les obligeait à rester sur les bancs de l'école jusqu'à seize ans mais de nombreux parents attendaient cet âge avec impatience, pour récupérer de la main d'œuvre toujours utile en milieu rural. Une paire de bras supplémentaire aux champs, ou un petit salaire chez un exploiteur local, permettait d'adoucir des fins de mois trop souvent difficiles pour les familles. Anto était donc entré en apprentissage chez un grand-oncle mécanicien automobile. Il semblait confiant de se préparer à un métier d'avenir, faute de très rémunérateur. Personne ne pensait une seconde, que le manque de carburant allait, un jour, bouleverser les habitudes. Chez les Vallone, on était avant tout des travailleurs manuels, et excepté peut-être le cousin facteur, peu d'entre eux allaient rejoindre l'administration. La génération suivante, sans doute plus gâtée, lui avait au moins permis

de s'intéresser aux ordinateurs de bureau au travers de son fils. Anto avait très tôt pris conscience que le temps des analphabètes était terminé. Il voulait tout voir, tout savoir et avait amèrement regretté son manque d'assiduité en classe. Le plus humble des agriculteurs devait disposer d'un minimum d'instruction, ne serait-ce que pour assumer les nombreuses formalités. Par Internet, et une télévision encore de qualité à cette époque, il s'était plongé dans la découverte d'une ère moderne, en autodidacte. Il en conservait, depuis, de précieux acquis qui s'avéraient infiniment utiles à sa lutte contre le pouvoir en place. Si Max cultivait une finesse appréciable, doublée d'un sens inné de la diplomatie et de la politique, Anto compensait son caractère ombrageux par un quotient intellectuel bien supérieur à la moyenne. Lorsqu'ils œuvraient ensembles, le poids des années disparaissait pour laisser place à une équipe d'une complémentarité exemplaire.

Félix faisait office de traducteur. La minuscule toile de tente semblait prête à exploser des trois hommes tassés autour du brancard improvisé. En moins d'une quinzaine de minutes les connexions furent enfin effectuées et les pseudo-docteurs allèrent de surprise en surprise. Anto venait juste de finir de remplir le texte du masque pré-formaté concernant le patient. Son poids, sa taille, et quantité de détails personnels semblèrent pris en compte par la machine jusqu'à ce que l'écran affiche un tableau d'état général.
- C'est fou ! s'émerveilla Anto. Il y a tout là dessus. Regardez ! Il fait l'analyse du groupe sanguin. Trouvons du B+ parmi les nôtres et nous pourrons transfuser ! Il affiche également les doses de chaque médicament en fonction de la corpulence du sujet. Attendez ! Que signifie *X ray ready* ?

- Cela indique que la radiographie est prête et te montre comment utiliser l'appareil, expliqua Félix.
- Dites donc ! insista avidement Max. Ce truc ne ferait pas non plus l'opération tout seul ? Enfin, fais voir quand même…
Il émit un sifflement admirateur quand, passant le crayon le long du bras, Anto tourna le portable vers lui pour lui montrer l'image résultante. « Humérus cassé en trois parties et l'intermédiaire est tourné ! Avec cette merveille, Je m'en vais lui faire un bras mieux que l'original. »

A l'aube le trio s'extirpa, tout courbaturé, de l'étroit logement. Un grand bonhomme un peu rondouillard se précipita à leur rencontre.
- Flavien ! s'exclama Anto. C'est maintenant que tu arrives ? Après la bataille, comme d'habitude…
- *Lasciacorre*, zitelli ! se défendit l'arrivant. J'ai ramené le docteur avec moi dès que j'ai su pour l'accrochage. Cela nous a coûté un sacré détour.
Les deux hommes s'étreignirent virilement et Anto apprécia le déploiement de force que le chef de guerre du Cortenais mobilisait pour leur venir en aide. Ils étaient près d'une quarantaine de combattants sérieusement armés. Ils avaient aligné plusieurs tubes de type « Bazooka classiques » et de nombreuses armes à répétition relativement récentes. Les alentours étaient sécurisés et la longue boîte verte, près des montures, contenait, à n'en pas douter, un missile sol/air. Avec une équipe comme celle-ci, Flavien devait pouvoir faire face à n'importe qu'elle contre attaque éventuelle. Le docteur en question, visiblement réquisitionné contre son gré, fut traîné par ses hommes sans aucun ménagement. Anto jeta un regard interrogateur au chef des secours.

- Ben ouais ! plaida Flavien en guise d'explication. Il n'est pas vraiment des nôtres mais j'ai trouvé que lui. Je suis certain qu'il va nous faire du bon travail. N’est-ce pas que tu vas bien soigner le petit ? Parce que s'il crève, menaça-t-il le médecin, tu sais ce qui t'attend !

L'homme acquiesça en tremblant et Anto ne rajouta aucun commentaire. Il n'aimait guère ces méthodes, mais Flavien était maître chez lui et il le savait tout dévoué à la cause. Max affichait, quant à lui, une mine défaite. Assis à même le sol, il paraissait exténué.

- Dis à ton toubib à trois balles de faire attention à ce qu'il touchera, déclara-t-il en guise de bonjour et en sortant sa pipe. Je me suis fait suer toute la nuit sur le bras du gamin et sans me vanter, j'ai fait un sacré beau boulot dont je ne suis pas peu fier. Tiens ! J’vais peut-être songer à une reconversion… Docteur Max, ça en jette ! Non ? ajouta-t-il sans conviction avant de partir d'un rire un peu terne et d’entreprendre de bourrer sa pipe.

Le hurlement d'un loup s'éleva soudain dans le lointain.

- Les chiens ! réagit de suite Anto. Ils hurlent à la mort ! La fille doit être avec eux. Jean-Patrick ! Désolé mon vieux, tu dormiras plus tard. Accompagne les gars de Flavien pour aller la chercher ! Il faut quelqu'un qui connaisse les risques…

Les six hommes désignés n'eurent, cette fois-ci, aucun mal à localiser les deux bêtes. Ils les découvrirent dans un petit affluent de la *Casaluna* déjà presque à sec malgré la saison. Jean-Patrick mis en garde Carlu, le propre frère de Flavien qui se précipitait vers le grand corps allongé sur le ventre dans l'espoir de lui éviter la noyade. L'armure reposait à demi-immergée par le filet d'eau.

- Attends un instant ! prévint-il. Vise un peu les gardiens ! Si tu arrives en courant, c'est des coups à te faire bouffer.

La vision des « dents de sabre » qui surplombaient des pointes pleines de sang séché calmèrent instantanément les ardeurs des secours. Celui que Jean-Patrick identifia comme Bao, à la gueule plus sombre, était allongé près du Gorgon. Il les fixait en respirant par saccades, comme essoufflé. Kerou, assis dans l'eau peu profonde, grogna à l'approche des inconnus.

- Kerou ! Bao ! Salut les monstres ! Venez mes beaux ! lança Jean-Patrick en tentant de paraître sûr de lui. Malgré son odeur qui transpirait la peur, la réaction ne tarda pas. Kerou se précipita vers lui. Il provoqua un vif émoi des combattants qui mirent immédiatement l'animal en joue.

- Doucement les gars, tout doucement, leur conseilla le jeune chef en voyant le moignon de queue s'animer en signe de joie. Là, mon grand, viens dire bonjour ! demanda-t-il à l'énorme boxer en remerciant tacitement le ciel que le mode combat soit, à priori, désactivé. En effet, l'animal arriva tout frétillant et Jean-Patrick fut obligé de le tenir un peu à distance avec la crosse de son fusil, pour éviter de n'être blessé par les redoutables pointes.

- Ça va ! Assura-t-il à ses compagnons. Ils sont tranquilles ! Nous ne risquons rien mais Camille a parlé d'une possibilité de poison pour

certaines de ses armes alors faites attention de ne pas toucher aux épines… On ne sait jamais... Arrête de remuer, toi ! ordonna-t-il à Kérou tandis qu'il tentait de dégrafer la carapace. A force de fouiller la protection en jonglant entre les piquants, il finit par trouver des systèmes d'attaches relativement simples. Quand l'armure tomba à terre, Carlu ne cacha pas sa Surprise :

- Mais, ce sont vraiment des chiens ! fit-il un rien déçu. Vu la taille, j'aurai juré de gros félins apprivoisés ! *Lasciacorre* ! Jean-Patrick, où as-tu déniché de pareilles bêtes ?

- Max t'en dira plus, s'il le juge nécessaire ! Allons plutôt voir leur maitresse !

En approchant prudemment de la dangereuse entité, apparemment sans connaissance, il comprit la raison de l'immobilisme du second chien. Bao perdait du sang en quantité qui s'échappait d'une mauvaise blessure. Les filets rougeâtres se mêlaient au ruisseau. A la réflexion, il y en avait beaucoup trop pour le seul chien. Le jeune chef contourna calmement les corps et découvrit le grossier manche de bois fiché dans le dos de la guerrière. Lorsqu'il retira le casque du boxer, dont l'une des longues canines d'acier s'était brisée nette, le dogue parut délivré de son rôle de gardien. Il se coucha sur le flanc en couinant faiblement. Il semblait remettre leur survie entre les mains des arrivants.

- Sortez-moi la bête de l'eau sans brusquerie et amenez les brancards, ordonna Jean-Patrick.

- La fille est vivante ? interrogea Carlu.

- Je ne sais pas ! L'armure est bien plus compliquée que celle des chiens et je n'arrive pas à prendre le pouls. Le mieux est de la ramener au camp. La base du manche de l'arme, plantée dans son dos, semble indiquer un genre de poinçon comme pour travailler le

cuir. Tenter l'extraction pourrait s'avérer remède pire que le mal !
- Si, regarde ! lui montra le frère de Flavien. Elle vit encore ! Le bois bouge lentement avec sa respiration…

Une nouvelle et trop longue heure de perdue pour retrouver le camp de base mit les nerfs de Jean-Patrick à rude épreuve. Il fut soulagé de voir Flavien et Anto venir à leur rencontre.
- Où est Max ? questionna-t-il fébrile. Camille a l'air très mal en point !
- Il dort ! Tu n'en tireras plus rien de bon mais le docteur est avec Jimmy, répondit Anto en s'approchant de la civière.

Il allait demander la raison du maintien du corps dans l'armure, en constatant les chiens libérés, lorsqu'il s'avisa, à son tour, de la pièce de bois anormalement mélangée aux épines. Le stylet devait être long et fin. Il s'était glissé entre les mailles des raccords souples. Les concepteurs du blindage n'avaient visiblement pas envisagé ce genre d'incident.
- Fais attention ! prévint Jean-Patrick en le voyant commencer à farfouiller dans les diverses trappes de maintenance. Elle dispose d'une alimentation autonome dont on arrive à entendre le bourdonnement interne ! Il ne faudrait pas qu'elle recèle un mécanisme qui nous pète à la figure en l'ouvrant n'importe comment ! Je n'ai pas osé y toucher !
Anto plaqua son oreille contre la seule plaque dorsale de matériaux composites libre d'aspérités. Il percevait nettement un ronronnement continu, entrecoupé de cliquetis électriques.
- On dirait le bruit que font les ventilateurs de micro-processeur ! C'est en effet loin d'être une simple protection comme celle des chiens ! Je crois connaître quelqu'un qui va nous dire de quoi il en

retourne ! Sur l'ordinateur, en cherchant pour Jimmy, j'ai trouvé une vue éclatée de l'ensemble. Je pense qu'avec ce document, nous devrions réussir à libérer Camille de sa gangue…

Pendant qu'Anto retournait à la tente, Flavien discutait avec Jean-Patrick dans l'espoir de le détendre un peu. La fatigue et les épreuves de la veille creusaient profondément les traits du jeune homme. Le grand gamin avait bien rempli son rôle mais son teint blafard semblait annoncer qu'il atteignait ses limites tant physiques que nerveuses.

- Je ne sais pas qui tu comptes trouver là dedans, mais ce « machin » n'en est pas à son coup d'essai en matière de bagarres. Vise un peu le nombre de rayures et d'estafilades profondes dont il est recouvert ! Si tout cela représente des impacts en combat, il y avait de quoi aller manger les pissenlits par la racine une bonne vingtaine de fois. Tiens ! Là ! remarqua-t-il encore. Ce sont des trous qui ont déjà été réparés. Je comprends que tu tiennes à l'occupante, même si j'ai du mal à croire que c'est une « bonne femme ». En tous cas, c'est un vrai « pro » que tu viens de toucher dans ton équipe de débutants...

- Tu ne crois pas si bien dire, répondit Jean-Patrick en se rongeant machinalement l'ongle du pouce au souvenir vénéneux de la tueuse achevant ses victimes.

Fort des indications trouvées dans le dossier « Close fighter Gorgon type », Anto fit retourner doucement Camille après le cisaillement du poinçon au ras de la protection. Il ouvrit alors, sur le thorax, un compartiment réduit qui laissait apparaître un clavier à six touches dont la première était d'une couleur différente. En la pressant, un chuintement d'air libéra les multiples verrous. Suivant à

la lettre la notice, il dégagea en priorité le masque grimaçant. Jean-Patrick, accroupit à ses côtés, faillit en tomber à la renverse. Il se signa machinalement et accompagna son geste pieux d'un juron de dégoût. « Nom de dieu de nom de dieu ! s'exclama-t-il effaré. C'est Camille ? On dirait presque une grand-mère ! »
Le visage émacié indiquait une incroyable perte de poids en moins de vingt quatre heures. La peau était fripée et ridée, presque desséchée. Anto prit le pouls à la tempe et remarqua quelques cheveux grisonnants.
- C'est très faible mais elle vit, conclut-il. Ça dépasse l'entendement. Je ne l'ai vue qu'au travers des jumelles mais en effet, on la croirait plus âgée. Il faudra bien que son père m'explique à quoi nous sommes confrontés... en admettant qu'il le sache lui-même...
Tandis qu'il se perdait en conjectures, les pièces de métal, comme animées de vie propre, se détachèrent une à une. Une fois dégagé, Jean-Patrick fit transporter le corps à l'infirmerie de fortune. Anto ramassa le masque du Gorgon qui reposait face contre terre. Il découvrit les micro-mécanismes internes qui commandaient l'abaissement des paupières translucides. Sous ses aspects bruts, la pièce recelait des trésors de technologie miniaturisée. « Qui es-tu donc, toi ? » dit-il en le retournant et en découvrant, pour la première fois, la face à la douloureuse expression. Il faillit l'échapper et dénoua rapidement son foulard pour en entourer son butin. Quoique puisse en dire les autres par la suite, il se garderait bien de rapporter sa frayeur. La fatigue lui jouait assurément des tours mais il aurait juré avoir aperçu une lueur mauvaise apparaître au travers des orbites vides… « Il faut que je dorme ! pensa-t-il. Je suis en train de perdre les pédales... Pourtant... *Lasciacorre* ! J'espère que Max ne va pas être obligé de revoir son bestiaire de légendes à la hausse pour y

inclure ce démon là ! »

Anto dormit peu. Tout comme Max, debout après seulement trois heures de repos, son horloge interne, littéralement déréglée par des décennies d'insomnies, ne le laissait jamais s'assoupir bien longtemps. Lorsqu'il décolla la tête de sa selle, oreiller inconfortable, il trouva le vieil homme qui tirait sur sa « bouffarde » tout près de la tente.

- Ne te fatigue pas, lança Max. Jean-Patrick m'a tout raconté.

En les entendant parler, le docteur s'extirpa à reculons de l'abri de toile.

- Alors toubib ? s'enquit Anto.

- Je ne sais pas encore ! Elle est dans le coma. Je pense que c'est avant tout dû à son extrême fatigue physique. Elle est moins frêle qu'il n'y paraît. Je la qualifierais même de véritable athlète. Sa fine apparence vient probablement d'un régime draconien. C'est un tas de muscles… et rien d'autre... Si elle était moins robuste, j'aurais fait mander le prêtre directement, mais là, il vous faudra encore attendre un peu. L'ordinateur m'a confirmé son âge ! Je n'aurais jamais cru qu'elle fût si jeune. Son corps est en déficit de vitamines, sels minéraux, j'en passe et des meilleures ! C'est un miracle qu'elle ait réussi à tenir debout. Vous semblait-elle faible la dernière fois que vous l'avez vue ?

- *Lasciacorre* ! s'enflamma Max. Oh ! non, toubib ! La dernière vision que j'en garde n'est pas celle d'une faible femme… Loin de là !

- Je ne sais d'où elle vient, continua le praticien, mais on ne doit pas y rire tous les jours. Son corps tout entier n'est que cicatrices. Je n'ai jamais vu ça. Elle ne doit pas posséder vingt centimètres carrés de peau qui ne soient couturés… Et pas toujours par du travail de

spécialiste… J'ai relevé de nombreuses traces de coupures, mais aussi d'anciennes blessures par arme à feu, et les alentours de la mutilation de l'oreille pourraient bien être une marque d'explosif. Votre amie est un véritable dictionnaire du raccommodage d'urgence. C'est tout bonnement incroyable ! Cette fois-ci, j'ai dû extraire deux balles de fort beau calibre. Une à l'épaule, et l'autre dans la jambe droite. Ajoutez, pour faire bonne mesure, une paire de côtes cassées sans réelle gravité. Enfin, tout cela, c'est du détail… Le vrai problème est la longue pointe dans le dos qui n'a heureusement fait que perforer l'intestin. La blessure a déclenché une hémorragie interne qui a dû s'écouler pendant longtemps, vu ce que j'ai drainé de l'abdomen. Vous autres dans la résistance, avez tout de même de drôles de façons de faire la cour aux dames, termina-t-il avec une pointe d'ironie.

Max, livide, se reprochait son manque de clairvoyance. Lui qui pensait avoir la charge d'une « fille à papa » à la recherche de sensations fortes, s'était totalement fourvoyé sur le personnage.
- A votre avis, demanda-t-il embarrassé. A-t-elle une chance ?
- Si le cœur tient, avec ce que je lui ai injecté, j'ai bon espoir ! Reste à savoir si le cerveau n'a pas souffert de lésions irrémédiables dues à la perte importante de sang et aux nombreuses carences. Dans ce cas, le coma pourrait être long, voir irréversible. Remarquez, continua le docteur après une courte pause, le coma est aussi une réaction naturelle du corps. Le cerveau élague toutes les parties non vitales, pour préserver l'indispensable… Quant aux éventuelles séquelles, il est impossible de se prononcer.
- Comment va-t-on apprendre la nouvelle à Claude ? interrogea Max à l'adresse d'Anto.

- Elle vivra ! trancha sèchement son ami. Tu as entendu le toubib ? C'est une dure de dure ! Elle en a vu bien d'autres. Tu ne crois pas qu'elle va claquer sur notre bout de caillou dans une « guéguerre » de rien du tout ?

Max ne fut pas dupe. Anto parlait ainsi pour se rassurer. Il fit une grimace pour chasser ses idées noires et continua avec une expression admirative :

- Il n'empêche, c'est pas rien quand même ! Hein, Anto ? Combien en a-t-elle envoyé rejoindre le créateur?

- Entre vingt et trente à mon avis !

- *Lasciacorre* ! Deux douzaines de lascars qui prennent un aller simple pour le grand voyage ! Juste une femme avec deux cabots pouilleux et elle s'accroche encore… Et moi qui prenais soin d'elle contre ce grand imbécile de Gérald lors de son arrivée... Quand j'y pense, avec ses faux airs de gamine, elle a bien dû se marrer. Elle n'en aurait fait qu'une bouchée du Gérald, et on n'aurait pas été nombreux à pleurer sur les pièces détachées !

- Ne la prend pas pour le sauveur de suite, répondit Anto à la mine sérieuse. Il y a quelque chose de grave qui nous échappe dans cette histoire et crois-moi, je vais creuser et je vais trouver ce dont il s'agit. Je te le garantis ! Cette armure n'est pas un modèle top secret, sauf si elle dispose d'améliorations personnelles. C'est un équipement que certains corps armés peuvent se procurer auprès « d'India. Corps. inc. » Cela coûte très cher et semble destiné à des soldats d'élite ou des gardes du corps de personnalités. Il y en a plusieurs modèles différents, disponibles auprès de la concurrence. On les trouve en faible quantité, rapport à l'utilisation bien spécifique mais je ne pense pas que cela puisse expliquer la sauvagerie à laquelle les mercenaires ont dû faire face.

- Dis donc, plaisanta Max ! En vieillissant, tu deviens bavard et de moins en moins facile à comprendre. En langage usuel, ça veut dire quoi ? Que l'archange Michel l'a touchée de sa grâce ?
- Par recoupement de ce que nous avons entendu et le peu que j'ai pu en voir, je parierais que Camille n'était pas seule dans cette armure... Garde cela pour toi !
- Arrête tes bêtises ! s'emporta l'ancien. Le mystique ici, c'est moi et je ne peux te suivre sur cette voie là. Tu vas finir par me filer la trouille avec tes histoires à la noix Je ne vois qu'un guerrier digne des anciens contes qui, hélas, se révèle etre une sanguinaire jeune femme. Je sais que je vais te contrarier mais c'est Stefano qui aurait apprécié.
- Laisse-le où il est celui-ci ! s'énerva à son tour Anto. Mon fils fait bien assez de dégâts sans qu'on lui mette un tueur de cette envergure à disposition.
Sur ce, il changea de sujet pour s'adresser au docteur :
- L'équipement médical vous plaît-il ?
- N'importe quel hôpital de province l'accueillerait avec soulagement mais je ne pense pas que le nôtre, à Corte, ait actuellement le moindre budget pour s'offrir une telle technologie… surtout la petite radiographie ! C'est bien dommage car plus rien ne fonctionne chez nous depuis de nombreuses années et elle nous rendrait bien service.
- Et bien, écoutez-moi, toubib ! continua Anto. Faites de votre mieux avec les deux blessés et surtout, passez cette aventure sous silence et tout est à vous ! Je ne garde que l'ordinateur dont je vous ferai une copie des programmes qui vous intéressent.
- *Lasciacorre* ! s'insurgea Max. T'es large, toi, avec l'oseille des autres. Ça pourrait encore nous servir !
- T'inquiète ! Le fric, je sais très bien où le trouver. Maintenant que

j'ai vu ce que l'on pouvait faire avec ce genre d'équipement, j'ai même une bonne idée d'où trouver la copie conforme… Et puis entre nous, Max, il me semble que cet hôpital civil mérite bien la priorité !
- Décidément, tu ne changeras jamais, se lamenta faussement son vieil ami. Tu as probablement été croisé avec un Saint-Bernard ! A moins que tu ne souhaites l'adoration des foules en tant que « U Signore di a filetta, » le trop célèbre Seigneur de la fougère, ajouta-t-il malicieux.
- Tu sais que j'ai horreur que l'on m'appelle ainsi ! explosa Anto. Tu me cherches ou quoi ce matin ?
- Hé ! Hé ! Un peu ! J'adore te voir en colère. Toubib ! Et si vous utilisiez votre beau matériel tout neuf pour me faire un « check up » complet ? A mon âge, cela ne peut guère faire grand mal...

U SIGNORE DI A FILETTA

Le Gorgon marchait au milieu des morts. Ils étaient des milliers à couvrir la colline. Un Styx d'hémoglobine serpentait dans la vallée embrumée. Des dizaines de chiens rouges se gorgeaient de chair fraîche. Pas un cri, pas un pleur, plus un souffle ! Le géant des souffrances prenait son temps. La moisson était bonne. Toutes ces âmes iraient grossir les légions du maître de l'Hadès. Satisfait mais jamais repu, il plongeait la main, de temps à autre, dans un thorax ouvert pour arracher un cœur déjà froid qu'il jetait négligemment aux bêtes muettes. Lentement, il s'approcha de la seule et unique trace de vie si chétive, prostrée au milieu des cadavres. Camille était nue, sans arme. Elle pleurait sur son improbable salut. Elle leva les yeux sur l'ombre menaçante qui la surplombait. Le titan s'arrêta tout près et lui tendit un gant poisseux comme une invitation à le rejoindre dans sa folie. La jeune femme entendait sa voix pour la première fois. Un timbre métallique emplissait l'air d'une vibration dominante.
- Viens, ma fille, viens ! insista-t-il. Je suis content de toi ! Ensemble, nous faucherons toutes ces insignifiantes et misérables vies pour grossir ainsi le panthéon des quatre de l'apocalypse !
Camille refusa la main tendue et se leva d'un bond en saisissant, au passage, une épée fichée dans le corps d'une vieille femme. « Jamais, monstre ! hurla-t-elle. Je te renie, tu n'existes pas ! » Elle se jeta sur le damné, sans aucun doute quant à l'issue évidente de la rencontre, en entendant la tranquille cadence qui s'annonçait.
« Lé-lo-lé-lo-lé-lo-lé-lo-lé-lo… »

Le Gorgon sombre la giffla d'un revers comme une simple mouche. Elle roula à terre au milieu d'un tas de viscères pourrissants. Puis, Il se saisit d'elle par la longue chevelure blonde et la souleva du sol pour lui asséner un mortel coup du sabre maudit, juste à la base des vertèbres cervicales. Son défi rageur déchira les tympans de la jeune femme :
- Qui es-tu donc pour prétendre te mesurer à l'égal d'un dieu ?
- Nooon !

Camille s'éveilla brutalement. Elle était trempée d'une sueur nauséabonde et gluante. « Où suis-je ? murmura-t-elle. Ça semblait si réel... » Elle prit conscience de la petite pièce dans laquelle elle se trouvait. Une grande fenêtre à double battant inondait la chambre d'un rayon rassurant. Elle reposait sur un lit à l'ancienne, couvert d'un large baldaquin. La peinture verte du plafond s'écaillait par endroits, et les rideaux jaunâtres tranchaient avec le papier mural à larges fleurs défraîchies. L'ensemble semblait avoir connu des jours meilleurs. Elle ne portait, pour tout vêtement, qu'une vieille chemise de nuit bien trop ample qui laissait apparaître, par la manche gauche, les tuyaux des goutte-à-goutte.
« Vivante ! Je suis vivante ! » A cette pensée, le lieu lui parut presque accueillant. Elle remonta à tâtons le long des tubes, à l'aide de sa main valide, jusqu'aux aiguilles et les arracha d'un coup. « Ouf ! Plus besoin de cela, grommela-t-elle. »
La peine la ramena à la raison dès qu'elle fit mine de se lever. Vivante mais pas intacte, se ravisa-t-elle en grimaçant. Doucement, elle palpa son corps douloureux à la rencontre des pansements. L'inventaire était éloquent. Clavicule, cuisse droite, les reins et vraisemblablement quelques côtes, étaient touchés. Enfin, tout était

là… Avec la garantie de ne pas courir avant longtemps... Elle ne se souvenait que de sa préparation sous la pluie diluvienne. Après, c'était le noir complet ! Camille ne s'en étonna pas outre mesure. Il en allait toujours ainsi quand le Gorgon sombre prenait possession de son corps. C'était le prix à payer pour survivre. Ça, et les cauchemars ! Une fois de plus, elle vivrait ! Et, comme disait son cousin Alexis, elle se devait d'apprécier chaque minute de répit ! Il lui sembla hors de question de lézarder plus longtemps. S'avisant d'une paire de béquilles appuyée près des montants du lit, elle s'étira pour s'en saisir et se forcer à quelques efforts supplémentaires en s'extirpant de sa couche. Elle se traîna ainsi péniblement jusqu'à la fenêtre. Le temps ne compte pas pour qui veut rejoindre la lumière, et c'est bien ainsi, car Camille se serait montrée bien incapable de s'aligner au départ d'une course d'escargots un peu entraînés. Elle ouvrit en grand et une brise chargée de senteurs marines la fouetta en plein visage. « La mer ! se réjouit-elle. Comme elle est belle !»

C'était une mer sauvage, inondée d'un soleil d'été qui jouait avec Eole sur les moutons des vagues frissonnantes. La vue donnait sur une crique très profonde où le tumulte du ressac chantait aux oreilles de la jeune femme comme une aubade de résurrection. De très hautes falaises de roches à dominante orange montaient à l'assaut du ciel limpide. Çà et là, de longues traces de guano blanchâtres maculaient la pierre, indiquant les nids de nombreux oiseaux. Leurs cris s'accordaient à merveille à cette symphonie naturelle. Un coup bref à la lourde porte en châtaignier rompit le rêve et Camille regarda avec curiosité l'imposante Dumé se diriger droit sur le lit. Elle tenait un plateau, et marmonna à mi-voix :
- Bonjour ma belle ! C'est l'heure des soins !

- Bonjour Dumé ! répondit Camille amusée.
Surprise, la forte dame en échappa le contenant.
- Jésus, Marie, Joseph ! s'exclama-t-elle. Que faites-vous donc debout ?
Elle se précipita et la contraignit gentiment mais fermement à réintégrer le sommier grinçant.
- C'est trop tôt ! Le médecin a dit, encore une semaine de sommeil forcé. Ce charlatan a allégé le somnifère mais c'était supposé plus efficace. Regagnez vite votre couche où je vais me faire gronder par le « Seigneur Anto ! » En tout cas, vous avez bien meilleure mine… Ça fait plaisir !
- Anto ? Anto est là ?
- Oui, ma belle! Cela fait bien quinze jours qu'il demeure aux petits soins avec vous. Je connais des femmes qui se blesseraient elles-mêmes si elles savaient… Juste pour qu'il daigne les regarder… Mais, n'allez pas lui dire que je l'ai appelé seigneur, il a horreur de cela !
- Et vous, Dumé ? questionna Camille. Vous avez quitté votre refuge de Cervione ?
- Encore une idée tordue de Max ! Ce sacripant là s'est mis dans la tête que je risquais quelque chose après l'échauffourée des environs de Francardu et qu'il valait mieux que je m'éloigne quelque temps. C'est vrai que l'histoire a fait du vilain dans la région, lui confia-t-elle visiblement très contente. Les hommes du Patrick fouillent partout pour essayer de justifier leur échec. Ils ont ramassé et interrogé quelques personnes mais tournent encore comme un chat après sa queue. Tout le monde se moque sur la côte est. Alors, forcément, ça les énerve un peu ! Tout de même, ce Max, me faire traverser toute l'île dans sa largeur alors que je n'avais jamais été plus loin que

Bravone... Il exagère ! Je crois que lui aussi était inquiet pour vous et qu'il voulait surtout quelqu'un qui s'occupe de votre petite personne. A mon âge à moi, y'a personne qui s'inquiète ! Toujours la pomme idéale, Dumé ! Je me demande comment ils la feront leur révolution quant ils m'auront usée ?
- Où sommes-nous ? s'enquit Camille.
- Sur la route côtière de Porto. Plus exactement dans les calanques de Piana. C'est un ami du "seigneur Anto" qui nous accorde le gîte et le couvert. Vous verrez ! L'homme n'est pas très fin mais c'est un roc sur qui on peut compter. Je le crois même aussi solide que les pierres qui nous entourent. N'espérez pas aller danser la gigue au bal du village parce que c'est le bout du monde, ici, depuis que les touristes ne viennent plus… aussi désert qu'un séchoir à châtaignes avant la saison que c'est... Pour sûr qu'on ne viendra pas nous y chercher de suite. Je me demande d'ailleurs de quoi ils peuvent vivre dans le coin ? Sans doute d'un peu de contrebande, comme à l'époque, mais n'allez pas entrer en affaire avec le patron. Il est fiable mais réputé voleur ! Vous y laisseriez à coup sûr votre chemise sans même vous en rendre compte. Et puis, inutile de l'écouter, il sait se montrer aussi menteur que Max à l'occasion.
- Il me faut voir Anto !
- Taratata ! Ici, c'est lui qui commande ! Il a dit couché, alors mieux vaut obéir. Le bougre serait bien capable de vous flanquer à la « patouille... » et moi avec, en plus !
- Est-il d'origine noble pour que vous l'appeliez seigneur ? demanda la jeune femme en tentant d'entrer dans la confidence.
- Peuh ! Qu'en sais-je, moi ? Non, je ne crois pas mais il fait le bien et c'est si rare de nos jours !
- J'avais cru comprendre qu'il était plutôt vindicatif ?

- Ah ! Pour çà, sûr qu'il ne courbe l'échine devant personne mais il ne cherche noises qu'à ceux qui le méritent, et est toujours prêt à rendre service aux humbles. C'est un grand monsieur, très respecté mais respectueux aussi. Quiconque oserait le vendre déclencherait l'ire de toute la région et peut-être même la vendetta… ou pire, le mauvais œil sur les siens pour plusieurs générations… Pour ce genre de chose, on est des gens sérieux en Corse !
- Max est-il là, lui aussi ?
- Non ! Le gredin s'en est allé dès qu'il a su que votre état se stabilisait. Il ramène Jimmy chez sa mère! Le gamin s'en est sorti, et pas trop salement amoché ! D'ailleurs, Max raconte à qui veut l'entendre que c'est vous qui l'avez sauvé.
- Pasquale et les autres ? continua tristement la jeune femme en connaissant déjà la réponse.
- Pasquale repose en paix avec les petits qui l'ont suivi. Pas un n'en a réchappé ! Misère de misère , c'était un emmerdeur mais quel panache ! Sa voix va me manquer. Le groupe qui était avec vous est intact et avant de partir, Jean-Patrick m'a fait jurer sur la bible de vous passer ses remerciements. Il doit me prendre pour une vieille folle qui perd la boule ! Enfin, il y tenait tellement que j'ai juré… Ça n'engage à rien... Hein ? demanda-t-elle légèrement inquiète. Pour tout, qu'il a dit ! Il paraît que vous comprendrez ! Il a aussi rajouté qu'il ne vous oublierait pas. Ne me demandez pas ce que cela signifie car j'en sais rien ! Vos chiens sont dans une ferme, à quelques kilomètres dans les terres. Max a dû y passer en rentrant car on les avait mélangés à la meute du propriétaire. Ils en ont égorgé la moitié au jeu du sanglier. Le monsieur n'était pas content. Pensez, des chiens de chasse, c'est une grosse perte ! Ne vous inquiétez pas , ils sont maintenant parqués à l'écart et le vieux bandit a tout arrangé.

C'est sa spécialité ! Allez, je vous apporte un bon bouillon et après il faudra vous rendormir...

Le lendemain, Dumé eut beau supplier tous les saints comme si on lui brisait le cœur, rien n'y fit. Camille se leva et commença d'elle-même la rééducation. Anto ne s'était toujours pas présenté et l'inaction lui pesait déjà. Elle n'osait néanmoins pas descendre les marches pour sortir, tant l'escalier paraissait raide. Le cliquetis des cannes sur le carrelage n'en finissait pas de raisonner à l'étage, tout en longueur, qu'elle arpentait nerveusement. Les autres chambres demeuraient toutes vides. Seules, deux portes verrouillées l'intriguèrent au point de devenir une obsession. La curiosité féminine étant reconnue depuis la nuit des temps, Camille ne put résister à l'envie de crocheter les serrures. Une épingle à cheveux traînait négligemment dans la salle de bain commune. Elle représentait l'outil idéal pour quelqu'un ayant subi l'entraînement des services spéciaux. Le mécanisme était si simple qu'elle fut presque déçue de le sentir céder si rapidement. La jeune convalescente se donna bonne conscience en songeant qu'une de ces portes recelait certainement l'antre d'Anto. Puisqu'il persistait à rester caché, elle considérait la faute comme d'ores et déjà explicable à défaut d'être pardonnable. En pénétrant dans le repaire de l'ogre, elle retint sa respiration… Encore vide, ou presque… Un sac en cuir, abandonné sur le couvre-lit, et l'armoire monumentale grande ouverte sur quelques affaires sans intérêt, ne laissait rien entrevoir de la personnalité de l'occupant. On pouvait juste en déduire qu'il voyageait très léger. Camille oublia sa désillusion pour s'occuper de la seconde chambre. Tout au contraire, celle-ci parut digne d'une vraie caverne d'Ali Baba. Il y avait des documents partout sur le bureau et à même le sol. Certains d'entre eux se chevauchaient, punaisés contre les murs. Un ordinateur d'ancienne génération trônait sur une porte posée sur deux

tréteaux en guise de table de travail. Des dizaines de disquettes et de CD-Rom s'étalaient comme un vrac organisé. Elle tenta de ressortir aussi rapidement que ses aides artificielles pouvaient la propulser lorsqu'elle entendit un mouvement dans l'escalier. Affolée, elle tentait de se dissimuler pour cacher son manque de savoir vivre quand son regard accrocha machinalement un objet familier. Son propre mini « laptop » était connecté en parallèle à la tour du gros écran. Elle en oublia toute prudence pour s'approcher de la tablée informatique. Juste derrière, en toile de fond, une partie des dessins au mur concernaient son armure et celles des chiens. Les vues représentaient certaines pièces sous différents angles. Des systèmes internes ou explications de fonctionnement s'y trouvaient extrêmement détaillés et traduits, soit en Français, soit en Italien. Le but de l'étude paraissait évident.

- Maiiis, ce salaud pompe tous mes programmes ! s'offusqua-t-elle en chamboulant tout de rage.

Les pas se rapprochaient mais Camille n'en avait cure. Elle fouillait frénétiquement les dossiers et finit par tomber sur une chemise de carton couleur crème. « Dossier Camille » s'affichait en lettres bleues sur la couverture. Un coup d'œil rapide l'écœura. Sa vie entière, depuis la plus tendre enfance, s'y trouvait commentée et dévoilée. Elle tenait entre ses mains tremblantes le catalogue de ses joies comme de ses peines, les résultats scolaires, mais aussi les premiers amours comme les dernières peurs d'enfant. Seule, la période « commando » n'abordait que des généralités. La dernière page portait une annotation manuscrite: « J'espère que cela t'aidera à dompter mon petit monstre et te souhaite bien du plaisir. » C'était signé: *Claude* ! De rage, elle dispersa les feuilles à travers la pièce. Pas besoin d'en lire plus pour reconnaître l'écriture torturée de son auguste père. La

porte s'ouvrit en grand sur Dumenica effarée.
- Que faites-vous ici ? s'horrifia la vieille en comprenant l'outrage. Sortez de suite ! Mon Dieu que va dire Anto ?
Camille ne l'écoutait pas. Elle força le passage sans égard pour la dame et clopina jusqu'aux marches en rugissant. « Et bien, on va voir de suite ce qu'il en pense justement ! Où est-il ce fumier de grand homme ? Moi aussi j'ai deux mots à lui dire ! »
Les cris outrés de Dumé, alliés au fracas des béquilles heurtant les marches descendues trois par trois, générèrent un épouvantable vacarme. Lorsque Camille débarqua dans sa chemise trop grande, armée des deux branches d'aluminium, les quatre clients du bar et le patron derrière se turent à l'instant. Deux d'entre eux gardaient encore le verre à la bouche sans oser bouger quand, par l'entrée grande ouverte sur la route, surgit un maigrichon en short trempé. Lui-même ruisselait d'algues et d'eau de mer. Il tenait haut, en main droite, deux belles dorades à peine tirées tandis que la gauche serrait encore le harpon meurtrier.
- Où est-il, ce voleur d'Anto? hurla Camille à l'assemblée. Ce seigneur de pacotille !
La maîtresse femme sur ses talons se sentit défaillir devant tant d'irrévérence. C'était comme si on insultait toute la sainte trinité d'un seul jet. Le pêcheur lâcha sa prise et son fusil pour se précipiter vers la braillarde. Il arriva à point pour réceptionner la jeune femme qui s'emmêlait les jupes dans ses cannes et manquait s'étaler pour faire bonne mesure.
- Calmez-vous ! tenta-t-il pour la faire taire. Vous délirez ! Remontez et nous allons tout vous expliquer !
La fille n'en finissait plus de montrer l'étendue de son parlé de charretier. L'arrivant la tirait par un bras pour la forcer à regagner

l’étage, cependant que Dominique poussait à hue et à dia la colérique récalcitrante. Ils confisquèrent d’abord une canne, de peur sans doute de prendre un coup malheureux, et réussirent enfin à lui faire reprendre l'escalier.

Tony, le propriétaire de l'estaminet, tenta de récupérer la conversation là où il l'avait laissée, mine de rien, mais les présents étaient intrigués et voulaient en savoir plus.
- Dis donc Tony, plaisanta l'un d'eux. C'est elle la petite cousine qui se remettait d'une vilaine jaunisse ? Et ben ! Elle a l'air en forme !
- *Lasciacorre* ! confirma un autre hilare en trinquant. Plus en forme que cela, ce serait même trop !
Stoïquement, Tony attrapa le fusil à canon scié dissimulé derrière le bar et le posa sur le comptoir, la bouche à feu sur le ventre du plaisantin.
- Ecoutez-moi, vous autres ! dit-il froid comme la mort. Nous sommes amis, n'est ce pas ?
- Pour sûr Tony, s'effraya la victime potentielle. Depuis toujours ! Surtout, fais pas le con !
- Bon ! Et bien pour continuer de l'être encore longtemps, et ne pas m'obliger à consoler vos veuves, le mieux serait d'oublier ce que vous venez de voir et d'entendre !
- A quel sujet, Tony ? On ne sait même pas de quoi tu parles, affirma le premier intervenant avec véhémence.
- Bien ! Entre gens intelligents, y'a toujours moyen de s'arranger. Allez ! J'offre la tournée ! proposa le patron en replaçant le pacificateur sur son étagère…

A l'étage, dans la chambre de Camille, le poissonnier se voyait

toutes les peines du monde pour calmer la jeune femme qui continuait de pester contre l'Anto de malheur. Elle en oubliait ses douleurs, anesthésiées par la fureur. Dumé avait prudemment battu en retraite et l'homme restait arc-bouté devant la porte. Il ramassait des coups de la canne rescapée à chaque nouvelle insulte. Le sieur avait beau essayer d'être gentil, de crier lui aussi ou de prendre une voix menaçante, rien n'y faisait. Enfin, au bout d'un certain nombre de bleus suffisants à l'apaisement de sa colère, la furie daigna le prendre en pitié et cesser la bastonnade. Elle s'assit sur le bord du lit et dévisagea son gardien improvisé. Environ un mètre soixante quinze mais pas si maigre, en fait. Il était plutôt du genre sec et nerveux avec de solides muscles tout en longueur. Un habitué des travaux pénibles, pensa Camille. Elle fit l'analogie avec les hommes du petit peuple au Pakistan. Ceux qui travaillaient dur malgré la malnutrition. Il lui semblait maintenant moins jeune qu'au premier abord. Juste vêtu d'un short et pieds nus, elle l'avait d'emblée classé aux alentours de la trentaine… Tout au plus quarante… A y regarder de près, les pattes d'oie à la pointe de l'œil, semblables à de petites griffures et les cheveux noirs clairsemés de blanc, indiquaient plutôt la cinquantaine bien pesée. Le torse glabre et bien dessiné, sans la moindre trace de ceinture graisseuse l'avait trompée. La finesse de ses traits se voyait compromise par deux rides profondes qu'elle avait d'abord prises pour des fossettes noyées dans le creux des joues. Les prunelles sombres plongeaient dans le regard de la jeune femme comme pour y déchiffrer son âme. Il pourrait même être beaucoup plus âgé, se dit-elle enfin en retrouvant son calme. Camille pensa à Max et à sa leçon sur le respect dû aux anciens. Pour le coup, c'était raté avec celui-ci. On frappa à la porte qui s'entrouvrit derechef pour laisser filtrer le bras d'une Dumenica soutenant à grand peine les

dorades enfilées sur un anneau de métal.
- Seigneur Anto ! Seigneur Anto ! risqua-t-elle. Vous les voulez comment vos poissons?
- Seigneur Anto ? Vous êtes Anto, s'étonna Camille.

Elle resta une seconde désarçonnée par la nouvelle avant d'éclater d'un fou rire incontrôlable. Elle riait tellement que des larmes coulaient abondamment.
- Ah ! Ah ! Ah ! Seigneur Anto, excusez-moi, c'est nerveux ! Je ne m'attendais pas à une telle entrée en matière. C'est, comment dirais-je ? Surprenant !
- Ah oui ! Et qui donc attendiez-vous ? répondit Anto un brin vexé.
- Ah ! Ah ! Ah ! Un costaud d'au moins six pieds de haut avec des battoirs larges comme celles d'un docker ! On en raconte tellement à votre sujet… Mais alors là, trempé, à demi nu et avec cette petite algue verte sur l'oreille… Vraiment, je suis comblée ! Quel honneur, monseigneur !
- C'est Max qui colporte ces âneries ! S'il continue, d'un seul éternuement, j'abattrai bientôt les chênes centenaires. Tu peux entrer, lança-t-il aussitôt à l'adresse de Dumé. La gorgone a rendu les armes !
- La gorgone ? La gorgone, éclata à nouveau Camille ! Je vais vous en donner moi, de la gorgone !
Elle fit mine de lancer la béquille et Anto détala en bousculant la vieille dame qui en échappa les poissons.
- Anto ! glapit-elle. Vous ? Fuir ainsi et devant une femme en plus !
- *Lasciacorre* ! *Canta** beau merle, se défendit Anto Vallone sans se retourner. Où as-tu vu une femme, toi ? Mes tibias jurent une tout autre musique...

L'atmosphère se détendit perceptiblement quand vint l'heure du souper. Camille n'arrivait pas à garder son sérieux devant la mine déconfite du seigneur devenu boiteux. Il ingurgitait sa soupe sans un mot et baissait les yeux à chaque fois qu'elle faisait mine de le regarder. Tony tenta d'entrainer la discussion sur ses plus mémorables pêches afin d'alléger la gêne d'Anto. Le bougre était drôle mais la taille de ses prises semblait un peu exagérée. Il aurait fallu un bien gros bateau pour ramener de pareilles baleines. La drague, à peine voilée, réjouissait Camille tant elle se prenait peu au sérieux. En fin du gargantuesque repas coutumier de la cuisinière, Anto décida, avec l'aide de la bouteille de myrte, de se rapprocher du bourreau en jupon.

- Excusez-moi, mademoiselle Balleras, dit-il légèrement emprunté en tirant la chaise voisine. Je ne voulais en aucun cas vous causer tort mais j'aime savoir à qui j'ai affaire.

- Vous semblez bien renseigné sur mon compte ? Un tantinet trop à mon avis ! Connaissez-vous mon père depuis longtemps ?

- Je n'irai pas jusqu'à dire depuis toujours mais c'est tout comme. Nous sommes amis de très longue date et il n'a jamais été le dernier à ouvrir l'escarcelle pour aider la cause. Pour être tout à fait juste, il m'a surtout permis d'accéder à l'énorme outil de recherche et d'information de son entreprise, ainsi qu'à toute l'infrastructure d'intendance qui en découle. Avec cette porte grande ouverte sur la terre entière, j'ai pu monter les dossiers pour trouver des fonds et commander ce dont nous avions besoin afin d'organiser la lutte. Lorsque j’ai pris conscience de l'extraordinaire potentiel représenté, j'ai laissé aux plus jeunes le soin du combat sur le terrain pour me consacrer pleinement à cette partie administrative. Oh ! Je vois une

moue sceptique ! Si, c'est bien de Claude Balleras dont il est question et cela fait près de vingt ans qu'il n'a pas remis les pieds ici. Son soutien est sa façon d'être fidèle en amitié, et peut-être aussi de payer ses dettes de cœur.
- Ses dettes ?
- C'est une très vieille histoire dont vous n'obtiendrez aucune explication de ma part. S'il avait voulu vous faire entrer dans la confidence, il vous aurait parlé lui-même !
- Passons ! Nous n'avons jamais été très proches ! Monsieur Balleras est perpétuellement occupé. Avez-vous connu maman ? enchaîna-t-elle avec un regain d'intérêt.
- Il y a bien longtemps et je fus navré d'apprendre son accident. Je me souviens d'un petit bout de femme, très brune et très belle aussi, avec un caractère bien trempé. D'ailleurs, les coups que j'ai ramassés cet après-midi ne laissent aucun doute quant à votre filiation.
Camille eut un geste évasif de la main pour éluder la réflexion avant de changer de sujet.
- Je suppose que vous utilisez le Net pour vos échanges, mais je n'ai vu aucune ligne téléphonique…
- En effet, toutes les communications passent par des standards qui sont énormément filtrés. Alors, je prépare mes questions et besoins de documents sur plusieurs postes différents disséminés dans l'île… Je conserve tout sur des disques amovibles… Quand j'ai suffisamment de matière, je l'envoie via un téléphone satellitaire vers « Indian. Corps. inc. » et le résultat de mes recherches me revient par une voie analogue.
- Bah ! Cela se repère tout aussi facilement.
- C'est juste, mais tout dépend l'origine de la transmission et vous comprendrez bientôt ce à quoi je fais allusion ! Maintenant que vous

semblez hors de danger, je vais devoir expédier le signal convenu à votre sœur pour qu'elle nous explique comment mener à bien votre mission. J'ai déjà quelque chose pour vous ! Une petite disquette de cryptage qui devrait vous permettre de décoder, via votre portable, le message que nous attendons.
- C'est pour cette raison que vous avez fouillé mes programmes ?
- Pas du tout, assura Anto ! Je suis juste un vilain curieux et je désirais en savoir plus sur votre exploit de Francardu.
- Ai-je fait beaucoup de victimes ? demanda Camille dont le rose montait aux joues sous la gêne d'aborder le sujet.
- Je ne saisis pas bien le sens de votre question, s'étonna-t-il en retour. Qui mieux que vous pourrait y répondre ? Enfin, rassurez-vous ! Dans votre folie, seul le camp adverse fut presque entièrement décimé. Il vous faudra quand même m'expliquer quel besoin vous aviez de les achever froidement... un seul passage aurait suffit. Non ! Ne parlez pas trop vite et maintenant ! Faites le seulement lorsque vous serez prête ! De votre honnêteté envers moi dépendra la suite de notre périple. Si vous mentez, rien, pas même le colis tant attendu ne m'empêchera de vous réexpédier dans l'autre sens !
- Une fois remise, pensez-vous réellement avoir les moyens de m'y forcer ? défia la jeune femme, sûre de ses redoutables capacités.
- Au risque de vous paraître prétentieux, la réponse est oui, mademoiselle Balleras ! Quelle que soit l'étendue de vos possibilités, vous n'iriez pas loin sans votre matériel ! Le maquis est notre monde et un ami très cher. Il est plutôt peu discret pour qui sait le lire.
- Suis-je prisonnière ? s'offusqua d'un coup la fille en se raidissant.
- Plutôt sous notre protection… à l'encontre de vous-même si cela s'avère nécessaire. Et maintenant, trêve de bavardages, ça me fatigue,

confia Vallone avec une pointe d'amusement dans la voix. Oh ! Tony ! Chante un peu pour la dame !
- Seulement si tu m'accompagnes, riposta en souriant tout autant le patron du bar.
- *Lasciacorre* ! Tu tiens absolument à faire venir le mauvais temps ?
- Je croyais que tous les Corses savaient chanter, demanda Camille?
- Tous sauf un, mademoiselle, et croyez-moi, c'est bien ainsi...

Camille travaillait activement à sa remise en condition. Dès le lendemain de l'esclandre, Anto avait aussitôt disparu échappant, de fait, à ses nombreuses questions. Les deux semaines suivantes s'étaient donc vues exclusivement dédiées à la rééducation. L'absence du chef corse lui pesait car la soirée et ses deux trop brefs passages, depuis, laissaient entrevoir à la jeune femme une personnalité attachante au même titre que pour Max. Anto Vallone paraissait plus timide que réellement taciturne. Il restait de longs moments sans un mot, avant de n'en plus finir d'argumenter, dès que le sujet lui tenait à cœur. Contrairement à nombre de gens du cru qui se bousculaient pour rencontrer la nouvelle venue, il s'attardait peu sur la chasse et la pêche. Lui, s'enflammait dès qu'on abordait une partie technique. Il touchait à tout et connaissait les dernières innovations en matière d'énergies renouvelables ou même de nucléaire, pourtant non utilisé localement. Il se passionnait pour les plus légers que l'air et les dernières classes de dirigeables de combat. Par contre, Anto se murait dans une extrême défiance à l'évocation du moindre sujet religieux. Il se qualifiait lui-même d'athée intégriste. Il parlait de droit international, de politique, de masse monétaire. Il se souciait des cours des changes ou de l'évolution de certaines places boursières. En sachant l'orienter, on le trouvait presque bavard.

Dumé, surprise de l'entendre si volubile, en avait d'ailleurs laissé brûler le rôti à l'écouter dégoiser sans fin. Camille, se mêlant aux quolibets de l'assistance, quant à la couleur de la viande présentée, avait récolté en cette occasion son premier coup de cuillère sur le crâne.
Curieusement, de jour en jour, le lieu devenait anormalement animé. Elle soupçonnait Tony de facturer la visite aux badauds qui n'en finissaient plus d'applaudir, pour l'encourager, lors des interminables largeurs de crique qu'elle effectuait quotidiennement en nageant. Le physique revenait ! Elle ne pouvait trouver meilleur endroit pour une convalescence. Bains de mer, ballades en montagne, exercices divers grâce au banc de musculation personnel de Tony, le tout allié à une nourriture des plus riches, lui permettaient rapidement de retrouver un niveau opérationnel. Elle courait déjà, sans vraiment forcer, jusqu'au petit village de Piana où la consigne devait, là encore, être claire de ne pas s'inquiéter de sa présence. Tout le monde semblait la connaître et la saluait comme ayant toujours été des leurs. Le séjour promis pesant lui permettait de savourer une autre façon de vivre qu'elle n'avait encore jamais envisagé. Ici, Camille prenait le temps de regarder et de jouir de moments simples symbolisant la richesse première de la Corse. L'ancien hôtel qui les accueillait tombait en désuétude ! Il avait pourtant dû représenter un lieu touristique très prisé pour sa vue imprenable sur les calanques. Enchâssé dans la roche rouge, avec la route au ras de la terrasse, il gardait le reflet de sa splendeur d'antan aux travers des innombrables photos jaunies qui tapissaient les murs lépreux de la salle commune. La mère de Tony l'avait géré pendant longtemps. Elle s'était saignée en laissant à son fils le soin de dilapider les gains pour paraître, comme il est souvent d'usage pour l'enfant unique. Quand le fils prodigue, lassé d'une

jeunesse à rallonge, avait enfin daigné prendre l'affaire en main, de touristes on n'en vit plus. La situation lui convenait tout à fait. Maman avait su ménager un pécule honorable lui garantissant un avenir à l'abri du besoin, dès lors que celui-ci serait sans fastes. Il jouait les patrons devant une charge de pique-assiettes très restreinte, et souvent sans un sou, qui l'adulait d'autant que l'ardoise finissait fréquemment aux oubliettes. Un peu de contrebande et une sueur dédiée presque exclusivement au potager indispensable, ou aux travaux inhérents à la vie rurale, lui permettait de subsister sans grands efforts. Il parlait bien, mais rarement juste, et une étincelle de vice animait ses yeux bleus dès qu'une possibilité d'affaire juteuse se présentait dans la moindre conversation. Tony aimait les femmes et ne s'en cachait guère, malgré l'approche de la cinquantaine et sa panse allant de mise. Le ventre rentrait néanmoins aux abords du moindre jupon et le discours devenait aisément courtois et charmeur, quoiqu'un peu réchauffé. Le crâne rasé laissait transparaître, entre deux coupes mensuelles, une couronne de cheveux blonds qui encadrait la tonsure des ans. Son amitié avec le « Signore Anto », en faisait un personnage haut en couleurs dans les environs. Les piliers de comptoir habituels lui prêtaient de grands faits d'armes invérifiables. Camille doutait fort que l'homme prenne la peine de risquer sa vie pour la cause. Si elle appréciait Tony pour son humour et sa très grande mansuétude à son égard, teintée de compliments intéressés, elle ne trouvait aucune trace en lui d’un farouche combattant. Il avait également tenté de « faire le beau » quelques temps en lui montrant comment s'entraîner. La maison ne reculant devant aucun sacrifice, le bonhomme s'était joint aux efforts de la jeune athlète. Devant l'ampleur et la rapidité des progrès, il n'avait néanmoins pas tardé à se rendre à l'évidence que mieux valait battre

prudemment en retraite. La cadence s'avérait infernale ! Le premier prétexte fallacieux lui avait permis de s'esquiver honorablement et depuis, il considérait l'invitée d'Anto d'une toute autre façon. La cour, un peu lourde, se transformait au fil des jours en profond respect. En cette matinée ensoleillée, il râlait contre Camille qui, malgré ses appels, continuait de nager vaillamment contre la houle.
- Hé Dumé ! appela-t-il en apercevant la matrone. Sais-tu quand elle sortira de la flotte ? Les ouïes vont lui pousser à ce train là !
- Attends encore, beau monsieur ! répondit la vieille dame. Ca ne fait qu'une heure qu'elle nage et si c'est comme hier, tu peux encore en compter une de plus.
- Pour quelqu'un au repos, tu ne trouves pas qu'elle en fait un peu trop ? pesta l'homme impatient de délivrer son message.
- Bah ! A mon avis sa peine est bien finie et elle semble en pleine forme. Tiens, je vais faire la polenta ce soir , elle adore ça ! Mais que lui veux-tu donc ? Pas tes niaiseries habituelles au moins ?
- J'ai quelque chose pour elle de la part d'Anto. Oh ! Rien de secret, c'est emballé dans du journal. Regarde !
Tony déplia délicatement la feuille de papier qui enveloppait le colis posé sur la table de la terrasse. Dumé s'approcha, plus par curiosité que réel intérêt. L'emballage laissa apparaître un étui de cuir usé et quelques sangles sur lesquelles reposaient deux dagues noires frappées d'une sinistre tête de mort.
- Jésus, Marie, Joseph ! s'exclama-t-elle en se signant par trois fois. Quelles horribles choses !
- Attends ! C'est pas fini ! continua le patron, ravi de l'effet provoqué. Il poussa de l'avant bras l'encombrant amas et attrapa le magnum dissimulé sous une autre feuille pour l'apprécier en connaisseur.
- Mate un peu cet engin, déclara-t-il admiratif. C'est pas de la bricole

! Un Manhurin 357 magnum à canon de six pouces ! La crosse a été retaillée pour une main plus petite que la mienne et je m'attendais à le trouver plus lourd… pas un modèle standard… du sur mesure ! Les munitions sont dans la chambre et je peux te dire que ça doit faire des trous de chez trou ce « joujou » là. C'est l'arme de ta protégée, ma vieille, et je doute que ce soit une gentille fille. Voilà un flingue de tueur ou je ne m'y connais pas. Ne te donne pas trop de peine à la gâter. Si Anto envoie ceci, c'est qu'elle ne va plus rester très longtemps. Les grands chiens arriveront dès demain ! Dommage, les affaires étaient bien meilleures avec cette blondinette dans le coin…
- Mais alors, souffla Dumenica en serrant son châle sur ses épaules, l'histoire de Francardu… c'était vrai ? Pas une bêtise de Max pour me faire venir ?
- Que non ! confirma Tony. J'ai grappillé des infos un peu partout. Même en ne gardant que le strict minimum de la rumeur, un commando de mercenaires du dictateur a bien été exterminé. Les nôtres auraient reçu l'appui de « pros » venus de l'extérieur… m'est avis que la demoiselle devait faire partie du lot.
- Si elle s'en va, on va s'ennuyer ferme dans ton bled, remarqua tristement Dumé.
- Ne me regarde pas comme cela, s'emporta Tony. Pas question que je me tape ta polenta à tous les repas ! Je suis déjà gras comme un cochon !

MISTERU

Le grand mâle humait nerveusement les senteurs matinales de crainte d'y découvrir la trace du curieux ennemi qui l'avait tant maltraité la nuit passée. Son seul prédateur était normalement trop lâche pour l'affronter à armes égales. Il donnait la mort de son long bâton bruyant et marchait sur deux pattes. Les roquets dont il aimait s'entourer, pour pallier son physique ingrat, n'avaient que rarement la taille à inquiéter un sanglier adulte. Celui-ci était bâtard et le mélange avec son cousin domestique lui octroyait l'énorme avantage de ne pas craindre l'homme. Sa corpulence s'affichait, on ne peut plus dissuasive. Depuis quelques heures, pourtant, les habitudes se trouvaient sérieusement modifiées. Ses certitudes de prince des bauges partaient en fumée et seule, une chance insolente, l'avait épargné… Il manquait d'attention tandis que la famille prenait ses aises sous les noisetiers.

La demi-douzaine de marcassins, menés par la laie, déguerpirent, avant même qu'il ne prenne conscience du danger. Il était trop bruyant à aiguiser ses défenses en les frappant contre le vieux chêne. Le vacarme devait porter sur des kilomètres et son odorat l'avait trahi.
La paire de mâtins avait surgi dans son dos ! Le chasseur progressait habilement contre le vent. L'instinct du roi porc lui souffla l'inutilité d'une fuite déclenchée trop tard. Les agresseurs en profiteraient pour le harceler jusqu'à la détonation fatale. Il fit face d'un bond étonnamment leste pour son quintal de viande et de graisse. Un éclair de crainte fugitive traversa le minuscule cerveau. Les chiens étaient

trop gros, presque aussi lourds que lui. Ils restaient là, tous muscles saillants, prêts à bondir. Ils ne reflétaient en rien l'excitation dont leurs frères nabots font toujours preuve. Pas un aboiement, pas de grognements menaçants ! Ils traquaient seulement pour ralentir la proie. Le « cochonglier » n'attendit pas l'arrivée du boucher. L'instant de lucidité s'évapora aussi rapidement qu'il était apparut et l'animal fonça, front bas, dans le pernicieux espoir d'éventrer les dogues. Lorsque l'on charge ainsi, peu importe si la réaction de l'adversaire n'est pas celle attendue ! Les rabatteurs s'écartèrent brusquement et abandonnèrent curieusement très vite la poursuite. Il ne songea plus, dès lors, qu'à sauver sa peau en traçant droit devant. La « *scopa** » éclatait en milliers d'échardes sur son passage. Les branches cédaient avec fracas, estafilant la peau épaisse et arrachant de grosses touffes de poil. La bête ahanait bruyamment mais elle était résistante et le gain d'une vie valait bien quelques blessures superficielles. Des fils de clôtures oubliés rompirent sèchement devant la fuite insensée du robuste animal.

Il décida d'arrêter brusquement sa course en s'effondrant dans un roncier repéré la veille. Le groin écorché soufflait puissamment pour ré-oxygéner ses poumons. Il pestait contre son embonpoint ! C'était connu chez les gorets, les trop gras vivaient peu... Ils attisaient l'envie des chasseurs ! La journée à fourrager lui pesait sur l'estomac. Déjà, les mouches et autres parasites profitaient de l'aubaine des multiples contusions pour se repaître de sang frais. Son nez, cette fois-ci, daigna sonner une nouvelle alerte. Les effluves avaient changé. Elles ne laissaient, comme seule trace, que la puanteur du chasseur. Les minutes s'écoulèrent ainsi, sans un bruit autre que le bourdonnement de la vermine et le tambour atroce de son cœur battant la chamade. Devait-il reprendre son élan et partir de plus belle ? Tenterait-il sa

chance ici au lieu de s'épuiser encore et encore à en crever ? Les petits yeux chassieux, habitués à la nuit, distinguèrent enfin, au travers des broussailles entremêlées, le dangereux prédateur. Il se tenait tout près… moins de trente mètres dans la clairière ! Sa longue crinière, couleur de blés murs, était immanquable dans la clarté lunaire. Il la trouva d'autant plus inquiétante qu'il ne l'avait, jusqu'alors, ni vu ou entendu, ni même senti se rapprocher…

Camille observait la bête aux abois. Kerou et Bao la poussaient vers leur maîtresse, embusquée beaucoup plus haut. Cantonnés dans leur « mode traque, » les chiens s'effacèrent à l'approche de la chasseresse. Cette nuit là, pourtant, elle ne chassait pas au sens propre du terme. Elle tentait juste d'apaiser l'horrible sensation qui la tenaillait depuis quelques temps. La drogue était supposée sans effets secondaires à court terme. Pour la première fois, elle se sentait en manque, comme un « junkie ». Son état psychologique se dégradait jour après jour. Le manque d'action pouvait aussi en être la cause. Les cauchemars revenaient de plus belle et sa raison chavirait. Elle se perdait en absences songeuses où des visions sanglantes s'imposaient à son subconscient, sous forme de « flash-back » trop fréquents. La voix métallique dans sa tête la terrifiait ! Elle martelait des inepties qui ne pouvaient être que des hallucinations… Mais, tout semblait si réel ! « Apaise ma soif ou... Libère-moi ! » hurlait son démon personnel.
Camille se savait désagréable avec son entourage. Ainsi tendue, elle allait immanquablement devenir aussi imprévisible que dangereuse. Le dédain supposé d'Anto, absent depuis des jours, augmentait son exaspération. Il fallait absolument évacuer le stress. Elle prit le temps de déposer le holster qui contenait son arme à terre, et son petit sac à

dos, duquel elle extirpa la paire de longues dagues aux pommeaux frappés de la sinistre tète de mort. Simplement vêtue du change qu'elle portait le jour de son arrivée sur l'île, elle s'accroupit un instant pour tirer sur les coutures de son jean et les assouplir. Puis, elle passa une paire de gants de manutention en cuir épais, empruntée la veille dans le garage de Tony, et soupesa les lames dans chacune de ses mains. Décidée, elle marcha enfin, droit vers sa proie. La cible prit parti d'en faire autant. Oubliant la fatigue le terrassant l'instant d'avant, le sanglier surgit du fourré, mufle au ras du sol. Il visait les longues jambes qui avançaient à la rencontre de ses tranchantes défenses. Il sentit clairement le pied prendre appui sur son groin humide tandis qu'il augmentait l'élan en tentant de l'embrocher. D'un coup, plus rien n'eut d'importance que la douleur du train arrière qui s'affaissait. Le « sanglichon » trouva la force de se redresser pour un dernier affrontement. Les blessures n'étaient pas mortelles mais l'handicapaient et l'adversaire revenait à la charge. Il perçut la chaleur du sang qui ruisselait le long de ses jarrets. Les tendons des postérieurs étaient à vifs. Une entaille à peine plus profonde l'aurait définitivement immobilisé. L'animal obtus hésita un instant entre continuer la bataille et fuir à nouveau. La seconde d'inattention fut une de trop ! La femelle de cette race tant haïe arrivait déjà sur lui. Tout allait trop vite ! Camille lâcha ses dagues pour se jeter sur l'animal surprit. Elle empoigna les rasoirs du sanglier et se trancha l'épiderme au travers des gants déchiquetés. Dans un ultime effort, tendue à s'en rompre tous les muscles, elle bascula la bête sur le flanc. Il se débattit comme un diable et toucha maintes fois, de tous ses membres, l'experte qui le soumettait. Il tentait de mordre mais refermait ses mâchoires sur du vide et encore du vide. Bientôt, il comprit l'inutilité de résister. Elle était allongée sur lui, tête bêche.

Une jambe presque à portée s'encrait profondément dans la terre. Le second pied lui écrasait l'œil et la joue, l'empêchant de tourner son cou massif. Les deux pattes arrières subissaient de terribles clefs lui retournant presque les articulations. Il couina du mal et grogna aussi vexé de se trouver ainsi terrassé par si chétif ennemi. Enfin, vaincu, il soulagea sa vessie en un long jet d'urine et émit un soupir de renoncement. L'étau se relâcha à la seconde ! Camille passa à genoux tout près du dos hérissé et, en un éclair, elle envoya une grande claque bruyante, du plat de la main, sur l'auguste postérieur. « File ! lui lança-t-elle ! » Le mâle fut sur pied d'un formidable coup de rein et détala en brayant sans demander son reste. Avant de disparaître sous le couvert boisé, il s'arrêta un instant pour jeter un œil interrogateur sur l'assaillant, puis, jugeant que le risque n'en valait pas la peine, galopa pour encore longtemps vers les crêtes salvatrices. Il se garderait sans doute de conter l'aventure à ses futures conquêtes. Dès demain, la diète serait de mise et cochon qui s'en dédierait !

Camille était heureuse ! Elle venait de remporter sa première victoire sur son âme noire. Elle la sentait bouillir de frustration de ne trouver, cette nuit encore, l'apaisement d'un bain de sang. Joyeusement, elle se remit sur ses jambes et siffla ses dogues de guerre. Ceux-ci restèrent à distance en regard de la désagréable odeur de pisse que dégageait leur maîtresse.

Le spectacle avait pourtant eu deux témoins dissimulés, quoique relativement éloignés du théâtre de la rencontre. Anto se leva en riant de son poste d'affût pour tirer l’étui de ses jumelles infrarouges et les remettre à leur place.

- *Lasciacorre* ! La gamine est en forme ! Hein, Max ?

Le vieil homme restait bouche ouverte, incapable de se persuader de la véracité d'une scène à laquelle il venait pourtant d'assister.
- Nom de nom ! Elle est complètement folle ! J'aurais vu ça avant de mourir ! Ce salto avant, prenant appui sur le museau tout en tranchant les jarrets, ne peut être qu'un rêve ! Personne ne me croira ! s'exclama-t-il incrédule. Jean-Patrick disait vrai, ce n'est pas que de la souplesse. Tous ses gestes reflètent la grâce. On pourrait effectivement croire qu'elle danse !
- Raison de plus pour éviter d'évoquer ce détail ! répondit Anto toujours amusé.
- Est-elle droguée ? s'inquiéta aussitôt son compère.
- Pas du tout, je t'assure ! Ajoute à ce que tu viens de voir, son armure de combat et la substance qu'elle semble utiliser pour se doper, et voilà l'explication du massacre de Francardu… Cette fille est une arme, et non des moindres. Inutile de nous montrer ! Va plutôt répandre la bonne parole en activant ton moulin à légendes. Je veux que dans les jours qui viennent, toute l'île se fasse l'écho de l'éveil de ta Dame blanche. Nous n'allons pas tarder à bouger et je te reverrai à Calvi…

Lorsque le lendemain soir Camille se dirigea vers sa chambre pour s'allonger un peu avant le repas constitué des pantagruéliques restes de la veille, elle aperçut la porte du bureau d'Anto entrouverte.
- Toc ! Toc ! Toc ! osa-t-elle. Y'a quelqu'un ?
- Entrez Camille! Vous tombez bien, je voulais vous parler, l'invita l'occupant.
Anto était assis face à son écran d'ordinateur. Une petite paire de lunettes rondes sur le nez lui donnait l'aspect d'un instituteur corrigeant ses copies. Il portait un pantalon en coton huilé et la

chemise, largement ouverte, laissait apparaître un gros bandage autour du ventre.
- Que vous est-il arrivé ? Êtes-vous blessé ? demanda-t-elle en fronçant le nez en une curieuse moue.
- Trois fois rien ! Le résultat de votre chasse au sanglier d'hier soir… Le *cignal** était beau et j'ai trouvé dommage de le laisser échapper ainsi !
- J'aurais du me douter que vous me faisiez espionner ! Et alors ? grommela Camille.
- Alors rien ! La bête a gagné et nous, nous mangerons les fèves, dit-il en souriant.
- Tout ce que vous voulez mais plus de polenta, supplia-t-elle en retrouvant sa bonne humeur.
- Comment vous sentez-vous ?
- A merveille ! J'ai presque récupéré et n'ai pratiquement plus mal.
– Bien ! Très bien ça, apprécia Anto, parce qu'il va falloir nous mettre au travail pour achever votre mission.
- Ah ! Enfin ! apprécia la jeune femme. J'ai cru un moment que la livraison ne vous intéressait plus.
- Il y a une très bonne raison à cette patience. En admettant que nous trouvions l'envoi rapidement, vous avez dû comprendre que je ne dispose d'aucune troupe. Il n'est pas question de livrer ce matériel, en tous cas pas l'intégralité, à qui que ce soit avant que les chefs de clans ne réussissent à faire front commun au lieu de se quereller.
- Ah ! Bon ? s'étonna Camille. N'y a t-il pas qu'un seul mouvement ?
- Oh ! Que non, et loin de là ! Pour des raisons politiques, comme il est fréquent chez les méditerranéens, chacun tire la couverture à lui pour tenter d'obtenir un peu plus que le voisin. Si je leur fournis cette manne maintenant, je risque de déclencher notre perte au grand

plaisir du « Patrick ». Voilà pourquoi il est inutile de se précipiter ! Nous allons dénicher l'arrivage, nous assurer de son contenu et attendre…
- Longtemps ?
- S'il le faut ! J'ai mis des années à préparer l'opération ; Réunir les fonds ; Me tenir au courant du meilleur matériel possible et le faire acheter par votre père. Ensuite, nous avons organisé la livraison au travers du dédale administratif « d'Indian. Corps. inc » et des sous-traitants… J'en passe et des meilleures ! Je ne vais certes pas maintenant gâcher une telle opportunité de retourner la situation à notre avantage, ou du moins de rééquilibrer les forces en présence. Je veux mettre toutes les chances de mon côté ! Notre cause peut bien attendre encore un peu, du moment qu'elle aboutisse au moins de pertes possibles.
- Et la coalition se dessine-t-elle ? s'intéressa vivement la jeune femme, trop heureuse de retrouver le chef corse.
- Doucement, mais les clans discutent et c'est déjà beau ! De toutes façons, inutile de regrouper nos amis avant d'être réellement prêts. Ce serait le meilleur moyen pour Al Aredi d'en finir avec nous. Max a abattu un sacré boulot car c'est lui qui organise la plupart des rencontres. Actuellement, il ne reste plus qu'une dizaine de « vrais chefs » sous lesquels la quarantaine initiale s'est regroupée.
- Quarante ? Mais comment est-ce possible sur une si petite île ? remarqua Camille, décontenancée par la découverte.
- Certains groupes ne suivaient que le chef de famille et n'avaient qu'une poignée de combattants. Pour d'autres, c'était le maire ou un patron de grosse société. Nous devions tenir compte des aspirations politiques et des vieux antagonismes de plusieurs générations en arrière. Il y a environ sept ans, quand nous avons voulu nous

organiser devant la répression qui augmentait, vous auriez du voir le « Bronx » que c'était. Quand je dis quarante, je suis sans doute très loin du compte. Lorsque nous atteignîmes ce nombre, la sélection naturelle avait déjà bien écrémé les rangs. Devant l'ampleur de la tâche j'ai très vite baissé les bras, préférant ma guerre personnelle. Moi ! J'ai baissé les bras… Je l'avoue… Mais pas Max ! Oh ! Non ! Lui, patiemment, il a dénoué l'écheveau de villages en villages en portant la bonne parole et en provoquant des réunions en terrain neutre. Il rendait service partout et ne demandait qu'un pas vers le groupe le plus proche en échange. Peut-être même est-il à l'origine de la « disparition accidentelle » de certains récalcitrants mais je ne pourrais en jurer ! Il passait tout son temps aux veillées à raconter ses histoires et en profitait pour y glisser le message d'une Corse unie et libérée. Et il a réussi, ce vieux bandit ! Il est possible, pour la première fois depuis Pasquale Paoli, de regrouper la rébellion sous une seule bannière.

- Vous l'aimez beaucoup n'est-ce pas ?

- C'est comme un frère ! Un gars d'une trempe comme on n'en fait plus. Vous ne le verrez jamais les armes à la main et pourtant, si les jeunes gagnent leur liberté, c'est à Max qu'ils la devront avant tout. Pas à moi ! Pas aux chefs de clan ! Juste à ce vieil homme dans l'ombre qui aura su les unir. Il me rappelle aussi mon pauvre Nicolas… *Mi fratellu**!

- Celui qui s'est noyé ?

- Ah ! Je vois que les langues vont bon train, continua tristement Anto. Oui ! Celui qui s'est noyé ou que l'on a aidé. Encore un qui adorait les femmes… Un peu trop sans doute… Il avait eu la fâcheuse idée de prendre maîtresse en l'épouse d'un mafieux notoire de l'époque. Alors qu'il fuyait l'île, il est malencontreusement tombé du

bateau par mer calme.
- Et vous n'avez pas cherchez à savoir ? s'offusqua la guerrière adepte de la loi du talion.
- Pour quoi faire ? demanda-t-il plein d'amertume. Déclencher une nouvelle vendetta ? Cela ne l'aurait pas ramené mais il me manque. Bon ! Assez de ces vieux souvenirs ! Allez chercher votre disquette de décodage car j'ai le message que nous attendions envoyé par votre sœur. Allons-nous enfin savoir où les Russes ont largué nos containers ?

L'analyse ne prit que quelques minutes mais en attendant, pendant qu'Anto s'absorbait dans un autre dossier, elle remarqua les nouvelles inscriptions au crayon à papier qui constellaient les vues accrochées aux murs.

- Dites donc Anto, interrogea-t-elle ? Vous avez l'intention d'en construire une autre ou quoi ? Ils vous plaisent tant que ça les brevets « d'Indian. Corps. inc »?

- Hum ! Plait-il ? Ah, ça ! C'est plutôt un genre de hobby ! Je ne me lasse pas de découvrir les finesses de ce samouraï des temps modernes. L'exosquelette en carbo-titanium m'a fasciné… surtout son aptitude à détecter, aux travers des capteurs, qu'un de vos membres flanche pour prendre le relais… Assurer la rigidité d'un os brisé, vous évitant ainsi de tomber sur le champ de bataille, est tout simplement stupéfiant. Et puis hier, je suis tombé sur le système de lampes stroboscopiques inclus dans la base des épines de l'épaule. J'ai enfin compris ce que Jean-Patrick avait vu quand il disait que l'armure disparaissait et réapparaissait plus loin. Ce sont des « flashs » si puissants que la nuit ou lors d'une journée un peu sombre, ils créent un effet de découpage de l'image comme dans les discothèques. C'est très ingénieux pour perturber l'adversaire. Néanmoins, tout cela dépense probablement énormément d'énergie et je butte sur la capacité de si petites batteries à assurer l'alimentation de tous les modules.

- C'est parce qu'elles ne sont que très peu utilisées, confia Camille en se prenant au jeu. Les « strobos » et le calculateur embarqué passent toujours en priorité. L'exosquelette ne se met en route que si, justement, vous êtes blessé et seulement pour permettre d'évacuer. La recharge est assurée par les mouvements de votre propre corps qui

entraînent un genre de dynamo électronique. C'est pour cela que plus vous faites d'efforts et plus vos batteries sont pleines.
- Dans ce cas, c'est vous qui assurez la dépense physique supplémentaire en plus du combat. Ça doit être affreusement fatigant remarqua Anto passionné.
- C'est vrai ! Et comme on ne peut ingurgiter de la polenta en permanence pour refaire le plein, ajouta t-elle en plaisantant, mieux vaut être physiquement au top.
- Celles des chiens ne sont pas aussi sophistiquées ?
- Non ! Les améliorations viennent des bêtes elles-mêmes. Les modifications génétiques influent sur le physique et des implants au niveau du cortex cérébral permettent de leur donner des ordres.
- C'est curieux, remarqua Anto profitant des confidences. Je n'ai rien vu à leur sujet dans les catalogues « d'Indian. Corps. Inc. »
- Aucun risque en effet ! C'est... disons quelque chose de non homologué.
– Bien ! apprécia-t-il, satisfait de l'échange. Maintenant, parlons sérieusement: Qu'est-ce que le Gorgon ?
- Une légende toute récente ! Pas plus de trente ou quarante ans d'âge. Il est issu d'un livre de science fiction très intéressant, réservé aux adeptes du genre… Un roman, quoi ! C'est un personnage destructeur mais le plus original est qu'il fut énormément repris par les mangas Japonais dans les années qui suivirent la parution de l'ouvrage. Il est devenu un genre de super vilain représentant souvent le mal mais pas toujours pour de mauvaises causes. C'est aussi compliqué à expliquer que vos histoires de clans. Enfin, bref! Quand les ingénieurs eurent terminé le prototype, le côté piquant et brillant leur a immédiatement rappelé cet avatar et ils décidèrent de nommer le nouveau modèle ainsi. Voila pour le nom ! Les Japonais, surtout

dans l'île d'Hokkaido où ils organisent des combats sportifs, en sont très friands et…
- Attendez ! l'interrompit Anto soudain maussade. Je vais mieux formuler ma question ! Le nom me disait quelque chose et en cherchant sur Internet, j'y ai en effet trouvé le bouquin. J'ai eu un peu de mal à suivre mais j'ai bien compris ce qu'était le personnage des bandes dessinées. J'en connais également beaucoup sur l'armure qui porte ce nom comme vous avez pu le constater. La votre est gravée du numéro 00011. C'est donc l'une des premières générations de « combattant rapproché de type Gorgon ». Elle a visiblement reçu des modifications ultérieures pour l'amener à un standard proche des dernières sorties… soit ! Mais tout cela n'explique en rien la capacité destructrice dont vous fîtes preuve à Francardu ni pourquoi vos façons de guerroyer sont si proches du malfaisant décrit dans l'ouvrage. Le dossier de votre propre père est très complet et pourtant on n'y fait nullement état d'un tel goût pour le massacre... laissez-moi terminer ! J'ai aussi trouvé ceci en étudiant vos affaires…
Il tira alors de sa poche de chemise une petite ampoule verte qu'il déposa délicatement sur le pupitre. Camille eut un instinctif mouvement de recul. Les scellés du flacon étaient brisés !
- Vous n'avez pas essayez cela sur vous au moins ? s'affola la jeune femme en portant la main à sa bouche.
- Bien sûr que non ! Je vous parais sans doute un rien campagnard mais ne suis pas complètement idiot. Je l'ai simplement envoyée pour analyse auprès d'un ami. Il en résulte qu'il n'a pas été capable de déterminer la nature exacte de la substance, malgré son équipement très sophistiqué. C'est vraisemblablement une huile d'origine synthétique sortie d'un laboratoire militaire… peut-être une nouvelle maladie… Il a finalement procédé à des essais sur des souris qui se

sont entre-déchirées. Alors, je ne ris plus et je repose ma question : Qu'est-ce que votre Gorgon à vous, mademoiselle Balleras?

Le ton d'Anto montait comme sa nervosité. Camille assistait aux prémices d'une de ses terribles colères qui terrorisaient Dumé. Elle sentit la panique la gagner. Il est des secrets si lourds que l'on ne peut les partager. Son cerveau fonctionnait très vite pour inventer une échappatoire. Dans le regard plein de fureur dont ce petit homme la menaçait, l'évidence la frappa soudain. Il savait ! Max disait qu'il était de ces hommes avec qui on ne plaisantait pas. Anto disposait déjà de trop nombreux indices pour ne pas comprendre. Luttant contre l'envie de s'enfuir d'une pièce devenue trop exiguë pour sa vérité, elle ravala la boule qui lui serrait la gorge et d'une voix mal assurée renonça à tromper son nouveau seigneur.

- C'est une drogue ! souffla-t-elle honteuse. Une terrible drogue de synthèse qui libère tout ce que votre âme peut contenir de plus noir. Avec elle, plus de limites, plus de douleurs, aucun salut si ce n'est la mort elle-même.

Camille parla à s'en saouler, et pour la première fois, de son vice destructeur ; Du démon tapi quelque part dans son subconscient qui la dévorait et devenait maître de son corps un peu plus à chaque nouvelle injection. Elle dénonça cet être imaginaire et pourtant si réel, acteur de sa personnalité dédoublée. C'était un monstre guetteur, avide de la moindre faiblesse, où recevant son écot, il renaissait enfin pour assouvir le plus bas des instincts humains… Le meurtre !

- Y a t-il accoutumance ?

- En quelque sorte... Vous finissez par y prendre plaisir tant le sentiment de puissance devient prépondérant. Le plus difficile, ce sont les séquelles. Toutes ces nuits sans sommeil, ces horribles

cauchemars et la sensation qu'il vous observe sans arrêt et vous pousse vers la prochaine dose.
- Pourquoi en user si c'est si pénible ? s'étonna Anto, captivé par la révélation.
- Quand tout est perdu, le Gorgon sombre sait qu'il est ma seule issue pour vaincre et vivre encore un peu jusqu'au prochain combat.
- Je ne vous comprends pas, reprit l'homme plus calmement. Qui vous oblige à suivre cette si dangereuse voie ? Vous êtes jeune, jolie, quoiqu'un peu rapiécée, j'en conviens. Vous n'avez pas l'air bête et votre famille est tellement riche que n'importe quel autre choix vous serait aisé et vous rendrait probablement heureuse...
- Vous faites erreur ! J'ai choisi la facilité. J'étais douée physiquement et adulée pour mes résultats sportifs. Seulement après l'adolescence, mon corps a brusquement changé. Il devenait de plus en plus difficile de rester parmi les meilleurs, que ce soit en sport ou même à l'Académie militaire. C'est alors que j'ai rencontré le Gorgon. En fait c'est « Gwen » qui l'a créé lorsqu'elle travaillait comme chercheuse au début de sa carrière. C'est la « tronche » de la famille. Un génie perdu dans d'éternels calculs complexes depuis son plus jeune âge. Avec le recul, je pense que nous voulions toutes deux prouver notre valeur au « grand homme » sans qu'il intervienne. Sa quête à elle, c'était le super soldat… c'est vieux comme le monde… Sauf qu'elle a bien cru y parvenir. Nous avons toujours été très proche l'une de l'autre, sans doute de par notre faible différence d'âge. Cela impliquait le partage des confidences. Lorsque je lui ai confié mes angoisses, elle a commencé à me parler du produit sur lequel elle travaillait en dilettante dans le but de l'associer aux nouvelles armures que l'on venait de désigner « Gorgon ». C'était un jeu, Anto ! Nous nous perdions dans nos lectures de jeunes filles,

bercées de rêves de gloire et assoiffées de reconnaissance. Lorsque nous avons effectué le premier essai sur un rat de laboratoire et lâché celui-ci au milieu d'autres sciemment affamés, le résultat nous sembla faramineux. J'ai de suite voulu l'utiliser lors de mes patrouilles commando. Pour être honnête, ces expéditions me faisaient peur et mes supérieurs le voyaient bien. Ils tentaient tout pour me dégoûter et me renvoyer chez mon patron de père… sans doute en simple application des consignes… J'étais désignée à chaque sortie mais toujours encadrée par des vétérans. J'ai commencé à me piquer dès que ça tournait mal et que je perdais mes moyens pour ne plus penser qu'à sauver ma peau. Comme au Vietnam les soldats se « shootaient » pour oublier les risques. C'était un vrai don du ciel ! Je devenais une lionne, et de nouveau on me félicita pour mes résultats. L'attitude des commandants à mon égard changea du tout au tout. J'arrivais à contrôler ma fureur ou du moins à l'orienter vers l'ennemi. Dans ces bataillons sans armures, mes capacités étaient hors du commun mais pas anormales en comparaison de certains aînés. Quand le programme « Gorgon » arriva enfin à maturité, je n'hésitais pas une seconde à utiliser toutes les relations familiales. Comme mon cursus correspondait, on m'a finalement sélectionnée pour y participer. C'est là que mon démon a commencé à apparaître, petit à petit, puis de plus en plus. J'ai tenu quelques années en réussissant à alterner des périodes de sevrage et d'autres d'utilisations ponctuelles. Plus d'une fois mon nom fut porté au tableau des louanges. J'eus ainsi accès aux honneurs de l'arène. L'année dernière, lors d'une démonstration de combat rapproché pour vanter le matériel à un panel d'acheteurs éventuels, j'ai totalement perdu le contrôle. J'ai massacré quatre autres armures et leurs occupants pendant qu'on évacuait les clients du bunker de présentation. Après cette bavure, il

m'a fallu quitter l'armée. Gwenaëlle se rendit compte du danger en poussant les essais. Elle abandonna aussitôt le projet pour passer à autre chose. Je n'ai pas accepté ce retour à la médiocrité. Il me fut aisé, étant une Balleras, d'avoir accès aux labos pour y dérober le faible stock de drogue. Bien sûr, ma sœur comprit aussitôt l'origine du larcin. Alors, je l'ai apitoyée en plaidant l'accident. J'ai juré que je maîtrisais le Gorgon sombre et que j'en avais réellement besoin. Je ne pense pas qu'elle fût dupe du mal qui me tenaillait mais elle a fini par céder.

- Et elle n'a trouvé que notre île pour expédier son monstre ? commenta Anto ébahi.

- Disons qu'il nous a semblé opportun de m'éloigner des entreprises familiales pour quelque temps.

- Sacré cadeau ! Mais dites-moi ? Cette armure… pouvez-vous l'utiliser sans la drogue de votre sœur ?

- Tout à fait ! Et je suis plutôt habile à ce petit jeu mais avec l'injection, j'oublie tout ! L'utilisateur perd les sensations et le corps ne ressent plus la blessure que l'appareillage de bord prend en compte. Il se crée une réaction chimique qui puise au fond de vos réserves jusqu'à la moindre parcelle d'énergie. Francardu en est le meilleur exemple. Tant que le cœur bat, le Gorgon sombre combat ! Le réceptacle devient spectateur d'un film au ralenti. L'espace/temps semble le faire basculer dans une autre dimension et ses adversaires se déplacent si lentement qu'il devient un jeu d'enfant de frapper le premier. Attention ! Ceci n'est applicable qu'avec des personnes fortement entraînées. Dans le cas contraire, le tenant découvrirait la soif de tuer sans posséder les capacités de l'assouvir et il n'irait pas très loin. C'est valable également dans l'autre sens. Avec la drogue, sans l'armure, peut-être ferait-il du dégât mais son corps serait vite

touché à un niveau vital.
- Si j'ai bien compris, le Gorgon psychologique se bat contre ses ennemis déclarés tant qu'il en a, mais lorsqu'il n'en trouve plus, il s'en prend alors à quiconque passe à sa portée ! C'est ça ?
- Hélas, oui !
- Alors pourquoi n'affronte-t-il pas les chiens ?
- C'est la dernière parade inventée par « Gwen » pour canaliser son hallucinogène ! Les armures sortant « d'Indian. Corps. inc » émettent toutes une faible radiation caractéristique. La drogue réagit mal au contact, ou du moins à la proximité immédiate de ce rayonnement. Il provoque, selon les cas et le niveau d'adrénaline, un malaise, voire une violente impression de recevoir une décharge électrique qui vous dissuade d'attaquer. Gwen a également mis au point, des gélules que je dois récupérer dans le paquet attendu. Après absorption, elles émettent un signal protecteur similaire. Le Gorgon sombre n'est alors pas content du tout, mais il ne peut vous approcher. Cela doit protéger les troupes pour lesquelles il combat et nous en avons en grosse quantité mais lorsqu'il ne trouve plus d'adversaires, il vous échappe, en effet, et s'en prend éventuellement à des civils.
- L'effet dure-t-il longtemps ? s'enquit Anto ne cachant plus son vif intérêt.
- Concernant les chiens, le produit leur est directement injecté et comme la quantité n'influe en rien selon l'effort, disons près d'une heure. Après, ils passent en mode combat normal et redeviennent contrôlables. Chez l'humain en armure, le problème est différent. Vous remplissez une seringue interne et n'envoyez pas le fluide directement par injection dans l'épiderme. Le choc serait trop brutal pour un intellect développé. C'est le calculateur de bord qui commande la diffusion dans votre sang au fur et à mesure de la

baisse de puissance du corps et ce, jusqu'à la fin de la dose. Donc, si le combat est difficile, la tutelle se dissipe rapidement… environ trente à quarante cinq minutes… mais si les ennemis sont peu nombreux ou inexpérimentés, alors l'effet devient très long.

Anto resta plongé dans ses pensées un interminable moment. Camille ne trouvait plus rien à ajouter. Elle attendait le verdict avec anxiété.

- Mademoiselle Balleras! déclara-t-il enfin doctement. Puisque cette fois-ci nous parlons franchement, je vais vous dire comment je vois les choses. Dans votre paquetage, vous ne trouverez nulle trace de la vingtaine de cylindres qui y étaient stockés. J'ai la drogue ! Et en d'autres circonstances, je l'aurais détruite, non sans prévenir Claude de votre vice. Néanmoins, je ne peux m'empêcher de songer que la présence du Gorgon sombre vous a permis de préserver la vie de nos jeunes camarades dans le Cortenais. En ces temps troublés, qui peut prédire le lendemain ? Alors, je vais garder ces dangereuses fioles mais soyons clairs ! Je prends le contrôle de leur utilisation car il est hors de question de vous laisser courir sur la lande en mettant tout à feu et à sang.

- C'est une lourde responsabilité, Anto ! Songez que si vous faites la moindre erreur, vous aurez du mal à vivre avec cela sur la conscience.

- Oh ! J'ai très bien compris et espère de tout cœur ne jamais avoir à regretter ma décision, mais j'ai vu le résultat sur vous-même, et je doute que vous soyez en mesure de vous retenir de l'utiliser à la moindre anicroche. Si ce n'est l'ennemi, c'est cette drogue qui vous tuera d'épuisement un jour prochain.

L'homme était lucide. Il n'osait se défaire d'une arme si précieuse tout en comprenant la délicatesse de sa mise en œuvre. Camille perçut le ton de commandement qu'elle connaissait bien dans la hiérarchie militaire, et bon soldat, elle se résolut à la soumission.

- Bien, Anto ! admit-elle tristement. Comme vous voudrez !

- Bon ! Et si nous jetions un œil à la localisation de notre recherche ?

Voyons ce que le génie de votre famille nous a envoyé, déclara-t-il aussitôt d'un ton plus léger.

Ensemble, ils se rapprochèrent de l'ordinateur et découvrirent le message décodé. « Allons bon ! pesta Camille. Une énigme ! C'est du Gwenaëlle toute crachée ! J'espère que nous n'aurons pas à la contacter pour la résoudre. »

Sur l'écran, une simple phrase apparaissait: « Par six brasses dans le gris, bien protégé du feu dans sa gangue, à l'abri de tout repérage ». Il s'ensuivait une longitude de neuf degrés vingt minutes, mais pas de latitude.

- Cela vous évoque-t-il quelque chose, Anto ?

- Pas vraiment, mais avec la longitude nous allons déjà regarder sur les cartes, répondit-il, tout excité par le défi.

Il déplia aussitôt un grand planisphère par-dessus le vrac qui encombrait son bureau et traça du majeur la ligne imaginaire.

- Voilà ! Si on limite à l'île et ses alentours cela nous confine à la partie ouest, du côté où nous sommes actuellement. Considérons que « six brasses » est une profondeur d'environ onze mètres en unités anglaises… vu que vous les utilisez encore beaucoup dans les ex-colonies britanniques… Ça donnerait dans le Cap Corse, au Nord, ou dans les bouches de Bonifacio, plein Sud.

- Est-ce vraiment une profondeur marine ? douta Camille. « Six Brasses dans le gris » pourraient tout aussi bien être sous terre ou dans un lac d'eau douce.

- En théorie, c’est exact ! Limitons-nous néanmoins à la mer, puisque c'est un sous-marin qui l'a amené. La longitude indiquée nous entraînerait beaucoup trop loin à l'intérieur des terres.

- D'accord ! Mais pourquoi sous l'eau et protégé du feu en même temps ?

- Peut-être l'endroit a-t-il un nom s'y rapportant, un lieu-dit, une faille ou un rocher affleurant…
- Et pour la partie concernant le repérage ?
- Là, je ne vois pas, mais nous allons commencer par fouiner dans toutes mes cartes marines et celles du littoral pour trouver un nom évoquant le feu et les mots gris ou repérage !

Jusque tard dans la nuit, les deux nouveaux associés cherchèrent et cherchèrent encore, mais malgré quelques pistes très vite abandonnées, la solution les fuyait désespérément. Dumenica les attendit pour dîner en pure perte. Elle se désola du manque de respect pour sa cuisine et finit par leur monter le repas. « Voilà ! Sauvages que vous êtes ! geignit-elle en entrant avec le plateau. »
Camille s'étira pour bailler sans retenue.
- Rien de rien ! Gwenaëlle exagère ! s'énerva-t-elle comme pour se réveiller. Nous sommes en guerre et elle s'amuse avec nous !
- Le mieux est d'aller dormir, décréta Anto déçu. Demain, peut-être y verrons nous plus clair. Je ne peux croire que ce soit si compliqué. Tenez ! Pour vous changer les idées, je vais vous montrer autre chose. Venez avec moi ! l'invita-t-il en se levant aussi sec du tabouret.
Elle le suivit jusqu'à la chambre attenante qui lui avait parut si vide lors de sa première effraction. Anto posa la main sur la poignée de porte, mais attendit un peu en regardant sa compagne, un léger sourire aux lèvres. Il ménageait le suspens, et attisait ainsi la curiosité naturelle de la jeune femme.
- Attention! Ça va vous faire un choc, assura-t-il, sûr de son effet. Il ouvrit brusquement pour laisser apparaître, au fond de la pièce juste dans l'axe, l'armure du Gorgon numéro onze. Elle se présentait

assemblée debout, comme accrochée au portemanteau.
- Mais ! Qu'avez-vous fabriqué avec mon armure ? s'offusqua la fille en se précipitant pour l'inspecter. Elle est affreuse ainsi colorée en blanc sale !
- Je l'ai réparée avec le kit prévu à cet effet qui était dans vos bagages, rétorqua Anto troublé par la réaction négative. Elle avait quelques trous, et j'en ai profité pour la repeindre.
- Ahhh ! Ça ! Je vois que vous l'avez repeinte mais avec quoi ? Elle est pleine de coulures et c'est franchement infect !
- Ben ! Heu ! Je l'ai maquillée au rouleau avec de l'ancienne laque automobile qui restait dans le garage de Tony. J'ai teinté la partie souple avec du cirage blanc. Rien d'autre ne tenait ! A la vérité, je n'avais que ça sous la main, mais j'ai bien fait attention à ne pas boucher les trous des sondes… Regardez ! Je me suis appliqué pour le masque, ajouta-t-il pour se dédouaner.
- Encore heureux ! explosa Camille. Mais pourquoi ? Elle ne fera plus peur à personne ! Les gens vont s'en moquer !
Anto partit d'un franc rire.
- Ah ! Ah ! Ah ! Détrompez-vous ! Elle va effrayer la région et bien plus encore. Peut-être même fera-t-elle trembler toute l'île et Al Aredi en aura des cauchemars ! C'est à force d'entendre les fables de Max que l'idée m'est venue. La légende du Gorgon ne veut rien dire ici. Par contre, il en est d'autres beaucoup plus intéressantes et incluses de longue date dans l'imagerie populaire insulaire. Laissez-moi donc vous présenter : La Dame blanche… Version Anto Vallone !
Camille resta interloquée. « La Dame blanche, bien sûr ! » Quelqu'un lui en avait parlé la veille de la mort de Pasquale. L'idée était tout simplement géniale. Par contre la réalisation l'enthousiasmait

beaucoup moins. Par respect pour l'impitoyable Gorgon, elle aurait préféré s'en charger en prenant son temps.
- Blanche, blanche, contesta-t-elle en bougonnant. Disons grise « beurk » tout au plus !
- Trop blanche, elle devenait une cible facile, se défendit-il. Et puis, elle fera tout à fait l'affaire pour l'effet que j'en attends... Non, n'y touchez pas, ce n'est pas sec ! Heu! J'espère d'ailleurs que ma barbouille va finir par sécher…
- Vous n'avez pas utilisé une de ses cochonneries de vieilles peintures haute température à l'amiante au moins, ou quelque chose dans le genre ? Ces produits chimiques me filent des boutons partout et les « sensors » réagissent très mal aux particules.
Anto se figea brusquement. Les yeux dans le vague, le teint blême, il ne répondait plus.
- Oh ! Anto ! Ça ne va pas ? s'inquiéta Camille en claquant des doigts devant ses yeux. Il y a un problème ?
- Mais quel idiot je suis ! Quel idiot ! s'exclama-t-il, la faisant sursauter. Comment puis-je être si bête ?
- Ohé ! Y'a quelqu'un là dedans ? Vous m'affranchissez, parce que je ne vous suis plus. Est-ce la peinture ?
- Mais non, c'est l'énigme ! répondit-il joyeusement. Je sais ce qu'a voulu dire votre maligne de sœur... Etes-vous certaine qu'elle n'a jamais mis les pieds en Corse auparavant ?
- Pas autant que je sache !
- Et bien, je peux vous dire qu'elle connaît la région ou est rudement bien renseignée. J'aurais dû comprendre de suite !
- Cela vous dérangerait beaucoup de m'inclure dans vos réflexions ? Je nage totalement !
- Le lieu que nous cherchons, c'est Nonza, dans le Cap corse !

- Pourriez-vous développer pour la pauvre béotienne que je suis ? s'exaspéra la jeune femme.
Anto semblait saisi d'une nouvelle frénésie. Il tenait Camille par les bras et riait de plus belle en la secouant.
- C'est Nonza ! C'est Nonza ! Mais bien sur que c'est Nonza ! Ça ne peut être nulle part ailleurs. C'est un village, un peu après Saint-Florent, en remontant dans le Cap. Il y a très longtemps, on y exploitait des carrières d'amiante en si grosse quantité que les déchets étaient rejetés à la mer. La plage est grise des galets de métal brut qui la recouvrent. Quand vous êtes sous l'eau, si vous laissez tomber un bloc sur un autre, il se crée un bruit sec comme une détonation. Un détecteur ne pourrait en aucun cas déceler les containers en aluminium au milieu de cette masse. Avec la longitude, le lieu à visiter ne fait guère plus de cinq cent mètres de long. Nous allons tomber dessus sans l'ombre d'un doute. Quelle petite futée !
Camille était impressionnée par la vitesse à laquelle Anto associait les idées.
- Bon sang ! s'exclama-t-elle à son tour. Vous avez raison, tout correspond ! La profondeur en mer; la gangue anti-feu d'amiante; la couleur et le problème de repérage. Ne connaissant pas l'île, je n'avais aucune chance de trouver.
- Oui, mais votre soeur savait très bien que votre contact la connaîtrait en tant que natif.
- Bon, et alors maintenant, quelle est la suite ? s'enquit-elle contaminée par la ferveur du chef corse.
- Dès demain, nous récupérerons le reste de votre équipement à la ferme, et je passerai des consignes pour que l'on tienne prêt le bateau à Porto pour la journée suivante. Nous nous lançons dans la chasse au trésor et irons par la mer. Cela sera plus rapide et très discret !

Vous verrez ainsi un autre aspect de la région. Lorsque vous mesurerez la nature exacte de ce joyau qu'est la Corse, je gage que vos paradis artificiels, dont votre Gorgon sombre est issu, vous paraîtront beaucoup moins attrayants. Vous ne partirez plus jamais sans un pincement au cœur au souvenir de ma terre. Peut-être comprendrez-vous aussi, pourquoi votre père, après vingt ans d'absence ainsi que votre grande sœur, continuent à nous soutenir.
- Parce que Gaëlle fait partie du complot ?
- Ah ! Ah ! Ah ! Jeune naïve ! Mieux que cela : Elle est la base de tout ! Inutile de vous cacher plus avant que votre aînée, mieux encore que Claude, est notre Gorgon caché dans l'ombre. Le « deus ex machina » ayant concocté la trame. Elle reste, certes, peu bruyante mais, ô combien efficace, puisqu'elle a réussi à l'insu de tous à avancer ses pions, moi y compris, là où elle le voulait.
- La garce ! s'offusqua Camille outrée. Elle m'a roulée dans la farine de châtaigne comme une idiote.
- Et comment ! Mais n'oubliez pas qu'elle est la seule qui connaît réellement la Corse pour y avoir vécu. Seulement, comme avec tous les bons politiciens, vous aurez du mal à la coincer ou à lui faire reconnaître son implication.
- Je n'en doute pas un instant !
- Allez, jeune fille, au lit ! Les deux prochaines journées s'annoncent chargées.

Pour la première fois depuis bien longtemps, Camille s'écroula du sommeil du juste, comme allégée d'avoir enfin su partager son fantôme personnel. Oh ! Le Gorgon sombre était bien là, caché dans les méandres de son esprit. Il saurait profiter des turpitudes à venir pour reprendre le cours de sa démoniaque passion. Cependant,

terrassé par la forte personnalité d'Anto, il dormait lui aussi...

U TRADITORE

Cette balade en mer représentait du pur bonheur pour Camille. Allongée sur la plage avant du petit chalutier, elle n'avait cure des effluves de poissons nauséabonds qui émanaient du ponton de bois souillé. La jeune femme savourait la caresse du soleil sur sa peau en compagnie de ses deux boxers au repos. Il faisait pourtant trop chaud d'après Anto, en cette fin de printemps, et le sieur n'appréciait pas vraiment la température. C'était drôle ! Pour Camille, une trentaine de degrés ne représentait jamais qu'une belle journée hivernale à Karachi, et son organisme s'en accommodait parfaitement. La proue plongeait doucement dans l'onde souple en décollant un crachin rafraîchissant du meilleur goût lors de la vague suivante. Le chant de l'antique diesel, nourrit au carburant végétal, n'était gâché que par les épaisses volutes de fumée grasse qui retombaient en une fine pellicule de suie. Sur leur droite, la côte resplendissait. Les calanques écorchées de rouge s'élevaient en remparts infranchissables, crevés d'une multitude de petites criques à l'accès limité aux bateaux de très faible tonnage. Sous les vents dominants, l'ancienne réserve de Scandola, du temps des Français, se moquait bien des affres de la politique insulaire. Elle étalait fièrement sa beauté sauvage depuis des temps immémoriaux. Seule l'érosion infligée par l'océan tentait vainement d'altérer sa splendeur. Une vie humaine devait tout au plus représenter un dixième de seconde pour celle qui côtoyait l'éternité.

Camille se serait volontiers laissée gagner par l'agréable torpeur qui l'envahissait, si ses sens lui en avaient laissé le droit mais, ce matin-là à l'embarcadère de Porto, un profond malaise s'était emparé d'elle. Le chargement, pourtant effectué avant l'aube, avait attiré beaucoup trop de curieux à son goût. Anto, si prudent, ne s'était lui-même pas attendu à tant d'observateurs. Les boxers, tapis dans leur caisse en mode « stand by », n'avaient pas émis le moindre bruit mais les colis étaient trop nombreux pour une simple pêche. Tandis que le Corse voulait voyager léger, elle s'était clairement refusée à se séparer de son équipement, arguant le peu de chance qu'elle aurait de repasser le chercher. En y réfléchissant, elle aurait dû s'abstenir d'un caprice ridicule et restreindre de nouveau ses prétentions. Certains paquets, comme le « Norogaïev », s'avèreraient assurément totalement inutiles…

Son instinct la tenait donc éveillée, et tout en savourant l'excursion, elle gardait un œil sur l'horizon et surtout sur le bonhomme qui officiait comme capitaine du bateau lavoir. Ce Matéo, bien que présenté comme un ami très cher du « Seigneur de la fougère » ne lui disait rien qui vaille. Il avait le regard fuyant et un courant d'antipathie s'était immédiatement instauré entre eux. Anto avait relégué ses craintes aux oubliettes devant un passé commun qui remontait à l'enfance. Camille le trouvait cependant bien trop nerveux pour ne déceler anguille sous roche. Dans le meilleur des cas elle se trompait, ce qui lui arrivait assez rarement. Dans l'éventualité du pire, le trublion ne survivrait pas bien longtemps. Elle ne se séparait plus du petit sac où reposait son arme. Il était difficile d'arborer le holster en bandoulière par-dessus le minuscule maillot de bain « une pièce » qui peinait tant à cacher l'étendue de ses cicatrices. L'homme semblait décidément glauque. Peu propre sur lui

et de toute petite taille, il tenait le cap à la barre franche qui remplaçait la roue originelle au mécanisme hors service, tout en échangeant des plaisanteries douteuses avec Anto. Son haleine sentait la vinasse bon marché, et ses cheveux, décolorés par le sel et le soleil, complétaient son air de souillon et augmentaient le dégoût de la jeune femme.

- Oh ! Camille ! Appela Anto. Venez voir dans la cale ! Laissez vos bêtes sur le pont, Le matériel est fragile.

- Oui Anto ? répondit-elle en s'approchant pour le rejoindre.

Elle descendit à sa suite l'étroite échelle et croisa un furtif regard concupiscent de la lavette assise à l'arrière. « tant qu'il me regarde les fesses, il ne songe pas à déconner » pensa-t-elle toujours sur la défensive. En bas, la guerrière découvrit un agencement technique bien loin de celui d'une embarcation dédiée à la pêche. Anto n'était pas peu fier de présenter le tabernacle. Un émetteur satellitaire trônait sur une grossière étagère encadrée de divers appareils d'écoutes et de repérage. Elle reconnut le radar de surface, un sondeur et une balise « Galileo ». Un ordinateur portable, de faible capacité, reliait toutes ces unités. L'installation apparaissait sommaire mais assemblée par un connaisseur dont le but certain avait été le gain de place dans cet espace limité. Sur le sol, elle trouva entassées en vrac ses propres affaires ainsi que du matériel de plongée sous-marine, dont un minuscule compresseur de marque italienne. Pour accéder au clavier, il ne s'offrait d'autre choix que d'enjamber prudemment, en prenant garde de ne rien bousculer.

- Voilà ! dit Anto. Lorsque je suis sur cette côte, c'est de là que j'envoie et récupère les informations. Matéo part en pêche en haute mer, et pendant qu'il lâche le filet, je travaille à la lumière artificielle. Ceci ressemble à du « bidouillage », et c'en est ! Mais ça fonctionne

très bien et avec une certaine facilité d'entretien.
- Ça ne sent pas la rose ! lâcha-t-elle en se pinçant les narines.
- Je vous l'accorde, et peut-être est-ce pour cela que les vilains n'y mettent jamais le nez. Je vais tout activer pour vérifier que nous sommes seuls sur la piste. Je ne suis pas trop persuadé des raisons de votre animosité vis-à-vis de mon vieux pote mais il y avait quelques visages inconnus ce matin lors du départ. On n'est jamais trop prudent…

Camille ne se trouvait pas à son aise en appui sur une jambe, calée entre la boîte du Norogaïev et une bouteille de plongée. Elle devait se tenir voûtée, tant le plafond était bas, et prenait garde de ne taper du front contre l'ampoule brûlante qui distribuait la lumière blafarde. Par respect pour Anto et ses jouets, elle s'abstint d'une réflexion désobligeante supplémentaire et fit mine de s'intéresser. Ses pensées revenaient sans cesse au doute qui la rongeait quant au pilote au-dessus de leurs têtes.
- Pas de grosses unités en vue, exceptés quelques autres pêcheurs qui suivent un cap différent, commenta Anto absorbé par l'image sur l'écran. Nous prenons actuellement plein Nord pour éviter Calvi et la flotte de Stefano. Notre quête ne se trouverait certes pas simplifiée s'il lui prenait l'envie de nous chaperonner avec une douzaine de voiliers. Ah ! Là, par contre, voilà qui est plus intéressant, ajouta-t-il en indiquant du doigt des points de couleur différente. La menace vient des airs ! Enfin, c'est juste une éventualité. La présence de ces deux corbeaux dans le coin est inhabituelle. Vu le faible signal, c'est un genre d'Ultra Léger Motorisé d'observation. Bah ! Ça ne veut trop rien dire. Nous n'avons aucune certitude que ces vols nous soient dédiés. Par contre, ils appartiennent obligatoirement à l'aviation d'Al Aredi puisqu'il est le seul à en posséder une.

- Et alors ? demanda Camille d'une voix nasillarde pour lui faire comprendre qu'elle préférait sortir à l'air libre.
- Continuons comme prévu ! Il nous reste plus de quatre heures de navigation avant Nonza. Êtes-vous toujours décidée à descendre au fond ?
- Pas de problème, Anto ! J'ai l'habitude et au moins ici, pas de risque de tomber nez à nez avec un grand requin blanc !
- Faites tout de même attention au courant qui est très fort à cet endroit, reprit-il visiblement inquiet. Nous chercherons d'abord au sondeur pour repérer la ligne des onze mètres. Elle doit être à peu près égale partout car le tombant descend de suite très sec, quelques mètres seulement après la plage. La mer est souvent agitée dans le coin et on déplore de multiples disparitions. J'ose espérer qu'un solide système d'ancrage est prévu pour les containers. Dans le cas contraire, ils ne nous auront pas attendu pour foutre le camp…

Sur le site, les aventuriers s'octroyèrent un léger encas et firent le point avant de commencer les recherches. Camille jetait un morceau de chaque aliment aux chiens avant d'elle-même consommer. Les dogues bavaient abondamment. Matéo s'amusa du manège, l'attribuant au compte d'une quelconque lubie féminine.
- Vous allez continuer à les nourrir petit à petit ces pauvres bêtes ? se moqua-t-il entre deux bouchées. Regardez comme elles ont l'air malheureuses de vos miettes ! Et vous-même ? Mangez donc un peu ! Vous n'allez pas plonger le ventre vide? Trop ou trop peu, c'est jamais bon !
- Ne vous inquiétez pas pour moi, Matéo ! J'ai un appétit d'oiseau alors je mange doucement pour éviter d'être malade, répondit-elle avec un sourire de circonstance.

Anto, qui la connaissait mieux, s'étonna de la voir pinailler ainsi sur la nourriture mais garda la remarque pour lui-même. « Regarde-la » pensa-t-il. Quant elle a une idée, celle-ci, c'est quelqu'un ! Je suis sûr qu'elle teste la nourriture en premier lieu sur les chiens. Mon vieux Matéo, je ne sais pas ce que tu lui as fait mais elle ne peut pas t'encadrer…

Le chalutier se dandinait en prenant garde de ne pas dériver trop près de la côte. Il arpentait, moteur au ralenti, la façade maritime devant la longue plage de Nonza.

- Matéo ! Là, c'est bien ! Tiens ce cap en compensant le courant. Nous sommes « pile poil » aux onze mètres d'après la sonde, cria Anto depuis la cale. Cela nous place terriblement près des rochers !

- T'en fais pas ! l'assura Matéo. C'est de la brioche !

- Regardez, Camille ! lui montra le chef Corse sur le graphique de l'imprimante. Le tracé indique les deux fois où nous sommes passés. Voilà la ligne des onze mètres, entrecoupée à cet endroit d'une remontée à neuf pendant quelques secondes. Si ce que nous cherchons est ici, vous ne pouvez pas passer sans le voir, même avec cette mer troublée par le ressac. Equipez-vous, nous allons mouiller sur le site !

Dans l'eau sombre, la jeune femme descendit calmement le long de la chaîne de l'ancre. La vision se trouvait réduite à moins d'un mètre. Elle palmait, l'œil rivé sur son profondimètre. Quelques brasses suffirent à prendre contact avec le champ de galets ronds et gris qui tapissaient le fond. Le courant était en effet, comme l'avait prévu Anto, très violent. Elle dut nager en aveugle, le nez collé sur le cadran de l'indicateur pour progresser en s'accrochant aux pierres vers le lieu désigné. Anto, resté en surface, égrenait anxieusement les minutes en brûlant cigarette sur cigarette…

- Ah ! Enfin ! s'exclama-t-il en la voyant émerger au bout d'une quarantaine de minutes. J'ai cru que vous y preniez goût ! Voilà un moment que l'on vous suit à la « bubulle » et que vous restez plantée dans le même coin. Je commençais à craindre que quelque beau triton ne vous ait fait sienne. Alors, résultat des courses ? demanda-t-il, en attrapant la lourde bouteille tandis qu'elle se hissait à bord.

- C'est gagné, Anto ! annonça-t-elle tout sourire. Les Russes ont fait du bon boulot ! Ils ont foré profond pour caler les supports amovibles des containers. Cela sera un jeu d'enfant de les récupérer, y compris de nuit si on repère le point précis au Galiléo. De plus, la remontée et le transport seront aisés. C'est pour cette raison que j'ai été si longue. A tâtons, j'ai fini par repérer les poignées de décompression. Je connais ces modèles. Ils disposent d'un système de bouteilles d'hélium qui gonflent des baudruches. Normalement, ils sont assez puissants pour soulever la charge de terre, de quelques centimètres, permettant le tractage sous peu d'efforts.

- Ouf ! C'est très bon tout ça ! Allez, j'ouvre une bonne bouteille de vin de Patrimonio ! Une pareille occasion se doit d’être fêtée. Hein !

Matéo !
- Tu l'as dit ! Envoie la « boutanche », mon gaillard ! apprécia ce dernier égrillard.

Une fois dégagée de la combinaison de plongée, Camille vint s'asseoir sur le banc du barreur, juste en face des deux hommes qui trinquaient déjà. Elle se baissa pour attraper une pomme dans le cageot à provisions calé sous la petite table de bois et installé là pour l'évènement. Elle regardait la paire d'amis se réjouir de la trouvaille et se souvint d'un coup des chiens. « Kerou, Bao ! Venez mes tout beaux ! » lança-t-elle à leur attention. Les deux boxers rappliquèrent du pont avant vers la poupe où se tenaient les humains. Elle extirpa de son sac une de ses dagues, et entreprit de tailler des quartiers qu'elle leur lança négligemment.
- Peuh ! Ça va pas leur caler la dent creuse, ça ! se moqua Matéo. Attendez ! J'ai mieux pour eux dans la cambuse. Quand j'ai vu ces deux morceaux dans leur boîte, à Porto, j'ai pensé qu'un présent serait bien vu pour se les mettre dans la poche. Il y a, dans le « frigo », une paire de gros steaks bien épais qui feront autrement mieux leur affaire. Pendant qu'il s'en allait récupérer la pitance des mastiffs, Anto se rapprocha de Camille pour lui offrir un verre de vin.
- Trinquons à notre réussite ! proposa-t-il en choquant les verres.
- En souhaitant que cela dure ! ajouta Camille en répondant à l'invite.

Au bout de quelques minutes à converser, Anto parut soudain s'assombrir. « Mais, que fait Matéo ? s'inquiéta-t-il. Il court après la viande ou quoi ? Attendez-moi deux secondes, je reviens ! »

Camille croquait enfin sa pomme lorsqu'un tumulte s'éleva de la cabine. Matéo fut éjecté du carré jusqu'à ses pieds, suivit d'un Anto fou furieux qui se jeta sur lui pour le relever par le col. Il serrait

hardiment !
- Que faisais-tu avec ce truc ? Hein ! Matéo, réponds ! rugit le chef corse.
- Maiiis rien, je te jure! bégaya l'autre.
- Alors, à quoi sert ce petit « biper » ? *Lasciacorre* ! Parle ou je t'étripe !

Camille ramassa l'instrument tombé à terre et calma les chiens qui grognaient devant l'esclandre. « Tout doux, vous deux ! ordonna-t-elle avant de donner son avis ».
- C'est un localisateur, un modèle courant ! Tu l'actives et il guide le propriétaire jusqu'à toi. Vous êtes arrivé à temps car il n'est pas en fonctionnement, sinon il clignoterait ! Il semble que quelqu'un aimerait bien nous souffler le « trésor » sans se crever à chercher lui-même. Voulez-vous que je me charge de votre collègue ?

Anto était la fureur incarnée ! Sa proie touchait à peine terre lorsqu'il la projeta violemment sur la banquette, tout près de Camille. Celle-ci n'y prêta aucune attention et resta calmement assise à déguster son fruit.
- Restez en dehors de cela! siffla-t-il farouche. Et toi, crache le morceau vite fait avant que je m'énerve pour de bon !
- Arrête, Anto, Arrête ! Je te dis que ce n'est pas à moi ! Je l'ai trouvé dans la cabine !
- Foutaises ! Eructa Vallone.
- Non ! Ne me cogne pas ! On se connaît depuis trop longtemps, Anto ! Qui vas-tu croire ? Ton ami de toujours ou cette sale gamine ?
- Je ne supporterai pas que tu me prennes pour un âne ! Je veux savoir pourquoi ! Pourquoi ! Pourquoi !

Et il frappa, frappa et frappa encore, sur la face puis sur les bras qui tentaient de se protéger.

- Je te jure ! se défendit Matéo entre deux coups. Je te jure ! Arrête !

Camille lança son trognon par dessus bord et attrapa une autre pomme pour la croquer à belles dents. Quelque part, la scène l'amusait plutôt. Après tout, elle avait mis en garde Anto, combien cette larve était malsaine. Le cogneur ruisselait de transpiration. Il ne savait plus où taper pour se calmer. Lorsque la tension nerveuse sembla sur le point de retomber, l'escogriffe n'était plus que plaies et bosses des pieds à la tête. Il geignait, recroquevillé en position fœtale sur le banc obligeant Camille à se tasser un peu sur son extrémité.

- Faites en ce que bon vous semblera, Camille ! Moi, j'y renonce, dit Anto essoufflé. Putain ! Ce n'est pas possible, pas toi Matéo !

Comme un ressort trop bandé obtenant libération, l'action de la jeune femme fut si vive qu'il en resta stupéfait et sa colère s'évapora instantanément. Camille cala la pomme dans sa bouche et se leva face au pleurnicheur. En un éclair, elle lui saisit la main gauche pour l'immobiliser sur le banc de bois où elle planta dans l'élan la pointe de la lame noire au ras de l'extrémité de l'auriculaire du pêcheur qui tentait de résister. Faisant brusquement abattant, elle sectionna la dernière phalange !

- Elle est folle ! Elle est folle ! hurla l'homme qui refusait d'y croire. Regarde ! Elle m'a coupé le doigt ! La salope ! La salope !

Camille relâcha sa prise pour recueillir le minuscule moignon détaché et le jeter aux chiens qui se ruèrent pour s'en repaître.

- Fais quelque chose, Anto ! Elle est folle, je te dis ! hurla de plus belle le patron pêcheur. Oh ! Bonne mère !

La mâchoire toujours bloquée par la douceur, la fille se baissa sur son sac pour y ranger sa lame et en extraire le « magnum ». Aussitôt, elle assena un coup sec du canon sur le sourcil de l'hystérique, lui

éclatant l'arcade. Le sang coulait à gros bouillons et aveuglait Matéo. Elle fit taire la bouche hurlante en y forçant le long tube, explosant les dents au passage de l'acier trempé. Anto n'avait pas eu le temps de réagir. Elle se tourna alors vers lui pour faire signe de l'index de la laisser continuer. Enfin, de sa main libre, elle retira la succulente friandise qui la gardait muette et en fit don à Kerou, grand perdant attristé de la course au dé de chair.

- Maintenant, écoute-moi bien grand fou ! menaça-t-elle sa victime. Ou tu craches gentiment ce que le monsieur veut savoir, en même temps que tes « ratiches », ou je te file à bouffer à mes potes, morceau par morceau !

Les « baveux » semblaient préférer la seconde solution. Ils trépignaient en ayant du mal à tenir assis et se pourléchaient les babines. Malgré son remords naissant envers son ex-compagnon d'armes, Anto préféra entrer dans le jeu de la guerrière blonde.

- Parle Matéo! lui intima-t-il à nouveau. La demoiselle ne plaisante pas ! Elle va se faire un sac à main avec ta peau et peu m'importe !

Le supplicié acquiesça d'un battement de paupières. Il luttait contre l'arme qui l'envahissait jusqu'à la glotte. Le révolver l'effrayait pourtant bien moins que le rictus mauvais qu'arborait Camille, impatiente de continuer à attendrir la viande pour ses deux monstres tremblants de gourmandise. Anto lui posa la main sur l'épaule en signe d'apaisement. Elle prit le parti d'obtempérer et s'assit à nouveau, son arme calée sur les genoux. La jeune femme paraissait d'un calme inquiétant. Elle attaqua une troisième pomme devant les chiens qui glapissaient d'envie. Quand le seigneur caressa les cheveux gras de Matéo pour le calmer, la loque devint loquace…

- J'avais pas le choix ! susurra-t-il entre deux lourds sanglots. Ils me sont tombés dessus voilà dix jours et savaient très bien ce qu'ils

cherchaient. Ils m'ont menacé de s'en prendre aux miens en décrivant les sévices qu'ils infligeraient à ma plus jeune fille. Ils savaient, pour la livraison, et voulaient faire d'une pierre deux coups en te prenant la main dans le sac. Ils sont partout à Porto, répandus comme la misère sur le pauvre monde. Ils guettent notre retour…
- Qui s'est présenté ? interrogea doucement Anto.
- Les Vincensini ! Le père et les trois fils... mais ils ont reçu du monde pour la curée. T'es grillé sur place ! Dès qu'on touchera l'appontage, ils nous tomberont dessus !
- Si tu avais prévenu, j'aurai pu te faire évacuer avec la famille… au besoin hors de l'île… Tu sais que j'ai des contacts, nous en avons assez parlé.
- Non, Anto ! J'étais surveillé comme le lait sur le feu. Alors, j'ai gagné du temps comme j'ai pu en espérant un miracle… sans doute que tu ne viennes pas… Mais tu es venu ! Bah ! C'est mieux que tu saches. Je n'aurais pas pu vivre avec ça sur le cœur. Dispose de moi comme tu l'entendras mais en souvenir de ce que nous avons vécu, essaie de faire quelque chose pour les miens !
- Nous verrons ! Le tout est d'abord de se sortir de cette histoire. Je vais te faire un pansement. Tu ne mourras pas d'un petit bout en moins. Reprends la barre et mets le cap plein Nord avec ta barcasse. Ils veulent repérer la livraison et bien nous allons leur donner l'occasion de chercher un moment…

Quelques minutes plus tard, Matéo, écrasé sur son siège, se bourrait de cachets antidouleur. Camille était passée à la pointe du bateau. Elle attendait Anto qui ne tarda pas à la rejoindre.
- Qu'en pensez-vous, Camille ? demanda-t-il pour le principe.
- Les pommes sont bonnes ! répondit-elle, éludant ainsi la question.

- Ne le prenez pas mal mais je trouve vos réactions un peu extrêmes et pour tout dire brutales. Je connais Matéo depuis très longtemps et ne m'imagine guère apprendre à ses enfants que j'ai dû me débarrasser du père. Je sais que j'ai moi-même perdu mon calme mais j'aimerais, puisque notre coopération doit durer quelque temps, que vous soyez plus modérée. J'ai une certaine réputation que je tiens à conserver d'autant plus qu'elle me garantit le soutien de la population. Si nous commençons à hacher menu tous mes amis, imitant ainsi l'autre bord, j'ai bien peur que nous ne puissions aller très loin ensemble.
- Voyez-vous, Anto ! reprit-elle d'un ton condescendant, j'ai du mal à vous suivre ! Ce salaud vous a trahi et quelles que soient ses raisons, bonnes ou mauvaises, il n'en reste pas moins que c'est notre vie que nous risquons. La grande différence entre nous, c'est que moi, je fais la guerre. Vous, vous jouez encore au grand seigneur et cette époque est révolue !

Le Corse ne put s'empêcher de sourire aux sarcasmes.

- Mademoiselle Balleras, à vous écouter, j'en viendrais facilement à regretter le vilain Gorgon. Il y a trop de haine en vous pour pouvoir comprendre les principes fondamentaux qui régissent notre communauté. Vous me rappelez Stefano, mais ne prenez pas cette analogie pour un compliment. Vous n'êtes pas dans les montagnes d'Afghanistan ! Il n'y a pas deux camps bien distincts, les bons et les mauvais, quoique chez eux non plus sans doute... la limite est beaucoup plus délicate à appréhender. Aussi, nous rendriez-vous un grand service, à l'un comme à l'autre, en évitant d'improviser. Imaginez une seconde que Matéo ait été innocent ! Comment auriez-vous rattrapé l'affaire ?
- Je me serais platement excusée, assura Camille.

- *Lasciacorre* ! Ça fait un peu juste après lui avoir tranché le doigt.
- Ok, Anto ! Je m'emporte trop facilement mais on ne peut mener un combat, quel qu'il soit, sans dommages collatéraux.
- Sauf qu'ici, les dommages collatéraux sont la plupart du temps des cousins ou des amis d'enfance. Cela, au risque de passer pour vieux jeu, je ne pourrai jamais m'y résoudre…

En fin d'après-midi, Anto ordonna à Matéo de mettre en panne au large de la marine d'Albo. Les trois heures passées à faire des « ronds dans l'eau », comme indécis, pour brouiller les pistes, lui parurent plus que suffisantes. Le mouchard avait été enclenché et jeté à la mer dans l'anse de Minerbio. Il comptait que la ruse occupe assez longtemps les espions pour leur permettre de trouver un abri. La nuit ne tarderait plus ! « Matéo ! Débarque-nous en face et ensuite, va au diable ! Que je n'entende plus parler de toi avant longtemps ! J'espère que ta famille n'aura pas à souffrir de ta trahison, » déclara-t-il écœuré.

La petite unité demeura statique, près d'une quinzaine de minutes, afin de bien marquer l'arrêt et tromper d'éventuels observateurs. Puis, elle reprit la route droit vers la terre. Anto alignait leurs effets personnels sur le pont crasseux. Il devait absolument leur faire quitter le chalutier avant son arraisonnement. Le volume du chargement le désespérait. Le chef corse envisageait de cacher l'attirail de la jeune guerrière pour envoyer une équipe le récupérer une fois celle-ci en sûreté. La région n'était pas très peuplée, mais elle protégeait le front nord de Bastia et s’en trouvait étroitement surveillée. Partir à pied, semblait déjà une folie ; Se charger inconsidérément relèverait du suicide pur et simple ; Espérer gagner Saint-Florent, en longeant la côte pour ensuite filer sur le Nebbio, était également totalement irréaliste. Les deux gros chiens s'affichaient trop voyants. Les fugitifs n'auraient d'autre choix que « d'emprunter » une nouvelle embarcation au plus tôt. Bastia demeurait, quant à elle, inapprochable par la terre. Al Aredi avait créé une sorte de « no man's land » sur environ un kilomètre autour de son repère en rasant des quartiers entiers pour truffer les terrains nus de mines

anti-personnelles. Ce qui restait de la ville était sillonné en permanence par des mercenaires autrement plus redoutables que la milice. En périphérie, chaque rue possédait son point de contrôle. La ville ressemblait à Beyrouth dans les années 1980. Anto se perdit un instant dans ses réflexions en comparant la région aux autres cités du Sud. Ajaccio et Bonifacio ou même Corte possédaient, elles aussi, leur propre contingent. Toutefois, leur surveillance était amplement allégée. C'est de Bastia qu'accouraient les renforts à chaque tentative de sédition. Le jour où la capitale tomberait, l'édifice du dictateur s'écroulerait comme un château de cartes. De fait, ses défenses étaient impressionnantes. La citadelle se protégeait par des tourelles de grosse artillerie, inaccessibles sans un appui maritime et aérien conséquent. Ce bunker symbolisait la clef de voûte mais Anto savait également que sa prise resterait insuffisante pour mettre un terme au conflit. Rien n'empêcherait l'occupant d'évacuer avant leur arrivée pour se réfugier sur le continent où il disposait de solides relations politiques. De là, il pourrait tout à loisir préparer une contre attaque et l'histoire se réécrirait sans fin. Le règlement définitif passait nécessairement par l’élimination physique « du Patrick », en admettant que l'Europe n'intervienne pas pour le sortir d'affaire. Le continent constituait un problème majeur supplémentaire… la cerise sur le gâteau en quelque sorte… Lorsque les Français s'étaient désengagés, ils avaient signé un contrat d'assistance moyennant finances. Théoriquement, celui-ci les obligeait à soutenir le nouveau régime. Maintenant, noyé en Europe, le pays n'avait sans doute que faire de la Corse, mais devant une cour pénale internationale, il n'en restait pas moins que le papier existait. Al Aredi soudoyait probablement assez de véreux pour exiger sa mise en application. Toutes ces difficultés mises bout à bout valaient bien que le

« Signore di a filetta » s'insurge contre les actions d'éclat de son propre fils. Stefano était un vrai chef de guerre et pour tout dire, Anto l'admirait pour sa détermination. Son combat fascinait la jeunesse. Le Maître de Calvi demeurait totalement apolitique et ne rendait de comptes qu'à lui-même, mais il allait trop vite et refusait de ménager les susceptibilités inhérentes à leur histoire. S'il continuait sans réfléchir à plus long terme, il crèverait son armée bien avant de voir les murailles de Bastia. Dès lors, où serait l'intérêt de récupérer la livraison si leur rébellion ne possédait plus les moyens de l'utiliser ? Stefano occupait Calvi avec environ deux à trois mille hommes. On murmurait qu'en battant le rappel de tous ses vassaux, il pourrait réunir près de dix mille combattants. A l'échelle de l'île, cela devenait tout simplement monumental. Les forces stationnées à Bastia ne dépassaient guère le tiers en temps normal. Elles pouvaient, bien entendu, rappeler les détachements des autres cités. Sans aller jusque là, la flotte de son fils ne pouvait prétendre lutter contre la paire de frégates marines qui gardait la rade et les trois petits dirigeables de combat soutenant eux-mêmes des unités annexes. Ceux-ci auraient tôt fait de prendre le dessus…

- Dites-moi, Anto ! demanda Camille en le tirant de sa rêverie. Cet Al Aredi est d'origine arabe ?

- *Lasciacorre* ! pouffa-t-il en approchant la boîte du Norogaîev pour y prendre assise. Pensez-vous ! Le nom vient d'un second mariage de la mère, native de Pietranera, à la sortie de Bastia en partant sur le Cap. Patrick Dominici qu'il s'appelait ! C'est un type d'une quarantaine d'années et il était avec Stefano à l'école, c'est vous dire… Son père tenait un débit de boissons sur le vieux port. Il est mort dans une rixe quand Patrick était tout jeune. Le deuxième monsieur fut un joli cœur passant son temps à craquer l'argent de son émir de père… un

genre de roi du pétrole quand cela payait encore... Toujours est-il que l'incapable épousa la maman et joua au grand homme en adoptant l'enfant. Finalement, il continua à flamber et trouva le moyen de passer « l'arme à gauche » dans un accident d'avion à peine quinze jours après que le grand-père ait, lui aussi, fait le grand saut. Il n'y avait pas d'héritier en ligne directe et « mon Patrick » se retrouva, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, à la tête d'une colossale fortune. Lorsqu'il rédigea le premier chèque pour acheter l'île aux précédents occupants, personne n'en fit grand cas. On vivait plutôt bien du temps des Français mais des velléités d'indépendance ont toujours existé ici. La vente représentait surtout un accord de principe. On ne devient pas propriétaire d'un pays comme s'il s'agissait d'un kilo de viande. Les habitants restent maîtres de leurs propres terres ! Constatant le peu d'intérêt provoqué par son pompeux titre de « Roi des Corses », il commença à acquérir tout ce qu'il pouvait comme propriétés sur la citadelle et les environs. Comme il payait rubis sur l'ongle des masures de peu de prix, les gens en rirent de plus belle et le prirent pour un dindon bon à plumer. Lorsque la bactérie tueuse de fuel réduisit brutalement ses ressources, il prétendit prélever des taxes comme si nous lui devions quelque chose. Évidemment, la farce provoqua le rejet de la population. Le matelas de monnaie devait tout de même encore rester excessivement important parce que, presque aussitôt, apparurent des groupes de mercenaires de plus en plus importants. Ce n'est certainement pas avec ce qu'il peut ramasser sur l'île qu'il arrive à payer sa petite armée et l'infrastructure qui va avec… on parle de blanchiment d’argent sale… Certains disent que le magot initial lui aurait fait perdre la tête. Actuellement, il se traînerait complètement paranoïaque dans son espèce de château, vêtu comme un bédouin et

tremblant pour sa vie et... Les corbeaux ! s‘écria d'un coup Anto, en pointant le ciel de l’index.

Un vrombissement couvrit le hoquet de l'antique propulseur. Les deux avions légers crachaient un panache de vapeur blanche, signe d'une combustion à l'hydrogène. Ils volaient au ras des flots, et profitaient de l'éclat rasant du soleil couchant, pour fondre sur l’esquif, presque invisibles. Camille baissa la tête tant le second passa près du mat de charge du chalutier. Elle distingua nettement le pilote au travers de la verrine du minuscule cockpit. L'homme lui adressa un rapide geste de la main, ne laissant planer aucun doute sur leurs intentions. Pouce levé et index tendu, simulant un pistolet, il la pointa au passage et remit de suite les gaz.
- Oh ! Oh ! Anto ! Je crois qu'on est mal, dit-elle en récupérant son flingue dans son sac.
- Saluez les plutôt au prochain passage ! Ce n'est pas le moment de perdre les pédales, répondit le Corse en filant vers la cabine. Nous sommes encore trop loin de la côte pour entamer la discussion. En général, ces machines ne sont utilisées que pour le repérage !
- Ils reviennent ! prévint Matéo.

Il avait à peine lancé l'avertissement que le pont, juste devant Camille, éclatait en milliers d'échardes, frappé par le tir d'une mitrailleuse. Surprise, elle se laissa basculer en arrière.
- Sacré repérage ! Kerou ! Bao ! Vite, dans la cabine ! Mode survie ! ordonna-t-elle à l'adresse des molosses.

Les deux bêtes ne se firent pas prier pour détaler. Le pont devint, dans la seconde, un enfer d'une multitude de débris projetés. Anto s'affairait à l'avant, entre chaque rafale du couple d'appareils pour dégager un gros cylindre enroulé dans une couverture. Le souffle

d'une explosion toute proche, heureusement perdue dans les flots, le jeta à genoux avec sa charge dans les bras. La mini-bombe, larguée par le premier avion, était tombée très près et déjà le deuxième s'alignait pour continuer la besogne.
- Matéo ! s'écria Anto en déballant son colis. Change de bord en permanence ! On dirait que tes copains sont satisfaits de l'émetteur et que tes honoraires vont être payés plus en plomb qu'en or.
- T'en fais pas, j'ai bien compris ! assura le traître.

Il poussa à fond la commande des gaz, et engagea aussitôt sa coque dans une suite de lacets qui rendaient plus difficile sa mise en joue. Anto luttait contre l'important roulis en installant la « sulfateuse » sur son trépied. Son cœur fit un bond mémorable lorsqu'une détonation éclata juste dans son dos. Camille, bien campée, jambes écartées, le dos calé contre la cloison de la cabine, tirait au jugé de son imposant révolver.
- *Lasciacorre* ! aboya-t-il mécontent. Laissez tomber votre jouet ! Vous allez tout au plus réussir à m'arracher la tête au passage tellement ça bouge. Venez plutôt me passer les rubans pour la Gatling !

La vieille mitrailleuse à manivelle était digne de figurer dans un musée. Où diable avait-t-il déniché une telle antiquité ? pensait Camille en rampant jusqu'à lui. Elle délaissa son arme pour ouvrir la caisse qu'Anto lui indiquait, coincée contre le plat bord. Tout en gardant un œil sur les corbeaux qui effectuaient leur demi-tour, elle passa sans plus attendre le premier chapelet qu'il engouffra sur le côté, avant d'armer la culasse. Vallone laissa les deux avions les survoler pour la suite de l'attaque. Une immense gerbe d'eau s'éleva juste devant la proue de l'embarcation, comme résultat du largage d'une seconde bombe. « Demi-tour, Matéo ! demanda-t-il subitement

plus détendu… et garde le cap droit sur ces enfoirés ! Maintenant, on va leur envoyer le bonjour de « mémère » confia-t-il à Camille médusée, en ajoutant un clin d'œil supposé rassurant. Il n'y a pas de raison que ce soit toujours les mêmes qui rigolent ! » Le contrôle de ses émotions, en pareille situation, était tout simplement incroyable. Il prit le temps d'allumer un vieux bout de cigare, déjà bien avancé, et le cala au coin des lèvres. Les aéronefs, l'un à la suite de l'autre, revenaient pour une nouvelle passe. Une fois encore, la mitraille déchira le pont. Les vitres se fracassèrent, le bastingage se brisa sur toute sa longueur et la cheminée devint dentelle. Camille, recroquevillée contre sa caisse, priait pour un miracle capable de la sortir indemne de cette folie furieuse. Anto ne tirait toujours pas. Il laissait venir, et son calme dans la tempête de fer et de feu, exaspérait la jeune femme au bord de la crise de nerfs.

- Bordel, Anto ! s'emporta-t-elle. Qu'attendez-vous pour répondre avec votre vieux tromblon, qu'on nous coupe en morceaux ?

L'homme arborait un grand sourire stupide et ses yeux semblaient ailleurs, embués dans la fumée de son mégot. Alors que le fracas sonnait l'hallali, il parut enfin reprendre conscience. « Y'a qu'a d'mander, mam'zelle ! dit-il en tournant la manivelle de plus en plus vite ».

Des flammes jaillirent des tubes lanceurs en crachant les lourds projectiles. Camille passait les rubans sans se poser de questions. Chacun ne durait guère plus de quatre à cinq secondes. Elle nourrissait l'ancêtre sans interruption, en forçant la bande suivante à peine la culasse béante. Les attaquants rompirent la formation, devant l'importance du feu imprévu. Le premier vira à gauche, exposant sa voilure qui laissa transparaître la lumière au travers des nombreux impacts qui la traversaient, mais l'engin tint bon. Le

second réagit trop tard ! Il tenta désespérément, de prendre de l'altitude en droite ligne et s'atomisa soudain en un déluge de toile flambante et de pièces de métal disloquées. Le magma bouillant grêla encore le bateau avant que la structure de l'oiseau meurtri ne s'abîme en mer. Devant la perte de son collègue, l'autre pilote opta pour la fuite et fila vers les terres. Anto arrêta enfin l'infernal cliquetis des douilles vides qui s'entrechoquaient en arrivant au sol. Fier du résultat, il leva à l'intention du fuyard ses deux majeurs pour un signe explicite.

- Reviens, fumier ! cria-t-il en appuyant l'insulte. J'en ai autant à ton service ! Mémère commence tout juste à s'échauffer ! On fait moins le beau maintenant ! Bah ! Toujours pareil avec ces merdes à hydrogène, expliqua-t-il comme pour lui seul. Si tu touches le réservoir ou quoi que ce soit dans le système d'alimentation : Pfft ! Volatilisés ! Allez, Camille, relevez-vous ! Le round est terminé. Par contre, j'espère que vous n'avez rien contre le fait de vous remettre à l'eau parce que je ne suis pas sûr que la barcasse nous emmène bien loin.

Ceci dit, il prit le minuscule reste de cigare, le roula délicatement entre deux doigts pour en faire tomber le bout incandescent, et le plaça soigneusement dans sa poche de chemise auréolée de sueur. « Je le finirai la prochaine fois ! »

Camille demeurait sonnée de se trouver encore en vie en comparaison de l'état général de leur transport. La partie supérieure de la cabine se trouvait tout simplement rasée. Des brandons se consumaient ça et là, tandis qu'une gîte inquiétante attestait d'une importante voie d'eau. Plus une rambarde du bastingage, un pont à demi détruit, et le moteur émettant un cognement sourd de bielle coulée, confirmait l'analyse d'Anto quant à l'urgence d'improviser. La paire de truffes tremblantes qui pointait en haut de l'escalier l'assurèrent tout de même que ses chiens étaient saufs.
- Dis donc Matéo ? Tu y tenais beaucoup à ton vieux bateau ? interrogea Anto amusé. Parce que je crois qu'il vaudrait mieux songer à le vendre avant de trop perdre dessus. Vu d'ici, sa cote a beaucoup baissée… Matéo ? Matéo ?

Son ancien camarade gisait, affalé sur la barre franche. Une rafale de points rougeâtres maculait ses vêtements. L'importance des blessures, et la marre de sang qui s'agrandissait à ses pieds, ne laissaient aucun doute de l'inutilité d'un quelconque secours. Anto releva le corps encore chaud et ne put que constater l'inéluctable. « Oh ! Matéo ! Tu ne méritais pas de finir ainsi » dit-il en essuyant d'un revers de manche déchirée ses yeux humides. Il allongea délicatement son ami d'enfance sur le pont disloqué pour lui clore les paupières. Comme s'il décidait d'accompagner son propriétaire pour le dernier voyage, le vieux moteur rendit l'âme à son tour, en un ultime soubresaut, exhalant un nuage huileux. L'épave continua sa route un moment sur son erre avant de ralentir. Enfin, déséquilibrée par la charge liquide qui envahissait sa double coque, elle pivota pour s'arrêter à près de deux milles de la berge. Anto remarqua

l’agitation anormale près d’un bateau de moyen tonnage à l’embarcadère flottant installé sur la plage qui jouxtait le village d'Albo. « Le comité de réception », pensa-t-il désabusé. Son désarroi ne dura qu'un instant. Au pas de course, il gagna l’échelle menant à la cale en évitant les débris. Les deux chiens attendaient, tassés sur la première marche. Ils espéraient sans doute un peu d'attention après la grosse frayeur. Gêné par leur masse qui encombrait l’ouverture exiguë, l’homme décocha un coup de « pompe » magistral dans le derrière de Kerou. Ce dernier émit un jappement indigné. « Foutez-moi le camp du milieu vous autres ! » gueula Anto énervé.

Camille s'occupait déjà dans l’étroite cabine. Elle pataugeait dans l’eau et les résidus gras au milieu d’innombrables déchets flottants. Elle tentait de colmater les dizaines de minuscules brèches lorsqu'il déboula pour constater les dégâts. La coque s'avérait belle et bien crevée et l’eau montait rapidement. La jeune femme bourrait de l’étoupe dans tous les trous à sa portée pour leur faire gagner du temps. Le chalutier allait couler sans l'ombre d'un doute. Anton râlait de l'état irrécupérable de l'annexe gonflable. Sans elle, impossible d'embarquer le matériel encore intact. Il grimaça de dépit en découvrant les composants électroniques qui baignaient dans l'eau de mer. « Inutile de vous échiner ainsi plus longtemps, déclara-t-il, tout en récupérant la paire de jumelles. Les vilains nous envoient une autre bande de malfrats. Allons plutôt voir ce que l'on nous propose comme fin glorieuse… »

Dans l'unique œil rescapé des lunettes de visée, Anto observait le navire qui appareillait.
- Tenez, regardez-vous-même ! proposa-t-il à la jeune femme. Voilà

une belle vedette en acier chargée de soldats ! Ils nous tiendront à portée de tir dans moins de dix minutes. La nuit ne nous couvrira pas avant une bonne demi-heure. Je doute qu'ils prennent le risque de s'approcher, vu le sort que nous avons réservé à leur aviation. Je vais vous demander un immense service, Camille ! Il reste une bouteille de plongée en état. Prenez-la et gagnez la côte ! Abandonnez vos compagnons et votre fourbi, ou du moins ce qu'il en reste, pour ne penser qu'à sauver la disquette qui localise les containers ! Une fois à terre, jouez le tout pour le tout auprès du premier berger ou personne de peu de biens que vous rencontrerez. Dites-lui juste que le « Signore di a filetta » vous envoie ! Avec un peu de chance, vous mènerez à terme votre mission et mes efforts ne resteront pas vains.
- Oh ! Non, Anto ! Ne me demandez pas cela! supplia Camille. Imaginez qu'au lieu de nous envoyer nourrir les poissons, leur but soit simplement de nous capturer. Il y aurait alors une autre solution. Donnez-moi la drogue ! Laissez le Gorgon sombre m'envahir ! Vous aurez beaucoup plus de chances que moi de vous en sortir dans la région. Pensez un instant au résultat d'une rencontre entre le Maître des souffrances et cette poignée d'hommes, dans l'espace confiné que représente leur transport.

Une forte déflagration à quelques encablures mit fin aux hésitations. « Tir d'ajustement, confirma Anto. L'affaire est entendue, Camille, prenez le disque et barrez-vous ! »

Comprenant l'inutilité d'argumenter, la jeune femme accepta le petit boîtier étanche qui renfermait les précieuses coordonnées et fila chercher le matériel de plongée. Sous les gerbes d'eau des tirs de plus en plus précis qui éclataient de part et d'autre du chalutier en perdition, elle s'apprêta rapidement. Elle jeta un dernier regard lourd de regrets vers son paquetage disséminé et ses chiens sacrifiés. Alors

qu'elle plaçait son masque pour se jeter dans les eaux noires, Anto l'arrêta. D'une poigne ferme, il la retint en serrant son épaule… « Attendez ! Écoutez ! dit-il en tendant lui-même l'oreille. » La canonnade était bien trop fournie pour le faible nombre d'obus dont ils se trouvaient la cible. Anto se tourna vivement vers la pleine mer. « *Lasciacorre* ! Ne plongez pas de suite, ce sont les nôtres ! »

Dans le crépuscule rougeoyant, des dizaines de voiles venaient bon train à leur rencontre, poussées par le vent portant. Du grand large et du Sud se pressaient de petits voiliers à gréements auriques ou classiques ainsi que quelques turbo-voiles de plus grosse importance. Une poignée de navires « thermiques », aux fumoirs si caractéristiques, les suivaient difficilement. Bien qu'encore trop loin, plusieurs d'entre-eux gâchaient les munitions en pétaradant pour attirer l'attention sur leur présence protectrice. « Trop tard ! enragea Anto. Nous serons coulés bien avant que les autres ne deviennent cibles à leur tour. »

Tout à coup, un « bang » sec suivi d'un sifflement couvrit la cacophonie générale. Un engin volait vers la vedette de manière erratique. Il paraissait en difficulté pour garder son cap et un semblant d'altitude. Le système inertiel compensait à grand peine le dénivelé toujours changeant des vagues dont l'informait son radioaltimètre. Le missile avançait par bonds saccadés. Il donnait l'impression de ricocher sur les flots et traînait derrière lui un morceau de câble frétillant. L'appendice ressemblait en tournant à une hélice affolée par son propre balourd.

- Un missile Milan ! s'étonna le Corse, l'œil à nouveau rivé sur la jumelle. A quoi jouent-ils ? La vedette est trop loin pour espérer la toucher dans ces conditions et avec ce vieux machin là !

- Ce n'est peut-être pas le but ! observa Camille.

En effet, l'engin manqua de très loin les attaquants pour aller éclater sur les premières falaises. L'explosion ébranla la montagne au point qu'un important pan de roche s'abîma en mer dans un grondement étourdissant. Le glissement de terrain provoqua un « tsunami » miniature qui roula méchamment les poursuivants d'un bord à l'autre. Presque aussitôt, le bateau fit demi-tour pour abandonner la chasse.

- Pourquoi ces idiots s'enfuient-ils ? s'interrogea Anto incrédule.

- Je crois qu'ils ont compris le message ! Ils ne sont pas hors de portée et n'arriveront jamais à échapper à la flottille s'ils perdent du temps pour nous. Et maintenant, Anto, que fait-on pour éviter le bain de pied ?

- Et bien, vous commencez par quitter vos palmes, et on écope, mademoiselle Balleras, on écope ! dit-il, sourire en demi-teinte avant de regarder autour de lui pour ajouter sans entrain : Pour peu qu'on arrive à trouver un récipient intact...

Deux splendides voiliers vinrent se placer à couple pour soutenir le chalutier moribond. Une petite partie de la flotte hétéroclite stationnait aux abords tandis que le reste croisait par petits groupes en couverture le long de la côte. Avec la nuit maintenant bien installée, de puissants projecteurs créaient un halo de lumière visible sur des kilomètres. Les inquiétudes de Camille concernant ce tentant repère ne semblaient pas émouvoir les capitaines. Elle dut bien concéder que, quoique montées de « bric et de broc », les défenses anti-aériennes s'avéraient de taille à faire réfléchir la faible aviation du dictateur. Néanmoins, leur excès de confiance déplut à Camille. Un simple aviso suffirait à réduire leurs prétentions en quelques minutes. Tandis qu'elle s'attristait des dégâts, Anto et une équipe de

matelots récupéraient tout ce qu'il était encore possible de l'être sur l'épave. Ils arrachaient les consoles intactes, démontaient les antennes rescapées par miracle et même entassaient quelques ustensiles de la cambuse. Visiblement, rien ne devait se perdre et le chef corse veillait au grain. De gros trous traversaient de part en part les précieux bagages de la jeune femme. Le Norogaïev se trouvait en piteux état. La crosse avait littéralement éclaté mais le cerveau électronique restait intact. Le masque du Gorgon se voyait désormais nanti d'une superbe balafre sur la joue gauche. La balle était restée bloquée dans la tôle de la valise. « Bah ! pensa Camille fataliste, ça lui donne un genre ! » Par contre, comble de l'horreur, son paquet de vêtements personnels, déjà si chiche, ressemblait à une passoire. Pas une culotte n'en avait réchappé ! Il lui fut presque comique de constater, une fois de plus, à quel point ce petit bonhomme d'Anto était respecté… presque craint ! Il donnait des ordres, comme s'il devenait naturellement le chef, dès qu'il se présentait quelque part. Lors de leur sauvetage, son apparition sur le pont du navire amiral avait d'ailleurs immédiatement été saluée par le commandant, d'un habituel « Signore Anto » accompagné d'une inclinaison du buste chargée de soumission. L'analogie avec le cousin Alexis, au milieu de son équipage, devenait assez troublante. Ce dernier était un géant souvent bruyant alors qu'Anto en imposait d'un seul regard, et pourtant la jeune femme y voyait l'apanage des vrais meneurs. Ils cultivaient la qualité ou le défaut leur permettant à coup sûr de sortir du lot des prétendants…

Tard dans la nuit, après un dernier hommage à Matéo qui reposait sur le pont à demi immergé, décision fut prise de saborder le chalutier et de tirer des bords pour rejoindre Calvi…

RAMINTANZA

L'aube se levait déjà sur la Balagne lorsque Camille découvrit la massive citadelle surplombant le port. La majeure partie de la flotte se mit au mouillage à l'abri dans la baie. Le voilier qui accueillait le « Seigneur de la fougère » se vit octroyer une place de choix le long du quai principal aux trois quarts démoli. La ville était donc une nouvelle fois aux mains des insurgés comme le voulait Stefano, véritable épine dans le pied d'Al Aredi. En montant à la suite d'Anto et de quelques officiers dans les ruelles étroites, la jeune femme prit la mesure des combats passés. Si les remparts fissurés tenaient encore debout, pas une toiture ni même une simple vitre n'avaient échappé aux violents bombardements. Ici, elle sentait la guerre plus que la guérilla et cette odeur ne lui était que trop familière. Elle retrouvait son passé et la copie de son triste monde. Les civils demeuraient absents, sans doute évacués dès les prémices du dernier affrontement. En dessous des fortifications séculaires s'élevait une autre ceinture en béton armé qui fermait l'emplanture de la presqu'île. Au-delà, la ville basse n'était même plus un champ de ruines. On l'avait simplement gommée, méthodiquement, en évacuant jusqu'à la dernière pierre. On voyait la désolation jusqu'aux premiers bosquets d'arbustes malmenés, à plus de cinq cent mètres. Calvi la belle n'était plus une ville mais un fort dédié à la résistance. Il n'y avait nulle trace de vie dans ses rues, juste quelques combattants fatigués. Ils assumaient le rôle de gardiens oubliés dans une cité sacrifiée sur l'hôtel d'un rêve hors d'atteinte. Camille savait par Anto qu'ils étaient sans doute plus nombreux qu'il n'y paraissait de prime abord. Celui-ci avait évoqué le chiffre de trois mille

combattants. Dans une ville prévue pour plus du double d'âmes, ce balbutiement d'armée donnait la sensation d'une bien faible troupe, perdue dans les décombres d'une forteresse fantôme. A mesure qu'ils se rapprochaient du cœur de l'antique Calvi apparurent des alignements d'artillerie légère. Les tubes, couplés entre eux de façon souvent rudimentaire, ressemblaient vaguement à des copies miniatures des terribles orgues de Staline ou Katioucha. Certains servants avaient la charge de missiles anti-aériens montés sur des rampes du genre « Patriot ». D'autres gardaient jalousement des modèles portables de type « Sam » ou « Stinger ». La stratégie mise en œuvre étonnait de simplicité. Calvi se protégeait d'une attaque par la mer en se blottissant sous le couvert de sa flotte. Celle-ci, assez conséquente de par le nombre, pouvait mettre en difficulté la marine du dictateur. Stefano comptait sûrement sur les batteries lance-missiles pour garantir une éventuelle menace venant du ciel. Leur rayon d'action était extrêmement limité mais les dirigeables ennemis de première génération se trouvaient réduits à effectuer leurs lâchés depuis la très haute altitude. Le pilonnage perdait, dès lors, toute précision. L'accès terrestre restait, à n'en pas douter, le seul point faible réel du système. Les troupes attaquantes n'avaient, jusqu'à présent, pas réussi à se mobiliser suffisamment sans prendre le risque de dégarnir Bastia. L'endroit paraissait en effet très bien choisi pour résister comme pour s'enfuir, au besoin en évacuant vers l'océan. Une telle organisation incita Camille à penser que le fils maudit d'Anto représentait probablement le meilleur investissement pour placer son armement. Il disposerait alors d'une force de frappe beaucoup plus moderne, capable de faire la différence. Le plus dur serait néanmoins de convaincre Anto, lui-même, et la tentative s'annonçait déplaisante…

Sur la place du donjon, l'atmosphère changea brusquement ! Il y régnait une animation bon enfant proche d'une foire, toute réservée à la troupe. Les garçons et filles s'y affichaient détendus. Beaucoup riaient, en échangeant des denrées diverses assaisonnées de quelques plaisanteries. L'arrivée d'Anto ne déclencha pas la ferveur habituelle. Ici, il n'était visiblement plus le maître incontesté. Un groupe se fraya difficilement un chemin pour venir à leur rencontre. Le meneur, grand gaillard mal rasé, au nez busqué et à la chevelure noire de geai boitait mais ne rendait en rien au pas pressé de ses camarades. Il présentait un visage sévère, grêlé par des cicatrices de mitraille, de l'arcade gauche à la pointe du menton. Un fin bandeau lui mangeait l'œil à la manière des pirates d'antan. L'autre profil parut de suite familier à la jeune femme. Malgré la différence de corpulence en sa faveur, la ressemblance demeurait trop flagrante pour ne douter une seule seconde de l'identité du personnage : Stefano Vallone ; Fils du Seigneur Anto ; Chef de guerre pour la Balagne ! Le Maître de Calvi correspondait en tous points à la description de Pasquale, la veille de sa mort. On décelait dans son port de tête hautain et dans sa démarche nerveuse, bien que claudicante, un tempérament des plus chauds, peu enclin au compromis. L'homme n'attendait pas ! Il serra son père en une brève étreinte pour s'en détourner aussitôt et observer, avec une curiosité non dissimulée, la jolie fille qui l'accompagnait. Camille sentit le rose lui monter au visage... « Quel mufle ! » pensa-t-elle.

« Alors, Père ? déclara-t-il, sans la quitter des yeux, on a failli rentrer à la nage ? Bien heureux que mes espions aient repéré le manège des milices à Porto ! Ils m'ont prévenu, dès qu'ils vous ont vu embarquer avec cette charogne de Matéo. As-tu trouvé ce que tu cherchais ?

M'apportes-tu des armes ou de l'argent ? Devrais-je me contenter une fois encore de tes éternels sermons dont je n'ai que faire ? Et qui est donc la gracieuse pouliche qui t'accompagne avec ses deux vilains poneys ? »
L'avalanche de questions, sans un regard pour son géniteur, ajoutée aux commentaires graveleux de ses lieutenants, affichaient, si besoin était, le mécontentement général de voir paraître en leur domaine le « Signore di a filetta » en personne. À la grimace mauvaise qu'afficha Anto, Camille entrevit de suite la montée en puissance d'une colère toute proche. Elle se retint de la moindre répartie. Le sieur n'avait ni daigné se présenter ni même faire l'effort de rester courtois. Autant dire que pour les sacro-saints principes de son compagnon de voyage, la rencontre s'annonçait très mal. Les relations inter-générations chez les Vallone ressemblaient à celles, toutes aussi compliquées, des Balleras.
- Hé ! Bonjour mademoiselle Camille ! lança une voix joviale juste dans son dos.
- Max ! se réjouit-elle en découvrant son ancien chaperon. Quelle joie de vous revoir ! Vous arrivez juste à temps pour éviter le scandale du siècle.
Elle embrassa le vieil homme et se sentit d'un coup plus rassurée.
- Messieurs ! déclara-t-il en s'adressant d'un ton docte à la cantonnade. Puisque vous êtes tous des barbares sans aucun savoir-vivre devant les dames, laissez-moi vous présenter Camille Balleras. Elle est l'envoyée spéciale « d'Indian. Corps. inc. » dans l'affaire qui nous concerne. Ne vous laissez pas tromper par son air ingénu car c'est un combattant redoutable ! Honte à toi Anto de la laisser errer comme une pauvresse dans une si piètre tenue indigne d'elle !

- Vieux brigand ! maugréa L'autre.
- Et encore plus de honte pour toi, Stefano, qui ne lui fait accueil qu'en braillant comme un veau ! continua l'ancien sans prêter attention à l'insulte.
- Vieille baderne ! cracha Stefano piqué à son tour.
- Bien ! se délecta Max. Je vois que vous êtes en verve l'un et l'autre même si c'est à mes dépens. Voilà au moins un point qui vous rassemble ! Tu arrives au bon moment, Anto ! Nous attendons pour demain une grosse partie des chefs de clans pour une nouvelle tentative de regrouper nos forces… dois-je dire une de plus ? Mais je suis bavard comme toujours, nous aurons bien l'occasion de discuter de tout cela dès que ton grognon de fils vous aura fait l'honneur de vos quartiers…

Anto fut d'humeur massacrante en déambulant, en fin de soirée, au milieu des divers groupes qui s'installaient autour des feux en vue du dîner. Si son statut le préservait des remarques désobligeantes, certains ne se cachaient guère de peu apprécier sa présence perturbatrice. On savait combien ses opinions étaient écoutées parmi les principaux responsables de régions. Il détenait sans aucun doute les clefs de la manne financière dont la rébellion avait nécessairement besoin. Un vote contre son propre fils pouvait aussi bien renvoyer les combattants chez eux, abandonnant ainsi leur héroïque aventure. Déjà, dans son dos, des frictions éclataient entre les pour et les contre. Les anciens se heurtaient aux jeunes loups impatients. Camille avait laissé les chiens dans sa chambre. La nervosité ambiante risquait de les perturber. Les « dogues de guerre » comprenaient peu la demi-mesure. Les ordres pouvaient être bons ou mauvais mais en aucun cas hésitants. Or, ce soir, tous ces gens

étaient des alliés. Prendre parti pouvait déclencher le début d'une guerre civile fratricide. La jeune femme suivait donc son guide sans oser dire un mot. Elle ne comprit pas de suite pourquoi Anto filait droit vers la bande de gamins trop bruyants, avant de reconnaître le vieux grison assit près du feu. Max fumait sa pipe. Il tenait de l'autre main une longue verge de bois vert avec laquelle il tentait désespérément de récupérer sa pomme de terre échappée dans la braise. « Vous voilà enfin, mademoiselle! lança tout heureux Jean-Patrick en l'apercevant. »

Camille réalisa alors que les jeunes gens n'étaient autres que le groupe qui l'avait accueillie lors de son arrivée sur l'île. Eux, au moins, ne s'embarrassaient guère de subtilité pour afficher clairement quel était leur champion et Anto retrouva immédiatement le sourire. Les mômes ne cachaient pas leur ferveur envers le « Signore di a filetta » et Jean-Patrick savourait l'effet sur l'assistance que le grand homme daigne se joindre à eux plutôt qu'aux aînés. Pour faire bonne mesure, il leva son verre d'alcool en exigeant haut et fort un toast en l'honneur de la Dame blanche de Francardu. Aussitôt, l'identité de la blonde inconnue jasa de groupe en groupe, attirant les curieux. Max a bien travaillé, pensa Camille en le regardant farfouiller dans la cendre. Cette fois-ci, il restait en retrait comme non concerné par l'excitation générale. Bientôt, quelques chants s'élevèrent au gré des envies. Les anecdotes ressurgirent. Des histoires, connues de tous mais qui font toujours rire, furent réactualisées pour les plus jeunes. L'incontournable veillée prit corps et Max se laissa tout de même aller à deux ou trois légendes retrouvées ou inventées de toutes pièces. Ce dernier, toujours à l'affût d'un nouveau conte profita d'un instant d'accalmie pour tenter de faire participer la jeune invitée.

- Hé ! Camille ! Racontez-nous d'où vous venez ! Faites-nous rêver

un peu ! Les Corses aiment les voyages… à condition d'emmener leur île avec eux !
- De quoi pourrais-je parler avec vous qui connaissez l'Eden ? répondit-elle sans entrain. Mon monde est trop peuplé malgré les pandémies. Les cités majeures sont monstrueuses. Bien malin qui saurait leur trouver un quelconque charme. Elles deviennent gigantesques au point de se rejoindre en des amalgames de plusieurs dizaines de kilomètres. Tout est gris ! La couleur coûte trop chère et ne rapporte rien. Bien sûr, on y pollue moins au monoxyde de carbone qu'à l'époque du fuel mais le méthane engendré par la surpopulation et ses déchets organiques ne purifient guère l'atmosphère. Les riches vivent dans des ghettos dorés et protégés comme votre dictateur. Les pauvres, par définition, s'égorgent pour un quignon de pain rassis. Rien n'a réellement changé en fait, si ce n'est justement que l'on ne rêve plus beaucoup. Nous sommes dans une économie de survie !
- Et les Habitants ne se révoltent pas ? s’étonna le vieil homme, pour qui vie et résistance allaient de pair !
- Et contre qui, Max ? Les dirigeants ? Les chefs ? En admettant qu'il existe des solutions, ce dont je doute, les politiciens ne représentent plus rien. Ils ne sont que les façades de conglomérats industriels tenus par des assemblées d'actionnaires. La tête à couper devient dès lors hors d'atteinte, puisque multiple.
- Et « Indian. Corps. inc ? »
- J'aimerais dire le contraire, mais celle-ci comme les autres. Il suffit de menacer une chaîne de montage occupant quelques milliers de travailleurs, pour étouffer dans l'œuf toute velléité de relever le moindre affront. Comment un chef de famille oserait-il prendre le risque d'affamer ses enfants ?

Cédric, un peu à l'écart, tombait déjà sous le charme :
- C'est pareil en occident ? s'intéressa-t-il pour attirer l'attention.
- Pour ce que j'en sais, les entreprises sont seulement encore un peu plus riches.
Constatant la morosité ambiante à l'énoncé de l'accablant constat, Max tenta de changer de sujet :
- Et les jeux auxquels on emploie normalement votre attirail ? Les jeux... c'est toujours marrant !
- Les jeux ? Ah, oui... l'arène ! Ils sont fréquents en effet et plus nombreux tout à l'est. J'étais passionnée par ces joutes organisées mais la dernière fut sans doute une de trop…
Camille puisa dans ses souvenirs pour captiver l'auditoire. Elle évoquait une trame temporelle toute proche la renvoyant pourtant directement dans une autre vie. Elle parlait doucement, et oubliait peu à peu l'assemblée pour revivre les évènements. Elle gardait du jeu en question de profondes séquelles et des remords impardonnables. D'un coup, elle se revit dans la minuscule salle de préparation...

Elle était nerveuse, ce matin-là. L'enjeu se voulait important, pour elle-même comme pour l'entreprise familiale. Afin de préserver leurs parts de marchés, les instances dirigeantes de « Indian. Corps. inc. » devaient prouver, une fois encore, la supériorité de leur arsenal. Le test serait couvert par les médias internationaux et Camille détenait enfin l'occasion de montrer sa valeur à son père. Celui-ci pourrait difficilement aller contre l'avis général, si elle se montrait à la hauteur des exigences d'un tel exercice. La vente d'armures de combat ne représentait qu'une goutte d'eau dans les revenus colossaux, engendrés par les contrats militaires et civils. Elle restait

toutefois incontournable en tant que vitrine technologique prouvant la qualité et le sérieux de la production indienne. Or, la « protection en combat rapproché » n'était probablement plus le meilleur équipement du moment. Les guerriers Gorgons restaient invaincus depuis leur mise en service, près de cinq ans auparavant. Les crédits alloués pour leur développement devenaient trop réduits pour leur permettre de contenir la concurrence encore bien longtemps. « Pas rentable ! » vociféraient les opposants au projet. Les joutes attiraient de gros paris, et les Gorgons gardaient une très haute cote d'amour parmi le petit peuple. Seule, leur robustesse éprouvée par des années de mise au point sur le terrain, leur donnait l'espérance de faire encore illusion. En face, on alignait des engins plus performants, mais encore souvent au stade de prototypes. A cet instant, les techniciens s'affairaient à débrancher les derniers câbles qui reliaient les calculateurs embarqués à l'ordinateur de programmation. Camille se tenait droite comme un i, les bras légèrement écartés. Elle profitait de sa liaison vocale avec les systèmes de bord pour procéder aux ultimes vérifications. Elle ne craignait pas pour sa vie. Les arbitres arrêtaient les combats dès qu'ils estimaient une machinerie, ou un des occupants, hors d'état. C'était pour cette raison que sa demande avait été acceptée. On n'aurait certes pas osé prendre le moindre risque avec la précieuse peau d'une des filles du premier actionnaire de « Indian. Corps. inc. » après l'état. Son séjour au sein des commandos faisait déjà suffisamment frémir la sainte famille. Chez les Balleras, néanmoins, on avait l'esprit pragmatique. L'argument d'annoncer l'engagement d'un membre du clan de sexe féminin traduisait une confiance dans leur production qui ne pouvait échapper aux acheteurs potentiels. Pour Camille, la mission était claire. Elle devait juste faire figure honorable. Son Gorgon numéro onze, en tant

que modèle de présérie, figurait parmi les plus vieux. Les deux versions mâles à ses côtés, portaient eux aussi les stigmates d'une bien longue carrière. Leurs occupants paraissaient confiants. L'âge de leurs armures importait peu à ces vétérans. Les dernières misent sur le marché n'avaient en fait que peu évolué. Jongh-Sing, à sa gauche, lui tapota affectueusement l'épaule entre deux épines.

- Ne t'en fais pas petite fille ! tenta-t-il, pour la rassurer d'un clin d'œil amical. Ça va aller ! Hein ! Carter ?

- Pour sûr ! répondit le troisième équipier. A condition qu'elle mange un peu de soupe pour grandir…

Les trois Gorgons s'esclaffèrent, déclenchant la réprobation du personnel de maintenance qui se piquait sur les pointes en tentant les ultimes réglages. « Ils essaient de me calmer en plaisantant, pensa Camille. Ils ont senti ma tension ! » Les deux hommes faisaient figure de géants auprès d'elle mais la guerrière comptait sur la drogue de sa sœur pour palier la différence de corpulence. Elle ne pouvait néanmoins occulter l'étrange sensation qui l'oppressait d'être à deux doigts de perdre les pédales. Elle dormait difficilement et de moins en moins. Sa dernière injection avait déclenché d'inquiétants effets secondaires. Étaient-ils dûs à la fatigue ou au contraire, ceux-ci la provoquaient-elle ? Le mal ne venait-t-il de plus profond ? Le mal, dans son esprit, le mot revenait sans cesse. De morbides angoisses l'envahissaient. Les voix semblaient si réelles et de plus en plus présentes. Elles encensaient son côté noir. Sans doute était-elle simplement victime d'un léger début de dépression nerveuse. Rien de bien grave, mais sa personnalité lui échappait pour se dédoubler à certains moments. Gorgon n'existait pourtant que dans les légendes urbaines, comme le vieux « croque-mitaines » français. De plus, il n'avait rien d'ancestral. « Je mélange tout », s'énerva-t-elle un instant.

En parler à Gwenaëlle reviendrait à perdre la seule source d'approvisionnement en confirmant ses doutes.

Camille s'extirpa difficilement de ses songes à l'appel de la petite lampe rouge qui clignotait sur la paroi de béton brut. La porte coulissante s'effaça lentement pour laisser le trio mécanisé s'engager dans le couloir qui menait aux stands de présentation. La jeune femme abaissa son masque pour cacher sa stupeur lorsqu'elle découvrit l'arène. Le brouhaha général l'assourdissait. On se serait cru un jour de tournoi sur l'île d'Hokkaido. En tant qu'hôte accueillant ses principaux compétiteurs, « Indian.Corps.inc. » organisait bien les choses. Les modifications apportées au gymnase apparaissaient incroyables, comparées à son dernier entraînement sur le site. Les murs de l'immense dôme se trouvaient placardés de dizaines d'écrans géants qui visualisaient, aux quatre coins du monde, des salles pleines de parieurs. Les inscriptions, au bas de chaque moniteur, indiquaient les divers lieux assignés : Ici, la bourse de Londres, réquisitionnée pour l'occasion ; Là, le marché couvert d'Istanbul, ou encore Sao-Paolo et Johannesburg. Les images grouillaient de millions de personnes s'arrachant les tickets des bookmakers officiels ou non. De leur côté, on voyait sans nul doute l'arène sur les tubes au plasma. Jongh-Sing souriait béatement dans l'encadrement de son casque encore ouvert. On eut dit un enfant dans un magasin de jouets.

« Visez un peu « Sony Engineering » en démo ! fit-il admiratif. Ils ont sorti les dragons Fuji ! J'en avais entendu parler sans y croire… » Chaque entreprise tentait de faire monter sa côte de popularité en dévoilant l'avancée de sa production et les capacités des derniers gadgets. Tout autour, les blindés « Mankagouza » arpentaient sans relâche le sol meuble de leurs chenilles de métal, en un simulacre de service de sécurité. Les défis se réglaient selon la tradition, à l'arme

blanche et aux muscles artificiels. L'arsenal lourd ne s'exposait que pour la parade. Camille observa avec envie la paire de dragons Fuji parodier l'affrontement à quelques mètres du sol. La sustentation magnétique fonctionnait à merveille. Ces machines évoluaient avec grâce pour donner du spectacle. Leur complémentarité avec les chevaliers « Hiroshima » qui les chevauchaient démontrait, une nouvelle fois, l'efficacité du « marketing » japonais. Les dragons allaient faire fureur en ramenant directement les observateurs aux légendes du moyen âge.

Les Européens de chez « Gottingen » entraient à leur tour sur l'esplanade. Leurs trois « Colosséos » se paraient d'une multitude d'option d'armement qui s'encastrait sur diverses parties des armures bleu ciel. Elle les savait adversaires sérieux. Ils avaient maintes fois menacé l'hégémonie « d'Indian. Corps. Inc. » Plus loin encore, les « Titans » américains terminaient leur préparation. Camille ajusta ses filtres oculaires pour parer à l'éblouissement des spots publicitaires, éclatants par intermittence. Tout était bon pour rentabiliser ! L'évènement avait sans doute le culot d'être retransmis jusque dans les taudis des miséreux. Faute de pain, on leur donnerait des jeux. Juste en face, surplombant l'arène, se situaient les gradins officiels. Ils devaient bien abriter deux ou trois présidents et une vingtaine de ministres, encadrés des représentants de divers groupes d'acheteurs. La bannière de « l'Étoile Rouge » flottait mollement dans le flot d'air conditionné. Les principaux grands maîtres figuraient sûrement parmi les invités. Cette secte d'assassins, d'origine chinoise, venait de tomber sous la coupe d'ennemis pourtant héréditaires. Elle travaillait maintenant pour une grande famille japonaise basée à Kyoto. Elle demeurait néanmoins trop crainte pour qu'on l'oublie. Ses instructeurs, hautement réputés, se louaient ponctuellement pour

entraîner l'élite des commandos.

Lorsque les haut-parleurs entonnèrent l'hymne national Indien, les trois Gorgons descendirent lentement la grande allée. Leur apparition déclencha une recrudescence de décibels. Les spectateurs de cette nouvelle tour de Babel parlaient bien un seul et même langage… celui de l'argent ! Ces vainqueurs des années précédentes ne montreraient pourtant rien d'original. « Indian. Corps. inc. » avait misé sur les semi cyborgs organiques « chiens de guerre » et il était de notoriété publique que l'expérience échouait lamentablement. Pour la populace, avide de rafler quelques miettes sans grands risques, ses guerriers représentaient une valeur sûre. Leurs revêtements portaient d'ailleurs les traces des nombreuses réparations qui témoignaient de leur vaillance en combat réel. Ils symbolisaient les héros vieillissants et les deux hommes de l'équipe se gorgeaient d'une popularité méritée. La mise en route des cadences de combat enflamma de plus belle tous les écrans.
- La lou la lou la lou... chantaient les mâles.
- Lé lo lé lo lé lo... répondait la femelle.
La clameur devint pur délire à leur arrivée sur l'esplanade. Les adversaires ne pouvaient que vouloir leur succéder dans la gloire de l'arène. Camille ne se sentait pas à l'aise, et sans doute un peu trop tôt, commanda-t-elle au calculateur de déclencher son injection. La secousse fut brutale dès la première seconde. Sa vision devint floue et le malaise augmenta. Elle perdait du terrain sur ses coéquipiers. Ses membres se firent lourds au point de devenir douleur insoutenable. La réaction était anormale! Elle étouffait dans son armure trop serrée. Ses mains enflaient ; son volume musculaire augmentait ; le contrôle lui échappait ! La guerrière s'accrocha

désespérément au mince fil qui la reliait encore à sa propre conscience. Son corps continuait d'avancer alors que les jambes devenaient maintenant guimauve. Son esprit se déconnectait… D'un coup, ses pensées se firent plus calmes. Elle devint l'observatrice détachée d'un inquiétant rêve. Elle se vit assise en tailleur, entièrement nue, sur un sol sombre sans substance. L'armure onze, bras croisés, lui faisait face. Elle paraissait plus grande. Il en émanait une aura malsaine… vivante et mauvaise aussi ! Un rictus déformait le masque normalement figé dans la tristesse. Gorgon riait à l'apparition d'une flaque de sang qui s'élargissait lentement autour de ses pieds.
« Seigneur ! qu'ai-je fait ? » murmura Camille. Elle tourna encore, contre son gré, la commande mécanique pour accélérer la cadence de combat, puis bascula dans un néant peuplé de cauchemars écarlates.
« Lélolélolélolééééiiiiiiiiiiiiiiiiiii ! »

La note aiguë l'éveilla en sursaut. Le cri lui vrillait les tympans. Elle prit une profonde inspiration dans laquelle elle puisa le courage d'actionner le potentiomètre, afin d'obtenir le silence. Elle était soudain fatiguée… pleine de courbatures… La scène avait changé ! Tous les écrans éteints plongeaient le dôme dans une légère pénombre que ses filtres compensèrent en quelques dixièmes de secondes. Les spectateurs, virtuels comme officiels, avaient disparu. Les Mankagouza de la sécurité formaient maintenant un cercle menaçant à son encontre. Pourquoi la tenaient-ils en respect ? Certains pilotes et le personnel affecté au service se rapprochaient timidement, comme tenaillés par le doute et la crainte. Le colonel Madriega, supérieur direct de Camille, se fraya un chemin à travers la troupe à grands coups de « *stick commander** ». Malgré sa tentative de paraître sûr de lui, il transpirait abondamment.

« Lieutenant Balleras, pour la dernière fois, jetez vos armes ! ordonna-t-il, avant d'ajouter doucement : s'il vous plaît ? »
La jeune femme découvrit l'étrange chaos qui régnait dans l'arène. Jongh-Sing et Carter gisaient, face contre terre, à moins de vingt mètres d'elle. Leurs armures sans vie se trouvaient pratiquement déchiquetées. Juste derrière, tout près du Mankagouza en flammes, un Titan américain restait prostré à genoux dans le sable. Sa tête, pivotée sur le buste massif de presque cent quatre vingt degrés, semblait observer Camille d'un air accusateur. « Il est impossible de rompre à cet endroit une telle machinerie », pensa-t-elle. Pourtant, aucun humain à l'intérieur ne pouvait survivre à semblable torsion.
Des exclamations en Japonais attirèrent un moment son attention. Tout au bout de la zone de démonstration, l'équipe de « Sony Engineering » tentait de couper l'alimentation autonome d'un des dragons. L'engin, à demi effondré sur son flan gauche, laissait apparaître la turbine magnétique au travers des carters éventrés. Son souffle moribond chassait un lourd nuage de poussières et particules diverses teinté d'étincelles électriques. Le cavalier « Hiroshima » était resté en selle. Bras ballants, il siégeait sans son heaume, tronqué à la hauteur des épaules. La monture agitait encore une de ses ailes diaphragmes destinées à la stabilisation. La toile synthétique en était affreusement lacérée. Camille envisageait sans trop y croire la possibilité d'un attentat, lorsque Madriega réitéra l'injonction : « Lieutenant ! posez vos armes et laissez-nous approcher ! C'est un ordre ! » Elle baissa les yeux et vit enfin ses mains aux gants brûlés et rougis, prolongés des deux courtes lames. L'acier « bleu de trempe » avait éclaté en maints endroits. Les brèches étaient les témoins à charge d'une violence sans précédent. La jeune femme, effarée, les jeta subitement à terre et commanda l'ouverture de son

masque…

Camille revint à la réalité en entendant Max se racler la gorge. Elle trouva les visages fermés ou surpris de ses nouveaux amis, et comprit qu'elle venait de confier à son nouveau monde, la trame de ses tristes travers. Après une brève hésitation, elle décida d'abréger son récit :

- Voilà! conclut-elle. Gwenaëlle avait raison ! J'avais ouvert la boîte de Pandore sur l'un des pires maux que l'esprit humain puisse concevoir. Le Gorgon sombre se trouvait libre, et son sourire sadique allait me hanter bien souvent.

Jean-Patrick resta un instant bouche bée, puis, apercevant Max figé dans la même expression idiote, chercha quelque chose à dire pour rompre le malaise :

- Heu ! Ho ! Camille ?
- Oui ?
- Finalement, elle n'est pas drôle ton histoire !
- Je sais…

Accoudés au balcon du dortoir commun, Anto et Max échangeaient leurs impressions. Camille les avait accompagnés pour échapper à la gêne qu'elle sentait s'installer en sa présence, depuis l'évocation du dérapage de l'arène. Elle écoutait la conversation d'une oreille distraite, et profitait des derniers échos tout proches de la veillée qui finissait. Les deux hommes fumaient tranquillement en commentant les défenses de la cité.

- Qu'en penses-tu, Anto? demanda Max en tirant sur sa pipe.
- Comme toi ! répondit l'autre. Stefano n'a pas perdu son temps !
- M'ouais ! Le gamin est bon ! Très bon même… Connais-tu d'autres

cas où tes fonds aient été si bien placés ?
- Hélas non, Max ! Il est évident que son organisation est, de loin, plus sérieuse que celle des autres chefs. Tous ces moyens ne sont pas là par hasard. Il dispose nécessairement, lui aussi, de son propre réseau de sponsors… Peut-être a-t-il réussi, je ne sais comment, à détourner une importante partie des fonds que j'ai distribués… À moins qu'il ne soit bien renseigné sur mes filières par un ami commun interférant un peu trop ?
- Holà! Holà! se défendit l'accusé. J'ai compris ! Il te faut un bouc émissaire et le vieux Max ferait très bien l'affaire mais je ne marche pas, mon prince ! C'est ton fils, pas le mien !
- C'est juste mais par certains côtés, je le trouve aussi tordu que toi ! Si seulement il voulait entendre raison sur la méthode et ne pas foncer tête baissée au risque de réduire nos efforts à néant, ajouta le père dépité.
Max exhala une grosse bouffée de fumée bleue avant de reprendre sérieusement :
- Vois-tu, Anto, je me demande si nous n'avons pas fait notre temps et si la prudence est encore une stratégie viable ?
- Parle clair ! s'emporta son ami.
- En l'espace de huit mois, ton fils a perdu autant de monde que tous les mouvements réunis durant les dix dernières années… soit ! Mais en définitive, il a mainmise sur une force bien supérieure à ce que nos atermoiements nous ont permis d'obtenir. N'as-tu jamais envisagé qu'il soit dans le vrai et que nous devrions laisser, maintenant, les jeunes choisir l'avenir de l'île eux-mêmes ? Qu'avons-nous pour plaider en faveur de notre méthode en fait ? Quelques bandes se hasardant occasionnellement à des actions mineures ? Des « chefaillons » préoccupés par le maintien d'un statut

héréditaire sans mérite ? J'aimerais voir l'issue du conflit mais, à mon âge, une petite parcelle de liberté serait déjà une grande joie.
- *Lasciacorre* ! Vas-tu enfin t'expliquer ? Vous comprenez quelque chose à ce radotage, vous, Camille ?
- Je pense que Max a choisi son camp pour les débats de demain, dit-elle, en se tournant vers eux. Il vous invite à rejoindre sa position en donnant la disquette à Stefano… Je crois qu'il a raison !
Max profita de l'allié inattendu pour enchaîner avant que n'éclate la prochaine colère.
- Ne t'énerve pas Anto! Écoute plutôt ! Avec ces armes, Stefano ne lâchera plus Calvi. Tant qu'il ne s'attaquera pas directement au dictateur, les puissances européennes ne se sentiront pas obligées d'intervenir. Al Aredi ne pourra le déloger aisément sans risquer l'effondrement du système de défense de sa capitale. De gros moyens aériens lui coûteraient trop chers et je gage qu'il privilégiera le statu quo. Avec Calvi, tu contrôles toute la Balagne et préserves une retraite sûre pour la flotte. Celle-ci nous garantit la liberté d'aller et venir comme bon nous semble. Cette zone libre galvanisera les combattants et forcera, tôt ou tard, les chefs à conclure des accords pour ne pas donner l'impression de lutter contre l'histoire en marche.
- Bah ! Encore de la politique ! se plaignit Anto, légèrement calmé par la justesse de l'analyse.
- A-t'on jamais vu les guerres se régler autrement ? Donne-lui sa chance ! Ou plutôt, donne-la à tous les Corses !
Sans répondre, Anto écrasa rageusement son mégot de la pointe de sa botte et les salua d'un simple signe de tête avant de leur fausser compagnie. Il en avait plus qu'assez entendu pour la soirée ! Plantés là par « u Signore », les deux compères restèrent un moment à écouter les dernières improvisations des *paghjelle**.

- Avez-vous réellement aidé Stefano au détriment d'Anto pour servir vos propres desseins ? osa Camille, l'air de rien.
- Qui peut dire, ce qu'un vieux fou qui perd la boule peut bien faire selon son humeur ? Entre nous, mademoiselle, il faudrait être très fin pour influencer des caractères tels que les Vallone père et fils.
Camille n'insista pas. C'était presque un jeu ! Max manœuvrait sans aucun scrupule mais les Vallone n'étaient sans doute pas dupes. Il leur donnait l'excuse d'aller l'un vers l'autre, en sauvant leur apparent antagonisme. Elle ne comprenait pas comment l'ancien pouvait bénéficier d'un tel ascendant. Il y avait des parties obscures dans son histoire qui semblaient lui garantir l'immunité vis-à-vis d'Anto. Il était vraiment très sûr de lui.
- Et vous croyez qu'Anto va marcher dans votre grossière combine ?
- Bien sûr qu'il acceptera ! Quel autre choix a-t-il ? Il va tourner et retourner la question mais il est trop intelligent pour rester buté à perte… et puis, je pense qu'il en meurt d'envie. Par contre, attention ! À partir de maintenant plus un mot à ce sujet ! Demain, il sera de vilaine compagnie. Il ne faut pas qu'il sente que l'on veut trop lui forcer la main. Il pourrait tout aussi bien changer d'avis à la seconde. Celui-là est un vrai Corse… alors il est, comment dirais-je ?
- Susceptible ? compléta immédiatement Camille, déclenchant ainsi un mémorable fou rire...

SANGUE PER SANGUE

Au petit matin, une étrange agitation éveilla Camille. Par le film plastique tendu à la place des vitres disparues, elle vit monter de la rue Casabianca une longue procession qui débordait largement sur la promenade Giovannello. S'y mêlaient cavaliers et piétaille vociférant contre deux ou trois véhicules motorisés. Ceux-ci tentaient avec difficulté de se frayer un passage au travers de la marée humaine.
- Venez, mademoiselle Balleras ! cria Max au travers la porte. Les représentants des factions sont là ! Faites-nous l'honneur d'assister à l'empoignade. Cela vous donnera une bonne idée de l'ampleur de notre tâche la plus délicate. Prenez vos chiens, si vous êtes certaine de les contenir… ça en calmera toujours quelques-uns !
- J'arrive ! répondit-elle en sautant du lit de camp.

L'accès à la salle des débats était rendu difficile de par l'attroupement formé des nombreux exclus. Ceux-là tentaient de percevoir des bribes d'échange pour colporter les nouvelles. La foule s'ouvrit néanmoins, à la vue des boxers qui encadraient les deux compères. Les chiens affichaient des mines résolument mauvaises devant tant d'inconnus. La garde ne semblait pas disposée à les laisser pénétrer dans le saint des saints mais le vieil homme n'avait que faire des protestations. Il bourra le responsable à l'épaule, arguant que la grande jeune fille et ses dogues constituaient sa protection rapprochée et son infirmière personnelle. La tirade déclencha ainsi quelques moqueries d'un goût douteux. « Les hommes sont partout les mêmes, » songea Camille en entendant certains plaisantins demander où l'on pouvait se procurer une si jolie

protection…
Dans la grande pièce mangée par la pénombre, où une vingtaine de gaillards étaient assis autour d'une immense table en châtaignier, les discussions commencèrent sans préliminaires. Camille adressa un petit signe de la main, aux quelques rares personnes de sa connaissance. Stefano, attentif aux pourparlers, remarqua à peine sa présence. Dans un coin un peu à l'écart, Jean-Patrick lui fit don d'un aimable sourire. Un autre homme paraissait se réjouir de sa présence. Elle ne l'avait jamais rencontré et Max lui déclina son identité. Le solide bonhomme, prénommé Flavien, était en charge du Cortennais. Sa troupe les avait recueillis après le combat des abords de Francardu. Anto se tenait en bout de table. Ici aussi, on lui accordait une place de choix. Sa mine était sombre et il se contentait d'écouter sans un mot. Pas un meuble ni objet d'une quelconque couleur, ne venait égayer l'ancienne cave à vin du bastion Teghjale devenu bunker lors des bombardements. L'éclairage des chandeliers, à la flamme tremblotante, dansait sur le poli des pierres. Il donnait l'impression de pénétrer dans un décor de film d'épouvante. La plupart des présents fumaient énormément et les yeux de Camille mirent quelques minutes à s'adapter à ce nouvel environnement. Max se penchait pour lui murmurer le « curriculum vitae » de chaque intervenant.
Du cap à Bonifacio, toute la Corse semblait représentée. La réunion devait, en effet, être de la plus haute importance pour qu'on prenne le risque de voir la rébellion décapitée par une attaque massive des troupes régulières. Ces gens ne savaient parler qu'en criant. Ils se coupaient la parole ou s'invectivaient jusqu'à l'insulte. Ils montraient des visages fiers ou renfrognés selon l'orateur. Stefano se fit virulent pour défendre sa cause et prêcher la « grande guerre » mais même

ses prétendus alliés butaient sur le moindre détail. Très vite cependant, on s'orienta vers la question principale qui consistait à déterminer comment utiliser les nouvelles armes d'Anto et surtout, quels en seraient les bénéficiaires. Les heures s'égrenèrent ainsi, sans qu'apparaisse la moindre avancée. Max se désespérait ! Il ne paraissait guère plus écouté que tout un chacun dans ses vaines tentatives d'apaisement. De temps à autre, Camille calmait les chiens qui grognaient d'ennui. Le « Signore » restait absent des débats. Il ne répondait aux questions directes que par un hochement de tête non concerné. Au travers de cet apparent désintérêt, Camille repéra les signes d'énervement le caractérisant. Elle le connaissait maintenant suffisamment pour savoir qu'il devait ronger son frein. Il n'allait certainement pas rester calme encore très longtemps, avant d'exploser… Et il explosa ! Réussissant tout de même à la surprendre, elle et toute l'assemblée, lorsque n'y tenant plus il se leva d'un bond. Ses poings frappèrent le plateau de bois, renversant du coup quelques chandeliers.

« *Lasciacorre** ! s'écria-t-il en imposant le silence. Il suffit de vos jérémiades ! Je vous écoute tous depuis trop longtemps et maintenant, j'ai faim ! Mais aucun de vous ne sortira d'ici avant de m'avoir entendu ou je jure que je le tuerai à l'instant de mes mains ! »

Une chape de plomb parut figer les participants. Une telle prise de parole, sans aucun respect pour ses pairs, était tellement inhabituelle de la part d'Anto que Max resta lui-même cloué par la stupeur.

- Vous pleurez pour un chef et bien vous l'aurez ! continua Anto sans baisser le ton. Je suis trop vieux pour cela et bon nombre de vous devraient, eux aussi, passer la main aux plus jeunes. Puisque vous me « tannez » depuis des années pour prendre la tête, j'en déduis que vous m'honorez assez de votre confiance pour accepter mes

décisions. Il n'est pas question, cette fois-ci, de partager quoi que ce soit ! Nous parlons d'une quarantaine de tonnes d'armement sophistiqué qui peuvent faire pencher la balance une bonne fois pour toutes. Je ne laisserai pas « les bergers », dépouiller un tel arrivage en ne sachant l'utiliser qu'à moitié. Pour réussir, il nous faut une structure digne de ce nom avec des formateurs qui répercuteront leur savoir à tous. Plusieurs mois seront sans doute nécessaires pour se préparer. Cela ne peut s'envisager qu'à un endroit, où nous pourrons tranquillement nous consacrer à cet apprentissage, sans être constamment obligés de se cacher ou de détaler d'urgence. Je décide en conséquence que les containers viendront ici même, à Calvi ! C'est la seule place qui puisse correspondre à nos besoins. C'est donc Stefano qui gèrera l'affaire… avec ma bénédiction ! Puissent l'âge et les épreuves lui avoir donné assez de sagesse pour ne pas gâcher cette chance !

Il se tourna alors vers son fils dont la surprise fit s'échapper la cigarette de la bouche.

- *Mé figliu**! A partir de maintenant, tu es le nouveau « Signore di a filetta » et je te rends allégeance comme tous ici devront le faire. À celui qui rompra mon serment de sang, je déclare ouvertement « la vendetta » !

Alliant aussitôt le geste à la parole, Anto saisit son couteau de table et s'ouvrit une large entaille sur l'avant bras, aspergeant les convives les plus proches. Il laissa le mince filet écarlate se mélanger au vin de sa coupe. Max n'en finissait plus d'envoyer des coups de coude dans les côtes de Camille. « Il l'a fait ! Mon Dieu, il l'a enfin fait. ! Personne d'autre que lui n'aurait osé. J'aurai vu ça avant de mourir », dit-il en pleurant à chaudes larmes.

La surprise passée, quatre ou cinq personnages se rebellèrent contre le coup d'éclat. Ils quittèrent leurs places en manifestant bruyamment leur mécontentement. « Tu crois nous impressionner, Anto ? déclara l'un d'eux. Tu privilégies ton fils mais de quel droit penses-tu pouvoir faire main basse sur nos clans ? La réunion est terminée et nous partons ! Garde ton sang et ton vin pour les moutons qui te suivront ! »

Max se pencha à nouveau vers Camille.

- Oh ! Oh ! Camille ! Peut-être est-il temps d'utiliser vos dons particuliers, et surtout ceux de vos chiens, pour vous poster à l'entrée. Nul ne doit entrer ou sortir d'ici avant que la partie ne s'achève… en bien ou en mal, confia t-il inquiet.

La jeune femme se glissa discrètement derrière l'assistance en faisant signe aux bêtes pour prendre position tout près de la porte. « Mode garde ! ordonna-t-elle. Personne ne passe ! »

Les dogues s'ébrouèrent de concert et elle constata la dilatation des pupilles au changement de mode. Un inquiétant feulement monta directement du fin fond de leurs entrailles. Anto hurlait :

- Écoutez-moi tous ! Croyez-vous que je plaisante ? Toi, Maxime de Sartène ! Qu'as-tu fait de tous mes présents, de l'argent et de mes expéditions nombreuses qui ne t'ont jamais coûté ? Rien ! Si ce n'est te remplir les poches et garder ton clan sous ta coupe… Toi, Lurenzu de Porto-Vecchio ! Tu allais difficilement « une main devant, une main derrière », lorsque je t'ai rencontré ! Où traînerais-tu ta misère si je ne t'avais aidé ? Toi, Carlu de Bastelica ! Qui, chacun le sait bien, joue sur tous les tableaux pour rester en grâce auprès des forces du dictateur autant qu'auprès de celles de la rébellion, et qui ne doit ton rang qu'à un héritage douteux. Où serais-tu si j'avais laissé faire une bonne partie de cette assemblée, il y a dix ans, lorsqu'elle voulait

te faire un sort ? Et vous ! Les frères Filippone de Rapale qui viviez d'expédients et de rapines, et étiez promis au gibet si je ne vous avais placés là où vous êtes… Que seriez-vous devenus si ce n'est moisir au fond d'une geôle ? Il est temps de dire les secrets qui n'en sont pour personne et d'afficher votre honte ! J'en ai autant pour chacun d'entre vous, dit-il en défiant un à un du regard les chefs médusés. Tous me devez quelque chose, et aujourd'hui... j'exige mon dû ! Buvez à ma coupe mon serment de sang ! Liez-vous à moi comme de vrais chefs corses que vous êtes finalement devenus !

À l'appel de leur nom, les conjurés retournèrent s'asseoir, abasourdis par tant de détermination. Seul, Carlu se dirigea vers la sortie où les molosses grognèrent à son intention, en montrant d'impressionnantes canines sous les babines retroussées et luisantes. Anto se baissa un instant pour extirper de dessous la table un long révolver que Camille reconnu, malgré la distance, comme son propre Magnum.

- Flavien ! Es-tu des nôtres ? tonna-t-il, en levant l'arme.
- Pour sûr Anto ! confirma le Cortenais sans l'ombre d'une hésitation. Je ne raterais cela pour rien au monde !
- Bien ! Combien d'hommes dans la suite de Carlu ?
- Une dizaine dont ses deux plus jeunes fils !
- Tue-les tous ! ordonna froidement Anto, déclenchant aussitôt une onde de réprobation générale.

Carlu devint livide et se tourna brusquement vers lui.

- Tu n'oserais pas ? demanda-t-il presque suppliant. Pas toi, Anto ! Ce ne sont que des enfants !

Anto Vallone pointa le monstrueux canon à bout de bras en direction de l'opposant. Les gouttes de son sang s'épanchaient doucement sur le plateau.

- Tu me connais justement assez pour savoir que je ne recule jamais !

assura-t-il intraitable. Meurs donc, toi et les tiens, si c'est ton choix… ou alors bois !
Les épaules s'affaissèrent. Carlu, vaincu, regagna lentement sa place et la coupe maculée de sang, où chacun devait tremper les lèvres, commença à circuler autour de la table. Camille relâcha son souffle, bloqué par la tension du désastre évité. Curieusement, en regardant dehors après le départ des participants, elle découvrit la place totalement vide. Les gardes aussi s'étaient éclipsés. Sans doute avaient-ils jugé bon de ne pas se trouver sur le passage des chefs, après le dangereux coup de poker qu'Anto venait de jouer. Dès la montée en puissance de la voix du « Seigneur de la fougère », tous s'étaient judicieusement mis à l'abri, un peu loin des probables retombées. Il lui semblait quant à elle que la rébellion venait d'accoucher d'une unité aux forceps. Elle se demandait ce que pouvait valoir un tel serment obtenu sous contrainte, mais Max se montrait satisfait et confiant. Il paraissait certain que pas un Corse digne de ce nom ne saurait briser le pacte du sang. Drôle de pays, pensa-t-elle, et drôles de gens ! Ils passaient leur vie, à tourner les règles et les lois quand cela les arrangeait, mais parlaient d'une seule voix lorsque l'on touchait à l'honneur. Un honneur digne des anciens Samouraïs japonais, à une époque où les écrits étaient bafoués partout et où la religion du mensonge s'élevait comme une qualité essentielle à la survie. Décidément, les Corses s'avéraient bien un peuple à part que la jeune femme comprenait difficilement.

Après la réunion, Stefano s'approcha d'Anto resté assis, comme assommé par l'effort. Genou à terre, il lui banda le bras sanguinolent de son propre foulard.
- *Babbu** ! Comment pourrais-je jamais te remercier ? demanda-t-il

presque honteux.
- En faisant la seule chose qu'un père puisse demander à ses enfants, répondit Anto épuisé. **Rends-moi fier !**
- J'aurai dû t'écouter il y a longtemps, continua son fils ému. Excuse-moi pour toute la peine !
- Bah ! Le passé est loin derrière. Seuls les vieux comme moi doivent en parler ! Toi, construis l'avenir dont ta mère avait rêvé ! Je suis trop fatigué pour mener cette quête à bien et me languis de la rejoindre.
- Ne parle pas ainsi ! Tu viens de prouver encore combien nous avons besoin de toi.
- Foutaises, mon fils ! Je te gênerais plus qu'autre chose, et d'ailleurs je pars dans quelques heures !
- Tu pars ?
- *Lasciacorre** ! Eh comment que je m'en vais ! Mais, ne t'en fais pas, tu entendras encore parler de nous. Mademoiselle Balleras et moi-même avons une petite idée qu'il nous tient à cœur de mettre en œuvre. N'est-ce pas, Camille ? Nous n'allons pas laisser rouiller votre belle armure repeinte de neuf ?
Camille était touchée par la scène de ces deux farouches combattants qui se retrouvaient enfin, père et fils, l'espace d'un si court moment. Un frisson de confusion l'envahit quand Stefano la serra dans ses bras, plein de gratitude. Un charme nouveau émanait de sa personne. Il était beau, malgré ses blessures au visage ; plein de force et de vigueur ; Anto en plus jeune, bouillant et déterminé. Son père lui fournissait beaucoup plus que des armes. Il venait de justifier ses actes passés. Le fils maudit obtenait la garantie que son combat devenait celui des justes. Elle voyait l'aigreur de leur première rencontre s'effacer pour laisser place à un jeune homme, sûr de son bon droit. Camille ne pouvait que l'aimer, et c'est avec difficultés

qu'elle s'échappa pour lancer d'un air faussement joyeux :
- Pour sûr, Anto ! Le temps est venu pour la Dame blanche de Max de reprendre du service ! Et elle partit en courant, sans se retourner, pour préparer son paquetage.
- Quel sacré bout de bonne femme ! s'extasia Stefano comme s'il la découvrait. Jean-Patrick ne tarit pas d'éloges sur son compte. Dit-il la vérité ? Elle est belle et semble si fragile…
- Tout est vrai, et pourtant ce que tu entendras reste bien en deçà de la réalité ! confia Anto, étonné du regain d'intérêt. Ne t'inquiète pas, je prendrai soin d'elle… juste pour le cas où tu tomberais amoureux !
- *Lasciacorre* ! Comme tu y vas ! Je la connais à peine…
- *Mé figliu*! s'amusa Anto, en regardant Camille qui s'éloignait en gambadant. Malgré ses tristes travers, des filles comme celle-ci tu n'en trouveras nulle autre ! Aussi, écoute-moi encore une fois… **ne la laisse jamais quitter notre île !**

VENDETTA

Dans la nuit profonde, une silhouette claire s'éloignait du village de Viscuvatu, au trot cadencé d'un militaire à l'entraînement. Les hautes flammes qui dévoraient le petit poste de la milice locale vacillaient dans son dos. Elles augmentaient l'impression d'irréalité. Assurément, au petit matin, chacun raconterait sa version tronquée de l'évènement, et la Dame blanche se verrait attribuer cent visages de plus. De nombreux adeptes jureraient même d'une taille incrémentée de quelques pieds supplémentaires.

Les plus hardis s'étaient d'abord regroupés sur la place, sous l'œil de l'aigle impérial qui coiffait la fontaine. Puis, trouvant leurs motivations au sein du nombre, ils avaient lancé la traque. L'objectif semblait faciliter leur tâche en s'arrêtant très souvent pour les laisser approcher. Les poursuivants tiraient aussitôt sur l'apparition dantesque qui en quelques minutes venait pourtant de détruire le symbole de l'oppression quotidienne. L'armure encaissait les plombs perdus des chevrotines de chasse. Ils semblaient si désuets en regard de la solide cuirasse. Camille se jouait avec facilité de ces médiocres miliciens. Elle prenait plaisir à suivre, le plus scrupuleusement du monde, le plan échafaudé par Anto. Depuis bientôt deux mois, elle le suivait de villages en hameaux à la manière des forains d'antan. Elle ne se lassait pas du comique d'un « show » si bien rodé. Elle adorait la réaction des locaux quand le seigneur apparaissait, ténébreux, tel un oracle prédisant malheur aux âmes simples. Se piquant au jeu, il

s'était créé un personnage sur mesure en accord avec sa propre légende. Anto et sa monture se présentaient immaculés d'un beau vert tendre obtenu en s'enduisant d'argile verte, habituellement utilisée comme cataplasme sur les membres accidentés des chevaux. Vallone laissait alors libre court à son courroux et promettait malédiction à qui prenait fait et cause pour le camp adverse. Avant que quiconque ne réagisse, il démarrait au grand galop pour se perdre dans l'épais maquis. De là, il se contentait ensuite d'attendre l'apparition de la déesse claire. Droit sur son destrier, encroûté d'une terre verdâtre qui craquelait en séchant, il impressionnait comme un « highlander » écossais du moyen-âge cherchant querelle. Bien entendu, peu d'habitants se trouvaient dupés par la mise en scène. Certains gloussaient même quelquefois, à la vue du cavalier qui chevauchait avec fracas sur les anciens pavés ou sur le bitume défoncé. Les gens ne retenaient néanmoins, et avant tout, que le fond du message. Celui-ci, hurlé par le mauvais « djinn » envoyé par l'augure, assurait toujours un funeste sort à ceux qui trahissaient la rébellion.

Une fois de plus, Camille pilotait donc son armure de bataille à la triste face balafrée. Elle prenait soin d'être vue du plus grand nombre.
- Unité centrale, rapport thermo-dermique ? demanda-t-elle au calculateur de bord.
Des colonnes de chiffres s'affichèrent en surimpression au travers des écrans oculaires. La voix monocorde annonça aux écouteurs intégrés : « Six personnes à notre poursuite ! Distance respectable... cent cinquante mètres ! »
L'information la réjouissait. Les poursuivants devaient encore garder en mémoire, la trouille monumentale déclenchée par la découverte du grand être traversant l'ancienne gendarmerie avec ses grenades

incendiaires. Le gradé s'était probablement fait dessus.
- Anto ? appela-t-elle au travers du système de radio communication.
- Oui Camille ? répondit aussitôt celui-ci.
- Très beau spectacle ! J'ai une demi-douzaine de calibres aux basques. Un seul est dangereux, armé d'un vieux Famas. Je m'occupe de la suppression comme prévue… pas de problème particulier !
- Finis-moi tout ça rapidement ! Je crève de chaud sous ma glaise !
- Unité centrale? continua-t-elle pour le cerveau artificiel. Contacte les chiens ! Bao, ordre d'arrêt et passage en mode vocal exclusif ! Kerou, mode guerre, un seul passage puis arrêt ! Cadence au minimum ! Rapport général avant combat ?
- Puissance des accumulateurs à quatre vingt dix pour cent, obtempéra l'ordinateur. Périphéries activées ; exosquelette, paré en attente ; trois défauts mineurs : Un, le joint labyrinthe d'étanchéité de la rotule gauche indique une légère fuite sans gravité ; Deux, la sonde de pression statique auxiliaire est inopérante ; Trois, le système hydraulique numéro cinq affiche un niveau minimum… sans influence directe ! Unité opérationnelle à quatre vingt dix huit pour cent ! Prête au combat en cadence ralentie !
- Lé... Lo... Lé...Lo...
- Hahouuuuuuuu!
Bao hurlait à la mort et le cri, amplifié par le larynx artificiel, couvrait la panique des villageois qui tentaient d'éteindre l'incendie. Les chasseurs, inquiets, ralentirent l'allure. La fausse proie se tenait toute proche sur la colline. Elle leur faisait si bien face qu'il paraissait évident qu'elle attendait les prédateurs, sabres en mains, avec la ferme intention de provoquer l'affrontement. Camille savait par avance combien ces gens allaient trembler. Comment pourrait-il en être autrement ? Le passeur prélèverait son écot de leur chef qui

n'avait su laisser la crainte prendre sagement le pas sur sa ridicule fierté de petit homme. Quand Kérou aurait brisé quelques jambes, sonnerait l'heure de la déroute. Ceux qui le pourraient encore tourneraient le dos pour fuir. Certains lâcheraient une dernière salve, et s'effraieraient d'autant plus en voyant la terrible dame insensible aux projectiles tueurs de sangliers. Ils ne s'apercevraient que bien plus tard que l'un d'entre eux manquait à l'appel. On évoquerait alors le fantôme à mots couverts, lors des veillées. Le « Signore di a filetta » avait lancé les avertissements d'usages et aucun n'aurait plus envie d'aller contre sa volonté en découvrant le cadavre du lendemain. Car ce jour là, en Casinca, le patron avait enfin donné son accord. La guerrière laisserait une victime au lieu des écorchés et des boiteux habituels. Le tableau du sacrifié, dépeint par Anto, ne donnait guère lieu à une quelconque envie de charité. Droit de cuissage ; terreur constante à l'encontre du petit peuple ; racket pour les plus aisés au nom du dictateur… le tout avec un plaisir non dissimulé... Dans ce village promis trop fréquemment à la disette, l'homme s'affichait trop gras pour être honnête et Camille jouerait les justicières sans aucun regret. En vérité, cette joie malsaine n'était pas la sienne. Son côté sombre lui rappelait juste que le mort en sursis ferait une bien piètre offrande, pour calmer l'appétit grandissant du dieu noir, prisonnier de son esprit perturbé…

Anto scrutait aux jumelles les signaux d'informations qui rebondissaient de cimes en cimes tout autour d'eux. Ils lui étaient directement adressés et donneraient lieu à leur prochaine étape. La marche forcée, imposée à leur équipage pour s'éloigner de Viscuvatu, ne leur laissait aucun repos depuis près de cinq heures. Leur nouveau coup d’éclat avait mis la région en effervescence. Camille prenait

garde de ne pas tomber de la petite jument lors de ses pertes de conscience liées à sa grande fatigue. L'utilisation de son armure dévorait toujours ses réserves d'énergie. Piquant du nez sur l'encolure, elle tentait désespérément de garder les yeux ouverts. Les boxers tiraient une langue assoiffée et s'arrêtaient fréquemment pour se lécher les coussinets des pattes meurtris par le sol accidenté. Tandis que les vaillantes montures, chevaux et mulets de bat, soufflaient et ahanaient à chaque nouveau dénivelé, Anto, tel un roc, ne montrait quant à lui aucun signe d'épuisement. « Quel diable d'homme », pensa-t-elle en étouffant un bâillement. Ni l'âge ni le sommeil ne pouvaient avoir raison de lui. Il faisait partie intégrante de cette île au même titre que les chênes-lièges qui bordaient le chemin. Ce gaillard là, comme Max et nombres d'autres personnes présentes à Calvi, avançait soutenu par la seule force de ses convictions. La découverte de cette population, insoumise par principe, où femmes et enfants ne restaient jamais insensibles au mot « *liberta* », prouvait à Camille, jour après jour, la futilité d'espérer l'intégration. Quels que soient ses efforts elle ne serait tout au plus tolérée au sein du clan global qu'au titre d'ami. Elle éprouvait le regret de n'être née Corse… sans doute la fatigue…

- Ho ! Anto ? se plaignit-elle. En a-t'on encore pour longtemps ? Il me semble que nous sommes déjà très loin de Viscuvatu. J'ai mal aux fesses et je n'en peux plus !

- Encore deux heures et nous rejoindrons Max à Poggio-Mezzana, répondit le cavalier à demi tourné sur sa selle. Il aura des nouvelles pour nous et je possède là une antenne informatique qui me permettra de traiter quelques dossiers en attente. Le village est relativement sûr. Aussi, y resterons-nous quelques jours...

Leur arrivée, signalée comme il se doit, trouva Max qui fumait sur la placette de la mairie. Il daigna juste se fendre de trois pas pour venir aider Camille à descendre de son cheval. Une volée d'enfants s'attroupa, dans la minute, pour leur souhaiter la bienvenue.

- Mama ! Mama ! s'écria l'un d'eux. Anto est arrivé ! Anto est là !

Les volets s'ouvrirent pour apprécier la nouvelle, et bien vite les adultes apparurent des quelques ruelles, pour se joindre au comité d'accueil.

- Tu as fait du bon boulot Anto ! plaisanta Max, à peine libéré de leur accolade. Ma Dame blanche est sur toutes les lèvres et l'histoire fait le tour de l'île. Chapeau bas, monseigneur… voilà une idée que j'aurais aimé avoir !

- Bah ! L'effet de surprise ne durera pas et trop de gens feront vite le rapprochement entre la légende et notre maigre équipage qui voyage en compagnie des grands chiens. Dommage ! Je me suis beaucoup amusé et j'en ai profité pour régler des vieux comptes en souffrance. Parle-moi de Stefano ! Où en est-il avec le chargement ?

- Tu as bien fait de lui laisser la disquette ! Je suppose que tu sais déjà que les tentatives de récupération de Calvi, par les troupes régulières, se sont soldées par de cuisants échecs. Je gage qu' Al Aredi doit « fulminer » dans sa forteresse. On dit qu'il prépare une lourde offensive pour l'automne, mais Stefano est confiant. Il assure qu'il tiendra la cité coûte que coûte. Des nouveaux combattants arrivent de partout pour lui prêter main forte, y compris des expatriés corses du continent. Le plus drôle reste la dizaine de « Français de France » qui se sont présentés récemment. Ceux là se croient à l'orée d'une nouvelle croisade en compagnie du nouveau Che Guevara… encore des fatigués ! Mais laissons cela pour le moment ! Je voudrais vous présenter quelqu'un :

- Maria ! *Veni qui**!
La petite foule se tut à l'instant pour s'ouvrir sur le passage d'une femme d'une quarantaine d'années, toute de noir vêtue. Elle marchait à la remorque d'un tout jeune garçon que Camille reconnut comme le petit Jimmy du groupe de Jean-Patrick, l'enfant dont elle avait stoppé l'hémorragie. Le gamin, aux doigts amputés, délaissa subitement la main maternelle pour se précipiter vers les deux molosses restés en retrait.
- Kerou ! Bao ! Venez mes tout beaux ! lança-t-il joyeusement.
Les Boxers ne se firent pas prier à l'invite. Ils oublièrent les heures de marche pour ne plus penser qu'à la fête. Ils léchèrent et se frottèrent à l'enfant tant et bien qu'il se trouva vite englué de bave. Sa grimace dégoûtée déclencha rires et commentaires des habitants. Le silence retomba à l'approche de Maria, face au « Signore di a filetta ». Elle pleurait ! Elle se jeta aux genoux d'Anto pour lui embrasser les mains.
- Signore Anto ! Oh ! Signore Anto ! dit-elle à l'homme embarrassé de tant d'attention. Merci mon Dieu de me donner l'occasion de vous rencontrer enfin. Qu'il vous bénisse, vous et tous les vôtres, Seigneur ! Je ne pourrai jamais payer ma dette envers vous pour avoir sauvé mon dernier enfant ! Cette saleté de guerre m'a pris tous les miens et vous êtes le seul à me redonner la foi. Merci ! Merci !
Anto, confus de s'afficher ainsi, l'obligea à se relever. Elle lui échappa aussitôt pour se tourner vers Camille et la serrer chaleureusement dans ses bras.
- Vous aussi mademoiselle ! déclara-t-elle, haut et fort pour que tout le monde entende. Max m'a raconté comme il sait si bien le faire. Je sais maintenant qui est l'ange de Francardu ! Ma demeure vous est ouverte... vous n'y manquerez de rien !

Certaines personnes voulaient soudain les toucher. D'autres se découvraient ou s'inclinaient comme recueillis. « Qu'avait donc pu encore raconter le vieux renard pour obtenir telle dévotion ? » s'interrogea la guerrière troublée. Anto ne disait mot ! Une larme lui perla sur la joue tandis qu'il jetait un regard mauvais vers Max qui jouait les ingénus… Et, Camille craqua devant l'émotion alliée à la fatigue. Elle pleura à son tour dans les bras de la matrone comme s'il s'agissait de sa propre mère. Jamais elle n'avait fait face à telle situation où son don de destruction se voyait fêté comme une bénédiction. Pour la première fois, elle se sentait vraiment utile. Cet épisode allait donner un sens à sa vie, et même si cette île ne serait jamais totalement sienne, malheur à celui qui tenterait dorénavant de mettre en doute son amour sans limites pour sa terre d'adoption…

Camille eut vite l'impression d'avoir toujours vécu au sein du village. Poggio-Mezzana vivait quasiment en autarcie. La population y résidait nombreuse. En ces temps difficiles, les villes devenaient moins attractives. La Castagniccia assurait toujours la viande et le pain à ses enfants dans le besoin. Maria prenait, comme promis, grand soin d'elle. La dame tentait quotidiennement de l'instruire à la cuisine locale sans grand résultat tant la guerrière se montrait gauche à cet exercice. Max avait disparu, comme à son habitude, dès le lendemain de leur arrivée. Anto, très détendu, s'affairait devant son ordinateur. Il ne s'interrompait, de temps à autre, que pour confier ou recevoir une clé « USB » aux nombreux enfants qui jouaient les coursiers de bonne grâce… mais nul bonheur n'est éternel !

Ce matin-là, Camille et Maria étaient allées puiser l'eau directement à la source par pur plaisir de profiter d'une nouvelle

journée d'août prometteuse d'ensoleillement. En approchant de la petite maison au toit de lauzes où elles séjournaient, Vallone les attendait sur le pas de la porte. Il arborait sa mine des mauvais jours.
- Un problème, Anto ? s'inquiéta-t-elle à l'instant.
- Un très gros ! Max vient d'être arrêté à Moriani ! Maria, va voir ton fils ! Il est couché mais ne t'inquiète pas ! Le docteur dit qu'il se remettra.
Les deux femmes lâchèrent leurs outres à terre pour se précipiter à l'intérieur. Dans la minuscule chambre d'Anto, un grand monsieur en costume sombre se tenait debout près du lit où reposait Jimmy. Il soignait une vilaine plaie à la tête mais l'enfant restait conscient. Il se redressa devant les nouvelles arrivantes. De gros cernes bleus lui encadraient les yeux gonflés.
- Oh ! Mama ! Je n'ai rien pu faire ! C'est le Gérald qui m'a battu et chassé à coup de pierres. Il m'a laissé partir en pleine nuit pour que je porte la nouvelle à Anto, expliqua-t-il en voyant celui-ci pénétrer à son tour. Maudit soit ce soûlard ! Il sait que vous êtes dans la région et vous défie d'intervenir. Il avait bu comme à son habitude, et tous ses gars ne valaient pas mieux mais j'ai rien dit, Anto ! Et je suis sur que Babbu Max non plus ! Les sanglots rendaient difficile la compréhension du petit homme.
- Je suis sûr que tu as respecté l'omerta mon grand ! Ne t'en fait pas pour cela, le rassura « la fougère ». Dis-moi plutôt, combien ils étaient, et comment cela s'est passé et puis… où est Max ?
- Dans l'ancienne Mairie de Santa Lucia-di-Moriani qui leur sert de poste de police, près de la mer. Ils l'ont descendu de cheval devant tout le monde, en le frappant avec la crosse du fusil mais il est vivant. Ils comptent le transférer dès demain matin à Bastia où, paraît-il, sa tête est mise à prix ! Ce salaud de Gérald riait de la prime

qu'il allait toucher. Je le hais ! Je le hais ! Je voudrais que Kerou et Bao le dévorent et me rapportent son cœur !
L'enfant était hors de lui ! Prestement debout sur le lit, il crachait des flots d'injures mélangées aux larmes. Sa mère tentait en vain de l'apaiser.
- Un jour, continua-t-il, je serai assez grand pour le tuer moi-même !
- Jimmy ! Ne parle pas ainsi ! Calme-toi mon petit, s'alarma Maria.
- Que se passe-t-il ici ? *Lasciacorre* ! On égorge le cochon ou quoi ? gronda une voix grave dans le dos des adultes.
- Max a été arrêté ! répondit Anto sans se retourner.
L'homme qui venait d'entrer n'était autre que Jean-André, le maire du village. Habituellement toujours d'humeur enjouée, il blêmit en apprenant la nouvelle.
- Que peut-on faire, Anto ? Dis-moi et nous partons de suite !
- Combien d'hommes peux-tu réunir ?
- Je n'ai pas grand monde ! Tous les jeunes sont dans le maquis et probablement vers Calvi, mais disons qu'on doit bien rester encore cinq ou six à savoir tenir une arme. Pour Max et toi, tous viendront !
- Et la garnison ? questionna encore Anto.
- Une bonne douzaine mais leur repaire est solide, et puis ils ont autre chose que des fusils de chasse pour nous recevoir !
- Hum ! Comment se passent les transferts de prisonniers ?
- C'est assez rare ! Habituellement, deux véhicules blindés viennent de Bastia par la nationale. Avec le bruit que font ces guimbardes, on les entend arriver de loin ! C'est toujours vers cinq heures du matin, juste avant l'aube, pour repartir de jour. Compte au moins une dizaine d'hommes à l'intérieur ! J'ai bien un peu de dynamite... pour aller à la pêche mais c'est inutilisable sans risquer de tuer tous les occupants… Max y compris !

Anto réfléchit quelques secondes puis il se tourna vers Camille.
- Mademoiselle Balleras ! dit-il visiblement ennuyé. Je suis désolé, mais nos vacances viennent de tourner court.
- Et comment ! répondit la jeune femme avide d'aider Max par tous les moyens. Je file me préparer !
- Jean-André ! continua Vallone. Je vais avoir besoin de tes gars pour retarder les fourgons. Contentez-vous de les bloquer sur la route pendant une quinzaine de minutes. Piégez la chaussée et les alentours ! Laissez-les défourailler dans le vide et puis, décrochez !
- Pas de problème, acquiesça le maire.
- Fais prévenir Flavien, à Corte, pour qu'il vienne à votre rencontre en couverture ! Le village pourrait subir des représailles alors commence à évacuer ton monde dès maintenant. Si comme je le pense, Flavien choisit de venir avec « du lourd » comme à son habitude, il lui faudra deux jours de marche. Autant avancer à sa rencontre pour assurer le coup.
- Bien Anto ! Il sera fait selon tes ordres !
- Trouve-moi aussi quelqu'un de sûr à Moriani-plage. Un gars qui dispose d'une forge ou puisse entretenir un feu sans attirer l'attention. Il devra lui aussi se faire oublier quelques temps !
- Le patron boulanger fera l'affaire. Tant pis pour le pain ! se désola l’autre.
- Une toute dernière chose, Jean-André, ajouta Anto ! Fais passer le mot à Gérald par les gamins que j'arrive et que Max n'est qu'un détail ! Le « Signore di a filetta » ne daigne se déplacer que pour s'occuper de son cas à lui… de façon définitive !

Le poste de police de Santa Lucia-di-Moriani révélait une installation sommaire. Quelques tables et chaises, jadis utilisées lors des bals de la mairie, et une paire d'armoires métalliques, constituaient l'essentiel du mobilier. L'unique cage à prisonniers avait été grossièrement boulonnée contre l'une des issues de secours condamnées. La grande salle n'offrait aucun accès aux services municipaux situés à l'étage, depuis l'intérieur. Elle donnait donc l'énorme avantage d'être facilement défendable car totalement dépourvue de la moindre fenêtre. La porte principale, à deux battants d'acier robuste, ouvrait directement sur le parking qui jouxtait lui-même la route nationale. Par prudence, Gérald avait également fait remplacer sa jumelle du coin opposé par une solide porte en châtaignier, moins large, qui permettait l'échappée vers la plage. L'ambiance était tendue à l'approche de la nuit. Max, couvert de bleus, n'avait aucunement perdu sa verve pour invectiver ses gardiens.

- Hé ! Les grands guerriers ! On boit pas un coup aujourd'hui ? braya-t-il en grimaçant au touché de sa lèvre gonflée et fendue par les coups. Vous vous réservez pour accueillir Anto ?

- Vas-tu donc la boucler ! s'énerva le plus proche des matons en montrant sa matraque. Tu en veux encore? Ça ne t'as pas suffi? Tu rigoleras moins lorsqu'apparaîtra la table du bourreau ! Garde donc ta salive pour parler à ce moment là ! Pour sûr que les gars d'Al Aredi s'y connaissent pour obtenir ce qu'ils veulent des grandes gueules dans ton genre… Hein ! Gérald ?

- Tais-toi donc aussi, intima l'intéressé ! J'ai mal à la tête ! Essaie plutôt de chasser les gamins qui hurlent dehors… ça me fatigue !

A intervalles réguliers, de petites voix s'élevaient pour crier, hors de portée des miliciens : « Tu vas crever Gérald ! U Signore di a filetta le chante ! Plus de pierres si ce n'est celle de ta tombe. L'ombre de sa Dame blanche se tient juste derrière toi ! »
Un petit cercueil noir, d'une quinzaine de centimètres de long, avait aussi été lancé par la vitre de la vieille Land Rover lors de sa dernière tournée. Le village de bord de mer, depuis, semblait figé… comme mort ! Les volets restaient clos. Pas une échoppe n'osait ouvrir. Gérald maudissait l'alcool qui l'avait fait perdre le sens des réalités, au point de se placer dans une si dangereuse situation. Dès demain, il devrait quitter l'endroit sous peine de voir les sombres prophéties se réaliser. Il connaissait trop bien les gens du coin pour avoir grandi avec bon nombre. Il n'aurait désormais aucune chance de profiter de la prime très longtemps, sans être victime d'un malencontreux accident. Al Aredi pourrait bien le déplacer où il voudrait, Anto ne l'oublierait pas. Celui-là tenait toujours ses promesses. Gérald se savait pris au piège dans le poste pour la nuit. Il ne devait qu'à la crainte qu'il inspirait lui-même à ses hommes de ne les voir déserter. Il les laissait se saouler à volonté, en espérant qu'ils retrouveraient ainsi un semblant de courage… ledit courage pouvait tout aussi bien les pousser à s'entretuer en querelles d'ivrognes… La perspective n'apparaissait guère plus réjouissante. Lui qui, pour une fois, restait à jeun, s'inquiétait de se voir entouré d'une si faible troupe. La plupart étaient Italiens, Français ou Sardes. Sans doute des gens de sac et de corde qui avaient échappé à leurs autorités respectives. Ils venaient servir sur l'île, attirés par la solde et le peu de questions qu'on leur poserait. Les deux seuls « vrais Corses » manquaient à l'appel, disparus dès le début d'après-midi. Le sérieux de la menace était on ne peut plus évident.

- Hé patron ! Et si on laissait le vieux tailler la route ? On dirait qu'il s'est échappé ! proposa celui qu'on surnommait « Calzone » à cause de son habitude à monter ses shorts au dessus du nombril.
- Abruti ! hurla le chef. Maintenant que nous avons prévenu Bastia, veux-tu que ce soit nous qui finissions sur la table de torture ?
- Heu ! Non mais je pensais...
- Et bien, arrête de penser, tu frôles déjà la surchauffe. Et dis à l'autre imbécile de cesser de chanter ces bêtises… ça rend tout le monde nerveux !
En effet, un des hommes occupé à réviser les armes, sifflait machinalement un air que Gérald reconnu comme une toute nouvelle chanson. Le refrain vantait justement les méfaits de la redoutable Dame blanche. « La Dame blanche ? Qu'est-ce encore que cette histoire à dormir debout », s'interrogea Gérald au point de raviver son mal de tête. De nombreux rapports faisaient état de ce mystérieux spectre ces dernières semaines. Bien que peu attirer à croire ce genre de fables, il sentit une boule lui monter dans la gorge à cette seule évocation. Pour se calmer, il décida de s'en prendre à ses sbires :
- Activez-vous, bandes de « lopettes » ! Barricadez-moi tout ! Vérifiez aussi l'étage, et continuez de remplir des sacs de sable ! Attention ! Le premier qui fait mine de se débiner, j'en fais des lanières !
- Oh! Gérald! se rebiffa Raoul, le Calabrais. Qui attend-t-on comme cela ? Nous n'allons quand même pas trembler devant cet Anto, seul contre dix ? On est des hommes ou quoi ?
- Et bien dis donc, Gérald ? profita aussitôt Max en entendant la vantardise. Avec des « gonzes » comme celui-ci, t'es mal mon vieux ! Veux-tu que je te raconte encore la Dame blanche pour te rassurer

?
Le chef de la milice ne prit pas la peine de répondre à la provocation. Les heures allaient paraître longues d'ici au lendemain… trop longues, sans doute, pour s'énerver maintenant sur le vieil imbécile.

Ainsi, la nuit fut en effet interminable. Les fausses alertes usaient les nerfs. Les gamins, à l'extérieur, avaient chanté pendant longtemps. La peur, puis l'impatience, et enfin la fatigue érodaient inexorablement l'attention. Mais Gérald savait garder la pression pour tenir son monde. Lorsqu'une heure le sépara de l'aube, il se berça de l'illusion que son forfait était moindre et qu'Anto allait l'oublier… Selon le dernier message de Bastia, les fourgons ne tarderaient plus. La triste bande, cloîtrée au rez-de-chaussée de la mairie, avait vidé nombre de bouteilles et fumé tout ce qui était fumable pendant la nuit. Certains commençaient à s'assoupir pendant que d'autres, dont Gérald, finissaient une partie de cartes. Les hommes se relâchaient encore avec l'approche du jour qui les libèrerait du prisonnier. Gérald raflait mise sur mise de manière éhontée.
- Putain, t'es en veine ! Tu m'as piqué la solde de deux mois, s'emporta Raoul dégoûté par sa propre malchance.
- T'as raison, jubila l'autre ! L'idée d'être bientôt débarrassé du vieux débris me redonne sûrement confiance en ma bonne étoile. Il est bien tard pour que les rebelles tentent encore un coup de Jarnac. Je vous l'avais bien dit qu'ils n'oseraient pas ! Cet Anto, c'est du bidon ! Oh ! Manfredi ! T'endors pas quand même, et continue de surveiller la porte !
Une lointaine explosion, suivie d'une de moindre importance mais, cette fois-ci toute proche, firent oublier l'attrait du jeu.

- Qu'est-ce que c'est ça ? interrogea Raoul, pâle comme un linceul.
Gérald sursauta au crépitement de la radio dans son dos. Une voix paniquée annonça l'attaque des fourgons de transfert sur la nationale 193, à la hauteur de Figaretto. L'homme demandait instamment des renforts, sans prendre le temps de coder son appel.
- Hahouuuuuuu !
L'effroyable hurlement glaça un instant les épaules des joueurs. Au second cri, tous se levèrent pour se précipiter vers leurs armes respectives. Manfredi tentait d'apercevoir par les faibles ouvertures des meurtrières taillées dans la porte, l'auteur du tumulte. Gérald, tout aussi blême, vérifia le chargeur de son « browning » :
- Alors, il est venu ! murmura-t-il pour lui même. Quel con je suis !

La porte de la grande pièce commune explosa au même moment en milliers de fragments meurtriers qui pulvérisèrent Manfredi. Gérald, jeté sur le dos, se releva à la seconde pour tenter de motiver ses gars encore chancelants. Le cavalier surgit, couché sur l'encolure de sa bête d'outre-tombe. Sous la face crevassée, dans la clarté de l'aube naissante, c'était Anto et pourtant c'était le diable! Un diable déchaîné qui hurlait en corse des insanités. Sa monture dérapait sur le carrelage. Il fendit dans l'élan le crâne de Calzone d'un violent coup de machette, et lâcha aussitôt les rennes qu'il tenait de l'autre main pour arracher de sa ceinture un long revolver. L'engin déclencha un feu si nourri que les survivants se rejetèrent à terre et ne songèrent plus, dès lors, qu'à s'échapper coûte que coûte. À qui rampait derrière les armoires ; à qui profitait de l'entrée béante pour se glisser dehors ! Gérald emboîta le pas de Raoul. Ensemble, ils plongèrent vers l'issue arrière. Ils couraient comme des dératés. En découvrant le Calabrais trop rapide pour pouvoir le suivre, le chef se laissa emporter par sa

rage de s'être ainsi fait surprendre. Il leva son arme et tira à plusieurs reprises dans le dos de son subalterne… Il aurait au moins réussi quelque chose… Sur la plage, après avoir traversé la bande boisée qui protégeait le bâtiment des vents marins, il se plaqua contre le dernier arbre pour souffler et tenter de reprendre son sang froid. Foncer tête baissée représentait le plus sûr moyen de se faire descendre. Au brouillon d'une course se précipitant vers sa cache, il ferma un instant les yeux pour prier de n'être point découvert. Enrique et Giuseppe passèrent en trombe sans le voir, à moins d'un mètre. Ils fuyaient sans armes, épaule contre épaule, droit vers le sable mou. Leur frayeur était telle que leurs propres cris couvraient ses appels. C'est là qu'il perçut son chant pour la première fois. Elle se tenait juste à quelques mètres sur la lisière de l'eau. Gérald se recroquevilla encore en la découvrant. La Dame blanche lui tournait le dos, soudain interposée entre lui et les coureurs. Elle scrutait les deux hommes terrorisés qui croyaient sauver leurs peaux. Elle semblait bien aussi grande que dans les rapports. La silhouette présentait une taille fine qui supportait de larges épaules. Sans doute aurait-on pu la qualifier de belle, sans ses terrifiantes épines. Une mélopée lente et lancinante, semblable à un hymne funèbre, se mélangeait au vent et au ressac.

« Lé…Lo…Lé…Lo…Lé…Lo ! »

Gérald vit clairement les lions métalliques sortir du couvert pour se lancer aux trousses de ses camarades. Son cœur s'accéléra à en rompre lorsqu'ils se jetèrent sur leurs proies. Les horribles hurlements d'agonie lui glacèrent le sang. La dame, visiblement satisfaite de la tuerie, se tourna alors vers lui pour le pointer du doigt. Elle le désignait ainsi comme victime suivante, et savait évidemment où il se trouvait. Dans un ultime sursaut de courage, ou peut-être poussé par la peur, il vida sur elle la fin de son chargeur. Le seul

résultat fut l'augmentation du rythme macabre tandis qu'elle venait à sa rencontre.
« lélolélolélo ! »
L'homme savait que sa seule chance était d'atteindre les maisons et de forcer une porte, pour éventuellement prendre des otages. Gérald n'avait pas l'âme d'un mouton ! Alors, il rassembla ses forces et s'élança. Il contourna la mairie sans oser jeter un œil en direction du bâtiment, de crainte de n'y trouver Anto, et fonça vers la route. Il tournait ainsi le dos à Moriani et aux endroits les plus habités mais une seule chose comptait : S'éloigner de la Dame blanche! La rage de vivre palliait son manque de condition physique… Il allait réussir !
Quelques minutes auraient dû suffire pour trouver refuge ! Ensuite, une demi-heure tout au plus le séparerait du grand jour ! Il courut sans s'arrêter, sans même regarder derrière. La musique de mort restait toute proche !
Le premier monstre arriva par sa droite tandis qu'il coupait au plus court par le champ en friches du père Salimone. Il était horrible, bardé de piquants et dégoulinant de sang frais le long de ses immenses canines. Curieusement, la bête resta galoper à sa hauteur sans paraître lui porter la moindre attention. Ce répit galvanisa Gérald qui puisait dans ces dernières ressources pour atteindre les maisons éclairées. Le second bâtard d'enfer apparut sur sa gauche. Son égal manque d'intentions belliqueuses, fit comprendre au chef de la milice qu'ils étaient juste les passeurs de la faucheuse. Ils le guidaient vers un endroit bien précis ! Gérald s'en arrêta net, hors d'haleine. Il n'irait pas bêtement vers l'abattoir et ne bougerait plus d'ici. En se tournant, il ne fut pas surpris de trouver la grande dame juste devant lui.
« Finis en maintenant sale garce ! souffla-t-il fataliste. Tu m'as trop

crevé pour que je puisse encore trouver la force d'avoir peur ! J'ai bien vécu et j'aurais dû en faire beaucoup plus ! »
Résigné, il attendit le coup fatal tandis que les fauves s'approchaient en grondant. Hélas, l'horreur blanche ne lui accorda pas la grâce de mourir dignement. Elle se contenta de le frapper à la nuque, d'une force telle qu'il crut entendre céder ses propres vertèbres cervicales...

Un seau d'eau glacée lui fit reprendre brutalement ses esprits, pour le plonger dans un bien pire cauchemar. Le four ronflait, la porte grande ouverte. Il dégageait une chaleur de jugement dernier qui le sécha presque instantanément. L'arrière salle de la boulangerie ne lui était pas inconnue. Il s'y trouvait assis, penché vers l'avant, les bras liés sur un lourd billot de bois. Légèrement de biais, la Dame blanche, enfin muette, l'observait de son horrible regard vide. Son grand buste clair renvoyait les reflets des hautes flammes. Juste en face, l'homme cagoulé à la manière des indépendantistes d'antan, attisait le brûlot et retournait fréquemment dans l'âtre une longue pièce de métal. Le milicien reconnu immédiatement une ancienne lame d'amortisseur d'un véhicule automobile. Il entendit Max, derrière lui, qui prenait sa défense. « Mon Dieu ! songea-t-il, si j'avais su que ce vieil homme serait capable de compassion à mon égard, j'aurais agi différemment. »
- Ne fais pas cela Anto ! suppliait L'ancien. Partons et laissons Gérald ici ! Regardons ta blessure et décampons sans perdre de temps !
- Arrête de t'apitoyer ! répondit le redoutable seigneur en apparaissant de face à son tour. Il n'en vaut pas la peine et fera un très bon exemple ! En voyant les yeux fous du « Signore di a filetta » si résolus, Gérald fut de nouveau saisi d'une peur viscérale. Celui-là

serait juge, juré et bourreau ! Le prisonnier ne parvenait plus à dominer son tremblement. Il n'était plus temps d'argumenter, il devait sauver sa vie. Alors, il pleura et supplia à son tour en comprenant finalement ce que faisait le cagoulé avec sa pièce bouillante.

- Je... Je suis désolé ! Je n'aurais pas dû, Signore Vallone ! geignit-il. C'est l'alcool ! C'est...

- Tais-toi ! le coupa Anto, hors de lui. Il est trop tard ! Ça fait trop longtemps que tu pourris la vie à toute la région mais ne t'inquiète pas, salopard, tu ne vas pas mourir de suite ! Oh ! Non ! Pour toi, la Dame blanche a prévu bien meilleur épilogue ! Si je n'avais écopé d'une paire de balles dans la peau, lors de l'attaque, j'aurais pris grand plaisir à faire le boulot moi-même ! Tu vas vivre pour raconter, fumier ! Mais des pierres aux gamins, tu n'en lanceras plus jamais ! Allons-y !

La dame s'avança en levant son effroyable sabre bleu, tandis que l'homme au four sortait la lame rouge destinée à cautériser. Pour son malheur, Le cœur de Gérald n'avait pas lâché et il ne serait jamais plus qu'une moitié d'homme...

- Pas de pierres ! Pas de pierres ! criait Gérald.
- Qu'est-ce qu'il raconte celui-là ? demanda l'homme en blanc assit aux côtés du blessé, à son collègue qui ajustait le goutte à goutte.
- Il délire! Remarque, dans l'état où ce mec a été laissé, ça n'a rien d'anormal. Je crois que j'aurais préféré être tué comme le furent les autres. C'est dégueulasse de faire des trucs comme ça !
- Ne m'en parle pas ! J'en ai des frissons rien que d'y songer, acquiesça le premier infirmier. Crois-tu que la rébellion soit à l'origine de ce massacre ?
- Va savoir ? Depuis que celui qu'on appelle Stefano a soulevé la Balagne et une partie du Nebbio, ça ne rigole plus ! J'ai discuté avec l'un des employés de la boulangerie qui a trouvé ce pauvre type et le bonhomme paraissait terrifié. Il n'arrêtait pas de jurer que certains villageois avaient aperçu la Dame blanche, peu avant l'aube.
- Tu ne vas pas croire à ces sornettes ? L'attaque des fourgons était bien réelle, et ce n'est pas un fantôme qui a explosé la porte et détruit l'intérieur de la mairie !
- Je ne sais plus que penser ! Ça paraît ridicule mais j'ai tout autant de mal à imaginer que l'on puisse trancher les deux mains d'un homme puis cautériser pour s'assurer qu'il profite pleinement du cadeau. On a un sacré tordu en liberté, ça craint ! As-tu vu les autres corps ? Certains ont été tués à la lame ou par balles mais la paire de cadavres sur la plage semble avoir été attaquée par une grosse bête. As-tu remarqué la taille des morsures ? C'est diabolique ! J'ai hâte de rentrer à la citadelle ! Ce coin, trop près de la Castagniccia, me flanque la trouille. En plus, avec tous ces militaires étrangers qui viennent de débarquer pour l'enquête et sécuriser la zone, il ne fait pas bon traîner trop longtemps…

- Moi, je dis que c'est un coup de la rébellion ! insista son collègue. M'est avis que les gars veulent montrer leur détermination et que ça va encore monter en puissance. J'ai un cousin à Calvi qui m'a confié que Stefano se sentait de taille à se mesurer au Patrick, et que je ferais bien de me faire porter pâle quand ça pétera… Je crois que je vais suivre son conseil !
- Tu vas rejoindre la rébellion ?
- T'es fou ! Je vais les laisser s'entretuer entre types qui n'ont rien d'autre à faire. Tu me vois monter à la bataille pour me faire descendre comme une figue mure ? Je veux voir grandir mes enfants ! Que les combattants combattent et que les infirmiers « infirment »… C'est bien ainsi !
- Les pierres ! Plus de pierres ! délira à nouveau Gérald avant de retomber inconscient.
- Tiens, voila le père délirium qui recommence… pauvre gars ! Refile-lui une dose plus forte de morphine ! Si le cœur lâche avant qu'il ne puisse raconter son histoire, tu vas voir que ça va encore être de notre faute !

Brinqueballés dans l'ambulance sur la route du retour, les deux infirmiers commençaient les transfusions pour garder Gérald en vie. Ce dernier revivait cette fin de nuit cauchemardesque qui venait de le frapper dans sa chair comme solde de tout compte. L'action s'était déroulée si vite que son cerveau refusait obstinément de prendre conscience de son handicap… du moins jusqu'à son arrivée dans la citadelle…

- Gérald Tramoni ? interrogea l'obèse.
- Oui monsieur ! Voyez ce qu'ils m'ont fait ! éructa le supplicié, en

présentant les pansements ensanglantés. Il tenait à peine debout.
- Répond juste aux questions ! Rien d'autre ! ordonna le grand nègre.
Gérald souffrait le martyr. On l'avait littéralement traîné hors de l'ambulance. Dès leur arrivée, les infirmiers s'étaient assurés qu'il puisse conter sa triste aventure. Ils avaient troqué les drogues apaisantes contre d'autres qui le ramenaient brutalement à la réalité. La folie l'envahissait sous forme de démangeaisons imaginaires. Elles attaquaient ses extrémités pourtant disparues. Une paire de colosses de type indonésien prit le relais pour le soutenir jusque dans le hall de réception du palais des gouverneurs. Il ne pouvait détacher son regard des grossiers bandages de première urgence qu'il gardait, collés l'un à l'autre, comme d'invisibles menottes. Lui qui rêvait de promotion et d'honneurs venait d'obtenir celui de se trouver directement en présence du dictateur.

La large pièce semblait une bien pâle imitation d'un genre de salle du trône. Al Aredi se tenait avachi dans un immense fauteuil surmonté d'armoiries inventées de toutes pièces par son cerveau malade. Le fait que son assise soit placée en hauteur, sans doute pour impressionner les visiteurs, ne cachait en rien une faible taille et la mollesse physique du roitelet autoproclamé. A sa gauche, le minuscule Chinois, presque effacé, était sans aucun doute son plus proche conseiller, Tao Peï. On lui devait le massacre de Luri. Les ragots prétendaient que la richesse personnelle de l'Asiatique n'avait d'égale que sa fourberie sans limite. Si l'homme restait immobile, ses petits yeux noirs en perpétuel mouvement reflétaient une redoutable intelligence dénuée du moindre scrupule. Son pendant, de l'autre côté de l'auguste siège, se montrait d'un genre radicalement différent. Cultivant la brutalité plus que la ruse, Ousmane Vasco, dit l'Africain, se présentait fier et arrogant comme la dernière pièce du triptyque

dirigeant. L'officiel chef militaire fournissait la cohorte de mercenaires dont Patrick avait toujours grand besoin. Ce bel éphèbe à la peau d'ébène, d'origine éthiopienne, possédait un appétit sexuel réputé sans limites. Il ne faisait pas bon éveiller son intérêt car l'étalon se souciait peu du devenir éventuel de ses amants et maîtresses d'un soir. Il les offrait aisément à sa troupe après s'en être repu.

Gérald savait que sa vie ne tenait à nouveau plus qu'à un fil, mais peu lui importait. Ces trois-là, enroulés dans leurs robes de chambre, parodie des rois mages, lui donnaient envie de rire. La première boutade le délivrerait assurément dans l'instant du mal par un aller simple pour l'enfer. Mais, Insidieusement, la rage se mélangeait à la douleur. Il commença à débiter la nuit passée, fréquemment interrompu par les spasmes qui irradiaient son corps diminué. Il parlait sans rien omettre et répondait à toutes les questions pour s'en délivrer une fois pour toutes. C'était sa vengeance ! La seule qui lui restait peut-être. Il insista sur le rôle d'Anto et en oublia Max. Il frémit au souvenir de la sorcière blanche qui l'avait si sauvagement mutilé. Vasco le coupait souvent. Il exigeait moult détails. Patrick jouait le compatissant et Tao Peï demeurait étrangement muet.

- Dix contre deux et regarde-toi ! reprocha l'Africain. Tu mérites bien ton sort ! Décris-nous encore cette dame blanche comme tu la nommes ! Celle-ci fait trop parler d'elle à mon goût ! Comment est-elle ?

- Blanche! Toute blanche, votre excellence! s'empressa de préciser Gérald entre deux hoquets.

- Bien sûr qu'elle est blanche, triple crétin ! Tu voudrais qu'elle soit verte avec un nom pareil, mais encore ?

- Elle est grande ! Plus grande que vous, monseigneur ! Elle porte

une sorte de cuirasse et son visage est figé, presque triste. Elle ne craint pas les armes à feu ! J'ai tiré et tiré encore… rien ne peut l'atteindre !
- Elle ne porte que des sabres, pour toute arme ?
- Oui, mais deux énormes bêtes l'accompagnent ! Deux esprits malins que j'ai de mes yeux vu dévorer mes camarades ! Vous me croyez fou? Je jure que ça s'est passé ainsi !
- Calme-toi ! Personne, ici, ne met ta parole en doute ! assura Patrick avec une pointe de dédain. N'as-tu rien remarqué d'autre ?
- Si ! Elle chante ! se souvint d'un coup Gérald, au bord de l'évanouissement.
- Pardon? sembla s'éveiller le Chinois. Comment ça, elle chante ?
- On dirait deux notes, toujours les mêmes !
Tao Peï descendit de l'estrade pour s'approcher du milicien :
- Serait-ce quelque chose comme « Laloulalou » demanda-t-il doucement.
- Plus aigu, votre seigneurie ! confia le blessé, presque heureux du soudain intérêt dont il se trouvait l'objet.
- Bien ! décida Tao en lui souriant. Ton aide est précieuse, mon brave ! Va te reposer maintenant, tu l'as bien mérité ! Nos meilleurs docteurs vont s'occuper de toi, sois tranquille !

Les deux géants extirpèrent aussitôt Gérald de la salle, sans plus d'égards que lors de son arrivée. L'Asiatique roula ses longues et fines moustaches entre ses doigts en affichant un sourire des plus énigmatiques.
- Parle Tao ! ordonna Al Aredi. Ne me fais pas languir ! Qu'as-tu trouvé pour avoir l'air si content de toi ? Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle ! Les Vallone, père et fils, sont déjà un assez gros problème sans que les fées blanches s'en mêlent en plus ! Cette histoire va

encore faire le tour de l'île à la vitesse d'un feu de forêt. Elle risque d'attirer toujours plus de volontaires sur Calvi !
- Un proverbe de mon pays dit : Connaître son ennemi est le premier pas vers la victoire ! lui répondit Tao pour ménager le suspens.
- Lâche-nous avec tes chinoiseries ! s'énerva le grand noir.
- Je suis étonné que l'honorable Vasco, si grand stratège et au fait de toutes les techniques militaires, n'ait pas fait le rapprochement plus tôt, minauda le petit homme.
- Patrick ! Dis au jaune d'arrêter de tourner autour du pot et de me faire passer pour un débile ! Je finirai par perdre patience !
- Tout doux, Ousmane ! le calma Patrick, impatient d'entendre la suite.
- Voyons ! Une protection individuelle intégrale à l'épreuve des balles ; Des guerriers très forts qui émettent une cadence de combat et la jouent à l'ancienne avec des sabres, comme au japon… cela ne vous évoque vraiment rien ? demanda Tao en prenant l'air contrit de se trouver en présence de deux fieffés ignares.
L'idée frappa Vasco comme une décharge électrique. Il se tourna vers le Chinois, oubliant un moment le dictateur, pour apprécier à voix haute.
- Nom de Dieu ! Une armure de combat ! Tu as raison, ça ne peut être que cela ! Que peut bien faire une armure de combat par ici et d'où vient-elle ?
- Ah ! Mes amis, continua Tao qui jubilait de tenir en haleine ses comparses. Que feriez-vous sans votre vieux chinois inutile ? Et si j'ajoutais qu'elle est sûrement fabriquée par « Indian. Corps. inc. » et qu'elle ne fait pas « lalou » mais probablement « lélo », signe que c'est une femelle… à quoi songerais-tu ?
Patrick ne comprenait rien et commençait à en prendre ombrage,

mais aussitôt Ousmane éclata d'un rire gourmand.
- Ah! Ah! Ah! Bien sûr que c'est clair ! Une armure de type Gorgon ! Un putain de Gorgon est sur l'île ! Dire que je me suis toujours demandé à quoi pouvait-on utiliser ce genre de jouet ? Tu la tiens ta Dame blanche, mon vieux Patrick, et elle est tout ce qu'il y a de plus réelle !
- Vous commencez à m'agacer à parler à demi-mot l'un et l'autre, se renfrogna celui-ci.
- Souviens-toi de la fille que nous avons loupée il y a quelques mois, expliqua Ousmane. Le membre d'équipage du dirigeable indien, capturé lors de l'escale, a dit qu'elle avait débarqué avec deux très gros chiens. Inutile de chercher plus longtemps ce que sont les fauves dont on vient de nous parler.
- Voilà qui est en effet intéressant, apprécia Patrick ! Alors, la fille Balleras se trouverait encore en Corse ? Je l'avais oubliée, celle-ci, depuis l'affaire de Porto ! Que proposez-vous et qu'est-ce que cette histoire d'armure?
- Oh ! Rien de bien grave en fait, dès lors que nous l'avons identifiée, continua l'Africain. Pour ce que j'en sais, il s'agit d'un gadget très sophistiqué qui s'est peu vendu de par son coût. Considère cela comme un blindage personnel. Quelques commandos d'élite en ont été équipés, surtout en Asie, mais en fait c'est plus une sorte de sport de combat. Depuis quelques années, une poignée de « barons » du levant se livrent à des affrontements par ce type de combattants interposés dans des tournois d'un nouveau genre. À mon avis, cela reste très marginal ! C'est ça, Tao ?
- En théorie, oui ! profita l'autre pour reprendre la main dans la discussion. Néanmoins, il faut l'apparenter à une école de pensée se rapprochant plus des sectes de « ninjas » assassins des siècles passés.

Les élèves sont sélectionnés pour en faire de très bons tueurs à gages. C'est aussi une arme hautement psychologique destinée à frapper le subconscient des populations par le côté « chevalier ou samouraï » en armure. Dans le cas qui nous occupe, il est évident que c'est le but recherché.
- Soit, mais c'est un personnage qui nous emmerde royalement, alors comment s'en débarrasse t'on ?
- Le tarif risque sans doute de te faire bondir, mais le mieux serait de trouver l'équivalent de cette Dame blanche sur le marché et de le lui coller aux fesses, émit Tao Peï. Son élimination calmerait les rebelles et nous devrions ainsi pouvoir retourner la situation à notre avantage. J'ai ma petite idée sur la question...
- Ok ! Tu as carte blanche, c'est le cas de dire ! Quant à toi, Ousmane, vois du côté du père Balleras et de nos appuis diplomatiques si nous pouvons traiter cela comme une ingérence de puissance étrangère.
- Et pour le gars qui vient d'arriver sans les mains ? questionna Ousmane, pour le principe.
- Comme d'habitude ! Puisqu'il ne nous sert plus à rien, balance-le du haut des remparts ! Comme dit le père Vallone, il servira d'exemple pour ceux qui échouent.
- Justement, à propos de cet Anto ?
- Augmente la prime sur sa tête comme pour son fils ! Cela ne servira probablement à rien mais ne coûte pas grand chose non plus… vu que je n'ai aucune intention de payer les éventuels délateurs…

ACCORDU

Au beau milieu des cargos de toutes provenances qui débarquaient leurs marchandises venait d'accoster un imposant navire de guerre. C'était pour le moins inhabituel en ce lieu essentiellement voué au commerce. Le cuirassé Calcutta III recevait les honneurs du quai réservé aux visites officielles. Le pavillon qu'il arborait signifiait, on ne peut plus clairement l'identité de son propriétaire. Le sigle « d'Indian. Corps. inc... » côtoyait les couleurs de l'Inde. Le tout jeune commandant du port, David Bowles, n'était guère en mesure de lui refuser l'accès. Pourtant, malgré la complaisance de ses supérieurs à l'égard du « V.I.P », Il ne pouvait s'empêcher de cultiver à son encontre une légitime inquiétude. La massive coque noire tachée de coulures rouille présentait de trop nombreuses « bouches à feu » prêtes à servir. Comme un bateau fantôme surgit tout droit des livres d'histoire, il se dressait à sa vue en rappel de ce qu'avait été la puissance maritime de certains pays, cinquante ans auparavant. La construction, d'origine chinoise ou soviétique, était caractéristique des navires furtifs. Le Calcutta ne laissait apparaître de ses structures que les grands panneaux blindés aux multiples angles aigus, chargés de tromper les radars de l'époque. Quoique depuis longtemps obsolète de par les techniques apparues au fil des ans d'une sans doute trop longue carrière, cette protection gardait au vieux guerrier un air extraordinairement menaçant. David regardait donc d'un très

mauvais œil cette anomalie qui pénétrait dans son espace de vie réservé sans sa réelle approbation. Habituellement, les politiques interféraient peu dans ses décisions. Il régnait en maître au milieu des marchands et de quelques contrebandiers de petite envergure.

En fait, l'aspect du bateau le gênait moins que le mode de propulsion utilisé. On n'apercevait aucune turbo-voile ni le moindre mat dépassant des structures. Les panneaux solaires se montraient également trop peu nombreux pour alimenter un moteur électrique. Puisqu'il n'avait plus aucune chance de trouver à bord un engin atmosphérique, faute de carburant adéquat, il ne restait donc qu'une seule possibilité... la pire ! Une antique propulsion nucléaire dont le danger, latent pour toute la région, ne faisait aucun doute.

« Quel coup fourré ces Indiens préparent-t-ils »? pensa le responsable du port, en ajustant la longue vue pour tenter de percer le mystère de l'intrus. Le coût d'acheminement d'une telle relique, si loin de chez elle, devait se révéler astronomique ! Les Européens apprécieraient peu de savoir un « atomique » si près de leurs côtes.

Au travers de l'œilleton, David observait le manège du commandant qui descendait l'échelle de coupée en compagnie d'une paire de matelots. Sans doute venait-il se présenter et indiquer le motif officiel de son escale. Le sieur débarquerait en grande pompe, l'air hautain, et lui servirait une quelconque fable que lui, petit fonctionnaire, devrait faire mine de gober pour ne froisser personne. En attendant le début des « salamalecs » son attention fut attirée vers deux autres personnages accoudés au bastingage. Ils semblaient donner les dernières consignes au patron du Calcutta III. Patron, c'était vite dit ! En y regardant à deux fois, l'autre barbu paraissait très à l'aise avec le commandant. Son uniforme indiquait pourtant un niveau hiérarchique inférieur. David augmenta le grossissement et

finit, enfin, par obtenir une image plus nette sur la paire « d'olibrius » qui pouvaient bien être les véritables « Very important people » de cette visite. Une des deux silhouettes était connue dans la région, et bien qu'il ne l'ait personnellement rencontrée qu'une seule fois, le jeune officier lui donnait aisément un nom… Alexis Balleras ! L'homme n'avait pas beaucoup changé en cinq ans. Il demeurait, à dire vrai, tout simplement inoubliable.
« Tiens donc ! s'étonna-t-il à voix haute. Le vieux crabe est toujours dans le coup ! Voilà qui promet de chaudes soirées dans les tavernes environnantes. Que diantre ce grand bonhomme fait-il si loin de ses chers dirigeables ? »

A bord du Calcutta, l'intéressé trépignait de devoir attendre le feu vert des autorités pour mettre pied à terre. Raphaël regrettait d'avoir tant insisté pour l'accompagner tant le ronchon l'exaspérait.
- Par ma barbe! s'énervait Alexis, j'espère que le cochet va se presser un peu pour faire sa cour à ces culs terreux ! J'ai hâte de retrouver le plancher des vaches pour chercher Camille. Ces derniers mois à « La Valette » m'ont ramolli. Tonnerre de tonnerre ! Et puis, je n'aime pas beaucoup ce rafiot équipé de cette merde de réacteur. Je m'attends toujours à une fuite et ça me flanque des démangeaisons rien que d'y penser. Claude aurait tout de même pu trouver mieux qu'un tel cercueil pour ramener la gamine !
- N'exagérez pas, « Boss » ! tempéra une nouvelle fois le second. Cette machine tient encore sacrement bien la mer, et Louchenko est un bon commandant qui n'a pas froid aux yeux. A part le continent, il n'y a pas grand monde qui puisse tenir tête au Calcutta dans la région.
- Il n'empêche que nous perdons encore du temps !

- Vous êtes bien sur qu'elle se trouve en Sardaigne ?
- Depuis dix neuf jours! Sans aucun doute. Je la suis à la trace avec la balise miniaturisée qu'elle traîne sous la peau à son insu.
- Ça dure depuis longtemps cette histoire de traceur ? risqua Raphaël qui trouvait l'idée irrespectueuse.
- Pratiquement depuis sa naissance, comme toutes les filles de Claude d'ailleurs ! C'est comme qui dirait son assurance de toujours savoir si ses enfants sont vivants et où les trouver, mais motus ! Nous avons assez de problèmes sans rajouter une grosse colère de la donzelle. Elle est ici à Santa Térésa et dès que je pourrai descendre, le capteur me guidera droit sur elle !
- Rien ne dit qu'elle acceptera gentiment de vous suivre. Permettez-moi même d'en douter ! ajouta perfidement le second en imaginant déjà la confrontation entre deux Balleras en désaccord.
- C'est en effet ce qui me pend au nez ! s'esclaffa le commandant. Au moins, apprendrons-nous où en est sa mission initiale ! De là, je verrai, peut-être, ce que l'avenir proche nous réserve à nous aussi. Je ne sais pas pour vous, Raphaël, mais j'en ai ma claque de Malte ! Nous nous faisons virer de si nombreux bars qu'on va finir par mourir de soif dans ce bled !
- Ah ! Ça ! Il est certain que les débits de boisson vont fêter notre départ. A part quelques putains, personne ne nous pleurera. Les gars deviennent intenables et se battent sans arrêt pour un rien.
- Bah ! Il faut bien qu'ils s'amusent un peu, observa Alexis fataliste.
- Allez donc essayer vous-même, comme j'ai dû le faire la semaine dernière, d'expliquer ça au gargotier du « Jazz bar ». Vous verrez ce qu'il en pense !
- J'étais très fatigué, se défendit son supérieur un rien honteux.
- La bouteille vide qui vous tenait compagnie aussi ! Remarquez que

l’homme ne devrait pas trop pouvoir se plaindre, vu que vous lui avez brisez toutes les dents avec ladite bouteille !
- Dites donc, Raphaël ? Vous n'oublieriez pas un peu le respect qui m'est dû ? Il me semble entrevoir une once de reproche dans vos propos !
- Je ne me permettrais pas, mon commandant ! Tenez ! déclara aussitôt le jeune homme pour changer de sujet, Louchenko revient et vu son sourire, il aura sûrement rencontré une carpette locale qui lui aura fait bon accueil…

Camille arpentait le petit marché de la vieille ville comme chaque matin depuis leur arrivée sur la grande voisine de la Corse. Elle passait énormément de temps en ces lieux si typiques qui regorgeaient d'une quantité incroyable de marchandises venant du monde entier. On y trouvait pêle-mêle des tapis d'Iran, divers objets africains en bois précieux, de somptueux meubles laqués importés directement d'Asie du sud-est, ou même de la vodka frelatée d'origine inconnue. Tout ce qui pouvait se vendre, le pire comme le meilleur, envahissait les étalages. Elle retrouvait ainsi une âme d'enfant à fouiner sans but précis, dans ce marché permanent et coloré où la plèbe se pressait à la recherche de l'affaire du moment. Tous les acteurs semblaient s'entendre à merveille dès qu'il s'agissait de commercer bruyamment en toute illégalité. Si le langage commun se composait en premier lieu de gestes millénaires, on trouvait toujours un voisin parlant quelques bribes d'anglais ou de français. Il vous confirmait ainsi que vous ne pouviez trouver meilleure opportunité d'acheter une lampe, la plus moche possible, qui en cherchant bien devait hanter vos rêves les plus secrets. Camille adorait flâner ici, loin de l'agitation guerrière qui caractérisait la

Corse. C'était comme des vacances avant la prochaine tempête… à condition de garder un œil sur son argent dont les très nombreux « pickpockets » vous délestaient aisément à la moindre seconde d'inattention. Après l'échauffourée de Moriani, près de trois semaines auparavant, il devenait hors de question, pour Anto, blessé, de reprendre la fuite à cheval. Max avait organisé leur départ précipité par voie maritime vers la Sardaigne toute proche. Le "vieux" s'était, quant à lui, remis en route au mépris du danger. Camille et Anto avaient donc pris pied au petit matin, dans cette contrée accueillante, et surtout très peu curieuse de leur provenance. Vallone était, par chance, resté sans connaissance pendant toute la traversée. Depuis, il maudissait Max à longueur de journée. Son sol natal lui manquait et il ne ratait aucune occasion d'exprimer son impatience. Il devenait tellement exécrable qu'elle s'échappait dès que possible pour éviter de devenir martyre de la cause. Le répit ne durerait plus très longtemps. Il semblait réellement se flétrir loin de sa terre. La blessure n'était pas assez grave pour le retenir plus d'une petite semaine supplémentaire. Camille ne doutait pas un instant de retrouver les chiens plus gras que lors de la séparation. Jimmy avait promis de veiller sur eux.

La Sardaigne paraissait avoir trouvé un compromis acceptable en se dotant d'un gouvernement élu, quoique réputé corrompu et d'une moralité douteuse. Les dirigeants se satisfaisaient de peu et ne fourraient que très rarement le nez dans les affaires de leurs administrés. Une marine de guerre réduite et une flotte aérienne quasi inexistante, les laissaient tremblants devant le proche dictateur aux idées si aisément expansionnistes. Aussi, afin de s'assurer du statu quo entre les belligérants voisins, ne rataient-ils pas la moindre

occasion officieuse de soutenir la rébellion. Pendant que les Corses se battaient entre eux, ils avaient d'autres chats à fouetter que de regarder plein sud.

Camille arrivait enfin tout près du port dans le délicieux quartier qu'on nommait communément « le souk aux puces ». Elle pénétrait dans le royaume de la copie d'objets divers, tous plus inutiles les uns des autres. C'était le summum de la caverne d'Ali Baba. On y trouvait alors comme il se doit des trésors, mais aussi… les quarante voleurs. Elle se garderait de toutes façons d'acheter quoi que ce soit, de peur d'une réflexion désobligeante du seigneur courroucé. Miguel, le petit commerçant portugais lui offrirait un savoureux thé bouillant à la mode arabe. Il la draguerait, pour le principe et sans réel espoir pendant près d'une heure, juste pour passer le temps dans la tiédeur du vieux ventilateur. Après, il tenterait sans doute, et en vain, une fois de plus, de lui présenter ses dernières merveilles antiques « made in China ».

- Ohé ! Miguel ! lança-t-elle en pénétrant dans le réduit encombré. « Como vais » ?

- Vous voilà enfin, belle demoiselle ! répondit le vendeur affable. Votre portugais s’améliore de jour en jour. Aujourd'hui, j'ai trouvé quelque chose qui semble avoir été fabriqué spécialement pour vous ! Ma parole, c'est un « pachminâ » qui vient directement du Cachemire. Une splendeur en accord avec vos yeux !

Camille ne put se retenir d'en rire ! Comment expliquer à Miguel que toute la région en question avait été son terrain de jeu pendant de longues années, et qu'elle en connaissait sans doute plus que lui sur l'origine, véritable ou non, du lainage ?

- Faites toujours voir, demanda-t-elle par politesse… mais je doute que votre affaire me tente.

- Alors, j'ai peut-être autre chose, fit-il d'un air soudain mystérieux… une information !
- Une information ? s'étonna-t-elle en prenant encore l'affaire à la plaisanterie. Une carte au trésor ? Comment trouver une moustache de Saladin ?
Miguel se pencha à son oreille, provoquant un léger recul de la jeune femme, qui crut à une tentative de baiser volé.
- Avez-vous vu le navire qui vient d'entrer au port ? confia-t-il, comme s'il détenait un secret d'une grande importance. Il me semble qu'il pourrait vous intéresser. C'est juste histoire de parler ! Pourquoi seriez-vous concernée, après tout ?
- Bof ! Un navire ?
- Tout noir, avec des canons et un pavillon indien doublé d'un petit logo vert qui représente ce pays barré des trois lettres blanches : I.C.I…

Camille courait comme une folle vers leur refuge. Un bâtiment « d'Indian. Corps. inc » ne se trouvait pas là par hasard. Il fallait prévenir Anto ! Avec son père, tout était possible. Le navire pouvait venir en ami où tenter de la ramener de force. En grimpant les marches qui permettaient l'accès au minuscule studio quatre à quatre, le fracas d'une bataille se fit clairement entendre.
« Pourvu qu'il ne soit pas trop tard ! » s'affola-t-elle en se jetant contre la porte dans son désir d'aller encore plus vite.
Lorsqu'elle entra dans la pièce, mise sans dessus dessous, elle découvrit les deux hommes qui s'affrontaient. Anto s'était emparé d'un de ses sabres. Son visage crispé indiquait combien il souffrait tandis qu'une tache rouge s'élargissait sur sa chemise claire. La

blessure se ré-ouvrait ! Son adversaire, colosse néanmoins en difficulté, le combattait avec une vieille lame rouillée qui paraissait atteindre les limites de sa résistance face à l'acier trempé. Cette carrure, surmontée d'une casquette en travers, Camille l'aurait reconnue entre mille.
- Alexis ! Arrête ! Je t'en supplie, arrête, c'est un ami ! hurla-t-elle presque hystérique.
- Par ma barbe ! répondit le commandant en parant un dernier coup. Tu arrives à temps fillette ! Juste quand j'allais apprendre les bonnes manières à ton barbon.
Anto, comprenant son erreur, laissa brusquement sa lame choir à terre. Il tourna le dos à son agresseur pour aller s'asseoir, soulagé, sur le rebord de la commode branlante. Camille se jeta dans les bras de son cousin en adressant un coup d'œil inquiet au blessé. Celui-ci ne tarda pas à la rassurer :
- L'entaille saigne mais ne t'en fais pas, j'ai la couenne dure ! En tout cas, encore assez pour botter le cul de ce grand benêt qui s'introduit chez les gens sans crier gare !
- La porte était entrouverte ! plaida Alexis. Personne n'a répondu à mon appel ! J'avais à peine eu le temps de passer la tête dans l'encoignure que ce forcené s'est jeté sur moi sabre au clair. Que pouvais-je faire d'autre que me défendre ?
- Oh! Temps mort les gars ! intima la jeune femme. On reprend tout à zéro ! Anto, je te présente mon cousin Alexis Balleras, commandant du Cargo dirigeable « Populu Corsu » qui m'a amenée sur ton île… et accessoirement, probablement l'un des acteurs de ta contrebande d'armes au fil des ans avec « Indian. Corps . inc ». Alexis ! Voici Anto Vallone ! Ce n'est pas mon barbon, comme tu sembles le croire mais mon contact en Corse, et qui plus est un grand ami de mon cher

père !
Les deux hommes échangèrent un regard embarrassé, suivi d'une timide poignée de main.
- Désolé, je ne pouvais pas deviner ! s'excusa benoîtement le grand barbu.
- C'est vrai que j'ai été un peu vite mais nous n'attendions personne ! répondit Anto, guère plus à son aise.
Camille inspectait d'un œil amusé l'arme du commandant. L'outil se voulait une réplique, à moindre prix, d'un sabre corsaire du dix septième siècle. L'état de la lame, toute dentelée et tordue des impacts reçus, indiquait sa piètre qualité.
- C'est avec ce truc que tu comptais tenir tête à mon "wakizashi" commando ? Bien heureux qu'il ne soit pas tombé en poussière dès la première touchée, se moqua-t-elle à l'adresse de son cousin.
- Tu veux rire, j'espère ? s'enflamma celui-ci vexé. Un authentique sabre pirate dans son jus d'époque ! Le Portugais du port me l'a certifié ! Une vraie affaire pour un collectionneur. Evidemment, maintenant il est beaucoup moins beau !
- Et bien, mon cousin, aucun doute que question antiquités tu sois fin connaisseur ! Les Taïwanais doivent se réjouir de trouver de tels amateurs éclairés pour leurs copies à touristes. Mais, dis-moi ? continua-t-elle, plus terre à terre. Ce n'est certainement pas l'amour de l'art qui t'amène en ce lieu? Et d'abord, comment m'as-tu trouvée ?
- Le système semble fonctionner avec un temps de retard puisque tu étais déjà partie, mais, passons les détails… L'important reste que je sois là pour t'aider si besoin ou éventuellement, te rapatrier !
A l'air exaspéré affiché par Camille, Alexis se garda bien de pousser plus avant sur le sujet. La fuite n'entrait visiblement pas dans les projets de sa cousine.

- C'est mon vieux qui t'envoies ? demanda-t-elle, soudain hargneuse.
- La famille, en général, mais oui, lui en particulier ! Il a, cette fois-ci, engagé de gros moyens pour te venir en aide dès que lui fut révélé le but réel de ton voyage. Je pense que tes sœurs ne doivent pas être à la fête pour leur participation, à ce coup foireux ! Ça chauffe chez les Balleras ! Je suis en attente à « la Valette » depuis bientôt trois mois. Alors, épargne-moi tes simagrées et tes questions pour me dire ce que fait ton armure Gorgon à semer le trouble aux quatre coins de l'île. Quels sont tes projets à court terme ? Le « deal » de ton paternel se veut très simple : Soit tu nous associes aux réjouissances, soit je t'embarque dans mes bagages… que tu le veuilles ou non !
- Vous entendez ça, Anto ? C'est un brin prétentieux pour quelqu'un qui se pointe avec une lame en acier à ferrer les ânes… Non ?
- *Lasciacorre* ! confirma le Corse. Ah ! Ça, Camille, je dois vous rendre justice que celui qui voudra vous forcer à quoi que ce soit devra venir avec de meilleurs arguments !
- Ecoutez-moi vous deux au lieu de vous marrer ! reprit Alexis en ignorant la boutade. Claude ne plaisante pas et pour le prouver, il a mis le paquet ! Les Balleras se mouillent, comme je n'en ai jamais eu connaissance auparavant. Dans le port, m'attend le Calcutta III ! C'est un énorme cuirassé à propulsion nucléaire, armé comme un banquier italien. Mon « Populu Corsu » se tient, quant à lui, aux amarres à « la Valette » après trois mois d'importantes modifications. Nous venons de recevoir un chargement de bombes de dimensions et en quantité inhabituelles pour un bâtiment de ce type. Un groupe d'élite, peut-être de tes anciens amis, devrait arriver d'un jour à l'autre. Pas des Gorgons, bien sûr, mais une escouade de commandos. Aussi, je ne sais quels sont vos plans pour les temps à venir, mais nous, c'est une mini-guerre que nous sommes en train de préparer ! Si vous

voulez vraiment frapper un grand coup, c'est maintenant car politiquement parlant nos préparatifs font trop de remous pour que nous puissions rester dans les parages trop longtemps. Tôt ou tard, nous provoquerons une réaction au niveau des voisins continentaux. Nous n'avons aucune chance contre leur flotte de guerre et le gouvernement indien fera pression pour que nous rentrions sur l'heure. La seule chose qui nous a permis de gagner du temps est l'inertie des institutions à prendre des décisions… augmentée probablement par quelques « pots de vin » bien placés, grippant les rouages de l'administration européenne.
Anto, attentif à l'exposé, semblait un peu dépassé par les évènements mais son cerveau fonctionnait en fait à plein régime. Pouvait-il laisser passer une telle opportunité d'affaiblir la dictature ?
- Iriez-vous jusqu'à soutenir une attaque massive de la capitale ? dit-il enfin en regardant Alexis droit dans les yeux.
- Initialement, question « massive » nous pensions plutôt à une opération de sauvetage très musclée de la cousine… En ce qui me concerne, j'interprète assez facilement les ordres comme il me convient. L'oncle va probablement y laisser « le fond du pantalon » et m'en vouloir à mort mais ma réponse est oui ! A condition que l'offensive se déroule, incessamment, sous peu.
- Et la contrepartie ? s'enquit Anto, sans aucun doute qu'une telle proposition comportait nécessairement des obligations. Je suppose que rien n'est gratuit ?
- Disons quelques dommages de guerre à discuter ultérieurement et un contrat d'exclusivité commerciale en béton pour une dizaine d'années, répondit Alexis tout sourire en sentant l'intérêt grandissant affiché par son interlocuteur. Je doute, que cela compense les pertes mais tout le monde sait combien je suis mauvais « businessman ».

- Autrement dit, nous n'accéderons à une réelle indépendance que dans dix ans ! grimaça le seigneur de la fougère.
- Vu la situation actuelle, cela me paraît encore une bonne affaire, non ? En admettant, bien sûr, que nous ne réitérions pas Trafalgar !
- Laissez-moi deux jours pour faire part de votre proposition à qui de droit, conclut Anto en s'avançant main tendue pour sceller le pacte naissant. Et bien, Camille ! lança-t-il soudain avec un nouvel entrain. Finalement, votre cousin me plaît beaucoup malgré ses manières un peu frustres. Ça m'aurait fait de la peine de l'occire !
- Par ma barbe ! éructa le grand marin indigné. Qui est le prétentieux maintenant ?

FACCIA A FACCIA

Anto, l'esprit embrumé par une nuit trop courte, salua Max machinalement. L'ancien ne répondit pas directement. Il se contenta de pointer du doigt la muraille extérieure tout en s'avançant encore un peu, sur la pointe du bastion Sant'Antonio d'Alto. La « Vauban » défiait le temps et la vindicte des hommes qui s'étaient pourtant acharnés à la meurtrir sous des tonnes de bombes. Vallone plissa les yeux jusqu'à distinguer les deux silhouettes désignées par le vieil homme. Sa vue baissait avec l'âge. Les personnages en question discutaient à couvert, derrière le moignon du créneau, tout près de la porte du boulevard Wilson. L'enceinte de béton se trouvait dans un tel état de délabrement que l'endroit demeurait l'un des derniers postes d'observation possible. Max lui tendit les jumelles ! Ils n'étaient visiblement pas les seuls à se lever tôt. Camille et Jean-Patrick semblaient installés depuis un certain temps. Ils riaient tout en mangeant quelque chose. À quelques mètres, fixée sur son trépied, l'observateur reconnu l'arme à la crosse fracassée. Il découvrait monté, pour la première fois, le petit fusil que la jeune femme traînait partout avec elle.

- Ne te fatigue pas ! lui dit Max pour devancer les questions. Le spectacle est terminé mais tu as manqué quelque chose ! La gamine vient d'employer une des munitions du Norogaïev. Elle a réussi un carton à au moins deux bornes. Du grand art, Anto ! J'en ai applaudi des pattes de devant.
- Qui a-t-elle épinglé ?
- Un des trois mankagouzas ! Ces saloperies de canons à roulettes

qu'elle appelle «vieux tas de ferraille».
- A-t-elle perforé son blindage ?
- Ah ! Non ! Mieux encore ! Elle est restée à fixer l'objectif pendant au moins quinze minutes. Je me suis même demandé si elle ne s'endormait pas sur le clavier. Le pilote se croyait hors de portée et donnait des ordres à ses gars, son casque sous le bras. Elle lui a collé une balle à la base du cou. Le type s'est mis la main, comme piqué par une abeille, puis après quelques secondes... pfft! Raide mort ! Et tu sais le plus beau ? continua Max tout sourire. Maintenant, elle et Jean-Patrick se goinfrent un bout de prizutu arrosé d'un petit vin de Patrimonio… à sept heures du matin ! Avec un peu de chance, ceux d'en face n'auront pas de pilote de rechange et nous aurons une de ces cochonneries de moins sous nos murs… enfin, ce qu'il reste de nos pauvres murs !
- Il n'empêche que j'enrage ! s'emporta Anto. A cause de ces quelques nouveaux trouble-fêtes, nous voilà coincés à Calvi depuis une semaine ! Nous allons rater le coche pour Bastia. Le cousin de Camille ne pourra patienter très longtemps et je sais que le nucléaire a déjà rejoint les eaux internationales. Tu vas voir que cette affaire va mal se terminer. Quand je pense aux difficultés que j'ai eu à convaincre les chefs de clans de la réalité de cet appui…
- Tu vois ! plaisanta Max qui adorait le chahuter. Tu aurais du rester te reposer en Sardaigne !
- *Lasciacorre* ! Ne t'inquiète pas pour moi ! L'air est bien meilleur ici, et rien de tel qu'un peu d'action pour oublier les petits bobos. Entre nous, je n'en pouvais plus de tourner en rond au milieu des Sardes. J'ai failli devenir dingue !
- Mais tu es dingue ! assura l'ancien, en éclatant de rire. Par contre, j'en connais une autre qui ne perd pas le Nord, ajouta-t-il en

reprenant les jumelles. L’amour lui donne des ailes, dirait-on ?
- Et tu trouves que c'est le moment ? répondit Anto encore plus maussade. Tu as entendu comme moi, hier soir, quand Noël est rentré avec le reste de sa patrouille, Al Aredi a vu clair dans notre jeu. Il nous envoie un autre sbire endimanché. Je vais devoir annoncer la nouvelle à Camille et je doute que cela l’enchante...

Quelques heures à peine, après le départ d'Alexis Balleras de Santa Térésa, la nouvelle leur était parvenue. Stefano, en soudaine difficulté sur Calvi, battait le rappel. Faisant fi de toutes les objections émises par Camille, Anto avait arrangé leur passage sur une yole rapide. Ils avaient profité de vents favorables pour rejoindre les décombres de la principale ville de Balagne assiégée, en moins d'une vingtaine d’heures. Max les attendait en compagnie des chiens. L’état de la cité s’était encore incroyablement dégradé depuis leur dernier passage. Une petite partie de la flotte gisait par le fond. Un statu quo malsain s'installait et les deux camps semblaient s'en satisfaire. Les alentours reflétaient l'intensité des combats passés mais les moyens du dictateur apparaissaient, eux aussi, sacrément mis à mal. Les trois quarts de sa force aérienne avaient succombé, victimes des nouvelles armes livrées par « Indian. Corps. inc. » Sur la lande, des amas de squelettes de dirigeables et d'avions légers disséminés affichaient le résultat de leurs tentatives à reprendre la ville. Stefano préférait laisser pourrir le conflit. Ses pertes étaient peu conséquentes et son approvisionnement encore assuré par la voie maritime. Il calmait ses ouailles en répétant sans cesse que le temps jouait en leur faveur. Malheureusement, un matin, un contingent d'un genre différent s'était présenté pour renforcer les troupes régulières. Cet apport imprévu avait brusquement créé un nouvel équilibre en sa

défaveur.

Ousmane se montra, en personne, avec une centaine de mercenaires venus du Moyen-Orient. Deux jours plus tard, surgirent les « Mankagouzas ». Ces trois machines se déplaçaient sur chenilles et étaient équipées d'un canon de petit calibre, couplé à une monstrueuse pince hydraulique qui faisait office de bras droit. L'autre membre se voyait doté d'une mitrailleuse lourde. Aux dires de Camille, on assimilait ces blindés légers d'origine Américano-coréennes, à des antiquités remontant au moins à une quinzaine d'années. Elle les considérait comme les ancêtres des armures de combat qui ne devaient leur survie sur le marché qu'à un faible coût de production. Leurs radars de tir et leur vélocité les rendaient néanmoins redoutables. Ousmane modifia radicalement sa stratégie pour reprendre à son compte celle de Stefano. Il se contentait d'empêcher quiconque de s'échapper de la forteresse rebelle et installait son camp pour longtemps. Il transformait la fixation du conflit dans la région à son avantage. Stefano aurait certes pu évacuer par la mer, mais à quoi bon? Le temps de faire le tour du cap Corse à la voile, les agresseurs auraient tout loisir de rejoindre Bastia pour la défendre. La grande bataille attendue se transformait en duels d'escarmouches. Camille sortait au moins une fois par jour. Elle ne tenait plus en place. Elle avait réussi à enrôler les combattants de la bande à Jean-Patrick. Aucun groupe déjà formé ne voulait s'encombrer des jeunes débutants. Ils rechignaient d'ailleurs tout autant à intégrer l'étrangère. La crainte restait plus forte que la dévotion. L'alliance se présenta comme une évidence. Dès leur premier accrochage, les mentalités changèrent ! L'apparition de l'armure blanche, aux côtés du jeune chef, stigmatisa les « presque enfants » et les gausseries des anciens cessèrent devant ce sang

nouveau qu'on devrait, désormais, compter parmi les premiers. La cadence de leur guide devint leur chant de guerre. Le groupe reprenait, avant chaque combat, le « lélo » de la Dame blanche qui les galvanisait. La peinture d'Anto vieillissait mal et le revêtement de l'armure ne gardait presque plus de blanc que le nom, mais les coups pris pour la cause en ressortaient d'autant mieux. Ils témoignaient d'une vaillance sans égal.

Ce matin-là, pour ajouter à ses hauts faits, elle venait donc d'occire, comme dans un rêve, le conducteur du mankagouza numéro deux, au moyen de ce ridicule « manche à balai » qui déplaisait tant au défunt Pasquale.

- Elle gaze la petite ! apprécia Max, en bourrant sa pipe. Ça regonfle les gars de voir ma légende en action !

- Ah ! Pour ça, tu as raison ! Elle gaze, de jour comme de nuit, lui répondit Anto, visiblement chagriné.

- Hé ! Hé ! Se moqua Max, au risque de froisser son ami. Dis donc, Anto ? Tu ne nous ferais pas une crise de jalousie, par hasard ? On te croirait ennuyé que Stefano soit l'heureux élu ! Tu devrais plutôt en être fier, et puis ça colle impeccablement avec ce que nous voulions ! La déesse, avec le grand chef de guerre qu'est ton fils… c'est le top dans l'imagerie populaire !

- *Lasciacorre* ! Peut-être, bougonna « la fougère », mais elle fait autant de bruit au lit que dans la bataille ! Je ne dois pas être le seul à avoir des insomnies avec le bordel qu'ils font tous les deux !

- Tant mieux, Anto ! Tant mieux ! Et si ça donne des idées aux autres, et bien, nous ne tarderons pas à avoir une génération de nouveaux rebelles au berceau… J'en rêve, de ces jeunes conçus au cœur du conflit qui feront de nous un peuple assez craint pour que

plus personne, enfin, ne tente de l'asservir. Je les veux ! D'ailleurs, si toi et moi étions encore en âge d'en faire quelques-uns, nous ne serions certes pas les derniers à trousser aux quatre coins de l'île.
Anto ébaucha un sourire devant la grivoiserie de son compère, avant d'ajouter perfidement…
- Pour ce que cela t'a rapporté, vieux fou, de courir la gueuse !
- Des souvenirs, Anto ! Un tas de merveilleux souvenirs et pour autant que je me rappelle, mon « Signore di a filetta » n'a jamais laissé sa part aux chiens non plus !
- C'est bien loin tout cela ! Avoue quand même qu'elle a fait fort ! Cette façon de se jeter au cou de Stefano dès son arrivée et de l'embrasser devant tout le monde… je n'avais jamais vu cette tête de mule rougir de la sorte.
- Ça, c'est une femme qui sait ce qu'elle veut ! apprécia Max. À mon avis, ton Stefano l'a intérêt à marcher droit… sinon, elle lui arrachera le cœur !
Anto prétexta le départ de Camille pour couper court à la conversation. Il devait lui parler du nouvel arrivant. Cela calmerait, peut-être, un peu ses ardeurs. Max lui fit de suite part de son affliction d'interrompre une si intéressante discussion…

Camille se glissa sans bruit dans le lit du maître de la Balagne. Quelques heures de plaisir, avant la première sortie programmée, ne pouvaient lui être refusées. Stefano s'éveilla en sentant les longs doigts courir sur sa cuisse handicapée.
- Mmmmfffff... déjà levée ? dit-il en s'étirant.
- Disons déjà recouchée, répondit l'aimante en se collant contre lui.
- Tu es terrible ! Je suis crevé de nos derniers ébats !
- Allez ! Un petit effort, fainéant ! supplia-t-elle. J'ai tant d'amour à

rattraper… Je viens de supprimer un mankagouza, ça mérite bien un petit extra… non ?
L'homme, subitement éveillé par la nouvelle, sauta du matelas d'un coup de rein nerveux. Il apparut nu devant la jeune femme qui gloussa d'obtenir un si prompt réveil.
- Quoi ! Tu es sortie sans me prévenir ? s'offusqua-t-il en tentant de masquer d'un coin de drap son début d'érection.
- Mais non, viens te recoucher ! Je l'ai descendu au Norogaïev comme une pipe en bois à la foire. D'après Anto, un remplaçant est déjà sur place alors le compte reste identique. Bah ! C'est quand même une bonne journée qui commence. Viens fêter l'évènement avec moi ! Nous avons juste assez de temps avant de retourner au turbin, ajouta-t-elle langoureuse.
- *Lasciacorre* ! explosa Stefano. Vous me faites chier avec vos histoires d'armures ! Comme s'il n'y avait pas assez de la tienne, voilà maintenant que toutes les boîtes de conserves d'orient se donnent rendez-vous sur notre île. Elles font du mal ces machines et je ne sais plus par quel bout les prendre. Mes gars les craignent ! C'est trop nouveau et inhabituel pour nous.
- Ne t'en fais pas pour ces vieilleries, assura-t-elle confiante. Je vais m'en occuper. Mon Gorgon est à nouveau pleinement opérationnel, grâce aux pièces détachées prélevées sur ton stock. Les mankagouzas ne sont pas assez rapides pour me tenir tête bien longtemps. Je viens d'équiper les arêtes dorsales des chiens avec le « kit roquettes » et je te promets qu'ils ne sauront plus où donner de la tête sous peu. Tu n'as qu'à lancer l'ordre d'une sortie avec quelques partisans. Quand ils aligneront leurs « bestioles » pour la bataille rangée, je leur ferai regretter le voyage jusqu'ici !
- Tu vas encore t'exposer ! Tu sais que je n'aime pas cela !

- Mais... c'est mon métier, Stefano ! Je ne sais rien faire d'autre !
- Ah ! Ah ! Ah ! Menteuse ! répliqua-t-il égrillard. Je te connais d'autres talents que j'apprécie bien plus encore.
Le couple s’esclaffa de concert et Stefano se laissa enfin entraîner vers un combat plus doux et voluptueux que celui qui l’attendait à l'extérieur…

Sur les murailles, Max frisait l'attaque cardiaque.
- Anto ! Oh ! Anto ! appelait-il paniqué. Cette fois-ci, il faut y aller ! Fais chercher Camille d'urgence !
- Que t'arrive-t-il encore ? ronchonna Anto fatigué. On dirait que tu as vu le loup égorger les brebis !
- Regarde ! Là, en plein centre, entre la marre et le talus !
- Le voilà donc, ce nouvel acteur… Tu as raison c'est vraiment la grosse tuile !

Camille dut s'arracher aux plaisirs de la chair à regret, tant Anto tambourinait comme un fou à leur porte. Elle ouvrit nerveusement sans aucune pudeur mais le seigneur prit à peine garde à sa nudité.
- Habille-toi et rejoins-nous de suite sur le flanc sud, ordonna-t-il ! Toi aussi Stefano ! De suite, j'ai dit !

La jeune femme découvrit rapidement l'objet de l'excitation générale qui envahissait la cité partisane. À moins de cinq cent mètres de là, un reflet métallique de forte taille attendait patiemment de capter toute l'attention possible.
- Un Gorgon ? Ils ont trouvé un autre Gorgon ! s'exclama-t-elle, en arrachant ses jumelles à Anto pour les braquer sur l'intrus.
Elle voyait maintenant plus clairement l'être brillant armé de deux grands katanas. Il se tenait bras le long du corps. Le visage incliné sur son buste hérissé, donnait l'impression que son occupant dormait debout.
Camille fut d'instinct prise d'un inquiétant doute. Le revêtement presque neuf, et quelques détails annexes, indiquaient un Gorgon d'une version ultérieure à la sienne. Cela aurait dû la rassurer, évoquant un guerrier de petite envergure, voire un débutant. Pourtant, le malaise s'installait comme si elle omettait une information capitale. Relève la tête ! pensa-t-elle, plus troublée qu'elle ne le laissait paraître. Allons ! relève la tête que je vois ta vilaine frimousse !
Lentement, comme renaissant à l'appel de la prière muette, le masque se redressa pour présenter une face à double couleur de métal. L'une était mate, en un demi-sourire étiré vers le haut, et l'autre polie sur une bouche close. Un drapeau japonais s'affichait, disque pourpre frappé sur son front. Camille en laissa choir les

jumelles que Max rattrapa au vol.
- Mon dieu ! Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible ! répéta-t-elle, en perdant toute contenance. Non ! J'ai rêvé ! Ce n'est pas possible ! Cela ne peut pas être ! Pas lui ! Pas ici !
Max jeta un coup d'œil inquiet à Anto qui se mordillait la lèvre inférieure. Stefano interpella sa compagne dont le trouble ne pouvait lui échapper.
- Des ennuis, Camille ? C'est plus méchant que prévu ?
- Si le gars à l'intérieur est celui auquel je songe, répondit-elle la voix mal assurée, nous sommes au début d'un abominable cauchemar ! Malgré l'armure récente, le masque n'a pas changé.
Un spasme la traversa entièrement et elle ne put retenir quelques larmes d'émotion avant de se réfugier dans les bras de son amant.
- Il est là pour moi ! Je le sais, je le sens ! L'histoire de la Dame blanche attise sa curiosité. J'ai peur, Stefano! sanglota-t-elle doucement.
Les cheveux de Max se hérissèrent sur son crâne à la vue de la grimace d'Anto. Si Camille tremblait ainsi, il était sûrement grand temps pour eux de trembler aussi pour la suite de l'aventure.
- Qui est-il, Camille ? interrogea Stefano pour tenter de comprendre. Comment peut-il effrayer une guerrière de ton niveau ? Enfin, ma belle, nous t'avons tous vu à l'œuvre ! Il y a moins d'une heure tu semblais si sûre de toi !
- C'est Katsumi Yamahashi ! lâcha-t-elle, comme si tous devaient connaître ce nom. Il demeure l'un des plus grands « Maître sabreur » encore en vie. Le « Wakagashira » ! C'est-à-dire le numéro deux d'une des familles yakuza du crime organisé, juste sous le chef « Oyabun ». Ce que vous nommez communément Mafia, ici. Il fut un temps instructeur auprès de la secte des assassins de « l'Etoile

Rouge » en Chine qui est une de leur filiale. Pour mon malheur, le gouvernement indien y envoyait ses commandos et je dois à l'Etoile rouge l'essentiel de mon savoir en combat rapproché. Bordel ! Que vient-il faire ici ? cracha-t-elle d'un coup, rageuse. Celui-ci n'a que faire de l'argent d'Al Aredi ! Il se déplace seulement pour le plaisir de se mesurer à votre légende. Notre guerre lui importe peu ! Il est là pour le fun comme disent les jeunes… juste pour prouver une fois encore qu'il demeure le plus fort.

- L'as-tu déjà affronté ? s'enquit Stefano qui sentait, à son tour, l'inquiétude l'envahir.

- Juste une fois à l'entraînement ! Pour te donner un ordre d'idée, c'est un peu comme si tu essayais d'affronter un mankagouza nu comme un ver. Ce « mec » est imbattable et ne recule devant rien. Je vais chercher mon casque. Je dois le contacter pour m'assurer qu'il s'agit bien de ce salopard !

Tandis qu'elle s'éloignait aussitôt au pas de course, les trois Hommes se concertèrent avec embarras.

- Au diable toutes ces histoires asiatiques, maugréa Max. On était bien mieux avant que tous ces singes apparaissent. Là, il semble que nous soyons un peu dépassés par les évènements. Alors, Stefano, qu'en dis-tu ? On décroche ?

- Abandonner Calvi, répondit celui-ci sans conviction, c'est perdre le bénéfice de beaucoup de sang versé par les nôtres… Peut-être aussi, leur foi en nous, mais je tiens à Camille et la sacrifier ne servirait à rien. Crois-tu vraiment, père, que ce type tout seul dans son costard de fer blanc soit invincible ? *Lasciacorre* ! Nous l'aurons à l'explosif, ou même s'il le faut directement avec un missile Milan bien placé. J'en ferai de la compote de bonzaï ! J'y songeais déjà pour les mankagousas !

- Ne t'emballe pas, *mi figliu* ! plaida Anto en reprenant les jumelles des mains de l'ancien. S'il existe un moyen, nous allons le trouver. Mais… ne prend pas à la légère ce que vient de dire la petite… Elle est la seule à avoir toutes les données du problème. D'un autre côté, continua-t-il en ajustant la visée, nous pourrions peut-être montrer à ces aberrations technologiques que les pauvres paysans que nous sommes ont de la ressource… Les solutions les plus simples sont souvent les meilleures!
Max retrouva sa gaieté instantanément.
- Ah ! Ah ! Ah ! Le fabuleux cerveau du « Signore di a filetta » tourne de nouveau plein pot. Tu as trouvé une parade ! Écoute bien petit, dit-il en s'adressant à Stefano songeur, la merveilleuse idée tordue qui va surgir de la p'tite tête de ton géniteur ! Quand il fait cette mine, c'est toujours signe que son gros neurone passe en ébullition ! Allez, parle !
- Faites distribuer les pilules anti-Gorgon ! demanda Anto visiblement ennuyé.
- Quoi ? Tu veux utiliser la drogue ? s'écria Max en manquant de s'étouffer avec sa propre salive.
- Seulement en dernier recours, tenta de le rassurer Vallone. En attendant, trouvez-moi un ferronnier ou un maréchal capable de travailler fin et d'effectuer des trempes sur acier de bonne qualité !
Ceci dit, il s'accouda au muret et observa à nouveau le guerrier argenté.
- Toi, mon vieux, fais-moi confiance ! murmura-t-il comme pour lui seul. Tu vas te souvenir de ton séjour en Corse !

Camille, fébrile, prit une profonde inspiration avant de coiffer son casque. Le lit grinçait sous le poids mort de la jeune femme assise

sur le rebord. Elle avait revêtu une partie de son costume de combat nécessaire à l'alimentation des moyens de communication interne. « Allez ma fille! s'encouragea-t-elle. Si tu ne peux être plus détendue, il le sentira forcément. Unité centrale ? Cadence sur fréquence d'urgence ! »
Aussitôt la jeune femme entendit monter, comme assourdie et pour ces seuls écouteurs, le rythme bien connu.
- Lé... Lo… Lé… Lo… Lé… Lo…
Immanquablement, et comme il se doit lorsque deux Gorgons sont en présence, quelques secondes suffirent pour obtenir le signal adverse.
-La…Lou…La…Lou…La…Lou…Etunevoixpritdesuitelerelaisde la cadence mâle.
- Excusez-moi, Maître Yamahashi ! l'interrompit-elle. Mon Japonais est quelque peu rouillé ! Pourriez-vous passer en *ourdou** ou en *hindi* , s'il vous plaît ?
- Bonjour, miss Balleras ! corrigea l'Asiatique dans un Français tout à fait compréhensible. Je suis honoré de vous rencontrer de nouveau ! Cela fait très longtemps me semble-t-il ?
- Six ans, monsieur ! répondit-elle respectueusement. Mais j'aurais préféré que ce soit dans d'autres conditions.
- Ah ! Jeune fille ! C'est le lot de ceux qui portent l'armure d'honneur que d'en accepter les joies et les revers de fortune.
- Sans vous offenser, je ne vois guère d'honneur dans le camp que vous avez choisi. Un maître Gorgon ne saurait se compromettre quelle que soit la somme engagée, lui reprocha-t-elle en tentant de garder son timbre le plus ferme possible.
- Les temps évoluent, mon enfant ! Et puis, le challenge m'intéresse plus que l'argent, argumenta le Japonais presque tristement. Néanmoins, je m'attendais à trouver mon équivalent lorsque l'on m'a

dépeint « la Dame blanche ». Disons, quelqu'un de plus âgé et d'un niveau supérieur…
Camille repéra aisément la première attaque psychologique. Elle répondit plus fermement encore :
- J'ai beaucoup progressé depuis vos cours !
- Dois-je comprendre que vous acceptez le défi ? Est-ce bien raisonnable mademoiselle ? continua perfidement le yakuza sur un ton désolé. Vous pourriez tout aussi bien partir avec les petits bateaux dans la rade. Bien entendu, je vous demanderais de laisser en gage votre équipement afin de satisfaire mon employeur actuel. Il n'y a jamais de honte à préserver sa vie lorsque le combat est perdu par avance.
- Le feriez-vous, mon maître, si vous étiez à ma place? tenta-t-elle en retenant sa colère.
Le tressautement dans la voix lui indiqua aussitôt qu'elle marquait un point devant cet homme, imbu de lui-même et sûr de sa supériorité.
- Avez-vous déjà vu un grand maître reculer ? s'offusqua-t-il à la seconde.
- Toute suprématie finit par avoir une fin !
- Et bien, soit ! Nous verrons ce que vaut votre prétention les armes à la main, selon les règles de l'ordre.
- Vous aurez votre combat, mais laissez-moi quelques jours pour le préparer et ainsi me montrer digne de l'honneur que vous m'accordez. Votre temps est précieux, Maître Katsumi mais le mien… beaucoup moins !
- Ne m'obligez pas à venir vous chercher si vous tenez à vos amis, répondit-il dédaigneux. Vous avez quarante huit heures et pas une minute de plus ! Ensuite, nous donnerons l'assaut final et je vous promets autant de larmes que de sang !

- J'ai bien compris, termina la jeune femme angoissée... Je viendrai !

Camille retira son heaume qui coupa instantanément la communication. Privée de régulation thermique, elle transpirait abondamment. « Je suis dans une merde noire, » songea-t-elle en portant la main à son front. Elle n'avait désormais d'autre choix que de l'affronter, sinon ce dingue se vengerait sur tous ceux qui passeraient à sa portée. Stefano parviendrait sans doute à contenir l'offensive qui suivrait, mais à quel prix ? La fin de son rêve… sans doute. Toute à ses pensés, elle ne prêta guère attention à l'homme qui pénétrait dans la chambre. Anto s'avança doucement pour venir s'asseoir à ses côtés.

- Laisse-moi t'aider à retirer tout ton barda, petite ! proposa-t-il, comme s'il parlait à une enfant. C'est lui, n'est-ce pas?

- Oh ! Anto ! Il ne me reste que deux jours, lui confia-t-elle, les yeux dans le vague. Pour une fois que je me sentais bien... Mon père, lui-même, ne peut plus rien pour moi. Pourtant, j'accueillerais l'une de ses interventions avec grande joie ! Il y a quelques semaines, je serais sortie sans même réfléchir, tant ma vie m'importait peu. Aujourd'hui, je crois tenir à votre fils plus que de raison et j'aimerais en profiter encore un peu. Elle essuya une grosse larme et tenta de se blottir au creux de l'épaule du seigneur compatissant. Anto fit un bond magistral pour s'en écarter.

- *Lasciacorre* ! s'exclama-t-il en se frottant le bras. Camille ! Fais attention quand tu portes ce truc ! C'est plein de piquants et je ne suis pas blindé, moi ! Allez petite, explique-moi le problème ! Il est fort, je te crois sur parole. Si tu dis que tu ne peux prendre le dessus, je n'ai aucun doute non plus. Mais dans ce cas, l'affaire est close ! Nous allons bien trouver un autre moyen pour nous défaire de ce

parasite. Zou ! Au boulot ! Il faut réfléchir à la question. Bouge-toi un peu! La bataille se gagne, avant tout, dans la tête. Tu es des nôtres, fillette, alors redresse-toi comme le font les gens d'ici !
- Si je ne sors pas, lui répliqua-t-elle en sanglots, vous pourrez faire une croix sur vos belles théories prônant les pertes limitées ! Vous avez vu ce que l'on pouvait obtenir de ce type d'arme. Ce maître là n'a pas besoin de drogue! L'adrénaline lui suffit.
- Et avec la drogue, justement ? demanda Anto qui cherchait une parole rassurante.
Une étincelle d'espoir traversa les yeux de la jeune femme.
- Oh ! Oui ! supplia-t-elle. Rendez-moi la drogue, Anto! S'il vous plaît ! J'en ai vraiment besoin.
- Te garantirait-elle une issue favorable ?
- Non ! Mais au moins j'aurai une chance. Katsumi n'en sait rien, mais il ne peut espérer battre le Gorgon drogué qu'en me tuant sur le coup. Dans le cas contraire, même avec un corps agonisant de mortelles blessures, mon dieu sombre combattra jusqu'au bout comme à la première seconde de son apparition.
- Ne t'excite pas ! tenta Anto pour la calmer. Disons que j'envisage l'éventualité et considère cela comme le plan d'urgence. Nous serons tous à tes côtés et ton remède me semble pire que le mal. La drogue est une alternative pour le moins hasardeuse. Laissons-les donner l'assaut ! Si nous prenons le dessus, aussi fort que soit l'asiatique, il aura bonne mine contre l'ensemble de nos forces réunies.
- Les règles sont strictes, Anto, et l'honneur m'interdit d'y soustraire. C'est d'un duel qu'il s'agit. Un contre un, sans intervention extérieure !
Le Seigneur de la fougère éclata d'un rire mauvais qui surprit la jeune femme. Il se teintait des prémices d'une colère magistrale.

- Ah ! Ah ! Ah ! *Lasciacorre,* Camille ! Oublie toutes ces conneries ! Nous n'avons que faire de tes règles d'un autre âge ! Quand je pense que c'est nous que vous traitez d'arriérés ! Réveille-toi ma grande ! Seuls les Corses décident ce qu'est l'honneur sur leur terre. Il veut une bagarre, et bien nous lui en donnerons une… Je vais lui apprendre mes règles à moi à ce bourricot bridé ! Tu ne sortiras pas seule et ne t'amuse pas de jouer l'héroïne en nous faussant compagnie. Tu vas le battre, Camille ! N'en doute pas une seconde à partir de cet instant ! Je te le promets et personne n'a jamais pu prendre la parole d'Anto en défaut !

Sitôt dit, l'homme quitta la pièce, sans autre forme de procès, en claquant la porte derrière lui. Il se heurta à Stefano, resté patiemment à l'extérieur pendant l'échange. Le maître de Calvi sentit le regard de son père le poignarder comme un rostre bien réel. Il ne connaissait que trop ce regard qui vous dévisageait sans vous voir. La force qui l'animait restait depuis toujours un mystère. Les yeux fous reflétaient un volcan bouillonnant qui paraissait vouloir s'échapper de toutes ses veines saillantes et gonflées d'une sève brûlante. Stefano voyait une nouvelle fois, le seul et unique « Signore di a filetta », l'âme de leur île prisonnière d'un immense petit homme. Il éprouvait la désagréable sensation de demeurer enfant face à un géniteur inégalable. Son esprit, capturé par les orbites creuses d'Anto, tenta de s'échapper en revenant à l'inquiétude pour son amour naissant. L'attraction était énorme, pesante au point de soumettre le pourtant redoutable chef de guerre, qui finalement y puisa son salut. Max disait vrai, songea-t-il. Seul Anto pouvait sauver Camille ! Il trouverait le détail, la faille et l'exploiterait pour gagner. Anto arrivait toujours à ses fins !

- Calme-toi, père ! demanda-t-il ému. Est-ce si grave ?

- Fais ce qu'il faudra mais rends la forte « *mi figliu** », elle va en avoir besoin !
Sur ce, cet homme de presque soixante ans planta là son héritier pour partir au trot à la suite de ses idées. Stefano, hébété, resta sous le choc de cette fureur palpable.
« Peut-être les gens ont-ils raison, après tout ? » pensa-t-il en négligeant le frisson qui lui glaçait le dos. « Peut-être, Anto, est-il vraiment le diable ? »
Alors le diable chevaucherait avec lui, et jamais Stephano ne s'était senti plus heureux que de le savoir à ses côtés...

Là, Kerou ! Tiens-toi tranquille que je finisse de vérifier ton harnais ! Oui, mon beau, je sais que tu es impatient mais calme-toi un peu ! intima Camille au grand chien. Durant les dernières heures elle s'était morfondue entre rage et peur mais à l'approche de la bataille, elle retrouvait peu à peu sa sérénité. Le plan d'Anto, quoique complètement dingue à priori, pouvait pour la même raison très bien fonctionner. L'affrontement du jour devait d'être décisif pour leur cause. Il fallait frapper fort en écrasant l'armée régulière ! La courte distance entre les lignes ennemies transformerait très vite le pugilat en bataille rangée. Flavien fut le premier à accepter le plan d'Anto. Il sut alors convaincre les autres que si la Dame blanche sortait seule pour perdre un combat singulier, le moral des troupes flancherait aussitôt. En tentant un coup de force, leurs gars seraient trop occupés pour prêter attention à une éventuelle défection. La majorité des responsables de factions approuva l'analyse sans que Vallone n'ait besoin d'en rajouter. On demandait juste à la guerrière de se montrer confiante et ensuite, il adviendrait ce que le sort déciderait. Ce fatalisme, teinté de pessimisme, comptait sans l'instinct sanguinaire de La jeune femme. Celui-ci reprenait le dessus au fil des heures en sentant l'approche d'une orgie meurtrière. Les plans du Seigneur corse ne correspondaient guère à l'esprit initial enseigné chez les sages du levant. Peu importait après tout, c'était la guerre et non l'arène comme le disait Max. L'histoire ne retenait que ceux qui arrivaient à leurs fins sans se soucier de la manière. Camille était d'autant plus motivée qu'elle savait que cette sortie serait l'ultime chant de la guerrière claire. Si par bonheur elle prenait le dessus, la nouvelle se répandrait très vite et l'on verrait sans cesse de nouveaux « outsiders » la défier comme dans un mauvais western. Pour assurer

sa paix, l’armure « onze » devrait donc nécessairement disparaitre. Ce dernier combat ressemblait à une chance, la dernière bataille avant la liberté de vivre enfin pour elle-même.

Camille marchait d'un pas décidé. Elle coupa par les escaliers, à la sortie de la vieille citadelle, pour rejoindre plus rapidement la place Christophe Colomb. Le monument aux morts lui parut un voisin de bien mauvais augure. Ainsi accoutrée, elle inspirait la crainte et les autres combattants s'écartaient sur le passage du trio des semi-machines. Quelle cause défendait donc cette Dame blanche, toujours associée à une joie malsaine ? «La légende me correspond bien» songea-t-elle en descendant le boulevard Wilson. « Je ne me sens vivante que lorsque vient l'instant de côtoyer la mort ! »
La capitainerie blottie contre la ceinture extérieure servait de poste de commandement. Là, attendaient déjà la plupart des gradés qui écoutaient les dernières recommandations de Stefano. Le brouhaha cessa à la vue de la grande armure et des boxers équipés. De cet endroit, on prenait plus nettement conscience de l'importance des forces rebelles. Tout le long du mur de béton, aux trois-quarts effondré, se rassemblaient des centaines d'hommes en armes qui se préparaient à s’élancer aux travers des innombrables brèches. Jean-Patrick s'était de suite porté volontaire pour engager les mankagouzas en priorité. Camille avait en vain tenté de l'en dissuader. Le jeune meneur comptait sans doute briller par son courage mais il ne réalisait pas l'ampleur de la tâche. Devant sa résolution butée, elle avait finalement cédé pour le préparer au mieux à l’épreuve qu’il s’était choisi. On n'espérait vaincre les mankagouzas qu'en utilisant leurs défauts de conception. Les chiens et leurs roquettes additionnelles pouvaient aussi faire la différence.

Camille avait donc, sans aucune hésitation, confié les codes de programmation à son ami et utilisé les dernières heures pour le former correctement.
Le quai Landry sentait le crottin chaud qui émanait de l'importante cavalerie réunie. Fidèles à leurs habitudes, nombre de Corses tenteraient l'assaut à cheval. Une vingtaine de montures, attachées à la longe tout près de l'amphithéâtre, se trouvaient curieusement caparaçonnées de fer. De grandes plaques, grossièrement ajustées, leurs couvraient les flancs et le poitrail. Camille s'attarda un moment pour les observer. Ces bêtes, loin d'avoir la stature et la puissance des destriers du moyen-âge, ne pouvaient tenir bien longtemps harnachées de la sorte. A cette remarque pourtant pertinente auprès d'Anto, elle n'avait obtenu comme explication qu'un geste évasif éludant la question, accompagné d'une tirade moqueuse. « Si c'est bon pour tes chiens, alors c'est bon pour nos chevaux ! »
Les préparatifs n'échappaient évidemment pas au camp adverse. Le délai octroyé par Yamahashi venait tout juste d'expirer. L'affrontement promis ne tarderait guère. L'artillerie se taisait de part et d'autre, prête à reprendre la canonnade au moindre mouvement suspect. Personne ne pourrait compter sur l'avantage de la surprise. Les navires rescapés qui formaient le gros de la flotte rebelle avaient disparu la veille. L'ordre venait de Stefano ! En coupant toute retraite à ses propres troupes, il montrait, si besoin, que personne ne pouvait plus reculer...

Jean-Patrick et Camille observaient les lignes ennemies depuis l'extérieur de la cité démolie. Depuis presque deux heures, on s'usait les nerfs à décrypter l'agencement des troupes du dictateur. Certains

combattants avaient tout d'abord repoussé le stress en invectivant ceux d'en face d'une gestuelle explicite. Peu à peu, un silence d'incompréhension s'installait. Il insinuait le doute dans les rangs qui découvraient l'ampleur des forces antagonistes. Après une première harangue très virulente, Anto lui-même s'était calmé pour discuter en retrait avec le groupe de chevaliers d'une autre époque. A chaque interrogation, il indiquait à la jeune femme d'attendre encore en tapotant sa montre. Excepté Jean-Patrick et sa petite bande, un vide s'était créé presque naturellement autour d'elle. Revêtue des atours de la Dame blanche, la crainte comme l'adoration devenait quasi-religieuse. Elle était l'étrangère et la reine en même temps. L'excitation des chiens les rendaient si difficilement contrôlables qu'elle demanda à Jean-Patrick de passer en mode « stand-by ». Le jeune homme transpirait abondamment, oppressé par le poids de sa responsabilité. Le maniement des deux monstres s'avérait délicat mais Camille serait bien trop occupée avec le maître yakuza pour songer à soutenir un autre front. Malgré toute une nuit à régler les derniers détails de cette nouvelle entente, Kérou et Bao se montraient difficiles à convaincre. Les dogues de guerre supportaient rarement le changement de maître. La programmation initiale qui les polarisait sur les mankagouzas paraissait étonnamment simple, une fois en possession des codes d'accès et de quelques explications mais les chiens refusaient, presque systématiquement, le changement de mode vocal. Camille assurait à son ami que dans le tumulte, sa voix représenterait leur seul refuge. Faute de mieux, ils finiraient par obtempérer. Elle semblait d'autant sure d'elle que tous les combattants avaient ingurgité les gélules protectrices et qu'on n'aurait « sans doute » peu de dommages collatéraux. Même sans l'emprise de la drogue, la légère décharge électrique engendrée dans les

armures des chiens au contact d'un allié, les dissuaderait de se tromper de cible. La seule faille restait Jean-Patrick lui-même. Pour approcher les chiens de guerre il devait se priver de la gélule.
La jeune femme captait les échanges radio d'Anto au travers des oreillettes intégrées dans son casque. L'homme parlait beaucoup et souvent mais il la rabrouait lorsqu'elle tentait d'obtenir des informations. Il prétextait des appels importants sur d'autres fréquences. Le scanner de l'armure « onze » dénichait facilement les ondes occupées. La plupart des échanges étaient incompréhensibles puisque codés ou tout simplement en corse. Elle prenait son mal en patience lorsque le ton changea brusquement.
« Camille, réveille-toi et commence le spectacle ! » ordonna-t-il si fort que les tympans de la jeune femme en vibrèrent douloureusement. Elle se tourna alors vers son camp, d'abord à droite, puis à gauche, et attira immédiatement l'attention. Ceci fait, elle arracha ses deux sabres de la semelle magnétique dans son dos et les présenta croisés en V au-dessus de sa tête. La foule vibra aussitôt d'une vague d'exaltation impatiente.
- Cadence ralentie ! indiqua-t-elle au calculateur de bord.
- Lé… Lo… Lé… Lo… Lé… Lo !

À sa grande surprise, des milliers de voix reprirent son ode au carnage. Elles accélérèrent le mouvement au point que Gorgon dut calquer sa fréquence sur la leur.
- Lélolélolélo…
- Attends, Camille, et regarde ! l'interrompit Anto…

En face, une étrange frénésie s'emparait également de leurs opposants. Les artilleurs réajustaient leurs batteries pour les pointer vers le ciel. Elle vit nettement les rangs se rompre pour chercher un improbable couvert. Un premier sifflement vira au mugissement à

l'approche du sol, suivi d'un second, puis d'une multitude.
« Des bombes ! » s'exclama Camille sans comprendre.
Des dizaines de bombes s'abattaient d'un coup à quelques centaines de mètres seulement des troupes rebelles. Le tremblement du nombre agitait la plaine. Le dirigeable évoluait forcément très bas pour obtenir une telle précision. Il profitait des nuages lourds qui couvraient la scène apocalyptique. Sans doute venait-il de la mer, au ras des flots, pour limiter le repérage. Au vrombissement des propulseurs, Camille devina une très grosse unité. Des dizaines de milliers de pastilles de magnésium qui constituaient ses contre-mesures, crevèrent soudain les cumulo-nimbus pour fleurir le ciel d'un champ d'œillets écarlates lors de l'inflammation.
- Comme c'est beau, Anto ! soupira-t-elle émue dans le micro du masque. C'est le Populu Corsu, n'est-ce pas ? Qui d'autre pourrait nous venir en aide ?
- Tout à fait, petite, répondit l'homme ! Ton cousin n'est pas à bord... c'est une autre tête brûlée du nom de Raphaël qui officie comme capitaine. Il était déjà en route pour te rapatrier quand j'ai réussi à le contacter. Il fut facile à convaincre de nous soutenir. Maintenant, regarde sur la gauche ! Les troupes régulières sont aux prises avec un deuxième front de maquisards. Ceux de la flotte de Cristofanu ont marché, sur ordre de Stefano, depuis Saint-Florent où les bateaux sont ancrés. Ils forcent le pas depuis plus de vingt quatre heures au travers du désert des Agriates ! Cette phalange à perdu beaucoup de monde tout le long du chemin. Les plus résistants des marins arrivent exténués… mais ils sont là, comme prévu, sous la bannière blanche frappée de la tête du maure, notre drapeau !
En effet, une pluie d'obus de mortiers légers obligeait les adversaires à scinder leurs troupes.

- Vas-y ma belle ! Ce jour est le nôtre, continua Anto. Les Corses chantent leur grande Dame blanche. Fais ton office !

Sans répondre, Camille oublia un instant Jean-Patrick et son entraînement pour ordonner aux chiens qui démarraient derrière elle : « Mode guerre ! Va et tue ! » Et elle se jeta avec une joie toute nouvelle à la rencontre de son destin...

Anto éclata de rire en la voyant ainsi courir vers le déluge de fer et de feu qui clairsemait le paysage ravagé. Lui non plus n'avait guère le temps de se soucier du jeune chef dépassé par les évènements. Encore quelques secondes et il donnerait l'ordre de cessation du bombardement afin d'entrer en lice, sans risque pour les siens. Déjà, à la suite de la guerrière, les plus proches combattants se bousculaient pour sauter par-dessus les murs effondrés et se précipiter vers le tumulte. Les troupes commençaient à s'étirer.

Jean-Patrick devait absolument rester proche des chiens dont le départ, sans qu'il leur en donne l'ordre, l'avait surpris. Pourquoi continuaient-ils à suivre l'armure blanche alors que la nouvelle programmation devait lui en donner le contrôle total ? Il était trop tard pour s'interroger sur l'inquiétante réaction. Aussi, considéra-t-il que le défaut devait être avant tout visuel. L'habitude de coller à la maîtresse restait la plus forte. Ses gars couraient tous comme des dératés, un peu partout, autour de lui. Ils se grisaient de cette précipitation comme s'il eut été inconvenant de retarder leur dangereux rendez-vous. Les chiens lâchèrent d'un coup les basques de Camille pour obliquer vers la droite et accélérer encore l'allure. Le programme fonctionnait ! Ils venaient de repérer leurs cibles très loin… presque sur l'aile opposée. Jean-Patrick devait absolument traverser lui aussi. En tant que détenteur des télécommandes des

micros missiles, rester en arrière signifiait la perte des dogues et l'échec de sa mission. Personne ne lui pardonnerait un tel loupé, et pourtant la distance augmentait un peu plus à chaque seconde. Il entendait siffler les balles et le souffle des explosions le faisait trébucher trop fréquemment. Il courait sans même prendre garde à sa propre sécurité, en une longue diagonale coupant le champ de bataille. Les fumigènes, envoyés par dizaines, troublaient sa vue d'un nuage ocre qui envahissait lentement la totalité de la zone des combats. Le bruit des plaintes et des innombrables détonations, succédait au fracas des bombes.
« Bordel ! s'exclama Jean-Patrick pour lui-même, entre deux difficiles respirations, les bestiaux vont trop vite ! Je ne les vois déjà plus ! »

Ses poumons brulaient d’une fontaine de magma en fusion. Il se fendit d'une prière instantanée vers ses camarades, en espérant ne pas se faire descendre accidentellement. Enfin, il déboucha dans une clairière de nuées et l'engin apparut juste devant lui : Le mankagouza numéro un ! Le jeune chef se jeta à terre sans réfléchir en voyant la tourelle pivoter à son encontre. Il se recroquevilla contre un demi-cadavre alors que les chenilles cliquetaient furieusement en passant à moins d'un mètre de sa tête. Il risqua un œil paniqué dès qu'il sentit la vibration sur le déclin qui indiquait l'éloignement. La machine était plus grande que dans ses pires cauchemars ! Le blindé mesurait près de deux mètres. Sa mitrailleuse laissait échapper de longs rubans de douilles tandis qu'il arrosait droit devant, sans se soucier des projectiles ricochant sur sa propre cuirasse. De temps à autre, il éclaircissait son chemin au moyen d'un obus lancé du pseudo bras gauche. « Où sont les chiens ? » pensa Jean-Patrick, indécis

quant à son rôle face à un tel monstre. La réponse fut un éclair d'argent fugitif aux abords du destructeur. A son grand soulagement, les dogues choisissaient bien cette unité-ci, de préférence à la seconde encore active. Ils appliquaient bêtement le « jeu du sanglier » pour s'attaquer au mini blindé. Kerou tournait comme un fou autour de l'engin trop lent pour espérer l'ajuster dans sa ligne de mire. Bao intervint à son tour en fracassant une bonne partie de ses épines le long des chenilles cisaillantes. Kérou bloqua alors dans ses mâchoires métalliques le canon rotatif de la mitrailleuse qui du coup s'enraya ! L'occupant réagit aussitôt en assénant une manchette du bras bazooka sur la bête accrochée à son second membre. A force de frapper, il força le boxer à lâcher prise dans une envolée de crocs d'acier se brisants dans le choc. Jean-Patrick regardait halluciné les molosses victimes du programme qui les poussait au sacrifice. Ils avaient complètement disjonctés ! Ils allaient se tuer à affronter cette horreur. Cette seule pensée lui redonna subitement un sursaut de courage. Résolu à aider ses vaillants compagnons, il s'agenouilla dans la glaise et les tripes pour ouvrir le feu sur les servants d'artillerie. Il vit tomber deux hommes qui se tenaient en retrait du mankagouzas et aussitôt sa frayeur disparue dans l'action. Il hurla pour attirer l'attention de Bao, jeté à l'instant sur le flanc, et qui semblait éprouver de grandes difficultés à se relever. Son appel sembla donner au grand chien un regain d'énergie. D'un violent coup de rein, la bête fut sur ses pattes pour accourir vers le jeune chef. La réaction fut si vive que Jean-Patrick crut se faire percuter mais l'animal effectua un tête à queue en glissade pour s'allonger à ses côtés, juste derrière la redoutable mécanique. Ca fonctionnait ! La programmation le mettait à ses ordres. Bao ruisselait de sang ! Le sentant prêt à bondir à nouveau en voyant son camarade attaquer sans

relâche, Jean-Patrick tenta le tout pour le tout et se coucha de tout son long sur l'animal. « Tout doux ! lui dit-il, reste là ! »
Les restes des pointes acérées de l'armure lui déchirèrent les mains et le ventre, mais il n'en eut cure et se félicita un instant de n'avoir pris la gélule. Le loup n'aurait pu, dès lors, rester à son contact. Il s'avisa des combattants qui luttaient pied à pied farouchement pour tenter de ralentir le blindé. C'était les jeunes hommes de son clan qui mourraient bravement tandis que Kerou, ivre de rage, massacrait sa protection en sautant à la gorge de fer. La position lui apparut d'un coup idéale ! Il laissa choir son revolver et attrapa le boîtier fixé à sa ceinture pour presser furieusement le bouton à plusieurs reprises. Tout d'abord, il crut à une défaillance du mécanisme devant l'absence de réaction. Puis, le micro-missile fixé sur le dos de Bao émit un rugissement et décolla de son support endommagé pour se lancer sur sa cible déclarée. Jean-Patrick sentit la flamme lui brûler la jambe au travers du pantalon lors de la mise à feu. Il vit la chenille gauche éclater tandis que le moteur électrique s'emballait en hurlant. Le Mankagouza commença à tourner frénétiquement sur lui-même. Eric, le porteur du bazooka, se redressa pour ajuster à la volée. Il tira à l'horizontal et fut aussitôt abattu par un fantassin ennemi. Le char monoplace explosa néanmoins en une multitude de morceaux épars de matériaux composites et de débris humains mélangés...
Comme par miracle, Anto creva le brouillard avec sa chevalerie aux montures bardées d'acier. La vingtaine d'hommes, tous des chefs, galopaient apparemment insensibles à la bataille et à la mitraille qui fusait tout autour. Leur guide jeta un regard sévère au jeune compagnon allongé près du grand chien, lors de l'arrêt de la course effrénée. Alors qu'il se redressait péniblement, Jean-Patrick rendu à demi sourd par la déflagration, entendit juste dans le lointain : «

Allez ! Bouge-toi un peu Jean-Patrick ! Il y en a encore un autre ! Tu dors ou quoi ? Regarde, les chiens l'ont senti ! Avanti ! »

Sitôt dit, le prince corse repartit avec sa suite à bride abattue.
« *Lasciacorre* ! » grommela le jeune homme écorché de la tête aux pieds. « Ai-je l'air de rigoler ? »

En effet, Bao lui échappait déjà pour rejoindre Kerou en route vers la prochaine folie. Ce premier succès gonflait l'audace de ses gars. Peu importait leur chef à la traine et c'était bien ainsi. Au travers de l'éther rougeâtre, il voyait leurs ombres se lever une à une et suivre les dogues. Il arracha, en serrant les dents, l'esquille de métal plantée dans sa cuisse, probablement héritée de l'explosion, et boitillant, il s'engagea à la suite de sa troupe à la recherche du dernier Mankagouza...

Camille se sentait dans son élément. Elle venait juste de s'extirper d'un trou d'artillerie dont elle avait aisément massacré les occupants. C'était si bon de se sentir invulnérable. Elle tuait et s'enivrait de sang dans l'éclat amoindri par la lumière du jour de ses néons staccatos. Plus rien d'autre ne comptait. Elle luttait pour son camp, pour son clan. Elle n'avait plus peur et sa joie augmentait à chaque nouvelle victime.

« Lélolélolélo ! »

Elle passait au travers des combats sans s'arrêter et donnait juste le coup de pouce nécessaire à chaque fois que le besoin s'en faisait sentir. Ici, elle tranchait la gorge d'un homme s'apprêtant à achever l'un des siens. Là, elle faisait rempart de son grand corps protégé à un groupe pris sous le feu des adversaires, avant de bondir à la rencontre de ces derniers pour les tailler en pièces.

- Allô ! Camille ? crachotèrent ses écouteurs.

- Oui, Anto ! Tout va bien et l'écran m'indique qu'ils reculent. Le mercenaire n'est jamais assez payé pour risquer sa peau bien longtemps quand ça tourne mal. Ha ! Ha ! Ha ! railla-t-elle d'une voix presque hystérique. Le « Signore di a filetta » était grand et aujourd'hui, il va devenir immense !

- À ta droite ! indiqua-t-il, va aider les hommes de Flavien ! Ca résiste grave et même nous y perdons du terrain. Celui que tu cherches est là !

« Enfin ! » pensa-t-elle. « Calculateur ! Recherche radar sur le second Gorgon ! »

Les combattants des deux camps se mêlaient tant et bien qu'il lui devenait difficile, tout en courant dans la fumée artificielle, de

frapper sans risque d'erreur. L'armure désignée « numéro onze » se désintéressa soudainement du conflit général pour aller au devant de son rendez-vous meurtrier. Elle se hâtait et sa joie augmentait encore un peu plus à cette seule pensée. La mort était une vieille amie et son excitation réactivait le côté sombre de sa personne. Dans son sang, les lointains résidus de la drogue du Gorgon sombre lui faisaient perdre le sens des réalités. Bien vite, le repérage électronique devint inutile, si ce n'est pour l'avertir des impacts d'obus pré-calculés. La trace devenait trop évidente de par le nombre de cadavres que le grand-Maître laissait sur son passage. À l'inverse de la tendance du gros des combats, celui-ci avait réussi à remonter très loin dans les lignes rebelles. Il s'apprêtait à pénétrer l'enceinte externe par l'une des brèches qui donnait directement sur l'avenue du Commandant Marche. Camille se débarrassa des quelques sbires qui le suivaient en surgissant dans leur dos. Dans la brume gazeuse, des hommes furent tués sans même comprendre d'où venaient les coups. Certains détalèrent en apercevant leurs camarades fauchés par la grande dame, maintenant plus rouge que blanche. Elle leur troublait la vue dans l'éclat violent et saccadé de l'aura violette qui l'accompagnait. Ils connaissaient trop bien l'armure de Yamahashi pour tenter la moindre entrave. Alors que les combats du Yakuza étaient réputés structurés et planifiés dans les moindres détails, ne laissant que peu de place à l'improvisation, la nouvelle arrivante bondissait et bougeait sans arrêt, pleine de la vitalité d'une jeunesse insouciante. Son style paraissait presque brouillon. Il se souciait peu d'éviter les balles ou de ménager sa protection. Les rares rescapés des deux camps, témoins de son apparition, en garderaient un souvenir effrayant pour le reste de leurs jours. Ils diraient la vérité et personne ne les croirait. Pourtant, dans le feu de la bataille, embourbés dans le charnier

naissant, malgré les cris et le bruit étourdissant qui rend fou, ils n'avaient pas rêvé… elle dansait ! Une sarabande infernale sur le tempo d'une mélopée lugubre et envahissante.
« Lélolélolélo ! »
Le second Gorgon taillait dans les chairs amies de façon méthodique et chirurgicale. Il se riait de ces nains au sacrifice inutile qui tombaient pour une cause dont il se riait tout autant. Son dernier forfait accomplit, Yamahashi obéit à l'alarme interne qui indiquait la présence métallique dans son dos. Il fit volte face et oublia dans l'instant les insectes qui gesticulaient à ses pieds.
- Ah ! Vous voilà, apprécia-t-il. Voyez ! Je vous cherchais !
- Va te faire foutre ! répondit Camille irrespectueusement en se jetant sur lui sans plus attendre. Le sablier temporel sembla arrêter le fracas alentour, comme à l'écoute du duel des titans qui s'annonçait. Les armures se percutèrent de plein fouet, sabres contre sabres, en une gerbe d'étincelles bleutées se mêlant aux éclats des stroboscopes, dans une cadence infernale mélangée.
- Lélolélolélo!
- Laloulaloulalou!
Des copeaux d'acier centenaires, trempés des dizaines de fois, se désagrégeaient en une pluie d'escarbilles rougeoyantes de métal en fusion. Gog et Magog se rencontraient enfin pour le combat des dieux. Katsumi s'étonna de la fougue d'un adversaire qu'il comprenait avoir nettement sous estimé. Sa petite constitution se trouvait compensée par une incroyable sauvagerie. Les instruments de bord indiquèrent la montée en régime nécessaire à son exosquelette pour compenser le brutal assaut qu'elle lui infligeait. Il devait vraiment lutter pour ne pas être renversé. La jeune femme était puissante, très puissante même ! Il apprécia, en éprouvant un

soupçon de fierté de rencontrer semblable combattante. Il y vit de suite une élève digne de ce nom et peut-être un futur grand Maître au potentiel insoupçonné. Poussait-elle de plus belle, ou était-ce l'armure qui, quoiqu'ancienne, avait subi des modifications inconnues ? Il lui parut soudain dommageable pour sa secte de perdre une telle guerrière dans un affrontement si stupide. Néanmoins, il habitait la dernière version sortie des ateliers « d'Indian. Corps. inc » et son équipement était donc assurément supérieur en bien des points. Il décida de donner une leçon d'humilité à cette rebelle qu'il entendait proférer des monceaux d'insanités à son encontre, dans son casque « com ». Si la langue lui demeurait inconnue, les insultes ne faisaient aucun doute.
« Putain de toi ! braillait Camille en forçant. Humph ! Aujourd'hui, je me mange tout cru un enfoiré de Maître Gorgon ! »

Alors, à son tour, exaspéré, il augmenta la pression sur ses sabres en laissant les capteurs s'affoler dans la mesure de l'effort, hors des limites théoriques. L'adversaire se dégagea brusquement de façon surprenante. Emporté par son élan, les centrales à inertie internes sifflèrent de survitesse pour rétablir l'équilibre mais ne purent lui éviter de poser un genou à terre. Le premier sabre de Camille le toucha juste derrière le cou, entre deux renforts. Il glissa sciemment pour tenter de trancher les mailles de kevlar. Katsumi en sentit certaines se rompre et réalisa combien la garce connaissait la force et les faiblesses des Gorgons, tout autant qu'il les avait lui-même apprises. Il para la seconde lame qui visait ses reins et se redressa enfin, décidé à laisser libre cours à sa colère grandissante. La fille se révélait incroyable ! Elle ne respectait aucun des principes standards qui régissaient les combats des chevaliers du soleil levant. Il ne

pouvait guère pérorer devant tant de métier. Elle virevoltait et rendait coup pour coup avec une aisance déconcertante, comme s'il s'agissait d'un jeu. C'était beau et dangereux en même temps… elle dansait ! La méthode déstabilisait l'oriental. Il admettait mal comment une si jeune personne pouvait détenir tant de savoir. L'acier feulait en lui passant au ras du visage à maintes et maintes reprises. Il mettait lui-même à mal l'armure «onze» mais elle s'échappait toujours en rajoutant sa touche personnelle, sous forme d'une feinte finement placée. Soudain, il comprit ! Il n'y avait aucune étude, aucune technique, **c'était inné !** Sans son revêtement blindé, il serait déjà mort. Comment les imbéciles de son ordre avaient-ils pu passer à côté d'un tel art sans s'intéresser à ce cas si particulier ? Il entendait la femelle exulter et sa patience s'en émoussait de plus belle. Contre tous ses préceptes, il prit l'offensive. Il frappa et frappa encore et sa force obligea enfin l'opposante à reculer. Malgré la science du yakuza, le Gorgon clair parait encore tous ses coups. Il arrivait même à placer quelques bottes surprenantes, quoiqu'insuffisantes, devant sa qualité de bretteur inégalé. Le doute s'estompa peu à peu quant à l'issue de l'affrontement. Il sentit la jeune femme faiblir mais se garda de faire une seconde erreur. Elle combattait avec toutes les parties de son corps dès qu'une ouverture se présentait. Des coudes, des genoux, des pieds, de la tête, alors que lui se concentrait avant tout sur les redoutables lames, seul vrai danger dans un échange de cette qualité. La moindre épine, passant un peu près, recevait l'impulsion pour gagner le millimètre nécessaire à rayer sa protection. Malgré le revêtement, il savait que dès le lendemain il serait lui aussi couvert d'ecchymoses. C'était réellement exceptionnel ! L'électronique se brouillait devant les décharges d'électricité statique qui craquaient

l'isolant d'air chargé d'ozone lors des frottements des émules de Thanatos.

Dans la « Onze », Camille se trouvait en réalité à bout de ressources. Tous les cadrans affichaient la zone rouge. Elle avait délesté la majorité des systèmes pour garder l'énergie nécessaire au squelette de soutènement. Ainsi, la climatisation se trouvait coupée depuis qu'une odeur de brûlé, provenant des servomoteurs surchargés, était montée jusque dans son casque. Elle pataugeait dans sa propre sueur et ses batteries, gonflées à bloc de par l'effort, ne changeraient rien. Elle se savait atteindre les limites de ses possibilités. Les circuits allaient griller d'une minute à l'autre, la laissant à la merci de Katsumi.
« Allez, Camille ! Fais un effort ! » se dit-elle, pour tenter d'oublier le tragique de sa situation. « Fais-le pour Stefano ! »
À cette évocation, la crainte de décevoir surgit, traîtresse attendant son heure. Elle provoqua l'instant d'inattention fatidique que le Maître mit aussitôt à profit. La longue lame glissa sous son aisselle en un aller et retour calculé qui fendit la plaque métallique et trancha la maille et la chair. Camille en échappa son Katana droit, et réalisant son erreur, passa le gantelet sur la coupure pour le ressortir poisseux de son propre sang. Elle se maudissait de sa faiblesse pour repousser la douleur qui la paralysait peu à peu lorsque le pommeau du deuxième grand sabre la frappa violemment à la tempe. Le coup enfonça le casque et l'envoya à terre, tel un pantin désarticulé.
- Échec et mat, mademoiselle Balleras ! triompha le Japonais. Mes félicitations !

Camille gisait aux pieds de son vainqueur. Comme dans un film au ralenti, elle entendait les explosions dans le lointain. Il lui semblait donner des ordres à une armure hors d'usage qui ne répondait plus. Des milliers d'étoiles lui passaient devant les yeux et la douleur l'empêchait de réfléchir. « Ma tête a dû éclater », pensa-t-elle, au seuil de l'inconscience. « Je voudrais dormir. Oh ! Oui ! Juste dormir un peu… L'autre me parle encore mais que raconte t-il ? Venir avec lui; maître Gorgon; honorée; laisse-moi dormir ! »

- Mademoiselle Balleras ! s'échinait Katsumi. Mademoiselle ! Allons, réveillez-vous et acceptez ma proposition ! Elle est sincère… ne m'obligez pas à en finir bêtement !

Le radar de bord déclencha une nouvelle alerte mais le guerrier « double face » tarda à réagir. La bataille ne l'intéressait plus. Il avait rempli son contrat. Par habitude plus que réelle envie, il se redressa et reprit la position de combat, jambes bien campées légèrement écartées, un sabre au sol et l'autre par dessus l'épaule… prêt à frapper ! Au travers du brouillard qui s'estompait lentement, surgit alors un cavalier. L'équipage lui fonçait droit dessus au grand galop. La vision était curieuse. La bête, couverte d'écume, paraissait revêtue d'une grossière carapace qui lui frappait les membres à chaque nouvelle foulée. L'animal souffrait des meurtrissures de son harnachement hétéroclite. Yamahashi se laissa aller à un instant d'étonnement et s'apprêtait même à en rire quand l'alarme indiqua un autre ennemi à cent quatre vingt degrés, puis un autre et encore un… Les échos radars n'en finissaient plus de s'affoler. Il paraissait tellement dérisoire d'oser se frotter à un être tel que lui en espérant voir se lever le jour suivant ! Le cheval fut évité d'un bond latéral et c'est un corps décapité, bien calé dans ses étriers, qui continua sa course droit

devant. La tête roula à terre sous les sabots du second sacrifié. L'homme bascula de sa monture en perdant une jambe tranchée nette en passant trop près du long sabre. La seconde lame avait découpé, comme du papier et au même instant, le fer du poitrail de la bête. Une giclée écarlate aspergea le guerrier affûté. Le coup n'était pas assez appuyé et l'équidé galopait encore, affolé, laissant là son jockey moribond. Celui-ci braillait en se vidant par l'artère fémorale sectionnée, mais le sabreur s'en moquait éperdument. Déjà, les prochaines victimes s'invitaient au massacre. En un mouvement rasant, il brisa les paturons de l'étalon, juste sous la plaque de métal et l'animal s'affala sur l'avant en broyant son maître. Le suivant le heurta d'une épaule musclée et l'envoya trébucher sur la viande qui s'amoncelait. A l'intérieur de son Gorgon, Katsumi reprit immédiatement le contrôle. Il fut sur pied d'un bond étonnant pour qui ne connaissait pas les capacités du squelette artificiel. La claque fut tellement violente que certains systèmes basculèrent en mode secours. Le calculateur travaillait activement sur les réparations automatiques. Il délestait les circuits non vitaux. Le yakuza regarda avec satisfaction son misérable « gagneur » se coucher pour agoniser sur son flanc déchiré, quelques mètres plus loin. Le cavalier indigne s'enfuyait sans un regard pour la pauvre bête. Les épines de l'armure remplissaient leur office et nul ne sortait indemne d'une embrassade avec les dards de titane. Le « double face » dut s'écarter des corps qui l'entouraient et le gênaient pour affronter un probable nouvel agresseur. La menace se présenta en un trio soudé, montagne de chair bardée de fer. Les trois cavaliers faisaient corps en imposant un mur inévitable lancé pour le percuter. Le maître réagit d'instinct en choisissant celui du milieu vers lequel il se fendit, sabre en avant, pour attendre l'impact. Dans la force des quatre cents kilos lancés,

l'arme passa au travers la tôle et fila direct jusqu'au cœur du grand hongre d'Anto, le tuant dans l'instant. Rien ne peut arrêter une demi-tonne à cette vitesse et l'énergie cinétique dégagée fut telle que la bête s'effondra sur le guerrier. Elle l'écrasa sous elle et le traîna longuement. Les ailiers continuèrent leur course pris par l'élan, sans réussir à tourner bride. Anto se releva le premier de son roulé-boulé. Il avait mal et ses vêtements en lambeaux rougissaient des contusions. Il courut néanmoins vers son vieil ami qui venait une dernière fois de lui sauver la vie pour se jeter frénétiquement sur ses fontes. Il vit immédiatement le filet de liquide vert s'en écouler pour se mêler à la marre de sang qui s'élargissait rapidement.

« Merde ! Merde et merde ! » tempêta-t-il en comprenant le désastre.

Il fouilla la sacoche et finit par trouver, au milieu des débris divers, trois ampoules rescapées qu'il enfourna de suite dans sa seule poche encore intacte. Carlu et Flavien avaient mis pied à terre à peine leurs chevaux arrêtés, sans réfléchir qu'ils se trouvaient, de fait, déjà très loin d'Anto. Réalisant leur erreur, ils accouraient pour lui venir en aide. Vallone récupéra également le pistolet d'injection et prit la seconde nécessaire à repérer Camille, allongée inconsciente à moins de deux cent mètres du théâtre de la confrontation.

Bloqué sous la masse du grand corps dans son armure très endommagée, Katsumi vivait bel et bien. Il profita de l'inattention d'Anto qui ne songeait qu'à se précipiter vers la jeune femme, pour lui attraper la cheville au passage et se servir de sa poigne de fer comme d'un horrible étau. Les vérins hydrauliques de son autre bras entreprirent au même instant de basculer le cadavre de l'équidé. Le Corse hurla sous la douleur infligée par la pince qui lui broyait la jambe. Il trouva d'instinct le « holster » rompu qui traînait sur sa

hanche. L'étui pendait à demi dégrafé. Il en arracha le révolver de Camille et le pointa comme un éclair sur le masque double face.
« Avale-ça, fumier ! cria-t-il, en sentant sa conscience défaillir. »
L'assassin paniqua en voyant l'énorme calibre se présenter à quelques centimètres de son visage. Il rejeta la tête en arrière pour tenter l'esquive, au moment où la balle blindée ricochait sur sa pommette. Le projectile pulvérisa le globe de vision oculaire gauche en une poudre de verre renforcé qui pénétra dans son œil. L'éborgné poussa à son tour un cri inhumain qui résonna dans son heaume. Il réagit brutalement en envoyant Anto « valser » au-dessus de l'amas techno-organique. La cheville du rebelle se brisa net dans l'impulsion. Le « Signore di à filetta » souffrait le martyr mais libre, il entreprit aussitôt de ramper vers le corps de la jeune femme.

Un mercenaire oublié qui rejoignait les lignes ennemies tenta de l'achever à terre. Flavien intervint et tira à quatre reprises, le fauchant comme un épi à terme. Le Cortenais ne perdit pas son temps à aider Anto. Il était chef de guerre et savait reconnaître les priorités. Quand il parvint avec Carlu près du Gorgon hurlant, il ne fit qu'appliquer à la lettre le plan conçu par celui qu'il voyait traîner son mollet brisé, et à qui il accorda juste un coup d'œil compatissant. « Sacré bonhomme ! » pensa-t-il simplement. Puis, il décrocha la longue aiguille de sa ceinture et commença à en fouiller méthodiquement l'armure. Katsumi tentait de maîtriser l'abominable vrille se transformant en peur qui lui transperçait le cerveau et empêchait toute concentration. Il ne comprit pas ce que le gros homme lui voulait avec son chétif poinçon, jusqu'à le sentir forcer en tournant au travers des mailles de kevlar. Le stylet trouva l'écart pour pénétrer la gorge. Le brame du « double face » se transforma en

gargouillis du sang qui se déversa dans les cordes vocales lorsque la pointe lui traversa le cou de part en part. D'un furieux coup de rein, il écarta enfin le poids mort de l'animal et se tourna pour se hisser à genoux et repousser le boucher. La peur était oubliée. Seule la fureur le submergeait maintenant. « Ces gueux tentaient de le saigner comme un verrat ! » Carlu lui harcelait le dos de son arme ridicule. Il cherchait sans doute, lui aussi, une histoire à raconter à des petits enfants qu'il ne verrait jamais. D'un revers de bras acéré, le maître Gorgon le frappa au ventre, et à peine à terre, il lui broya le larynx avec délectation. L'armure accepta l'ordre de manœuvre pour permettre à son occupant de se remettre debout. Flavien ne fut pas assez rapide pour échapper à la puissante serre qui lui emprisonna l'épaule. Le Japonais serra inexorablement ! Il entendit les os se rompre tandis que l'homme se débattait en pure perte et continuait à frapper au hasard de sa broche qui rebondissait sur les pièces de métal. « Celui-là aura le temps de se voir mourir et de regretter son geste », pensa Katsumi. Les poussoirs mécaniques qui activaient les doigts pénétrèrent profondément jusqu'à se rejoindre dans les chairs. Le Cortenais tomba à genoux devant le monstre. Il sentit son cœur prêt à éclater. Le voile des ténèbres passa devant ses yeux presque clos sur des larmes de souffrance. Il entrevit une dernière fois la cuisse puissante dont les plaques disjointes semblaient se moquer de son insignifiance. Dans un ultime souffle, Flavien planta la réalisation d'Anto dans la maille écrasée et prit un dernier plaisir à la voir s'enfoncer jusqu'à la garde. Le yakuza lui brisa les vertèbres cervicales d'une gifle démesurée. Ce ver de terre l'avait à nouveau fait souffrir et seul l'exosquelette, fort heureusement toujours opérationnel, le tenait encore debout. Tout son être, peu habitué à tant de peine pour vaincre, criait vengeance ! Peu importait les

blessures ! Il lui fallait absolument tuer pour apaiser son égo contrarié. Il s'était fait piéger ! Ces gens aussi connaissaient l'armure et ses points faibles. Une seule personne pouvait les avoir si bien renseigné… la fille Balleras ! Au diable ses états d'âmes et ses précédents atermoiements, il devait trouver quelqu'un sur qui passer son courroux. Le responsable de la perte de son œil se trouvait à demi allongé près de la seconde armure. Il semblait s'exciter à tenter de la réveiller. Les combats se faisaient lointains. Ils tournaient visiblement à l'avantage des rebelles. Katsumi réussit, entre deux élancements, à analyser la situation. Mieux valait ne pas se retrouver coincé du mauvais côté dans son état actuel mais il ne voulait se priver des quelques secondes suffisantes à régler le sort de ces deux là. Il ramassa l'un des sabres et constata amèrement la rupture du second dans la collision avec le bulldozer équin. Ces lames appartenaient à sa famille depuis quatre générations...

Anto, ne savait comment piquer Camille directement sans déclencher l'intégralité des ouvertures de verrous. Il avait placé deux des fioles dans le logement prévu pour les recevoir, juste sur le bras. Personne n'avait envisagé qu'elle fut inconsciente et incapable d'ordonner l'injection. Il la secouait sans obtenir la moindre réaction. Il s'en énervait d'autant qu'il venait d'assister impuissant à l'agonie de ses compagnons, et l'adversaire venait vers eux pour le coup de grâce.
« Camille, bordel ! Lève-toi ! supplia-t-il en vain. C'est maintenant ou jamais ! On t'a mâché le boulot ma grande, mets l'injection de ton méchant pote en marche ! »
Il en pleurait d'échouer si près du but. Alors, de rage, il enfourna la dernière dose dans la seringue.

« C'est pas pour toi, petite ! dit-il en achevant de déchirer sa manche. C'est probablement « la connerie toutes catégories » mais autant partir en beauté. »

En voyant le Golem surgir, summum de l'horreur, il en échappa le pistolet dermique et s'écarta d'un sursaut de dégoût malgré l'élancement de sa cheville. Le cerbère était muet ! Il grognait mais n'aboyait pas. Il crut un instant qu'il se plaignait et cela n'avait rien d'étonnant. Le chien ne possédait plus que des lambeaux de cuirasse incrustés dans son propre corps. Les babines étaient arrachées comme brûlées à l'acide. Elles dégageaient des crocs en partie brisés et noyés d'une mauvaise bave rouge. Le poil semblait dépecé sur une large surface. Anto crut reconnaître ce qui restait de Kérou et éprouva un élan de pitié attristée pour le pauvre Boxer, incapable de survivre à de telles blessures. S'il se trouvait là, il pouvait en déduire que sa mission initiale relative à la destruction des Mankagouzas était achevée. Comme un bon serviteur, le dogue rejoignait sa maîtresse. Une oreille et la moitié de sa face droite avaient été emportées à l'explosif. Vivait-il réellement ou seule la partie artificielle le maintenait-elle capable de venir à eux ? La langue pendante et mitée refusait de réintégrer la gueule défoncée. Anto fit l'effort d'un mètre supplémentaire pour s'en approcher. Sans sa protection, Kérou devenait insensible à la radiation de la gélule et il n'était assurément plus sous l'hypnose du « mode guerre ». Sans plus réfléchir, le Corse ramassa l'injecteur et piqua l'animal condamné.
« Viens ! dit-il en pressant sur la gâchette. Tu es trop courageux pour finir ainsi ! Je vais t'offrir la mort d'un brave mais mon salut aura un goût amer… »

L'ombre du bourreau les recouvrait et la seule satisfaction d'Anto fut qu'il ne chantait plus. Il n'avait plus rien à sa portée pour tenter une dernière défense, et dépité, il lança la seringue vide à la tête du « double face » qui n'y prêta aucune attention.

- Jamais tu crèves, salopard ! cracha Vallone en regardant son vainqueur avancer. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir tout tenté ! J'aimerais bien voir ta sale tronche avant de caner… juste pour apprécier le résultat de tous ces sacrifices. Allez ! Fais-moi plaisir ! Vu la gueule de ton masque, j'ai dû bien t'amocher !

Une voix nasillarde lui parvint du géant courroucé.

- Dans autre vie, peut-être ! répondit celui-ci dans un Français approximatif, tout en levant son sabre.

Un boulet sanguinolent chargea le Maître Yamahashi, provoquant un mouvement de recul incrédule. L'abomination se mit à tourner autour de lui avec une rapidité sidérante. Bientôt, profitant de l'inertie de ses quatre vingt kilos lancés comme une balle, le chien bondit droit à la face du guerrier azuré. Enlacés comme deux amants suicidaires, le chien tentait de l'emmener dans une mortelle étreinte. Anto assistait, halluciné, aux difficultés du grand maître pour se défaire du molosse décharné. Il était passé si prêt de s'injecter la mixture à la place de cette pauvre bête. Il comprenait d'un coup le fondement de la double personnalité de Camille. Le sujet frisait la démence ! Ses muscles, pourtant en partie rompus, avaient l'air de prendre du volume. En quelques secondes, c'était un lion qui se jetait sur l'armure. Le yakuza frappait Kérou de son bras épineux. Il arrachait, chaque fois, des lambeaux de viande frémissante. Son plastron se couvrait de vermillon mais le chien fou n'arrêtait pas. Il le serra contre son torse

pour l'empaler un peu plus sur ses épines ventrales. Anto entendit les craquements du squelette qui cédait peu à peu à la pression des vérins hydrauliques mais l'enragé réussit encore à se dégager. En une vision d'horreur, le maxillaire inférieur se sépara de la mâchoire pour rester accroché aux éperons du sternum. Anto se souvint comme un flash de la phrase de Camille dans la chambre des calanques de Piana: *Tant que le cœur bat, le Gorgon sombre combat* ! Enfin, Katsumi glissa un genou sous l'animal et de toutes ses forces encore actives, il poussa pour le catapulter à plusieurs mètres. Le Maître fut à nouveau debout dans la seconde, juste au moment où l'écorché, désarmé, prenait son élan pour bondir à nouveau. Le sabre transperça l'animal en plein saut et l'accompagna jusqu'à terre. Les restes de Kérou s'agitaient encore des derniers soubresauts lorsque Katsumi sépara le demi-crâne de l'amas informe d'un tranchant sec qui provoqua un haut le cœur du chef corse.

Le yakusa s'approchait calmement ! Anto découvrit combien l'homme avait souffert. Les fixations du masque s'étaient rompues, l'ouvrant de guingois. Il laissait entrevoir un visage ridé, encadré de quelques cheveux blancs. Si l'armure fonctionnait apparemment comme si de rien n'était, une extrême douleur déformait les traits de son occupant. Le manche de l'aiguille de Flavien demeurait fiché dans sa cuisse. L'arme lui déchirait le muscle à chaque nouveau pas. Une rigole de sang maculait son menton et sa gorge. Elle tâchait des dents brisées sur une bouche entrouverte. Son œil gauche, noir et brûlé comme un cratère lunaire, donnait l'impression d'avoir été arraché.
« Tu sais, petite ? Nous lui avons fait très mal, confia Anto au grand corps étendu contre lui. C'est la première fois que je faillis à ma

parole, et pourtant je n'en éprouve nulle honte. »

Il s'émerveilla du soleil qui dissipait les fumigènes, en songeant qu'un si bel après-midi en valait bien un autre pour le grand voyage. Le Maître Gorgon vint s'agenouiller tout près de lui pour lui adresser un sourire crispé mais sans animosité apparente.
- Je ne sais qui vous êtes, monsieur ! déclara-t-il dans sa langue maternelle, mais vous méritez toute mon admiration. De ma carrière, je n'ai encore été à ce point en difficulté. Aussi, ne serais-je pas votre exécuteur…
Anto ne comprenait pas un traître mot au langage de cet étranger, mais le ton semblait conciliant et au seuil de son trépas, la seule idée qui lui vint fut encore de pardonner à son ennemi. Après tout, il n'y avait rien de personnel entre eux… juste le boulot. Katsumi retourna son arme pour lui asséner un léger coup du pommeau au menton. Il l'envoyait ainsi rejoindre Camille qui dérivait dans la béatitude bienveillante de Morphée…

CANTA

Les visiteurs qui débarquaient sur le port de Bastia après quelques années d'absence, reconnaissaient difficilement la capitale de la Haute-Corse. C'était une petite ville charmante à l'époque touristique. Les vieux quartiers, les pieds dans l'eau du petit port de pêche, appelaient à musarder à la découverte de la robuste citadelle qui les surplombait. Ils préservaient un espace de vie à dimension humaine contrairement à la plupart des grandes métropoles continentales. On y cultivait aussi la théorie d'une population un rien dilettante qui devait plus d'infarctus aux excès de bonne chair qu'à un tempérament trop pressé au-delà du raisonnable. Tout à côté des murs ancestraux grandissait également une cité moderne. Elle s'étalait sur des kilomètres le long du littoral. Une ville active et joyeuse arborant fièrement ses racines latines en un concert de klaxons évaporés du plaisant « bordel » qui encombrait ses rues… celui-là même qui arrive toujours à créer un bouchon monstre avec seulement trois véhicules aux chauffeurs s'invectivant d'un langage fleuri. Au Nord, le grand port de commerce de Toga donnait le ton en un balai incessant de « ferries », gage du dynamisme réel de l'île. On vivait bien à Bastia ! Si bien, d'ailleurs, que la ville avait attiré, dès son indépendance forcée, des brigands autrement plus avides que les petites mains du cru.

Le plus brillant, le plus riche, et sans doute le plus opportuniste aussi, s’avéra être Patrick Al Aredi. La chute du pétrole accula, comme partout ailleurs, nombre de notables à vendre des biens pour survivre. La tentation de sauver leurs privilèges fit oublier

l'attachement héréditaire censé les lier à leurs possessions familiales. Comme il est d'usage chez ceux qui ont trop pour trouver quelques nouveaux attraits à une vie devenue fade, le goût du pouvoir tourna très vite à l'obsession pour le milliardaire corse.

Si la gare maritime continuait maintenant à tourner au ralenti, en tant que base navale, le vieux port s'était vu, quant à lui, entièrement bétonné et doté de piliers d'amarrage pour les engins aérostats. Le sol, recouvert d'immenses panneaux solaires reliés à la centrale énergétique, assurait la production électrique pour la citadelle. Le sympathique quartier Saint-Charles et toutes les habitations bordant la rue César Vezzani, Cours Favalle inclus, avaient été sacrifiés aux défenses disproportionnées que le pseudo monarque, inquiet, exigeait.
Des centaines de logements furent ainsi rasés sur une largeur d'environ deux cents mètres. Vue du ciel, cette bande de terre dénudée apparaissait comme une monstrueuse griffure isolant la citadelle et ses dépendances vitales du reste de la cité. Le terrain y était abondamment miné d'engins à fragmentation si tristement réputés. La route du littoral s'arrêtait net à l'entrée du tunnel de l'ancienne nationale du bord de mer. L’ouvrage, fermé par d'immenses portes blindées, avait été reconverti comme base souterraine pour l'armée privée qui stationnait tout près du patron. Ses profondes ramifications internes en faisaient un refuge inexpugnable. Le palais des gouverneurs retrouvait son faste d'antan et son rôle de demeure du dirigeant. Mises à part les diverses pièces d'artillerie qui perçaient ses contreforts au ras des flots, au même niveau que le complexe sécurisé, la citadelle avait très peu changé d'aspect extérieur. Seul le belvédère révélait d'importantes

transformations. Rehaussé d'une vingtaine de mètres, en noyant les écoles sous des tonnes de gravats et de béton, il gagnait maintenant sur les marches des jardins. L'esplanade était devenue, dès la prise de pouvoir, un lieu de rendez-vous très prisé de la cour flatteuse dont Patrick aimait à s'entourer. On y donnait des spectacles de qualité, aux dires du « gotha » mondain, dans ce qui ressemblait curieusement à une arène médiévale. La tour extérieure qui flanquait le belvédère au sud-est, horreur grise maculée de rouge côté mer, avait gagné près de vingt mètres en hauteur, en comparaison de la version originale. De cet endroit, on précipitait les condamnés ! Les nouvelles dimensions garantissaient le résultat escompté. Les cloches de la cathédrale, appelaient toujours à l'office dans cette partie de la ville… sans grande discrimination de cultes tant les obédiences se découvraient multiples parmi les mercenaires. On priait autant qu'on exécutait… et on priait beaucoup ! A l'Ouest et au Nord-Ouest de la dangereuse frontière artificielle, gisaient les débris du centre et des faubourgs. Les habitants y vivaient dans des conditions déplorables. Le pouvoir leur laissait juste assez pour qu'ils gardent la sensation d'avoir encore quelque chose à perdre. Lequartier haut du Fango, longtemps zone administrative, s'était transformé en un immense camping improvisé à tendance bidonville pour des centaines de fonctionnaires dont le maigre salaire ne permettait plus d'accéder à un logement décent. L'économie corse avait été purement laminée par le choc pétrolier et l'arrêt du tourisme de masse. Les campagnes s'adaptaient en revenant à un mode de vie plus simple. Les villes se paupérisaient. L'énergie, raréfiée et onéreuse, se trouvait désormais dispensée avec parcimonie en fonction des affinités de chacun vis-à-vis du régime en place. Les patrouilles d'Al Aredi quadrillaient la cité en permanence pour arrêter la grogne dans l'œuf au moindre

écho suspect. Il ne restait plus que deux grands axes terrestres d'accès à Bastia : par le Cap corse, dont la route du bord de mer n'était que peu fréquentée, ou par l'ancienne départementale 81 qui menait directement à Saint-Florent. Cette dernière, tenue par un poste de contrôle important, filtrait chaque nouvel arrivant. Il fallait des heures pour le traverser.

Tout n'avait pas entièrement changé dans la capitale. Le trafic y restait toujours aussi animé jusqu'au couvre-feu imposé. Les mules, bicyclettes et chars à bras remplaçaient la majeure partie des automobiles. On se bousculait, comme à l'époque, dans un constant tintamarre qui gardait le souvenir des glorieux embouteillages d'antan. Les vieux commentaient les évènements récents comme leurs aïeux avant eux, assis sur les bancs de pierres, à l'ombre des grands arbres de la place Saint-Nicolas. Ils en avaient à raconter depuis quelques jours ! La nouvelle de la capture du « Signore di a filetta » donnait lieu à d'interminables spéculations. Certains y croyaient, d'autres moins. Les plus fous parlaient de l'ire de la Dame blanche qui les délivrerait de la dictature, en apprenant l'arrestation de son champion. Hélas, la dame de la légende partageait le sort du dangereux Corse. Tout cela faisait figure de conte pour les anciens et les enfants, pendant que les adultes pensaient avant tout à assurer la pitance des familles. Anto Vallone aussi n'était qu'une légende pour les Bastiais. Contrairement à Stefano, bien connu pour ses interventions sanglantes, son père s'était toujours tenu dans l'ombre éloignée des campagnes...

Dans la citadelle, à l'intérieur du couvent Sainte Claire, une fois de plus réhabilité en prison, Camille tournait en rond dans sa cellule.

Elle ne gardait qu'une certaine raideur de la longue suture qui fermait sa coupure à l'aisselle. La blessure était superficielle. Elle n'avait eu d'autre but que de détourner son attention du coup porté à la tête. La bâtisse qui l'emprisonnait n'avait rien d'un quartier de haute sécurité et paraissait relativement peu peuplée. A dire vrai, nul gros besoin de geôles lorsque l'on privilégie si aisément la peine capitale. Dix fois déjà, elle avait envisagé l'évasion mais elle ne pouvait laisser Anto dont la cheville cassée interdisait toute tentative. Et puis, où pouvait-elle aller sans connaître la ville ? Sa cavale promettait bien court épisode. Les gardiens devenaient méfiants ! Ils appliquaient les consignes avec zèle : Ne jamais lui tourner le dos, même un instant et même attachée et pour la sortir de cellule, un seul homme entrait pour poser les fers. Il devait auparavant vider entièrement ses poches. Un second restait le fusil braqué sur elle depuis l'entrée, deux autres attendaient dehors en alerte. Au moindre geste suspect, le quidam de la porte devait arroser la pièce quitte à toucher son camarade. La méthode semblait bien difficile à appliquer, puisque par ailleurs, l'ordre était on ne peut plus clair de la garder en vie. Tous avaient peur, sans oser l'avouer. Depuis son arrivée, il courait les allégations les plus folles quant à son identité. Quelques détenus juraient reconnaître la Dame blanche. La superstition provoquait le rire forcé des geôliers. Grégorio aussi avait ri ! Il la trouvait plutôt sympa cette jolie blonde. Hormis son implication incertaine dans le suicide d'un autre détenu, sans grande importance car déjà condamné, le terme « sympa » paraissait en effet approprié… Et puis, un matin, la relève avait découvert le Bastiais affalé sur la grille qui barrait l'accès de la grande cellule réservée aux nouveaux arrivants, pomme d'Adam écrasée ! Une dizaine de personnes logeaient dans la cage, et par principe, nulle ne pipa mot.

Faute de témoins, et d'envie de pousser les interrogatoires, l'affaire choqua sans provoquer plus d'effervescence. Le lendemain tout au contraire, Camille semblait mise à l'écart par les derniers prisonniers. Sofia, la dure de dure fut la suivante… On la trouva recroquevillée contre l'urinoir, la tête largement attendrie par le rebord en faïence. Son visage présentait de cruelles lacérations. Le directeur fit rogner les ongles de la blondasse ! Le doute était devenu évidence quant à sa dangerosité lorsqu'elle avait étranglé le gros Paul, en début de semaine. Cet imbécile venait juste d'arriver pour un délit mineur. Il se vantait coureur auprès des dames. Probablement avait-t-il tenté sa chance avec la fougueuse jeune femme, pour ne survivre que vingt quatre heures avant de mourir garrotté au montant de sa bannette. L'assassin avait utilisé une cordelette bien particulière, une fine mèche de cheveux blonds tressés solidement ! Pour ajouter à l'oppressante ambiance, le très craint « Signore di a filetta », bien réel malgré la rumeur, confiait à qui voulait l'entendre que le trublion était la maîtresse du maître de Calvi. Tout juste obtint-on la permission de lui tondre le crâne et de la tenir à l'écart des autres prisonniers devenus trop nerveux. La peste fut finalement placée dans une minuscule cellule tout au bout du premier étage, en seule compagnie d'un dénommé Simon Lienthal.

L'homme se disait rabbin et devait son emprisonnement à une prétendue marge bénéficiaire défiant toute concurrence. Il n'était guère encombrant et corvéable à merci. On le laissait servir la soupe, tous les soirs, aux autres prisonniers pour alléger son ennui. Camille sympathisa de suite avec le vieux monsieur. Il avait de faux airs de Max… l'humour caustique en moins. Simon arrivait toujours à obtenir des nouvelles fraîches du dehors par les détenus récents ou les

indiscrétions des gardiens. Ceux-ci parlaient sans prendre garde à l'ancêtre, courbé par la déchéance d'une fin de vie devenue fardeau. Par lui, elle connaissait l'état de son ami blessé et parqué au secret, à seulement quelques dizaines de mètres de son propre cloître. Il souffrait de sa cheville, maintenue à dessin sans aucun soin, depuis leur arrivée. Son attelle de fortune ne permettait en aucun cas d'envisager la liberté. Simon pensait que bientôt la gangrène l'empoisonnerait. Les séances de tortures dont il faisait l'objet, ne laissaient planer aucun doute sur les intentions du dictateur à son encontre. Anto était condamné mais le juif se gardait bien de transmettre les informations les plus alarmantes à sa codétenue de crainte qu'elle n'envisage quelque nouvelle folie.

- Oh ! Simon ! demanda-t-elle avec un soupçon d'énervement. Est-il vrai que tu volais les gens ?

- C’est pratique le vieux juif éternel voleur… surtout quand on est en rogne ! Hein ! Camille ? répondit Simon amusé.

- Excuse-moi, Simon, je suis à cran ! s'excusa la jeune femme.

- Si tu veux tout savoir, je suis ici par la volonté de Tao Peï ! Pendant que les deux autres peaufinent leurs rêves de grandeur, le Chinois arrondi ses fins de mois. Tout est bon pour grossir son pécule. Il se moque pas mal que ça tourne vinaigre du moment qu’il engrange suffisamment et réussisse à filer à l’anglaise. Ce qui, soit dit en passant, est le comble pour un mandarin ! Je régnais sur une partie du commerce alimentaire et les bénéfices, je ne le nierai pas, s'avéraient confortables malgré le racket de quelques « protecteurs ». Probablement trop confortables puisque j’ai déclenché l'envie du numéro deux du régime de reprendre, à son compte, toutes mes filières. Ça explique pourquoi j'ai tant ri lorsqu'il est venu proposer d'organiser, lui-même, ton évasion moyennant espèces sonnantes et

trébuchantes. Ton coup de la moustache, dont il est si fier, à demi-arrachée d'un trait, se veut une injure impardonnable pour un asiatique. La nouvelle tourne en boucle dans la citadelle. Il paraît qu'en haut lieu on moque chacune de ses rares apparitions, maintenant qu'il a rasé l'autre côté. Cela doit être très douloureux et c'est une réponse on ne peut plus claire, s'amusa-t-il encore un peu en revivant la scène, avant de reprendre plus sérieusement.

- Vois-tu Camille, je suis quelqu'un de très croyant. J'ai toujours prêché à mes enfants, comme à mes proches, le respect des autres dans la parole de dieu. Je savais que l'on projetait de m'arrêter. Aussi, par prudence, j'ai expédié toute ma famille chez un cousin qui habite le récent sultanat d'Israël. Seule Éva, ma plus jeune fille ne voulut rien entendre et resta avec moi. Pourquoi aurait-on voulu faire du mal à une gamine de treize ans, belle comme un cœur et si douce que les oiseaux auraient pu l'adopter ? J'ai signé tous les papiers que voulait Tao Peï pour la préserver. J'ai sacrifié plusieurs générations de labeur familial sans l'ombre d'une hésitation pour garder le seul trésor qui valait vraiment la peine… Dieu en avait décidé ainsi ! Lorsque le Chinois se déclara satisfait de ma coopération, il me remercia à sa manière. Éva fut offerte à la troupe, puis précipitée depuis l'affreuse tour que tu vois au travers de nos barreaux.

- Je suis désolée, Simon, je ne voulais pas te rappeler un si grand malheur ! plaida Camille honteuse.

- Non, non, Camille ! Il est bon de ne rien garder pour soi. C'était sans doute la volonté du Seigneur de la rappeler à ses côtés… mais, pourquoi laisser salir tant d'innocence ? J'ai tant pleuré, tant voulu mourir à mon tour, tant haï à m'en parjurer ! Et puis, ma foi fut la plus forte. Elle me donne l'espoir de retrouver mon Éva, heureuse, à la droite de Dieu. Sans elle, que me resterait-il ? Il n'empêche que

lorsque tu as meurtri Tao, mon âme s'est réjouie et je t'ai enviée pour ton courage.
- Si seulement j'avais eu des ongles, je lui aurais volontiers emporté un œil ! s'enflamma Camille émue.
- Quelle horreur ! s'offusqua aussitôt le vieux. Ce serait s'abaisser à leur niveau ! Oublie toute cette haine qui déborde de toi, jeune fille. Le Seigneur jugera et le pardon est son plus beau cadeau.
Camille s'approcha des barreaux qui donnaient sur la fenêtre extérieure. Le vent marin amenait toujours, par cette ouverture, quelques senteurs du large dotées du don d'apaiser sa colère. La vue plongeait directement sur le macabre belvédère, mais en plaquant son visage contre les barres de fer pour regarder en bas, légèrement sur la droite, on apercevait l'unique arbre hérité du jardin Chiostro. Il devait faire si bon à l'ombre du mûrier platane...
- Je ne peux, hélas, te suivre sur cette voie illuminée, Simon ! confia-t-elle à mi-voix. Mon dieu n'est pas amour, il est vengeance et ne pardonne rien ! Il rend coup pour coup, et plus encore dès qu'il le peut, mais il n'appartient qu'à moi et répond toujours présent lorsque j'en ai vraiment besoin.
- Comme c'est triste, cette conviction pleine d'aigreur ! As-tu tant perdu, pour te complaire dans cet état dépressionnaire qui semble permanent ?
- Sans doute moins que toi, Simon, mais la malédiction reste trop profonde pour en faire abstraction un seul instant.
- Un proche ? Un enfant ? insista-t-il étonné.
- Peut-être simplement cet espoir que tu gardes d'un futur rieur quel que soit l'endroit. J'ai tout perdu dans un monde qui semble pourtant bien loin… dans les montagnes d'Afghanistan… et puis, un peu aussi dans un laboratoire de Karachi…

- Est-ce cela qui t'agite tant, vu le peu que tu arrives à dormir ?
- Les cauchemars avaient cessé quelques temps mais ils reviennent depuis Calvi. C'est comme si la chute d'Anto leur permettait de surgir à nouveau.
- Pourtant, les Vallone sont réputés violents et j'imagine mal celui-ci, à le voir malgré sa faiblesse, cracher encore sur ces geôliers, tenir le rôle du berger ramenant la brebis égarée. Je ne doute pas qu'il soit ton ami mais...
- C'est plus qu'un ami, Simon. C'est mon rédempteur ! Ne crois pas ce que tu peux entendre à son sujet ! Il est le meilleur des hommes. Il m'a, l'espace d'un instant, laissé entrevoir la possibilité de racheter mes fautes, donné l'illusion que ma vie était utile !
- As-tu commis tous ces méfaits dont les gardes parlent sans arrêt ?
- Sans doute bien pire...
- C'est donc vrai ! la coupa Simon interloqué. Tu es bien la Dame blanche de Francardu !
- Appelle ça comme tu voudras…
- Je prierai pour toi !

Cette simple phrase plongea Camille dans des souvenirs récents. Le regard perdu sur l'horizon bleuté, elle songeait à son arrivée à Bastia. Elle se revoyait ligotée sur le plateau du pick-up fumant, non loin des pièces de son armure. Dans la benne, on emportait, également, la carcasse du dernier Mankagouza au pilote abattu la veille de l'affrontement. On l'avait ensuite traînée dans les escaliers aux marches usées pour la jeter dans une petite pièce sordide. Là, reposait un corps purulent aux portes du trépas. La frêle silhouette, allongée sur l'unique couchette, présentait un état abominable. Le garçon, car c'en était un, semblait avoir été dépecé vivant. Tout en

sachant que commençait pour elle la phase de bris psychologique, supposé l'amener à coopérer avec la dictature, elle n'avait pu contenir sa tristesse en réalisant l'identité du supplicié. La face sans lèvres ni sourcils était méconnaissable mais les perles blanches, serrées par des doigts sans ongles, lui revinrent immédiatement en mémoire comme un « flash-back », six mois auparavant. Ce collier de prières musulman ne quittait jamais le jeune radio à bord du cargo d'Alexis ! Le garçon s'appelait Sharif et tout comme Simon, il avait prié pour elle au moment du départ. Voilà donc d'où provenaient les informations sur sa présence détenues par la milice… le responsable de la trahison qui avait déclenché l'éveil du Gorgon sombre en Castagniccia… Comment lui en vouloir ? Qui pouvait résister à pareil traitement pendant si longtemps ? Camille le veilla toute la nuit mais au petit matin, elle laissa son démon appliquer, une fois de plus, sa vision toute personnelle de la compassion. Elle mit fin aux souffrances du jeune croyant en bloquant l'irrigation sanguine alimentant son cerveau. Elle le délivrait ainsi de ses obligations religieuses interdisant tout suicide. Le Rabbin comprendrait-il son geste ? Probablement pas...

Dans la salle du trône du palais des gouverneurs, le triumvirat tentait d'inverser la situation à son avantage...
- Je maintiens que le Japonais aurait dû lui régler son compte devant les rebelles ! martela l'Africain.
- Surtout pas, Ousmane ! contesta aussitôt le roitelet. Le père Balleras a le bras long et peu lui importe que sa fille soit le pire des assassins. Même un accident nécessitera un coupable. Il dispose de moyens dont nous n'avons probablement qu'une vague idée. Au contraire, Yamahashi nous a fourni l'opportunité de nous sortir des ennuis dans lesquels tu nous as fourrés en perdant Calvi.
- N'exagère pas ! se défendit l'autre légèrement mal à l'aise. La situation a changé, justement depuis que les Indiens ont mis le nez dans nos affaires. Il n'y a pas que le dirigeable mais aussi tout ce qui va derrière ! Et puis, entre nous, nos troupes n'ont rien de bien vaillantes. Nous devrions renvoyer cette petite saloperie d'où elle vient, et dans un sac en plastique pour montrer que nous ne sommes pas non plus des enfants de cœur !
- Bougre d'imbécile ! s'énerva Patrick devant le manque de clairvoyance. En la gardant intacte, nous disposons d'un formidable moyen de pression. Pour la récupérer, le patron de l'entreprise indienne devra en passer par nos volontés et alors… adieu le soutien aux Vallone et à leur clique ! Avec en prime le « héros des fougères », nous voilà enfin avec toutes les cartes en main. Qu'en penses-tu, Tao ? demanda le prince en espérant l'agrément de l'ingénieux Chinois.
- Sans l'appui « d'Indian. Corps. inc. » la rébellion est foutue, confirma l'intéressé. Mais, cela nous prendra tout de même des mois avant d'en venir à bout. Pour la guerrière, c'est entendu, et

j'oublierai mes griefs personnels ! dit-il en en passant l'index sous son nez, en souvenir de sa moustache arrachée. Il nous faut négocier avec la famille… nous n'avons pas tellement le choix. Dès la nouvelle de son arrestation connue, leurs représentants libyens nous ont contactés pour proposer son rachat. C'est la preuve que leurs services de renseignements sont on ne peut plus opérationnels, jusque dans nos murs. Les deux bâtiments que nous surveillons depuis des semaines en méditerranée arriveront dans quelques heures. A ce sujet, ils se présentent trop lourdement armés pour les laisser approcher sans garanties supplémentaires.

- C'est réglé ! décida Patrick, réjouit de trouver une issue favorable. Les Européens se sont, eux aussi, décidés à intervenir. Leur « Path of war » appareille ! Il assurera la neutralité de la transaction. Le dirigeable de « classe quatre » est de taille à détruire les forces des Balleras sans difficulté… Quel dommage que nous ne puissions l'utiliser quelques heures de plus pour rayer Calvi de la carte ! La seule chose qui intéresse vraiment les continentaux est de voir s'éloigner le navire à propulsion nucléaire. Pour les accords dont ils se trouvent débiteurs, ils tergiversent encore sous prétexte que ma vie n'est pas directement menacée. La politique insulaire ne les concerne en rien et les Français jouent les amnésiques !

- Et à propos de Calvi ? reprit Tao Peï. Ne devrions-nous pas engager une action décisive dans les jours qui viennent ? Par exemple, forcer les rebelles à nous engager sur notre propre terrain.

- Tu veux les pousser à attaquer Bastia ? s'étonna l'Africain. Jamais ils ne seront assez stupides pour prendre un tel risque sans support aérien. Nous avons allégé les effectifs partout pour garantir notre sécurité sur la capitale et nous possédons des otages... Ce serait de la folie ! Pourquoi tenteraient-ils pareille bêtise ?

- Dans l’état actuel des choses, continua le Chinois, aucune chance en effet ! Mais, que se passerait-il si nous exécutions Anto publiquement, au lieu de le laisser crever ?
- Son fils voudrait le venger sans attendre ! C’est un sanguin ! Je doute néanmoins que les autres chefs le suivent dans l'aventure.
- Justement ! Quelle que soit leur décision finale, la coalition partira en morceaux. Tous ensemble, ils se briseront sur nos défenses. Séparés, nous reprendrons aisément notre domination sur l’île !
- Ça se tient ! apprécia Patrick pensif. Règle d'abord les détails de l'échange, mais assure-toi que le père Balleras se porte garant qu'on n'entendra plus parler de sa maudite gamine en Corse… Après tout, cela va dans le sens de la demande de Yamahashi !
- Peu t’importe le sabreur, paye-le et bon vent ! s'exclama Ousmane, à qui les airs de grand seigneur du yakuza, déplaisaient.
- Oh ! Que non, mon cher ami ! Ce taré m’a proposé de renoncer à ses gages en échange de la fille. Il veut l’étudier, soi-disant. Tu penses bien que je vais accepter son offre. Quant à dire qu’il arrivera à la convaincre de l'accompagner sans se faire trancher la gorge, au lieu d'embarquer pour l'Inde… j’en doute fort, mais c’est son problème et cela m’économise une belle somme !
- Nous pourrions tout aussi bien nous débarrasser de lui comme à notre habitude. Aussi fort soit-il, Anto l’a rudement arrangé, et dans sa condition actuelle, je ne pense pas que mes hommes auraient grand mal à l’envoyer rejoindre ses glorieux ancêtres… A moins que cela ne gêne Tao qui grimace ? Deviendrais-tu sentimental ou est-ce parce que c’est un singe jaune comme toi ? se moqua le grand brun.
- Si l’honorable Ousmane avait une once d’intelligence, répondit l'autre, il saurait que Chinois et Japonais sont ennemis héréditaires. Je ne ferai, néanmoins pas l’erreur de provoquer l’organisation dont

il est issu. Au contraire des Balleras, ceux de « l'Étoile Rouge » n'enverrons pas d'armée. Ils mettront simplement un contrat sur nos têtes et finirons tout autant par arriver à leurs fins. Nous n'allons pas en plus nous mettre des triades à dos alors que nous tenons enfin une chance de sortir de cet imbroglio ?
- Soit ! consentit Ousmane. Je me range à votre avis pourvu que tout se fasse rapidement. Anto n'a rien dit sous la torture et nous n'avons pas non plus trop insistés. Nous sommes suffisamment renseignés. Je l'ai surtout fait par plaisir mais la fille me rend nerveux. Je ne serai soulagé que lorsque nous en serons débarrassés. Elle est mauvaise comme une teigne et m'a d'ailleurs déjà tué un gardien. Je parie ma chemise qu'elle a aussi liquidé le môme placé auprès d'elle pour lui casser le moral.
- Après le traitement infligé par tes hommes, il a tout aussi bien pu mourir de ses blessures.
- Bah ! de toutes façons, il n'était plus d'aucune utilité...

Rêves agités d'une chute interminable vers un gouffre peuplé des visages de ses innombrables victimes… Le masque balafré, penché au bord du puits sans fond, enrageait de ne pouvoir la retenir. Se fuyait-elle ? Était-elle enfin délivrée du monstre ?
Il faisait encore grand jour ! Pendant combien de temps le sommeil l'avait-il rattrapée ? Assise par terre, adossée sous l'ouverture extérieure et la tête calée sur ses genoux, Camille mit quelques secondes pour reprendre ses esprits. Simon ne se trouvait plus dans la pièce. Quelqu'un l'avait pourtant remplacé. Un homme de haute stature se tenait debout, révolver au poing, tout près de la porte verrouillée. Les traits asiatiques du personnage n'étaient que trop

familiers à l'ancienne élève de « l'Étoile Rouge ». Yamahashi restait aisément reconnaissable malgré son visage marqué par l'usure des années de bataille et le pansement qui lui couvrait l'œil. C'était sa troisième visite et son but lassait Camille. Les tatouages yakuzas qui rampaient sur la peau du sabreur par son col de chemise et ses manches courtes, n'impressionnaient aucunement la guerrière.

- Bonjour, mademoiselle ! lança-t-il en la voyant émerger. Je m'étonne que votre sommeil soit si lourd, quoique visiblement loin d'être serein. Excusez la présence incongrue de cette arme mais votre comportement peu sociable des derniers jours m'incite à prendre quelques garanties afin de vous éviter toute idée malheureuse. Je vous prierai, également, de rester tranquillement assise, là où vous êtes.

- N’insistez pas, Maître Yamahashi, je ne viendrai pas avec vous ! Je pensais m'être montrée claire ! Je ne deviendrai pas l'un des professeurs de votre triste école. Je sais trop bien quelles leçons, trop éloignées des règles du « Bushido », vous donnez à vos disciples. Ma conscience est assez chargée sans en rajouter en participant à la naissance d’une nouvelle génération de tueurs à gages. Vous ne vous adressez pas à la bonne personne. Je suis fatiguée de tout cela et veux arrêter ! Par ailleurs, je me sens bien incapable d'enseigner quoi que ce soit et ne comprends rien à ce que vous évoquez quand vous parlez d’émergence d’un nouvel art.

- Regardez-moi, mademoiselle ! Vous connaissez ma valeur et avez pu juger que, malgré mon âge, je n’ai guère baissé…

- Vous n’aviez pas baissé, prit-elle plaisir à le contredire. La canne sur laquelle vous vous appuyez pour venir jusqu’ici et votre bandeau semblent indiquer que vous devriez songer sérieusement à la retraite !

- Ne soyez pas insolente ! Vos amis ont en effet très bien œuvré et mon œil est probablement perdu, mais la chirurgie et la technologie pourront pallier à ce détail. Quant à ma jambe, le squelette de l'armure comblera sans problème ce handicap.
- Mon père ne vous fournira plus une seule pièce lorsqu'il apprendra votre rôle dans l'échec de nos projets !
- Pourquoi donc ? se moqua Katsumi. N'êtes-vous pas en vie ? Et puis, il existe d'autres sources d'approvisionnement que votre entreprise. Mes affaires rapportent énormément et tout n'est qu'une question de prix. L'organisation dispose des meilleurs techniciens japonais. Ils sont des plus efficaces dans le remplacement d'organes d'origine par des copies qui donnent entière satisfaction. Désolé de vous décevoir, chère demoiselle, mais cette armure est ma septième unité et toutes fonctionnent à merveille. Je vous accorde que je pense, en effet, à me retirer pour me consacrer exclusivement à la formation des élites de nos filiales. Une combattante de votre niveau me parait idéale pour compléter mon équipe et de ce fait, je ne laisserai pas passer l'occasion de vous observer plus en détails. Je me suis permis de connecter la prise « Natika » du « Gorgon onze » à mon module de recherche de pannes…
- Je ne vois pas ce qui pourrait vous empêcher de la mettre en morceaux si l'envie vous en prend ? Elle doit, de toute façon, se trouver dans un état lamentable ?
- Moins qu'il n'y paraît au premier abord ! Il est certain qu'on a négligé l'entretien et vous l'avez trop poussée. Les systèmes radars et de communication ainsi que certains microprocesseurs d'analyses sont irrécupérables mais le revêtement, les cellules motrices électriques et l'exosquelette restent opérationnels.
- Et alors ? Vous comptez m'en faire cadeau pour Noël ?

- Ce n’est pas vraiment ce à quoi je songeais, mais... pourquoi pas ? Non ! Trêve de plaisanterie ! Exceptées quelques modifications mineures et un ou deux gadgets sans intérêt, elle est pratiquement d'origine…
- Vous vous attendiez à autre chose ? maugréa-t-elle.
- Bien au contraire ! Cela m‘enchante et prouve que je ne me suis pas trompé. L’aisance et la créativité dont votre Gorgon fait preuve ne doit rien à la technologie… tout vient de vous !
- Vous perdez votre temps, mon Maître ! Je ne quitterai pas la Corse !
- Ne pariez pas là-dessus ! confia l'aîné, ravi de la contredire à son tour. Vous êtes hors jeu et la rébellion également ! Dans quelques heures, un bâtiment de votre cher père viendra vous rapatrier et délivrer la rançon.
- La rançon ?
- Je ne connais pas les détails mais il semble qu’Al Aredi ait obtenu des assurances tout à fait concrètes. Votre précieuse vie contre le moyen d’en finir, une fois pour toutes, avec vos amis Corses. Les Européens mettent également à sa disposition un dirigeable de forte envergure…
- Je doute que mon père entreprenne quoi que ce soit qui nuise à Anto !
- A mon grand regret, le sort de celui-ci est déjà réglé !
- Vous mentez mal ! s'insurgea Camille, sûre de son fait. Anto est en vie et pas très loin d’ici… les nouvelles vont vite en prison !
- C’est exact, mais seulement jusqu’à l’aube ! Au petit matin, le grand nègre le fera jeter des remparts !
- Voyez où vos nouveaux amis placent l’honneur ! souffla-t-elle, assommée par la nouvelle. Cet homme est un grand seigneur ici. Il

n’est pas juste qu’il finisse ainsi. Vous auriez dû nous tuer tous les deux à Calvi !
- Le devenir de ces barbares ne nous concerne ni vous ni moi, s'énerva un instant le sabreur. Malgré une apparence occidentale, votre culture est asiatique, mademoiselle Balleras… sans l'ombre d’un doute ! Pourquoi vous intéresser à un conflit mineur ? Ce seigneur, comme vous l’appelez, à certes fait preuve d’un grand courage mais il n’est que le roi sans couronne d’un minuscule peuple guerrier destiné à disparaître. Qui s’en soucie ?
- Moi, grand Maître ! tenta de conclure la jeune femme pour échapper aux inutiles palabres. Chacun des rebelles vaut mieux que tout notre monde corrompu dont je ne veux plus entendre parler.
- Ne croyez pas vous en tirer si aisément ! La suppression de « votre » Anto donnera lieu à quelques réjouissances dont nous ferons partie. J’ai réussi à convaincre le gros bonhomme qu’un combat dans l’arène serait du plus bel effet. Je dois vous garder intacte, mais ma suite prépare une batterie de caméras qui filmeront la totalité de l’échange. Puisque vous ne désirez pas coopérer, et bien, je vous volerai votre curieuse méthode ! J’aurai ainsi tout loisir d'étudier les vidéos et de m’en servir à dessein pour l'instruction !
- Vous pouvez courir ! cracha Camille sur le ton du défi ! Je ne ferai pas un geste pour vous donner satisfaction.
- Permettez-moi d’en douter, jeune fille. Vous ne semblez pas du genre à prendre des coups sans réagir et croyez-moi, vous en prendrez ! Après cet aparté, je rejoindrai mon pays. J’ai déjà perdu trop de temps en ce lieu !
- Voilà donc la vraie raison de l'inspection de mon Armure ?
- Tout à fait ! Je désirais m’assurer de son bon fonctionnement pour que vous puissiez dévoiler vos pleines capacités. La sécurité sera

maximum ! Inutile donc de songer à vous échapper ou d'envisager la moindre atteinte à l'intégrité physique de nos hôtes. Votre restitution se fera juste après le spectacle. Au cas où vous changeriez d'avis à propos de notre association, prenez contact dès votre arrivée en Inde avec les représentants locaux de l'Étoile Rouge ! En attendant, reposez-vous bien ! Je vous espère en grande forme...

Juste après son départ, Simon réintégra ses quartiers. A la mine renfrognée de sa compagne de cellule, il comprit que la visite ne s'était pas bien passée.

- Ça ne va pas très fort Camille ? demanda-t-il en traînant le tabouret pour s'asseoir tout près d'elle. Que te voulait encore le grand monsieur qui justifie que l'on m'ait viré précipitamment ?

- Ce fou veut m'engager ! lâcha-t-elle ennuyée, avant de se perdre quelques instants dans ses pensées.

Le vieil homme n'osa rompre son mutisme. Il allait commencer à prier lorsqu'elle lui posa la main sur le bras pour déclarer fébrilement :

- Il faut que je m'échappe, Simon ! Ce soir, quels qu'en soient les risques et avec Anto !

- Allons, jeune écervelée, répondit le rabbin en croyant à une plaisanterie, où diantre crois-tu donc aller en admettant que tu sortes d'ici ? Tu ne connais personne dans la cité et Vallone ne peut se déplacer bien loin dans son état. C'est folie, Camille !

- Aide-moi, Simon ! décris-moi l'extérieur ! Où garde t'on les clefs des cellules ? Quelle est celle d'Anto ? Combien de gardes, leurs habitudes et leurs positions approximatives ?

- Folie, te dis-je !

- Son exécution aura lieu demain matin ! Je ne puis attendre plus

longtemps !
- Ah ! Nous-y voilà ! admit Simon en comprenant le sérieux du projet. J'ai su, dès ton arrivée, que le calme relatif n'allait plus durer bien longtemps. Promets-moi au moins d'éviter de tuer des gens ! Certains ne font que leur métier… ils doivent bien nourrir leurs familles.
- Je ne peux t'assurer de rien ! Je dois partir coûte que coûte, alors aide-moi ! Je sais que ton cœur n'a pas de place pour la revanche et que ton dieu te l'interdit, mais laisser Tao et ses comparses libres de continuer leurs méfaits c'est imposer ton chagrin à de nombreux autres innocents. Est-ce là, l'amour de la vie que prêche ta religion ? Subir sans cesse, en laissant les tortionnaires libres de recommencer avec d'autres Éva ? Les chasseurs de nazis qui furent lancés aux trousses des tortionnaires du troisième « Reich » sont-ils une invention des livres ? Et l'époque de la Palestine, assimilée de force en opposant des F16 à de minables Kamikazes, l'a-t-on simplement rêvée ? Ton peuple n'a jamais été réputé pour tendre l'autre joue, Simon ! Je te fais une promesse sur ma vie… mieux, sur mon honneur qui vaut autrement plus aux yeux des gens d'ici. Si je m'échappe, Tao Pei répondra de ses actes ! Et en matière d'enfer, accorde-moi la grâce de croire que j'ai beaucoup plus d'expérience que toi !

- Pour une simple combattante, tu sembles bien renseignée sur les égarements de l'histoire, et puis tu parles un peu trop bien aussi… Je suppose que tenter de te faire changer d'avis s'avèrerait peine perdue ? Bien ! Je vais te décrire la citadelle et te donner un contact extérieur, mais auparavant, accepte un petit cadeau d'adieu !
Retirant sa chaussure, Simon laissa glisser au sol une minuscule clef couleur « vert de gris » qu'il ramassa aussitôt pour la lui tendre.
- Je ne sais quelle idée m'a pris de voler ceci pour toi, confia-t-il avec un clin d'œil complice. Voici le sésame qui t'évitera trop de dégâts. Cette prison n'est pas faite pour retenir des gens comme toi ! Le système de sécurité s'y trouve moyenâgeux tout comme les verrous peu compliqués. Fais ça pendant la soupe ! On la sert tellement tard qu'il fait déjà presque nuit malgré la saison. Je ferai traîner plus que d'habitude. Les deux matons qui m'accompagnent, ne s'attendront pas à te voir surgir dans leur dos. Anto est détenu cinq portes plus loin, sur la gauche ! Un soulard fait le planton et à cette heure, il sera déjà bien avancé ! Tu ouvriras l'autre cellule avec le « pass » du gardien. Débrouille-toi comme tu voudras, et je me répète, mais je ne veux pas de morts. La Dame blanche est-elle en mesure de m'exaucer ?
- Je crois ! émit-elle sans conviction.
- Je suppose que je devrai me contenter de cette réponse. A cet étage, juste en face de la cellule du Corse, tu verras un couloir… La première porte donne sur un dortoir qui sert de salle de repos. On y trouve fréquemment une dizaine d'hommes. C'est l'ancien réfectoire du couvent. Ils ferment toujours la porte pour couvrir leurs bruyants abus. Les gardes font venir des femmes ou s'amusent avec de pauvres prisonnières pour passer le temps, ajouta-t-il tristement en songeant au sort de sa propre fille. L'ouverture, juste après la dernière cellule,

donne sur un grand escalier. Il te posera problème avec Anto. En bas, deux autres gardiens se tiennent en face, juste au début de la galerie. Ils ont vue des trois côtés : Sur la galerie elle-même ; sur le couloir qui mène à la sortie ; et justement sur l'escalier. Leur disparition sera très vite découverte car il y a beaucoup de passage, y compris de nuit. Aussi, garde toujours à l'esprit que le temps est ton pire ennemi bien avant le silence. L'entrée principale débouche sur la rue Sainte-Claire. Les sas ne fonctionnent plus et les deux hommes en faction se sentent protégés par la vitre blindée. Leur porte n'est même pas verrouillée la plupart du temps, mais là, la chance est ta seule garantie. Inutile, d'après eux, de trop surveiller ! Qui serait assez fou, pour tenter l'évasion d'une prison située dans une ville caserne ? Dehors, tu te référeras aux explications sur la citadelle que je te donnerai ce soir. Seule, une fille comme toi à une chance mais avec un blessé, j'en doute !
- Merci Simon ! Cela va t'attirer des ennuis ?
- Que t'importe, et franchement… que puis-je espérer d'autre que retrouver ma petite fille, un peu plus vite ?

A la nuit tombée, juste après le remplissage de son écuelle jetée bruyamment par la trappe prévue à cet effet, Camille tenta son évasion. Tout en poussant le chariot des repas, Simon discutait âprement avec les deux accompagnateurs pour retenir leur attention. Ceux-ci n'auraient aucun souvenir de l'agression. Son compagnon de cellule lui-même resta étonné en se retournant sur les hommes à terre. Pas un bruit n'avait couvert sa jacasserie. Son espoir de voir la guerrière renoncer à sa folie, s'évanouissait. Elle achevait d'accompagner la chute du dernier corps au sol pour amortir. Il la vit se redresser lentement, calée contre le mur, tous muscles tendus,

comme à l'affût. Simon ne put s'empêcher un « oh ! » de surprise immédiatement bâillonné par une serre nerveuse qui lui bloqua la mâchoire. Camille était entièrement nue, maculée de la crasse du cachot de la tête aux pieds. Elle se fondait presque avec la couleur sale du crépis. Seuls, deux yeux luisants d'excitation perçaient son visage terreux. « On dirait un chat... plutôt une lionne ! » pensa aussitôt le vieil homme parcouru d'un frisson. « Qu'ai-je donc libéré ? »

- Écoute-moi et ne dis rien, Simon ! murmura l'animal, en gardant sa main sur la bouche effrayée. Je mets dans ta poche un petit carré de chiffon plié qui contient quelque chose qui te surprendra mais que tu transmettras à un dénommé Jean-Patrick… un ami de Stefano Vallone qui comprendra ! Je sais que tu as gardé des connections avec l'extérieur et que tu feras passer la commission. Ne perds rien ! As-tu bien compris ?

Simon acquiesça d'un léger signe de tête.

- C'est ton assurance que, quoi qu'il arrive ce soir, ma part de notre marché sera honorée… et maintenant, dors !

La griffe se serra brusquement sur un influx nerveux et le Rabbin s'écroula à son tour. Le ronfleur, en faction devant la cellule d'Anto, sombra un peu plus du coup porté à la tempe. Elle le cala correctement sur sa chaise et fouilla rapidement son treillis. Délicatement, elle actionna la clef dans la serrure et poussa la porte pour pénétrer dans l'antre du Seigneur de la fougère. La lueur du couloir lui permit, juste à temps, d'éviter le magistral coup du pied de lit dessoudé dont Anto s'était armé pour lui fracasser le crâne.

- Camille ? s’exclama-t-il effaré en découvrant sa méprise.

Inutile d'être grand devin pour comprendre qu'il connaissait le sort qu'on lui destinait et comptait bien occire encore un ou deux

gardiens, avant de se voir mener à l'abattoir.
- Je savais que tu allais faire une nouvelle bêtise mais à vrai dire, je ne t'attendais plus vraiment !
- Viens ! ordonna la lionne. Nous partons !
- *Lasciacorre,* petite ! Où crois-tu donc aller avec un estropié ? Regarde-moi et va-t-en !
Lorsqu'il s'avança dans la clarté, en traînant sa jambe bourdonnante de mouches, Camille comprit qu'elle avait perdu la partie. Les mains d'Anto se montraient ignoblement massacrées. Ses yeux, profondément enfoncés dans des orbites presque noires des coups reçus, exprimaient une souffrance et une fatigue insurmontable. Les joues s'étaient tellement creusées qu'elle le reconnut à peine. Une violente odeur de chairs nécrosées stagnait dans la pièce.
- J'ai connu des jours meilleurs ! Hein ! tenta-t-il malgré tout de plaisanter. Allez, c'est mon tour et peu importe, mais ton rôle n'est pas terminé. J'ai besoin de toi pour les faire trembler encore ! Alors pars, pendant qu'il est temps !
Contre toute évidence, Camille ne voulait rien entendre.
- J'ai dit, nous partons ! Ou tu m'aides, ou je t'assomme et te traîne comme je pourrai ! Je ne suis pas d'humeur à discuter !
Anto se força à un maigre sourire en la voyant reconditionner son attèle à l'aide du barreau rompu. L'opération ne lui prit que quelques secondes. Puis, elle glissa son épaule sous le bras du blessé et le porta littéralement jusqu'au faîte de l'escalier. Quatre corps encombraient déjà le couloir. Anto savait qu'il perdrait son temps à tenter de la raisonner, dans l'état psychologique dans lequel il la sentait. Il la connaissait si bien des longs mois passés ensemble. La Dame blanche était sur le pied de guerre, et même sans armure, il faudrait plus que des mots pour l'arrêter. Elle le fit s'asseoir sur la

première marche au faîte de l'escalier, et s'élança vers le rez-de-chaussée en descendant les degrés quatre à quatre. Le félin déboula comme une balle dans la galerie sans prendre garde au nombre de témoins. Par chance, seuls les deux vigiles prévus étaient d'astreinte. Dans l'élan du saut à mi-palier, elle tamponna le premier et l'envoya s'assommer contre le mur d'en face. A peine à terre, elle négligea les éraflures qui rougissaient son camouflage, pour frapper de son talon en extension le menton de l'autre homme. Assis face à la petite table carrée, il s'écroula sans esquisser un geste. Elle retourna tout aussi promptement chercher Anto, pour le charger sur ses épaules, malgré les protestations. L'air frais, en entrouvrant la porte qui donnait sur le sas, lui insuffla un regain d'énergie ! Elle recula avec son fardeau dans l'encoignure en apercevant six hommes au lieu de deux à travers la vitre. Simon avait dit : Rue Sainte-Claire à Gauche puis celle du Chiostro pour tenter d'atteindre les remparts, mais déjà l'échappée se voyait compromise. Anto, à force de gesticulations, réussit à glisser hors de la poigne de fer pour s'appuyer sur sa jambe valide.

- Prends à droite ! indiqua-t-il en une grimace qui regrettait déjà sa fierté déplacée.

- Simon a dit à gauche ! rétorqua-t-elle en chuchotant.

- Je connais le couvent comme la ville aussi bien que lui ! Prends à droite, te dis-je !

Camille obtempéra, en soutenant Anto qui continuait à cloche pied. Sa souffrance importait peu en cet instant crucial. Quelques mètres suffirent pour pousser une nouvelle porte et se retrouver dans une petite cour à demi mangée par un escalier en colimaçon. Anto éprouva toutes les peines du monde à se traîner jusqu'aux trois marches dissimulées. Le bois vermoulu du panneau qui obturait

l'ouverture grinça comme pour donner l'alerte. Ils durent baisser la tête pour passer sous un autre escalier. Ils se sentaient attirés comme des papillons par la lumière du vestibule d'entrée des appartements du directeur...

La rue de l'Hospice affichait un calme presque inquiétant. Sur un geste d'Anto, ils clopinèrent dans l'étroite ruelle pour s'éloigner encore du bruit des badauds qu'on entendait discuter devant l'église Sainte Marie. La descente donnait sur une placette au sol revêtu de galets noirs, rouges et blancs. Leur disposition géométrique, faisait étrangement penser à des motifs maçonniques plus que religieux. Camille connaissait bien cet agencement. Les loges prospéraient étonnamment dans les milieux aisés indiens de « l'après fuel ». La minuscule esplanade orientée vers l'orient ; l'entrée désaxée ; la nature du sol et pour terminer le plafond sous une voute d'étoiles naturelles, collaient étonnamment à la description d'un temple. Seule, l'imposante entrée verte de la chapelle Sainte Croix défiait fièrement l'ésotérisme païen. Le salut ne pouvait venir que de l'étroit escalier défoncé qui descendait encore vers la côte.
- Et maintenant ? demanda la fille, totalement perdue.
Anto n'eut pas le temps de répondre que quelqu'un ouvrait lentement la porte de droite depuis l'intérieur. Sans réfléchir, Camille l'entraîna pour s'engouffrer dans l'entrée du lieu saint. Elle poussa le lourd battant qu'elle referma aussitôt derrière eux, et s'arrêta ébahie sur le seuil de l'oratoire. Le style baroque flamboyant tranchait radicalement avec l'apparence austère du reste de la citadelle. Les yeux se détachaient difficilement des chérubins dorés du plafond bleu.
« C'est beau, n’est-ce pas ? » lui murmura Anto.

Le premier instant de surprise passée, Camille repéra le saint-homme en prière, agenouillé devant l'autel principal. Le prêtre se retourna sur le claquement de la porte. Comme électrisé, il se leva d'un bond face à l'effrayante vision. Une tigresse d'une saleté repoussante se jetait déjà sur lui en costume d'Eve. Avant qu'il ne puisse dire un mot, elle lui assena un violent coup de candélabre.

- Camille ! s'écria Anto catastrophé. Pas le curé... quand même !

- Lui comme les autres ! répliqua-t-elle farouche, avant d'ajouter pour minimiser l'incident : ne t'inquiète pas, j'ai tapé avec la partie plate !

Anto se traîna sur la gauche pour jeter un œil sur l'accès au campanile. L'esclandre ne semblait pas attirer d'autres occupants. Camille vint le soutenir à nouveau pour traverser le cœur et se diriger vers la sacristie. Bien que n'ayant aucunement l'esprit à admirer la splendeur de l'endroit, elle eut un instant d'hésitation devant le personnage crucifié qui les surplombait.

- Oh ! Anto ! Dis-moi ? Est-ce le Gorgon sombre représenté ainsi ? susurra-t-elle admirative.

- Mais non, bécasse ! s'esclaffa le Corse, malgré les élancements abominables qui lui torturaient la jambe. Tu es vraiment incroyable ! Niveau religion, tu as assurément loupé un épisode ! C'est le Christ noir… tu n'auras qu'à te faire expliquer, un de ces jours...

- Dommage, se désola la jeune femme, je le trouvais rassurant !

- Sans doute est-ce l'analogie entre la croix qu'il porte et le poids mort dont je suis l'objet, plaisanta encore son compagnon. Mais, pour ta béatification… vu dans l'état où tu viens de mettre son serviteur… désolé, j'ai pas les relations !

Un soudain tumulte, à l'extérieur, fit comprendre aux évadés que leur fuite venait d'être découverte et l'alarme donnée. La sacristie offrait une sortie sur une nouvelle cour toute en longueur et envahie par la

friche. La citadelle n'était qu'enchevêtrement de ruelles et succession de jardins privés et minuscules. Sans guide, on ne pouvait espérer s'en échapper aisément. Il fut encore nécessaire d'escalader un tas de briques branlantes avant de sauter dans le chemin des Turquines. Camille se méfia aussitôt de l'apparent calme qui régnait côté mer.
- Ils ne chercheront ici que plus tard, affirma Anto. Ce n'est pas le plus court chemin lorsque l'on veut quitter la citadelle !
Les projecteurs d'un ballon d'observation, ancré sur le port des aérostats, s'allumèrent un à un pour balayer, cycliquement, le moindre recoin. Camille se chargea à nouveau d'Anto pour tenter de passer, au pas de course, entre deux faisceaux. Obnubilée par l'effort et le danger, elle trottait sans prendre garde à la direction où l'entraînaient les indications de son guide improvisé. Elle slalomait entre les rayons ; se cachait ; démarrait à nouveau. Elle prit à droite puis à gauche et s'arrêta enfin, stupéfaite de reconnaître l'endroit.
- Qu'as-tu fait, Anto ? demanda-t-elle, terrifiée par sa découverte. Je sais où nous sommes ! C'est le belvédère… l'arène ! Je l'ai assez vue depuis mes barreaux ! Il n'y a pas d'issue possible par là !
- Grimpe dans la tour, la pressa son fardeau.
Camille arriva exténuée au sommet battu par les vents. La porte était trop légèrement bâtie pour résister à un assaut. Elle la bloqua néanmoins, sans conviction, au moyen de l'unique banc en bois normalement utilisé par les condamnés pour grimper sur le parapet. Déjà, des voix s'élevaient dans l'arène, tout en bas, pour attirer des renforts.
- C'est foutu ! se lamenta-t-elle. Pourquoi, Anto ? Pourquoi ?

Assis sur le rebord des suppliciés, le « Signore di a filetta » lui souriait d'un air satisfait. Il humait l'air avec délectation et se laissait caresser par le souffle chaud. Il semblait oublier peu à peu sa peine.
- J'aime cette brise de terre ! dit-il, en fermant les yeux un instant. Elle me ramène tant de senteurs et tant de souvenirs. Je sais tout, Camille, le Japonais est venu me visiter ! Tu leur es trop précieuse et tu vas t'en sortir ! Si je t'avais laissé agir, nous aurions sans doute finis ensemble, sous les balles des chiens jetés à nos trousses. S'il te plaît, pas de jérémiades ! Pas entre nous, petite ! Tu sais qui je suis et comme j'ai vécu ! Je ne veux pas partir dans les larmes ! Cela peut te sembler une longue course pour finir ici et maintenant, plutôt que demain, mais, grâce à toi, je pars libre ! C'est le plus beau présent que tu puisses me faire… Je vais rejoindre les braves comme Pasquale l'a choisi non loin de Francardu… ceux qui savent lorsque leur temps est venu et ne se dérobent pas… Mais avant, il me reste une promesse à tenir ! Souviens-toi, à Calvi, quand je t'ai juré que tu allais gagner...
- Oui ? répondit la jeune femme horrifiée par ce qu'elle comprenait maintenant être un adieu.
- Et bien, je ne t'ai pas menti, Camille ! Demain, juste dessous, dans l'arène comme tu nommes cet endroit, tu feras face à ton ancien instructeur ! La raison voudrait que tu t'inclines rapidement pour être évacuée vers les tiens… Je sais par avance que tu n'en feras rien ! Aussi, vais-je une dernière fois donner un coup de pouce à ton destin. Ton armure contient probablement encore tes craintes et la solution pour le vaincre. Je les y ai placées moi-même en espérant ne pas avoir commis d'erreur. Avant de t'en servir, je voudrais que tu saches que je t'ai vu combattre sans l'apport de cet être immonde que tu crois salvateur ! C'était beau, Camille ! Incroyablement beau ! Le

Gorgon sombre qui t'habite ne serait rien sans ton art étrange. Il utilise juste tes dons en les exacerbant pour son propre usage, et le Japonais ne s'y est pas trompé !
Les yeux hallucinés, Anto revivait la scène de sa fée blanche virevoltant gracieusement entre les combattants. Au seuil de son trépas, il emportait avec lui la vision émerveillée de ses troupes galvanisées par la danse de l'ange exterminateur…

La porte vibrait sous les coups incessants des sbires qui tentaient de l'enfoncer. Camille se jeta contre le bois vermoulu pour y caler son épaule et retarder l'inéluctable.
- Je ne pourrai pas les retenir, Anto ! Ils arrivent ! Je t'en supplie, dis-moi que faire !
Le Corse partit d'un grand éclat de rire teinté d'amertume.
- *Canta**, Camille ! Canta ! Chante avec moi ! lança-t-il joyeusement. Tu seras bien la seule à m'avoir entendu
La voix rocailleuse du condamné parut un instant calmer la fureur des assaillants :

« Cresce sperenza, Populu và,

Incù la to presenza, Nazione si ferà.

Aghju vistu pienghje più d'una mamma,

Chi di u so figliolu sentia la chjama »

Lorsque la porte céda, Anto venait de basculer. Les miliciens ne trouvèrent qu'une jeune femme sale et nue, le regard perdu vers le large. Elle fredonnait entre deux sanglots un air maintes fois entendu lors des veillées :

« Cresce sperenza, Populu sà,

Ch'incù a so putenza Nazione vincerà ! »

C'était le « *Cresce sperenza* », un hymne à la liberté pour que grandisse l'espoir de construire enfin une nation...

Quelques heures plus tard, Camille revêtit mécaniquement les pièces de son armure, découverte entreposée dans sa cellule. Elle se laissa ensuite guider, par un impressionnant cordon de sécurité, jusque dans l'enceinte de l'arène. Par habitude des priorités, elle mit de côté son chagrin pour laisser, peu à peu, sa rancœur enfler en vue du combat. Elle marchait fière, le masque calé sous l'aisselle, en prenant la rue Sainte-Claire qui donnait directement sur la nouvelle esplanade du belvédère. On se croyait jour de fête dans la citadelle, malgré l'heure matinale inhabituelle à laquelle le spectacle était

prévu. Les jardins Roumieux servaient de garderie pour les plus jeunes. Ceux-ci pestaient contre l'interdiction d'assister aux joutes brutales dont leurs aînés se régalaient. La nouvelle du sacrifice d'Anto alimentait la rumeur réjouie de compter un ennemi de moins. Les colporteurs profitaient de l'aubaine pour vendre colifichets et babioles de peu de prix, dans un brouhaha de kermesse dominicale. La mise en scène frisait le comique. Nombreux se pressaient pour apercevoir la redoutable « Dame blanche » bientôt extradée. L'évènement les délivrerait du monstrueux navire noir qui croisait, depuis l'aube, au large de leurs créneaux protecteurs.

Hautaine, Camille traversa la plèbe en dédaignant quolibets et crachats dont elle se trouvait l'objet. Quelques « braves » la frappèrent à l'épaule, au passage, et s'estafilèrent sur les pointes de son Gorgon. D'autres choisirent de lancer des fruits ou des œufs de plus loin. Ceux qui croisèrent le regard noir, chargé de haine, détournèrent les yeux. La guerrière impressionnait tant et si bien qu'au bout de quelques mètres, un lourd silence s'établit peu à peu. Un abbé en soutane, un énorme pansement sur la tête, se signait, sans discontinuer.

En comparaison des arènes d'Hokkaido, celle-ci s'avérait minuscule ! Elle ne se trouvait séparée des gradins que d'une chétive barrière d'à peine un mètre cinquante de hauteur. Dans la tribune d'honneur, Al Aredi et ses courtisans en costumes chatoyants, étaient entassés comme des sardines en boîte. De grands écrans extérieurs retransmettraient l'échange car les gradins ne disposaient que d'une centaine de places, pour moitié réservées à la sécurité. Les gardes, armés d'automatiques et protégés par de grands boucliers comme les

C.R.S d'autrefois, donnaient à l'ensemble un air grotesque d'époque romaine. Nul ne semblait conscient de la puissance de feu nécessaire à la neutralisation d'une armure comme la sienne. Katsumi, tout à son aise au centre de la place, savourait l'intérêt dont il était l'objet. L'homme saluait largement comme un gladiateur déjà vainqueur. Celui-là devenait trop sûr de lui avec l'âge. Il ne s'inquiétait pas non plus des éventuels débordements, toujours possibles, lors de l'affrontement d'une paire d'entités Gorgon déchaînées. A peine pénétra-t-elle dans l'enclos qu'il appliqua son masque, et déclencha ainsi les bravos des matrones excitées.

Camille ne bougeait pas ! Elle dévisageait son adversaire qui tournait autour d'elle comme un chat autour d'une souris.

- Allez ! Mademoiselle ! déclara-t-il de vive voix, sachant le système de communication interne de l'autre armure défaillant. Ne décevons pas nos admirateurs !

- Vous vous égarez, mon Maître ! répondit-elle hargneuse. Que penserait votre ordre d'une telle pantomime ?

Pour toute réponse, Katsumi la frappa à la nuque du pommeau d'un de ses sabres. Le coup la jeta à genoux sur le bitume.

- Bougez-vous un peu ! ordonna-t-il sèchement. Le temps des palabres est terminé !

Camille demeura prostrée. Fidèle à elle-même, elle sentait sa colère enfler. Lorsque, presque hystérique, le maître la frappa au visage de

sa botte, lui labourant la joue et éclatant l'arcade, la dernière phrase d'Anto lui revint d'un coup en mémoire, accompagnée d'une violente bouffée d'adrénaline. « J'y ai placé tes craintes et la solution » avait-il déclaré avant la chute. Elle ouvrit fébrilement le capotage du logement d'injection qui révéla la présence des deux ampoules vertes, engagées à Calvi. L'une d'elle était stockée à l'écart, mais la seconde se trouvait bien verrouillée en attente d'utilisation. Le système électrique hors d'usage ne lui laissait qu'une seule et unique possibilité… Elle força le minuscule piston de son majeur ganté pour envoyer l'intégralité du liquide se répandre d'un coup dans ses veines. L'effet serait court mais peu importait... c'était le dernier cadeau d'Anto !

Katsumi, maintenant indifférent aux commentaires outrés de l'assistance devant le peu de réaction de la jeune femme, s'approcha pour l'arrêter.

- A quoi jouez-vous ? demanda-t-il en observant la manœuvre anormale. Qu'est-ce que ce produit, un poison ? Ne faites pas l'enfant !

Les yeux de Camille avaient viré au blanc comme prête à perdre connaissance, mais elle arriva encore à balbutier :

- Ne… ne vous inquiétez pas, mon Maître ! Vous vouliez un beau combat ? Je vous l'offre... Laissez-moi... vous… présenter... **le Gorgon originel** !

Elle appliqua péniblement son triste visage blindé qui se verrouilla

instantanément, avant d'activer manuellement le « rotacteur » qui commandait la cadence de bataille. Puis, dans une profonde inspiration pour se relever, elle s'abandonna à la terrible drogue.

- Lé... Lo… Lé... Lo... Lé…

Le Maître recula de quelques pas, pour prendre une posture de défense. La jeune femme semblait éprouver une grande difficulté à se mouvoir, et ses sabres pendaient lamentablement aux bouts de ses bras ballants. L'assistance oublia instantanément l'épisode précédent, en entendant le chant emplir l'arène surexcitée. Katsumi ne comprenait toujours pas l'étrange attitude mais restait à distance, par prudence. « Quelle coquinerie me prépare-t-elle ? » s'interrogea-t-il, en se rappelant combien elle l'avait surpris plus d'une fois, à Calvi.

Soudain, il s'avisa de son œil unique, la transformation qui s'opérait. Son calculateur lui confirma que le « Gorgon onze » gagnait étrangement en volume musculaire. C'était à peine perceptible pour les spectateurs, mais pourtant bien réel. Les plaques de métal s'écartaient doucement, tendant la maille à s'en rompre. Quelques craquements se firent entendre tandis que la fille se redressait jusqu'à se tenir si droite qu'elle en paraissait plus grande. Le Japonais fit rapidement le rapprochement avec sa rencontre de l'horrible chien fou de Balagne.

- Les fioles vertes dans le bras n'ont rien d'un système auxiliaire ! fit-il émerveillé. Que ne les ai-je fait analyser ! Mademoiselle Balleras ?

- pffssssst... issssssssssssaah... aaargh !

Le sifflement mauvais qui lui répondit n'avait plus rien d'humain. Un long filet de bave s'échappait du menton du masque balafré pour se répandre au sol.

- Mademoiselle Balleras ?

Camille sentit son cœur enfler, un instant, lors de l'explosion de joie du génie noir soudain éveillé. Le liquide, accéléré par l'effet de manque, déferlait dans ses artères à une vitesse jamais atteinte. Certains vaisseaux éclatèrent sous la pression ! La douleur fut fulgurante et la lutte inégale et inutile. Elle s'entendit hurler, peu avant la perte de tous ses sens : « Libre ! Enfin libre ! »

Gorgon crachait et grondait, comme un cobra à l'attaque. Il se réjouissait de voir ses doigts gonfler et le kevlar usé se rompre par endroits. Il était le guerrier ultime , le dieu sombre envoyé par le passeur ! Camille n'existait plus ! Elle devenait juste un mauvais rêve encombrant et aisément déconnecté. Elle errait tout près de l'esprit d'Anto, à des lieues d'un corps réceptacle, ce jour, d'une entité bien au-dessus de ses possibilités de contrôle.

- Mademoiselle Balleras ?

La foule hurlait des injures ! L'affrontement promis s'éternisait, et Yamahashi, vexé, se décida à enclencher lui aussi sa fréquence de

combat.

- La… Lou… La… Lou… La… Lou!

Le bruit ramena son opposant au temps présent, en attirant son attention. Pour le « Onze » cet appel était une aubaine. Il avait soif, son jeûne durait depuis trop longtemps, et il ne voyait plus, soudain, dans cette pâle copie devant lui, que la première victime d'une longue série programmée ! Il poussa à fond le rhéostat mécanique de la cadence mortelle :

- Lé… Lo... Lélolélolééééééiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii !

Katsumi n'eut pas le temps de s'interroger plus avant que le mal se jetait déjà sur lui. La tête la première dans son abdomen, il le souleva comme un fétu de paille et le jeta par-dessus son épaule. L'Oriental roula dans la poussière, tout en entendant les centrales internes s'affoler. La foule le huait et se moquait, jusqu'à ce que la fille saute brusquement la minuscule clôture, pour pénétrer comme un éclair dans les gradins. Les gardes tentèrent de s'interposer et leur sang éclaboussa les spectateurs qui paniquaient. Tous se pressaient pour échapper à la furie ! Yamahashi stabilisa ses systèmes et regarda la démonstration lui échapper. La guerrière était plus brutale et rapide que réellement efficace. Elle l'avait une nouvelle fois surpris en combattant si différemment qu'il ne la reconnaissait pas. Sa vitesse devenait faramineuse. Elle défiait l'imagination. Des dizaines de gardes se jetaient à son encontre totalement désorganisés et poussés, sans relâche, par Ousmane tandis qu'on évacuait Al Aredi apeuré. Des hommes tiraient et la touchaient, elle, ou les leurs dans la cohue,

mais ils ne freinaient en rien l'hécatombe grandissante…

« C'est pur délire ! » pensa le Yakuza. « Ça n'existe pas ! »

Il voyait certaines pièces de l'armure se désagréger sous les impacts et quelques grands boucliers tenter de faire rempart avant d'être balayés par le puissant assaut. Les derniers spectateurs furent proprement hachés avant d'atteindre l'issue salutaire. On la voyait partout et nulle part. Elle massacrait hommes ou femmes, civils ou non, sans distinction. Pour l'instructeur lui-même, la vision devenait insoutenable tant la place se couvrait d'hémoglobine et de membres déchiquetés.

- Iiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii !

- Pourquoi fait-elle cela ? s'interrogea-t-il incrédule. Compte-t-elle s’échapper ? Elle m'a balayé comme si je n'existais pas !

L'homme ne pouvait comprendre que la grande faim du Gorgon sombre se tournait, avant tout, vers les proies les plus nombreuses.

- Quelle force incroyable et quel besoin de tuer ! Quelle splendeur, il me la faut absolument !

Il était trop fier pour admettre que l'être convoité n'avait plus rien de la jeune femme vaincue à Calvi. « Mademoiselle Balleras ? » tenta-il une nouvelle fois en amplifiant, de façon démesurée le contrôle du larynx artificiel qui provoqua un « larsen » assourdissant.

L'onde désagréable rappela à l'armure claire un léger oubli... le Japonais ! En trois bonds, elle fut de retour dans l'arène, abandonnant les hors-d'œuvre pour du plus consistant. Le Maître vit immédiatement le biceps gauche découvert et sanguinolent. Il se concentra sur la partie du revêtement manquante... la faille idéale pour amoindrir l'adversaire…

Il parvint à contrer le premier coup mais dut reculer devant l'incroyable férocité. Le second partit trop vite et ricocha sur son épaule. Le « double face » privilégiait sa garde mais ne parvenait à attaquer. Cette défense obligée lui semblait insupportable. La troisième frappe fut tellement brutale que son plastron s'ouvrit en deux, le découvrant et provoquant la disjonction de certains circuits. Il tenta de garder son sang froid. L'autre était beaucoup trop rapide, mais il frappait comme un sourd, sans songer une seconde à sa propre protection… presque un néophyte ! Katsumi encaissa encore quelques coups appuyés, puis, il profita de la précipitation gourmande du dieu blanc à l'âme noire, pour placer une de ses feintes inattendues qui l'avait rendu célèbre. Sa lame traversa le muscle de l'opposant de part en part, et celui-ci se dégagea aussitôt, en lui arrachant l'arme de la paume. Ce nouveau sabre était parfaitement effilé, et le yakuza se félicita de l'avoir choisi dans sa collection pour remplacer celui brisé à Calvi. Il sentit une bouffée de joie l'effleurer, malgré sa faible prestation, lorsqu'il entendit la cadence adverse ralentir.

- Iiiiiiéélélolélo… Lé... Lo… Lé… Lo !

- Voila qui va te calmer ma belle ! pensa-t-il, en s'écartant de la

guerrière pour demander un bilan des dégâts à l'unité centrale.

Tandis qu'il pensait déclarer le match nul et s'apprêtait à féliciter la jeune femme, il observa, médusé, l'opération toute simple à laquelle se livrait son attaquant. La « supposée femelle » colla le sabre du coté de son membre encore valide sur la semelle magnétique, pour se saisir à pleine main de la lame fichée dans son bras handicapé. Elle serrait si fort que son gantelet s'ouvrit dans un ruissellement de sang. Katsumi savait son arme trop longue pour être extraite aisément, sans cisailler le reste du muscle encore sain. Les miliciens arrivaient par dizaines pour tenir en joue la paire d'armures. Ils attendaient le moindre signe d'Ousmane pour ouvrir un feu croisé. Brusquement, le sombre Gorgon blanc brisa la lame trempée au ras de la blessure, en un écœurant déchirement de chairs torturées. Il jeta négligemment la partie du pommeau et extirpa le reste par le côté opposé. Le Maître yakusa tourna casaque dans l'instant… Se mutiler ainsi, sans une plainte, était tout simplement inhumain. La froideur déterminée qui accompagnait ce geste lui fit éprouver un sentiment désagréable… la peur ! Il tentait de prendre du champ quand s'éleva de nouveau l'hymne diabolique :

« Lé… Lo… Léloléééiiiiiiiiiii ! »

Dans la seconde suivante, il perdit pied ! La bête le souleva de terre comme si elle prenait à témoin l'assemblée épouvantée. Malgré sa terrible blessure béante, le balafré exhibait, à bout de bras, le « double face » déchu qui lui rendait pourtant quarante kilos sur la balance, tout en paraissant d'un coup si chétif. Celui-ci se trouvait comme une tortue sur le dos, tant la poigne qui l'immobilisait

s'avérait d'une fermeté inimaginable. Il tenta désespérément de toucher un organe vital pour se libérer, en moulinant de son dernier sabre. La scène parut interminable, puis, le tueur blanc le précipita violament sur son genou. Il brisa son exosquelette et ses reins dans le terrible porte-à-faux, et le maintint ainsi une poignée de secondes pour s'assurer du résultat en forçant un peu plus. Enfin, il jeta sa victime tel un chiffon inutile…

- Tirez ! Mais tirez donc, tas d'imbéciles ! hurlait Ousmane devant le tableau imprévu. L'ordre déclencha aussitôt un nouvel enfer de plomb hasardeux. Le géant infernal vacilla sous les balles qui pénétraient le revêtement usé pour le déchirer de toutes parts. Il hésita un instant, et recula à regret face au déluge meurtrier...

Katsumi sentait sa vie s'écouler doucement sur l'asphalte chaud. Il était curieusement serein et n'éprouvait aucune douleur… juste un léger agacement des alarmes internes qui hurlaient inutilement… Sa vie s'achevait les armes à la main comme le devait tout guerrier. Une seule question lui vint à l'esprit, en rendant son dernier soupir :

- Mais qui es-tu donc, fille d'*Oni** ?

Une explosion coucha l'armure « Onze » tandis que s'installaient plusieurs servants de missiles destinés à en finir. « Au diable Patrick et ses accords avec le père Balleras, pensa Ousmane, sinon nous y laisserons tous notre peau ! »

L'emprise de la drogue commençait sans doute déjà à s'estomper car l’assassin, sonné, prit partie d'abandonner le festin. Il s'échappa en enfonçant la porte qui barrait l'accès à la tour sacrificielle. La bête répétait inconsciemment la course de la dernière nuit. Elle grimpa directement jusqu'au muret d'où s'était jeté Anto. Là, le mauvais constata, à regrets, que pas une proie n'avait osé le suivre. Alors, dépité d'interrompre l'orgie, il sauta à son tour vers l'abîme granitique. Les centrales de l'armure stabilisèrent la chute verticale jusqu'à l'écrasement, près de quarante mètres en contrebas. La zone, constellée de restes humains, s'offrait à peu près plate à l'atterrissage. L'impact fut si violent que les servomoteurs compensèrent à en rougir et lâchèrent les uns à la suite des autres, brûlant les sécurités et talonnant les pistons de soutènement. La structure absorba le monumental effort en repoussant l'extrême limite, puis, elle se brisa comme du verre au niveau des tibias et du bassin, fracassant les os ! Aussi déterminé que fut le Gorgon sombre, le corps qui l'abritait ne put résister à l'effroyable douleur qui le submergeait, et... le cœur s'arrêta, bannissant le démon enragé d'être à la merci d'un réceptacle si fragile qui mourait pour si peu...

…

BATTAGLIA

Au large de Bastia, l'équipage du puissant bâtiment qui attendait l'échange, se trouva soudain plongé en pleine effervescence. Le traceur venait d'indiquer à Alexis, la perte des fonctions vitales de sa cousine. Juste après ce qui ressemblait à une échappée hors de l'enceinte, l'écho sur le scope s'était évanoui. Les observateurs au sol confirmaient l'information et les téléscripteurs n'en finissaient plus de cracher des photos satellites.

- Allô Bastia ! hurla Alexis au micro. Qu'est-ce que vous foutez bordel ? Nous avions un accord, il est caduc, je répète caduc ! Tout le monde aux postes de combat !

- Heu ! Attendez ! plaida l'opérateur à terre. Je demande une explication pour l'échange !

- Tu peux te la carrer profond ton explication ! aboya le grand barbu au comble de la fureur. Vous êtes tous morts, les gars ! Foi d'Alexis Balleras, quand j'en aurai terminé avec votre château de merde, il faudra se référer aux livres d'histoire pour savoir où il était situé ! Populu Corsu ?

- Oui, commandant ! répondit le jeune second en charge de l'aérostat.

- Bombardement immédiat, Raphaël ! Rase-moi tout ça de bon cœur !

- Sans sommations ? Il y a sûrement des civils !

- De suite ! Qu'il n'en reste plus une pierre ! confirma le chef de mission.
- Les Européens ne vont pas aimer ! tenta Raphaël pour calmer le jeu.
- M'en tamponne ! Largue tout et ne regarde pas à la dépense !
- Bien commandant !
- Où en est le dirigeable des « États Unis d'Europe » signalé ce matin ? s'enquit-il tout de même auprès du capitaine du Calcutta qui organisait les manœuvres à la console de commandement.
- Quelques heures tout au plus !
- Louchenko, mon ami, tes plongeurs sont-ils en place ?
- Depuis hier, ils se relaient sans interruption !
- Envoie les trouver le corps ! Je veux la ramener à la famille…
- Sous les bombes ? s'indigna le gradé russe.
- S'il te plaît...

Dans la minute suivante, les premiers sifflements annonçant un tonnerre sans fin, s'abattirent sur la forteresse. Ousmane fit activer les énormes batteries des contreforts et les défenses anti-aériennes. L'échange se profilait néanmoins on ne peut plus inégal. Il comprit vite combien les appareils volants sacrifiés à Calvi allaient cruellement lui faire défaut.
Le Calcutta III prit à son tour l'offensive. Les lourds obus blindés ébranlaient jusqu'aux fondations. Les murs se lézardaient, puis éclataient, avant de s'abattre par pans entiers. Les premières fissures apparurent dans le tunnel enfoui sous la citadelle. Bientôt, certains tronçons furent envahis d'eau. Le duel d'artillerie continua pendant des heures entre les tirs et les contre-mesures utilisées de part et d'autre. Les deux bâtiments « d'Indian. Corps. inc. », avantagés par

leur mobilité, prenaient clairement l'avantage. A bord du cuirassé à propulsion nucléaire, l'officier radio signala, en glissant un papier devant le commandant, l'arrivée du mini submersible qui ramenait l'équipe de recherche au sol.
Tous les membres de l'équipage portaient leurs casques antibruit pour éviter l'éclatement des tympans à chaque percussion d'un nouvel obus. On priait, pour ne pas être touché trop gravement. Chacun songeait évidemment, aux mortelles barrettes d'uranium qui procuraient au navire son inépuisable énergie. La vitesse du Calcutta le glissait entre les tirs ennemis, en un incessant ballet funèbre qui restait toujours en vue de la citadelle. Lorsque les défenseurs réussissaient à placer un tir au but, l'onde de choc, répercutée dans toutes les superstructures du destroyer, faisait vibrer les os et serrer les dents à en briser l'émail.
- L'ont-ils trouvée ? questionna Alexis en criant au lieu d'écrire ou d'utiliser les micros d'intercommunication. Il aimait s'égosiller.
- Elle, et le corps du chef… aux pieds des murailles ! Le Corse est mort mais pour la fille, on me dit que le toubib tente l'opération ! gueula comme un veau le jeune émissaire pour tenter de paraître à la hauteur.
- Elle est vivante ? s'étonna Alexis, oubliant d'un coup les combats.
- Ils parlent d'attaque cardiaque !
- Louchenko ! Prends le relais et occupe-toi de la pièce la plus au Nord ! ordonna aussitôt le vieux loup des airs pour se précipiter au chevet de sa cousine.
- Vu, Alex ! acquiesça l'autre. Canonniers ! Changement de cible aux coordonnées suivantes...

Dans l'hôpital du bord, tout près des chaudières atomiques, Alexis

déboula comme un fou au moment où les assistants découpaient les restes de l'armure « Onze » à la tronçonneuse électrique. Quatre personnes s'affairaient avec rapidité et précision, autour de la jeune femme au squelette fracassé. Déjà, ils connectaient les moniteurs et les injections se succédaient. Les radios et scanners miniatures assuraient le suivi des informations vitales. De l'autre côté de la vitre qui garantissait la stérilité du lieu, le vieux professeur indien attendait le moment de son intervention. Il gardait ses mains gantées de latex bien en évidence, pour éviter la moindre souillure. L'arrivée du Pacha ne sembla ni l'étonner ni l'émouvoir.

- Dites-moi ce que je souhaite entendre ! demanda Alexis au comble de l'inquiétude.

- Elle s'en sortira probablement une fois de plus ! lâcha négligemment le chirurgien comme si l'information relevait du détail. Nous l'avons récupérée à temps ! Je ne vous cacherai pas, avant même d'opérer, qu'il y aura nécessairement des séquelles importantes. Pour le psychologique, il est évidemment trop tôt, pour se prononcer. Question physique, je ferai de mon mieux pour la garder entière mais le bras gauche et les deux jambes sont trop esquintés. Elle ne s'en servira jamais plus comme avant ! En admettant qu'elle remarche un jour, les armures de la classe « Gorgon » appartiennent désormais à son passé… Vous pouvez d'ores et déjà la mettre à la retraite anticipée.

- Elle n'a que vingt-six ans ! tenta d'argumenter le commandant, pâle comme un linceul.

Le médecin exprima son doute d'un simple rictus. La femme sur la table paraissait près du double.

- Quel que soit son âge, elle est foutue pour le service, mon vieux ! Dieu lui-même ne pourrait se charger de la remise en état… et je suis

loin de l'égaler ! Contrairement aux puzzles que je viens d'énumérer, je suis assez confiant pour les fractures du bassin. Les bris sont nombreux mais nets et sans éclats. L'infarctus par contre, représente un énorme risque de complications sur le long terme. Son passé commando rend plus qu'improbable une origine congénitale. Les tests physiques sur ces soldats sont beaucoup trop poussés pour rater une telle anomalie latente. Les premières analyses se révèlent effrayantes ! L'anémie générale suffit probablement à expliquer l'arrêt du cœur. Curieusement, la musculature garde une tonicité sidérante, totalement incompatible avec les carences enregistrées. Je ne veux pas savoir à quoi elle tourne, mais croyez moi il faut arrêter cela de suite ! Sinon, juste pour le plaisir, nous n'avons pas encore localisé tous les projectiles disséminés. Sans rire, Commandant ! Y'a du boulot pour la nuit et en attendant les autres blessés affluent du pont supérieur… Vous me faites marrer, vous autres militaires ! Vous envoyez des mômes au « casse pipe » et semblez tout étonné lorsqu'ils reviennent en morceaux. A ce propos, nous avons trouvé sa puce de localisation ! Son dysfonctionnement ne semble pas dû à sa chute, mais à la charcuterie du bras…

Les derniers abris souterrains de la citadelle donnaient asile à la cour tremblante et son ridicule dictateur aux abois. Ils lançaient, sans discontinuer, des messages d'appels à l'aide vers leurs difficiles alliés continentaux. Au même moment, en Inde, les diplomates étrangers s'insurgeaient de l'ingérence auprès du gouvernement affolé. Claude Balleras, le dirigeant principal « d'Indian. Corps. inc. » demeurait injoignable…
En surface, Ousmane décida d'abandonner la lutte pour préserver le

maximum de soldats. Pas un seul de ses canons n'échappait au pilonnage. Les deux navires qui barraient la rade n'avaient pas tenus une demi-heure devant le destroyer. L'Africain fit évacuer les défenses inutilisables pour tasser ses troupes avec les civils dans les sous-sols. Le bombardement ne durerait pas éternellement et sans frappes nucléaires, Il s'y savait difficilement délogeable. Tao Peï, totalement déboussolé par le manque d'habitude de ce type de situation, pleurait un peu plus à chaque nouvelle explosion…
Au crépuscule, les soutes du « Populu Corsu » furent enfin vides. Le Calcutta III tirait encore sporadiquement sur des cibles choisies. Ousmane tenait les comptes au plus juste. Les pertes en gros matériel apparaissaient catastrophiques mais le détachement de mercenaires restait assez conséquent pour espérer résister à une éventuelle tentative de débarquement. Il haranguait civils et militaires sans distinction, en promettant des ennemis sans pitié qui ne laisseraient d'autre choix que la lutte pour leur vie. Lorsque l'enfer parut faiblir, juste au-dessus, chacun regagna son poste la peur au ventre mais bien décidé à protéger le frêle esquif protecteur que représentait encore la forteresse.

Des centaines de feux encerclaient la ville ! Les rebelles n'avaient pas perdu de temps. La flottille de Stefano fermait la mer. Aussi loin que portait le regard, des camps improvisés s'installaient jusque dans les faubourgs. Ousmane entra dans une colère noire à la découverte d'un si grand nombre. La fuite même semblait impossible sans aéronef. Les voiliers constellaient la côte. Voilà où les menaient les plans tordus du Chinois ! Tao voulait pousser leurs ennemis à attaquer la citadelle et il n'allait pas tarder à se voir exaucé. Il fallait tenir jusqu'à l'arrivée des forces européennes. Celles-ci devraient

reconnaître le réel danger pour la vie du dictateur, et admettre le bien fondé de son exigence quant à l'application de l'ancien accord. Après douze heures d'un bombardement d'une régularité exemplaire, l'accalmie qui s'éternisait semblait confirmer le terme de leur géhenne. Pas un ouvrage d'art, églises comprises, ne sortaient indemnes de l'acharnement des bâtiments indiens. A la place des murailles, des montagnes de gravats délimitaient leurs emplacements originels. Ousmane mit tout de même à profit le dénivelé qu'elles représentaient encore, du fait de la surélévation de la citadelle par rapport à son environnement. Désencombrer au minimum les ruelles, pour faciliter le déplacement de ses hommes en vue de l'assaut rebelle, devenait primordial. Il devait pouvoir se porter au secours des points prêts à succomber le plus vite possible. Déjà, on jetait les corps gonflés des premiers tombés directement dans le vide, côté mer. La ville basse aussi pansait ses plaies ! Le port de commerce n'abritait plus que des carcasses à demi englouties. Ses digues semblaient n'avoir jamais existées et la mer rentrait à gros bouillon pour s'attaquer aux ruines de la capitainerie. Sous le palais des gouverneurs, étonnamment préservé ou du moins encore debout, la zone réservée aux aérostats n'offrait plus un seul pylône d'amarrage utilisable. On avait simplement gommé les panneaux solaires du vieux port. Le sol de béton semblait avoir été retourné par le soc d'une gigantesque charrue. La note d'un tel saccage serait faramineuse… d'une façon ou d'une autre, Patrick abandonnerait probablement Bastia pour se chercher un nouveau nid. La position stratégique des fortifications, allait néanmoins rendre difficile la progression des rebelles. L'Africain fit combler de « bric et de broc » les brèches les plus accessibles pour ensuite les renforcer par l'artillerie légère encore intacte. Stefano Vallone n'attendait, sans

doute, qu'une assurance du destroyer pour se jeter sur la ville. Ousmane, en bon stratège, savait que tout finirait par se jouer sur l'ouest qui offrait le front le plus important. Les bateaux ne seraient guère utiles car ils auraient du mal à débarquer massivement juste sous les contreforts. Le relief escarpé les laisserait exposés à l'aplomb direct des murailles en ruines. Le chef militaire du dictateur n'avait pas dit son dernier mot ! Une carte restait encore à sa disposition. Sur son ordre et sans même prévenir Patrick, les maigres contingents laissés en faction dans les cités principales avaient abandonné leurs positions pour se rapatrier sur la capitale. Ajaccio, Corte, Bonifacio et bien d'autres encore, tomberaient assurément de suite aux mains des populations, mais il fallait parer au plus pressé ! Encore quelques heures et ces faibles bataillons commenceraient à arriver pour prendre les rebelles en tenailles. Ses gars ne s'attendaient pas à tomber sur de telles forces, aussi n'avaient-ils en réalité, aucune chance de rejoindre Bastia. Ils généreraient simplement une sacrée pagaille en ouvrant plusieurs fronts supplémentaires…

A la sortie de Cardo, de longues colonnes de civils évacuaient la ville assiégée. Ces pauvres gens qui tentaient simplement de sauver leurs familles, se trouvaient pris à partie. Cette guerre les dépassait ! Leur quotidien se limitait à boucler les fins de mois difficiles. Des gamins en armes, apostrophaient les fuyards d'un air mauvais :
« Où allez-vous citoyens ? » rabâchaient-ils, plein de morgue envers des aînés déjà vaincus par une vie de désillusions. « C'est aujourd'hui que tout se joue ! Joignez nos rangs ! C'est « l'*armata** di Stefano » et toute la Corse est venue ! »
En effet, fidèles au serment de sang, pas un chef ne manquait. Néanmoins, Les clans se mélangeaient peu et s'installaient selon

leurs origines géographiques. Tous les feux allumés, en attendant la bataille décisive, donnaient l'impression d'une armée gigantesque. Stefano se remettait mal d'arriver trop tard pour sauver Anto. Dès l'annonce des hostilités déclenchées par les Balleras, il n'avait pas hésité à envoyer des messages optiques pour annoncer l'hallali imminent. Sa flotte, positionnée par avance aux quatre coins de l'île, rapatriait une masse impressionnante de combattants. Ceux de Calvi venaient à nouveau à marche forcée, et il en arrivait ainsi de toutes parts. Bastia était enfin à sa portée ! Passant d'un groupe à l'autre pour rassembler les chefs, il se voyait reconnaître comme guide unique. Même les réfractaires de jadis paraissaient se joindre de bon gré à l'unité conquérante. L'équipe de Jean-Patrick chevauchait de concert comme garde rapprochée. Ils se grisaient de leur gloire toute nouvelle en pensant que, quelle que soit l'issue de l'aventure, des chansons naîtraient pendant les veillées. Elles raconteraient l'abnégation des jeunes héros du peuple corse. Stefano balaya sa tristesse du matin pour se concentrer sur l'instant présent. Le temps des pleurs viendrait bien assez tôt, tout comme celui de songer à son amour prisonnier. Il devait se concentrer sur la bataille à venir. Quelques secondes lui furent nécessaires pour réaliser la teneur des appels déclenchés à son apparition. La foule, combattante ou non, voulait un champion pour les mener à la victoire. Les cicatrices qui couvraient sa figure et la soumission des grands de l'île ne signifiaient qu'une seule chose aux yeux de tous. Ce cavalier était le « Signore di a filetta » en personne ! Bientôt, le tohu-bohu devint clameur.

- A Filetta ! A Filetta ! hurlait la plèbe. Donne l'ordre d'attaquer, Seigneur, et tous nous te suivrons !

Gêné par la méprise le confondant avec son père, il tentait de

dissuader les plus proches quand Jean-Patrick vint coller son cheval au sien pour lui crier :
- Et bien quoi ? Anto ne t'a t-il pas déclaré comme tel à Calvi ? Le bombardement a cessé, alors donne le donc cet ordre... et qu'on en finisse ! *Avanti per liberta !*

Le signal sauta de groupe en groupe comme un feu de maquis. Il donnait le départ de premières lignes bien particulières. Cette attaque, Stefano en avait rêvé bien souvent, et à chaque fois la même vision s'était imposée. Ses troupes butaient immanquablement sur le fossé artificiel qui protégeait la citadelle. Des centaines d'amis périssaient, déchiquetés par les explosions des innombrables mines, pour ouvrir la voie sous le feu des forces adverses. Heureusement, d'autres que lui étudiaient aussi la question et plus heureux encore, Max et son père lui avaient confié leur solution. Elle était si évidente et si simple à mettre en application que, malgré les obus alliés ayant probablement allègrement défriché le terrain, il ne pouvait s'empêcher de sourire du vilain tour qu'il s'apprêtait à jouer au dictateur. Les guerrières lancées au premier assaut le feraient bien malgré elles. De la rue du Colle et du boulevard Auguste Gaudin, les bergers poussaient des milliers de brebis destinées au sacrifice. Les pauvres bêtes traverseraient le fossé en rangs compacts, à la rencontre d'une majorité d'engins à fragmentation. Lorsqu'elles s'égayeraient épouvantées dès la première explosion, leurs troupeaux, emportés par la masse, seraient déjà trop avancés. Ils déclencheraient ainsi une réaction en chaîne qui préserverait les hommes de l'immonde tranchée…

Sur le Calcutta III, le commandant Alexis bégayait, ivre de rage,

en contactant le « Populu Corsu » :
- Co… comment, à court de munition ? Oh ! Raphaël ne me dit pas cela !
- Désolé commandant, se confondit le jeune homme, mais nous avons tout balancé comme vous l'aviez demandé. Les dégâts sont énormes. Plus une grosse pièce de leur artillerie ne peut nous répondre et je parie qu'une bonne partie des souterrains est inondée. Nous avons détruit le terminal des aérostats, le port maritime, les trois quarts des constructions de surface et une grande partie des murs. C'est détruit mais pas rasé, et il reste probablement des fantassins dans les abris anti-atomiques. Il faudrait au moins le double pour accéder à vos désirs et beaucoup de temps. Or, le dirigeable européen « Path of War » a disparu de nos écrans radars depuis près d'une demi-heure. Il peut surgir à tout instant pour nous liquider. Sauf votre respect, commandant, nous devrions nous barrer sans attendre. Les rebelles prennent le relais par la mer comme sur terre. Nous ne pouvons rien faire de plus !
Louchenko intervint en faveur de la plaidoirie de Raphaël. Le môme avait raison ! Le Calcutta arrivait lui aussi en rupture de stocks. Il savait certains tubes de ses canons déjà flambés par la température excessive d'une si longue utilisation. On l'informait de l'évolution des différentes voies d'eau et des faiblesses alarmantes au niveau structural. Leur barcasse en prenait pour son grade et le chemin paraîtrait long avant d'atteindre Karachi. Il était hors de question de laisser le réacteur nucléaire s'enfoncer en Méditerranée… personne ne leur pardonnerait une telle catastrophe. Les Corses devaient finir le travail ! Après tout, la mission était accomplie ! La fille du patron se trouvait à bord et ils avaient sacrément éclairci le chemin, pour leurs alliés locaux.

- Que crois-tu, que fera l'aérostat européen en arrivant ? interrogea Alexis. Quelques passes lui suffiront pour remettre les pendules à l'heure et faire un massacre de première catégorie !
- C'est possible, répondit Louchenko, mais tout est joué ! Tu peux faire confiance à Raphaël quand il te dit qu'il faut partir. Tu ne peux mettre en doute sa vaillance et son dévouement à ton égard, depuis toutes ces années ?
- Bien sur que non ! s'offusqua immédiatement le grand barbu. Ce gars là est comme mon fils ! Et bien soit ! Dommage pour les rebelles qui vont tenter de prendre la ville mais après tout, qu'ils terminent leurs petites affaires tout seuls. C'est d'accord, on dégage ! Cap cent soixante dix ! Pourras-tu rentrer, Raphaël ?
- On tient en l'air ! affirma aussitôt la radio. Les panneaux solaires ont dérouillé des éclats de la défense anti-aérienne et nous tournons sur les batteries avec la nuit. Il nous faudra probablement une étape de « rafistolage » mais ça ira !
- Au moindre pépin, nous vous prendrons en remorque. En attendant, proposa le commandant, fonce pour sortir de l'espace couvert par les Européens ! Nous tentons de rejoindre directement la Libye ! Malte est encore trop près et ne restera certainement pas neutre…

Alexis avait trop tardé ! En un bond enjambant l'île, apparut un ennemi beaucoup plus dangereux que les canons du sol, désormais hors d'usage. Le dirigeable de forte envergure, aux couleurs de l'Europe, s'interposait entre les restes de la forteresse et le destroyer. Il avait effectué la dernière partie du voyage au ras des flots, pour perdre les radars ennemis sous la couverture montagneuse. Le

redoutable engin menaçait les vieux bâtiments, confiant dans son invulnérabilité.
- Destroyer Calcutta ! déclara une voix étrangement neutre dans le grésillement des haut-parleurs. Le commandant Philips, à bord du « Path of war » de la marine aérienne des États-Unis d'Europe libre vous parle ! Cessez immédiatement, toute intervention contre l'île de Corse qui vient de se voir octroyer le statut de protectorat provisoire, en vertu des accords français encore en vigueur ! Je répète, immédiatement, sous peine de représailles contre vous et votre dirigeable ! Notre puissance de feu est bien supérieure à la vôtre et nos ordres sont précis et sans appel ! Dirigez-vous vers le port italien le plus proche ! Vous y rendrez les armes en attendant un jugement ultérieur ! Vous êtes en totale irrégularité dans ces eaux et cet espace aérien !
Alexis tenta le tout pour le tout. Son erreur d'appréciation s'avérait impardonnable.
- Notre vaisseau dispose d'une propulsion nucléaire, beau brun ! répondit-il d'un ton moqueur. Iriez-vous jusqu'à prendre le risque d'une catastrophe écologique de grande envergure ?
- Sans l'ombre d'une hésitation n'ayant aucune consigne à ce sujet ! affirma l'autre du tac au tac avant de continuer: Au dirigeable ! Évacuez vos hommes vers le navire, en gardant un équipage minimum pour les manœuvres de sécurité, et procédez à l'amarrage en remorque de celui-ci. Vos bâtiments sont saisis et votre entreprise, ainsi que le gouvernement indien, devront rendre des comptes !
Louchenko jeta un regard désolé à Alexis. Miser sur le bluff semblait trop risqué. Ils se trouvaient pris comme le renard dans la bergerie. C'était l'incident diplomatique avec un « i » majuscule. Le Russe se sentait trop vieux pour aller croupir dans un cul de basse fosse, une

bonne vingtaine d'années. Tous les acteurs présents dans le poste figeaient leurs occupations pour attendre, sans un mot, les décisions des deux Pachas.
- Admettons que nous tentions de fuir chacun de notre côté, émit Alexis sans conviction à l'adresse de Louchenko, penses-tu réellement qu'ils nous attaquent ?
- J'en suis certain ! assura son homologue qui transpirait à grosses gouttes en observant le « Path of War » prit dans les puissants faisceaux des projecteurs, juste à l'aplomb de son navire. Ils n'ont sûrement pas souvent l'occasion de se servir de leur beau jouet !
- Seront-ils capables d'intercepter nos deux vaisseaux ?
- Sans l'ombre d'un doute et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Vise un peu cet engin taillé pour la course ! Nous n'aurons pas le temps de bouger une oreille !
- Et quelles sont nos chances en engageant le combat ?
- Peuh ! Autant lui balancer des cacahuètes !

Alexis devait se rendre à l'évidence. En d'autres temps, il aurait sûrement foncé tête baissée sans réfléchir, mais cet âge là était révolu et ses gars ne devaient payer de leurs vies les guerres privées du clan Balleras.
- Raphaël ! Fais ce qu'ils disent ! demanda-t-il, la mort dans l'âme.
- Mais, commandant ! Nous n'allons pas nous rendre ainsi ? s’offusqua le jeune homme. Nous sommes prêts à bord et juste à portée de tir. Et notre mission ? Est-ce un échec ? Nous sommes trop loin de chez nous pour nous laisser capturer ! Sauf votre respect, vous m'avez confié le commandement du « Populu Corsu » et je suis donc seul maître à bord… je refuse !
- Par ma barbe ! explosa Alexis, les diplomates interviendront ! C'est leur boulot, après tout ! Le « Path of war » malgré sa taille réduite

comparée au tien est un tueur de première catégorie… pas un cargo bricolé ! Sauve ton équipage !
- Bien, commandant ! obtempéra finalement Raphaël avec amertume.

Au sol, la bataille faisait rage. Les balles traçantes et les gerbes enflammées illuminaient la nuit d'un mortel feu d'artifice. Les forces de Stefano se présentaient trop disparates et assez mal coordonnées. Les défenseurs de la cité se montraient acharnés. Peu à peu, cependant, ils comprenaient que la loi du nombre leur serait fatale. Ousmane se désolait de ne voir ses renforts arriver. L'affrontement avait commencé trop tôt. Il dévoilait l'hécatombe à des secours qui refluaient discrètement. Le conflit semblait douteux quant à la victoire de leurs dirigeants. L'arrivée impromptue de l'aérostat européen qui menaçait les unités ennemies, raviva un moment l'espoir chez les défenseurs. Les compagnes aidaient à charger les armes. Elles devenaient, d'heure en heure, plus nombreuses que les combattants encore actifs. Quelques-unes évacuaient les morts et s'effondraient en découvrant un fils, un père ou un frère. D'autres se chargeaient des blessés. Certaines grimpaient sur les barricades improvisées aux côtés des conjoints pour tenter de résister à un agresseur excité d'une victoire probable. La perte d'un proche les rendait plus enragées. Dans l'anse de Figajola et jusqu'à la plage de l'Arinella, les voiliers s'échouaient toujours par dizaines. Ils se jetaient sur les digues brise-lames, pour déverser leur cargaison d'hommes ivres de conquête et de vengeance. Beaucoup finissaient fauchés ou brûlaient vifs avec les navires éventrés. On vivait l'enfer et les minutes paraissaient des heures, puis les heures des journées… entassant des cadavres en charpies...

Les nacelles d'évacuation couraient sur le câble qui reliait le « Populu Corsu » au Calcutta III, selon les ordres du commandant anglais. Raphaël resta délibérément seul à bord pour s'assurer que son cargo suivait sans encombre le destroyer jusqu'au port de Livourne. Philips semblait peu enclin, dans l'immédiat, à prêter main forte au dictateur local. Il tenait sa proie et ne la lâcherait qu'une fois certain de sa capture. S'il revenait un peu trop tard pour aider l'ex-maître de l'île, l'histoire oublierait vite son erreur… et ses supérieurs également. Le « Path of War », protégé sous son protocole de combat pleinement activé, naviguait lentement au-dessus des bâtiments « d'Indian. Corps. inc. » Il les gardait en joue, décidé à leur faire un mauvais sort à la moindre tentative douteuse.
Louchenko sentit peu à peu le Calcutta perdre de la vitesse.
- Salle des machines ! interrogea-t-il, en s'énervant du manque d'obéissance. J'ai demandé douze nœuds pour la traction et nous baissons sérieusement. Veuillez ajuster et confirmer !
- Nous régulons la motrice sans arrêt, mon commandant ! crachota le haut-parleur. Les turbines montent en température et nous sommes inquiets pour la chaudière !
- Vigie ! Rapport sur le « Populu Corsu » en remorque, demanda Louchenko soudain fébrile, en comprenant qu'il se passait quelque chose d'anormal.
- Je confirme ! Le dirigeable tire sur le câble et il a démarré ses moteurs. Heu ! Je crois qu'il vient de passer en reverses... Oh ! Bordel ! Ça bouge ici, commandant ! Sentez-vous les oscillations ?
Tout le navire tremblait et l'homme de barre devait se bagarrer avec la manette, pour garder son cap !
- Alex ! s’écria Louchenko. Dis à Raphaël d'arrêter de déconner ou

on va tout casser !
La radio ne répondait pas aux appels et soudain des trombes d'eau s'abattirent sur le pont supérieur en un crépitement qu'Alexis identifia instantanément. Il se précipita à l'arrière du poste pour regarder le déluge par la vitre blindée.
- Par ma barbe ! Il vide les ballasts ! Raphaël ! Raphaël ! gueula-t-il dans l'intercom. Arrête ça de suite, c'est un ordre ! Tu m'entends petit ? Réponds, je t'en prie !
A la console de contrôle des moteurs du « Populu Corsu », le jeune homme n'écoutait plus. Il chantait à tue-tête un vieil air entendu d'Alexis lorsque celui-ci abusait de la boisson comme le jour bénit où ils s'étaient rencontrés :

« *Nous irons à Valparaiso, good bye farewell, good bye farewell !»*

L'œil rivé sur le radar en trois dimensions, il attendait l'instant opportun. L'aérostat grinça, puis hurla sous la tension. La structure se tordait et commençait à briser ses rivets, mettant en danger l'intégrité de l'appareil. Les panneaux protecteurs craquelaient, mais ce n'était pas encore le moment...

« Pour faire la pêche au cachalot, good bye, oh ! Hisse et oh ! »
« Maintenant ! »

D'un coup, il abaissa les manettes qui commandaient la poussée des propulseurs au maximum des reverses et brisa nette la remorque. Le dirigeable monta si brutalement qu'il s'en cabra droit comme un cheval fou, explosant des centaines de compartiments d'hélium dans l'accélération fulgurante. Malgré ses dommages déjà irrémédiables, il

vint littéralement percuter le chasseur européen.
A bord du « Path of war », le choc fut tel que le largage des protections et les tirs automatiques déclenchés par les calculateurs ne firent qu'augmenter l'incompréhension et la surprise. Philips fut projeté violemment vers l'arrière. Il lui fut difficile de se remettre sur ses jambes avec une épaule démise. En se passant la main dans le cuir chevelu, il trouva un liquide chaud et poisseux qui lui coulait sur l'oreille. Le sang lui maculait le visage et cette vision du grand patron blessé participait à l'affolement général. L'anarchie la plus totale régnait dans la cabine de commandement au sol jonché de débris mélangés et de corps inconscients. Des néons s'étaient décrochés en tirant des arcs bleus lors des courts-circuits. Partout, des marins se portaient au secours de leurs camarades étendus et négligeaient leurs fonctions. L'alarme stridente indiquait de fortes destructions et le déclenchement des systèmes d'extinction, liés à un probable incendie. Philips tentait de reprendre en main son glorieux navire, lâchement blessé.
« Rapport de l'attaque et des dégâts ! » ordonna-t-il en utilisant le porte voix de l'équipement de sécurité pour gagner du temps sur les communications internes totalement saturées. Reprenez en priorité les postes de combats ! Localisez la provenance de l'attaque avant de vous occuper des blessés ! J'ordonne la mise en branle de la procédure de prise d'altitude d'urgence. Dégagement immédiat !
En s'approchant de la baie d'observation fracassée, il découvrit avec effroi l'épave en flammes du grand dirigeable disloqué qui descendait mollement vers les flots noirs pour son dernier voyage.
- My God ! s'exclama-t-il halluciné. Qu'ont-ils fait ?
- C'est confirmé, commandant ! déclara un jeune sous-officier en l'approchant. Le dirigeable tracté a rompu son amarre et nous a

heurtés. Le destroyer continue sa route et ne répond plus !
- Son of bitch ! pesta Philips en Anglais, en gardant les yeux rivés sur la torchère !
Plusieurs feux ravageaient également son vaisseau mais l'équipage contenait les foyers. Ils avaient besoin de temps pour redevenir opérationnel. A l'arrière, on frisait l'évacuation. Les gradés dénombraient de nombreux blessés mais aussi quelques victimes. Le commandant hésita quelques secondes entre fondre sur le destroyer et l'envoyer par le fond, ou le laisser filer pour panser ses plaies. Le souvenir de la propulsion nucléaire le décida d'opter pour la seconde solution. Il préférait éloigner son aérostat du lieu du sabordage en attendant un rapport des dégâts plus détaillé. Le radio rapportait une collision « accidentelle » aux autorités militaires tandis qu'on rejoignait le niveau trente cinq en prenant garde de rester en zone maritime. « Le moment serait mal choisi pour emplafonner une montagne de cette foutue île », songea Philips soudain harassé, en descendant se faire soigner à l'infirmerie du bord…

Alexis, choqué par le sacrifice de celui qu'il considérait comme son fils, restait sans réaction devant le tableau apocalyptique. La citadelle brûlait ainsi que de nombreux voiliers sur la grève. Les restes du « Populu Corsu » s'abîmaient en mer en un crépitement d'explosions successives tandis que le « Path of war », sérieusement mis à mal, gîtait dangereusement en prenant difficilement de l'altitude. Le nucléaire s'était violement lancé vers l'avant lors de la rupture du câble. Une des turbines avait grillé dans l'emballement, amputant le navire de cinquante pour cent de sa puissance propulsive. Une épaisse fumée noire sortait des écoutilles arrières qui encadraient le pont dévasté par la bataille contre la forteresse.

Beaucoup d'hommes, blessés dans leurs chutes, réduisaient considérablement l'équipage utilisable. Louchenko réalisa de suite qu'il devait profiter de la situation. Il fit raccompagner Alexis, totalement déboussolé, dans ses quartiers et ordonna qu'on s'assure qu'il y resterait. Soutenu par les deux jeunes enseignes, le grand barbu se laissa guider, prostré. « Raphaël, mon petit ! Tu n'aurais pas dû ! Tu n'aurais pas dû ! » murmurait-il sans interruption.
Le Russe se fendit d'une grimace désolée en voyant son ami partir dans cet état. Puis, il revint aux préoccupations présentes pour intimer un nouveau cap. L'escapade en méditerranée était belle et bien terminée. Il tenterait de rentrer sans escale avant Alexandrie. Dieu merci, pensa-t-il en surveillant la température de la dernière turbine, le canal de Suez ne dépendait plus des anglais depuis plusieurs décennies…

Jean-Patrick regardait la prise de Bastia depuis le poste d'observation installé au dernier étage du bastion Saint Charles. Il avait gagné l'endroit dès l'ordre de Stefano de commencer l'assaut. De là, il pouvait aisément faire le point sur l'avancée de la tentative. La vue portait loin. Le jeune chef espérait coordonner par signaux lumineux les diverses factions qui remplaçaient maintenant les pauvres brebis défricheuses du terrain miné. Quelques rares rescapées se perdaient affolées dans les ruelles alentours. Le fossé ressemblait à l'étal d'un boucher à l'esprit dérangé. Des demi-bêtes peinaient à crever dans un concert lugubre de bêlements résignés où les viandes se mélangeaient aux hommes qui tombaient à leur tour. Jean-Patrick maudissait Stefano de le cantonner dans un rôle sans gloire, sous prétexte des blessures reçues à Calvi. Il devait pourtant admettre qu'il peinait à se déplacer. Avec l'anarchie régnant dans la

ville, il lui était bien difficile d'apporter une quelconque aide. Il se trouvait simple spectateur du grand moment tant espéré. Sa rancœur s'effaçait un peu, en constatant le manque d'esprit de corps de leur armée. Les objectifs, fixés par Stefano, s'oubliaient au gré des difficultés rencontrées. Chaque groupe luttait là où il se voyait pris à partie par les forces gouvernementales, sans se soucier des ordres initiaux. Jean-Patrick envoyait des messagers jusqu'au cœur de la bataille. Il multipliait les signes pour capter l'attention. Il avait assisté, ébahi, à l'embrasement du ciel lors de la collision des deux dirigeables. L'espace d'un instant, le grand jour était subitement réapparu pour découvrir l'ampleur des destructions. L'accident figea les combattants pris dans la tourmente des affrontements, puis la réalité reprit ses droits. Les mortiers trouvaient leurs places ; les lignes de missiles traversaient la nuit réinstallée, et la gigantesque « pétarade » des échanges individuels se faisaient écho dans toute la ville. Certains habitants, calfeutrés chez eux dans un premier temps, prenaient désormais fait et cause selon leurs affinités pour les rebelles ou la dictature. Il en résultait un désordre déroutant. Ces francs-tireurs augmentaient la confusion en créant des dizaines de points d'accrochage dans tout Bastia. Il devenait bien difficile de reconnaître un ennemi potentiel alors que tous étaient vêtus sans distinction particulière. On frisait la guerre civile. Jean-Patrick comprenait trop bien, depuis sa position, la dérive que représentait cette multitude de micro-conflits. Stefano avait besoin de toutes ses troupes au pied de la citadelle. Il s'y heurtait aux prétoriens qui se défendaient avec acharnement. Il devait donner l'assaut avec l'intégralité de ses alliés. Jean-Patrick prit le risque de se substituer aux chefs de clans. Il fit envoyer des indications ordonnant d'abandonner toutes les actions en cours pour se concentrer

exclusivement sur la forteresse. Le bâtiment qui l'abritait devint d'un coup la cible de nombreux « snipers ». Ceux-ci réalisaient l'importance du lieu de coordination. Délaisser les combats de rues laissait dans le dos des rebelles, une foule de tireurs embusqués. Tout comme Stefano, le jeune chef se découvrait pragmatique. Il privilégiait le résultat sans se perdre dans des considérations humanitaires comme l'aurait fait la vieille génération. Au fil des heures, son choix s'avéra payant. Les petits voiliers continuaient de se jeter sur les rochers et la plage pour laisser leurs occupants ouvrir de nouvelles lignes de front. La citadelle, totalement assiégée, donnait des signes de faiblesse.

La position d'observateur devenait intenable. Jean-Patrick abandonna son refuge pour se rapatrier prudemment sur les lignes arrière. A l'Ouest, au camp de Cardo, il découvrit l'importance de leur hôpital de campagne. Les nombreuses tentes translucides des blocs opératoires se dressaient pour accueillir les blessés dans les jardins piétinés des villas les plus cossues. Des centaines d'hommes gisaient, tout autour, entassés à ciel ouvert. Une cohorte d'infirmiers rapatriait sans interruption les nouveaux malchanceux depuis les zones de combats. Un peu plus haut, s'alignaient les cadavres recouverts d'un simple drap. Des vieux et des gamins creusaient des dizaines de fosses. Ils tentaient de trouver un nom où une simple indication dans les maigres effets personnels, pour les porter sur d'interminables registres. Paoli lui-même, à Ponte-Nuovo, n'avait pas du voir pareil sacrifice. Stefano devait prendre cette foutue citadelle quel qu'en soit le prix. Dans le cas contraire, la rébellion ne se remettrait jamais de cet échec. Au petit matin, enfin, Jean-Patrick retrouva le sourire. Les signaux étaient clairs, tout autant que les mouvements des phalanges. Une énorme brèche fendait le reste des murailles ! Leurs troupes s'y

pressaient. Elles repoussaient inexorablement les résidus du contingent dictatorial. Le spectacle qui s'offrait à lui du haut de la colline, dépassait ses pires cauchemars. La ville apparaissait en ruine ! L'odeur de charnier couvrait la brise matinale. Les bateaux brûlaient encore sur la plage mais la victoire semblait acquise. Leurs frères ne tombaient pas en vain…

Stefano et ses proches, exténués, puisaient dans leurs ultimes ressources et redoublaient d'efforts. Le nouveau « Signore di a filetta » ne sentait plus ses bras. Il luttait contre la lassitude et ses nombreuses blessures. Un éclat lui avait labouré le dos, augmentant son handicap. Le dernier assaut s'était terminé au corps à corps, à l'arme de poing et au couteau. Dessous, dans les souterrains, on disait la boucherie pire encore. Il souffrait aussi d'une balle dans le genou et ne comptait plus le nombre de lames qui l'avaient écorché vif. Plus rien n'avait d'importance. Les détonations commençaient à se raréfier, et les chefs survivants allaient le rejoindre sur la place Guasco. L'avancée dans la vieille cité devenait incroyablement difficile. Les ruelles se mélangeaient aux éboulis et personne ne trouvaient plus les repères connus pourtant depuis l'enfance. Sa garde, perdue selon l'humeur de la bataille, se rassemblait pour le protéger. Dans le gros de la cohue, il n'était qu'un parmi tant d'autres, mais avec le jour et le regroupement des grands autour de lui, il représentait encore une cible trop tentante. Il tenait la ville ! Les autres se trouvaient réduits à quelques poignées retranchées dans les bas fonds, sur le belvédère et dans le palais des gouverneurs. Ils abandonnaient les armes de partout pour se rendre. Sur la minuscule place, la fontaine couchée laissait encore glisser un mince filet d'eau entre les briques et le bitume retourné. Stefano rejoignit quelques

hommes, déjà allongés, pour en laper la fraîcheur. Elle était plus précieuse que tout l'or du monde. Pendant quelques secondes, un mutisme écrasant s'installa chez les combattants, incrédules de se trouver seuls, vainqueurs ! Tous avaient rêvé ce jour sans vraiment y croire. Finalement, Dumenicu de Porto-Vecchio, pourtant farouchement opposé à sa nomination comme chef de la rébellion et qui s'était soumis par la force d'Anto à Calvi, s'approcha de lui. Stefano savait qu'au moins un de ses fils chéris avait laissé sa vie, au franchissement du fossé du cours Favalle. L'homme, couvert de son propre sang et de celui de bien d'autres tombés sous ses coups, le regardait, les yeux vides, comme fou. Il posa sa main sur l'épaule du meneur et brisa le silence, d'une voix chevrotante et usée d'avoir tant crié pendant la nuit.

- J'ai perdu beaucoup par les Vallone ! déclara-t-il solennel. Je ne sais encore si cela en valait la peine mais je dois reconnaître mes erreurs passées ! Tu es grand, Stefano ! Tout autant que l'était Anto que j'ai pourtant haï plus qu'il n'est permis de haïr un homme. Ce jour restera dans notre histoire comme la plus grande bataille que les Corses n'aient jamais menée pour leur amour de la liberté. Je te réitère mon allégeance de bon gré et te suivrai désormais, quoi que tu décides… Signore di a filetta !

Stefano, se sentit saisi et soulevé de terre, au mépris de ses douleurs et des meurtrissures. Les plus proches le portaient en triomphe en criant leur joie. Lui, refusait de céder à l'émotion. Il s'époumonait à demander qu'on le lâche. Dans l'euphorie générale, personne ne s'en souciait. Rien n'était terminé ! Il fallait d'abord nettoyer la ville du moindre opposant pour la sécuriser. Dans la liesse communicative, ses priorités disparurent et il se laissa gagner par l'allégresse. Il essuyait, sans discontinuer, ses larmes de fatigue pour ne paraître

trop faible. Anto voyait-il, où qu'il puisse se trouver là haut, la victoire pour laquelle il avait tant œuvré ? C'est au travers de ses pensées oublieuses des clameurs environnantes qu'il repéra le curieux grondement enfler et enfler encore jusqu'à en devenir assourdissant. L'explosion fut si forte que son souffle l'arracha des bras amis pour l'éjecter brutalement jusque dans la rue Sainte-Croix. L'instinct de conservation le força à se lever pour se plaquer contre le mur le plus proche. Il leva les yeux pour voir l'immense cylindre sombre passer au-dessus de la ruelle. Le dirigeable européen pilonnait méthodiquement les attroupements dans toute la cité. A lui seul, il développait une monstrueuse puissance de feu auprès de laquelle les combats précédents paraissaient presque broutilles. Ainsi, il vengeait l'affront subit la veille au soir. Stefano prit le temps d'observer le briseur de rêves. Les signes d'incendies cloquaient la peinture de sa coque. Des câbles rompus traînaient, çà et là, derrière le tueur au drapeau étoilé. Il distribuait ses bombes avec parcimonie au moindre regroupement, conscient de demeurer hors d'atteinte. Les traçantes des lourdes mitrailleuses labouraient les ruelles et terminaient de hacher les constructions. Elles restaient visibles malgré la clarté du jour. Stefano regarda, sans pouvoir réagir, ses amis mourir sur la petite place qui débordait de joie, quelques secondes auparavant. Certains tentèrent encore de toucher l'agresseur, en vain. Quelques missiles « Sam » décolèrent d'un peu partout. Ils déclenchèrent aussitôt les contre-mesures de magnésium qui brûlèrent les hommes en inondant l'air à l'approche du sol. Un triste futur apparaissait soudain ! Il prouvait sa supériorité évidente sur une armée de chair, trop peu technologique pour avoir la moindre chance de résister. « C'est le monde que fuyait Camille », pensa Stefano en se laissant glisser à terre, pour pleurer comme un enfant…

Philips affichait un air maussade. Il ne tirait aucune fierté d'un tel ouvrage. Les pauvres bougres ne pouvaient que subir l'attaque d'un bâtiment de cette classe. Il se tenait droit malgré le bandage en écharpe qui immobilisait son épaule démise. Reprendre le contrôle complet du dirigeable leur avait coûté plusieurs heures. Le poste de commandement ressemblait à un bricolage de première urgence. On y trouvait des consoles rapiécées au papier collant qui pendaient au bout des câbles et des vitres blindées, prétendues incassables, auréolées d'étoiles de fractures. Il y en avait pour des millions d'Euros de réparation et le commandant ne doutait pas que sa carrière soit sérieusement ralentie, à la suite de l'aventure. Les Indiens l'avaient roulé comme un débutant. Oser pareil coup de poker pour sauver un navire sur deux semblait complètement dingue. Le nucléaire devait voguer dans les eaux internationales à cette heure. Il n'apparaissait plus sur les radars « courtes portées » et se trouvait donc nécessairement hors des limites de sa juridiction. De toutes façons, son chasseur se présentait trop endommagé pour se lancer dans une poursuite jusqu'aux côtes africaines. Écœuré, Philips reprenait le cours de sa mission initiale… à savoir, évacuer le petit dictateur en vertu d'accords débiles qui coûteraient fort cher en regard du peu de retombées éventuelles. Les politiques allaient menacer de représailles économiques l'Inde et « Indian. Corps. inc. » qui n'hésiteraient pas longtemps avant de renvoyer l'ascenseur. En fin de compte, les parlottes se perdraient probablement en compromis. Tout cela pour une île minuscule et sans grand attrait financier car il doutait fort qu'Al Aredi eut les capacités de payer la facture. Décidément, comme tout bon militaire, Philips ne comprendrait jamais les décideurs mais il savait par avance qu'il ferait un très bon fusible à sacrifier pour expliquer la perte sèche. Il déplorait trois

morts et une dizaine de blessés graves, sans même réussir à engager l'adversaire. Sur le pont, les officiers regardaient désabusés, au travers des baies vitrées fendues, le honteux travail de leur appareil qui écrasait la rébellion. Personne n'osait parler autrement que pour ordonner les manœuvres. Malgré les injonctions du dictateur de lui prêter main forte au travers de la radio gouvernementale toujours capable d'émettre, le commandant s'en tenait scrupuleusement à ses ordres. Il était hors de question de rétablir le sieur dans ses fonctions. Il devait juste l'exfiltrer pour préserver sa misérable vie. A cette annonce, les nerfs d'Al Aredi avaient lâché. Hystérique, le gros homme s'était fendu de quelques insultes peu prudentes vis-à-vis d'un éventuel sauveur. L'envolée avait arraché un sourire au second du bord. Le bombardement gardait pour seul objectif de stabiliser la situation et de faire comprendre aux attaquants l'inutilité de la moindre tentative malheureuse de résistance. Une vingtaine de minutes suffirent à réinstaller le calme dans la vieille ville anéantie. Philips fit stopper l'attaque en entendant ledit second, avec son accent allemand à couper au couteau, risquer un commentaire.

- Commandant ! Je pense que c'est assez maintenant ! Nous avons occasionné suffisamment de pertes pour imposer notre volonté.

Celui-là ne perdait rien pour attendre, d'oser émettre des doutes, sur une décision de son supérieur. Néanmoins, l'Anglais se rangea à l'avis, de mauvais gré. Une vengeance personnelle n'effacerait pas pour autant l'affront subit par le « Path of war », honteusement détérioré. Il ordonna donc le « cessez-le-feu » pour diffuser le message qui imposait ses conditions de reddition aux rebelles. Une escouade allait descendre à terre pour récupérer le gouverneur Al Aredi et sa suite. En échange, Le « Path of war » abandonnerait les restes de Bastia aux mouvements locaux. Rien ne devait être tenté

contre l'intégrité physique du dictateur, faute de quoi, il se verrait dans l'obligation de continuer les hostilités jusqu'à complète vitrification du site. Ceci dit, Philips pensa qu'ensuite, tous pourraient bien aller au diable si cela leur chantait ! Il rentrerait dans un premier temps sur Toulon pour lâcher l'autre abruti de roitelet, et les vrais ennuis commenceraient dès son appontage dans les cales de radoub anglaises…

Jean-Patrick se présenta dans la citadelle avec les équipes médicales qui transféraient une partie des blocs opératoires sur place pour gagner du temps, et tenter de sauver quelques vies supplémentaires. Il n'avait jamais imaginé semblable désastre. La citadelle n'existait plus ! On empilait les corps par centaines, sans discrimination d'appartenance à telle ou telle armée. Camille évoquait ces titans des airs capables de raser une ville en quelques minutes sans même infléchir leur trajectoire. La réalité dépassait la fiction ! Bastia agonisait et son peuple en resterait à jamais traumatisé ! Il repéra Stefano, qui s'en allait vers le front de mer avec quelques hommes encore en armes. Il semblait usé, prêt à défaillir. Il s'appuyait de temps à autre sur son compagnon le plus proche. Son treillis partait en lambeaux. Jean-Patrick clopina plus rapidement pour rejoindre le groupe. Lorsqu'il arriva à sa hauteur, il remarqua les traces de larmes creusant la poussière et le sang séché qui maculaient le visage du chef de guerre.

- Peut-on se réjouir d'une telle victoire ? demanda la « Fougère » en voyant le jeune homme.

- Tu devrais faire voir tes blessures aux infirmiers…

- Certains ont plus besoin de soins que moi, et ils le méritent autrement mieux.

Il regardait autour de lui, abasourdi, le cortège des civières et les hommes qui aidaient amis comme ennemis dans le malheur commun. La bataille était terminée et l'instant ne donnait plus lieu qu'à une infinie tristesse qui regrettait l'absurdité d'un conflit entre frères.
- La ville est à nous ! risqua Jean-Patrick pour le motiver.
- A quel prix ? Mon Dieu, à quel prix ? La plupart des chefs sont tombés, parmi les premiers. C'est tout à leur honneur et cela confirme ma honte d'en sortir vivant. Aussi, rends-moi service en passant le mot de ne rien tenter contre Al Aredi et sa « smala » lorsqu'ils partiront. Je suis fatigué et j'ai fait assez de bêtises! Les nôtres ont trop souffert. Inutile de risquer de voir les Européens mettre leur menace à exécution. Je vais essayer d'aller dormir un peu… en admettant que je trouve un endroit à l'écart de ce gâchis, et que ma conscience ne me rappelle aux cris et aux pleurs engendrés par ma folie.

La navette de récupération, pendue sous l'énorme dirigeable resté en stationnaire, se stabilisa sur le vieux port au revêtement défoncé. Aussitôt, Ousmane et quelques hommes encore valides firent leur apparition depuis le tunnel piétonnier du jardin Romieu pour se frayer un chemin au travers des combattants des deux bords. Tous constataient le lâche abandon. Les prétoriens encadraient le dictateur et sa famille pour le conduire à bord sous haute protection. Patrick croisa quelques regards chargés de haine et baissa les yeux, apeuré. Il n'arrivait pas à croire que personne ne tente de lui faire un mauvais sort et se gardait bien d'une quelconque provocation. Tous ces chiens ne perdaient néanmoins rien pour attendre ! Une fois sur le continent, le reste de sa fortune lui garantirait au moins, un avenir serein. Il ne pourrait, sans doute, plus reprendre les rênes de l'île, mais rien ne

l'empêcherait d'user du pouvoir de l'argent pour organiser des trappes et des échecs économiques à ceux qui l'avaient chassé. Il ne manquerait pas également de se plaindre du commandant de l'aérostat qui avait refusé de l'aider au maintien de sa propriété. Dans l'instant, mieux valait garder profil bas. Vu l'état du palais et de la ville, cela valait-il vraiment la peine de risquer sa précieuse vie ? A sa grande surprise, la foule s'écarta sur son passage et lui permit d'arriver sain et sauf à la cabine d'évacuation. La résignation, devant le déploiement de force que montraient les militaires européens se lisait sur tous les visages. Malgré les protestations d'Ousmane, Gerhardt, le second à bord du « Path of War » lui refusa l'accès ainsi qu'à ses hommes.
- Le commandant a dit : Juste Al Aredi et les civils de sa suite ! » déclara-t-il, heureux d'un si bon tour. Toi, «le black», tu restes ici !
La colère du grand noir, activée par l'assurance des représailles, fut aussitôt calmée à la vue des fusils d'assaut braqués sur lui de part et d'autre de la porte. Lorsque la navette s'éleva lentement, découvrant le sourire mauvais du second à travers les vitres en plexiglas, il se tourna vers la centaine de combattants qui se pressaient tout autour et comprit qu'il n'avait plus aucune chance de s'en sortir. Il allait payer pour ses exactions passées…

Gerhardt retint un haut le cœur devant l'évident soulagement du minuscule dictateur. Celui-ci scrutait la ville, juste dessous, en affichant un air satisfait de ce qu'il laissait en héritage. Il avait pourtant l'air ridicule avec son espèce de chemise de nuit d'un bleu scintillant comme un astrologue des vieux livres. L'Allemand émit pour lui-même l'idée que la chiffe valait à peine la corde pour le pendre, et qu'il éprouverait, sans doute, un immense plaisir à le

défenestrer pour venger l'infamie d'une mission dégradante. Sa condition d'officier ne lui permettait guère de transgresser les ordres. Aussi, chassa-t-il rapidement l'agréable pensée de son esprit…
Il n'y eut aucune détonation ! Seul, un bruit de verre brisé attira son attention. Gerhardt découvrit un minuscule trou dans le panneau translucide, à moins d'un mètre de sa propre tête. Il inspectait consciencieusement le défaut de la vitre lorsqu'il vit du coin de l'œil s'écrouler le « Maître du monde » à sa gauche. L'épouse royale poussa un cri strident et le deuxième homme du « Path of war » découvrit alors la destination du projectile silencieux. Patrick était tombé à genoux, l'air surpris. Un petit bouton rouge, juste sous sa paupière droite, sembla grossir doucement jusqu'à éclore comme une larme de sang, puis, il s'affaissa... mort !

- Comment ça ? Mort ! gronda Philips au bord de l'apoplexie.
- Une balle en pleine tête, mon commandant ! expliqua son second par radio. Vu l'angle, il est impossible qu'on ait tiré du sol… peut-être, des buildings extérieurs à la citadelle, mais ça fait loin.
- Il ne manquait plus que cela ! se lamenta le responsable du dirigeable. Fichue journée !
- Doit-on exécuter la menace et commencer le pilonnage ? demanda Gerhardt sans grande envie.
Philips se gratta le menton tout en réfléchissant. Arrivé à un tel échec, à quoi bon en rajouter ? Il était déjà grillé à l'amirauté. Un peu plus, un peu moins… qui s'en souciait ?
- Jouez-vous aux échecs, Gerhardt ? interrogea-t-il, pour éluder la question.
- Heu ! Ça m'arrive mon commandant !
- Et bien nous sommes mat, mon vieux ! Et l'adversaire n'avait

pourtant pas grand chose dans son jeu. Il faut savoir coucher son roi lorsque la partie est perdue. Ordonnez l'appareillage, nous rentrons ! Et faites-moi le plaisir, si nous nous croisons de nouveau un jour prochain, d'éviter de faire allusion à cet endroit maudit et à ce fâcheux incident !

IN FINE

Dans une villa cossue des hauteurs de Pietrabugno, un vieil homme contemplait, à travers la baie vitrée, les restes de la ville engoncée dans la vallée en contrebas. Attablé devant un copieux petit déjeuner, il posa son bol de café noir sur la nappe à fleurs et attaqua une large tartine de pain beurrée avec appétit. La maîtresse de maison lui servit aussitôt une nouvelle rasade du tonifiant breuvage.

- Nous aurons une belle journée et je suis en forme ce matin ! déclara-t-il tout sourire.

Il profita du demi-tour de sa compagne qui regagnait la cuisine, pour caresser au passage la croupe flétrie et déclencher, ainsi, un brusque écart indigné.

- Nicolas Vallone ! glapit la dame outrée. Tu es toujours le même vieux cochon et nous n'avons plus l'âge de ces bêtises ! Tiens-toi un peu et fais-moi disparaître tout ton barda de la terrasse ! Tu vas bien finir par nous attirer des ennuis !

Elle s'éclipsa, derechef, en marmonnant des propos indignés. « Nicolas Vallone ! Il y a si longtemps que personne ne m'appelle plus ainsi », songea Max en se levant péniblement. Il s'approcha de la porte-fenêtre, grande ouverte sur le balcon fleuri, et jeta un œil machinal au fin fusil à la crosse brisée qui fumait encore sur son trépied. Cette petite merveille fonctionnait sacrément bien ! L'étiquette rouge clignotante indiquait la fin de la phase d'utilisation désignée par « Target acquisition ». Il délaissa ensuite « l'outil » pour

s'appuyer des coudes sur la rambarde, face à la ville meurtrie. La citadelle paraissait bien petite à cette distance. Profitant de la brise matinale, il ferma les yeux et prit une profonde inspiration. Voilà près de six jours qu'il guettait une opportunité de se rendre utile à sa façon. Dès la disparition de Camille et d'Anto à Calvi, il s'était rapatrié chez Laure, vieil amour de jeunesse. Elle présentait l'immense avantage de cette grande maison au panorama imprenable. Les gamins de son armée des ombres l'avaient constamment tenu informé de l'évolution de la situation. La veille, en fin de matinée, la nouvelle de la mort d'Anto l'avait d'abord plongé dans une infinie tristesse. Quelque part, il savait porter, lui aussi, une grande responsabilité dans sa disparition tant il s'était évertué à répandre la légende du Seigneur de la fougère. Sans Anto, le plus jeune des frères Vallone, rien ne serait plus comme avant ! Max restait le dernier de cette génération et les années le rattrapaient brusquement d'une écœurante fatigue. Comment pouvait-il se montrer digne de son cadet ? A sa place, qu'aurait donc fait Anto ? Se serait-il lamenté comme son frère maudit pendant toutes ces heures perdues tandis que ses amis mouraient par centaines ? Certes non ! Il aurait agi et probablement brutalement à chaud comme Stefano qui finalement lui ressemblait tant sous certains aspects. Max détenait pourtant la réponse à ses questions, tout près de lui, dans un petit bagage bosselé emmené à la hâte sans trop savoir pourquoi. Dans ce long fusil honni et apporté du bout du monde par une jeune femme perdue. Il l'avait d'abord installé sans but précis, pour tromper l'ennui. Sa mémoire était restée étonnamment fidèle au souvenir des explications de Camille quant à son fonctionnement. Pendant des heures, il avait capté dans la mire électronique de nombreuses cibles pour finalement abattre trois hauts gradés dans la cohue de la rageuse bataille.

Chaque fois, l'arme s'était montrée d'une stupéfiante précision. Malgré le plaisir vengeur qui l'aidait à surmonter sa peine, le résultat n'allait certes pas changer l'issue de la révolution. Cela en devenait frustrant, jusqu'à ce que le dernier des quatre micros missiles soit chargé et que le miracle se produise. La silhouette du dictateur trônait au premier plan sur le minuscule écran plat, juste sous l'aérostat ancré à l'aplomb du vieux port. Max s'était alors maudit d'avoir gâché les munitions. Son triste exutoire ne lui laissait, de fait, qu'une seule et unique chance. A sa grande satisfaction, le bourreau informatique s'était acquitté de sa mission avec la même froideur que pour les précédentes.

Quelles que soient les dispositions des Européens, le visage de la Corse allait changer. Max se savait trop vieux pour participer à la nouvelle ère qui s'annonçait. Son nom et son rôle resteraient dans l'anonymat et peu lui importait.
Nicolas Vallone était déjà mort depuis longtemps. Sa mémoire ne subsistait que par Anto et la gentille Laure pour laquelle il avait déclenché, en son temps, la si terrible vendetta l'ayant effacé du souvenir commun. Stefano ne connaîtrait jamais leurs liens familiaux et c'était mieux ainsi. Le mal qui rongeait Max arrivait à son stade terminal. Cancer des poumons, avait diagnostiqué le petit médecin de Corte, grâce au matériel de la jeune guerrière blonde. « Bah ! Il faut bien mourir de quelque chose », pensa-t-il en bourrant sa pipe. Il resterait un peu auprès de Laure avant d'aller goûter, une dernière fois, la polenta de la vieille Dumé... et puis après...

Le grand dirigeable, au drapeau bleu constellé d'étoiles, appareillait pour le continent. Il laissait les Corses maîtres de leur destin. L'engin

portait les traces de la collision avec le « Populu Corsu ». De honteuses brûlures maculaient sa coque grise et les haubans rompus fouettaient l'air sous ses nacelles. Les importants dégâts réjouissaient le vieillard. C'était vraiment une belle journée ! Lentement, il retourna vers l'intérieur, satisfait. Avec ses compagnons de lutte, il avait vécu comme dans les chansons, aux côtés d'un ami ; d'un amour ; d'un chemin… il arrivait au bout du chemin ! Stefano était fort, il saurait les guider ! Max attarda un peu son regard sur la tige de fougère perdue au milieu des boutons du bac à fleurs.
« Dors en paix, *mi fratellu** ! » murmura-t-il, juste avant d'entrer...

Deux jours plus tard, dans la citadelle, les mercenaires survivants des troupes régulières commencèrent à être évacués vers l'Italie. Stefano ne leur laissait pas le choix ! Beaucoup seraient abandonnés comme immigrants clandestins sur des côtes inhospitalières. Il importait peu à ce seigneur de la guerre que certains malfaisants échappent à la justice des hommes. Leur détention nécessitait des moyens dont il ne disposait pas. Renégats corses compris, il les jetait simplement hors de son domaine. Le nouveau « Signore di a filetta » ne songeait déjà plus qu'au futur gouvernement. Il savait que le temps jouait contre lui. L'état de grâce ne durerait pas ! Bientôt, les chefs ou leurs héritiers rentreraient chez eux et le pain manquerait encore pour longtemps. Sous prétexte du contrat passé par Anto avec « Indian. Corps. inc. » il reprendrait contact avec le clan Balleras et tenterait, en plus des subsides, d'obtenir quelques informations sur la jeune femme tant aimée à Calvi. Il avait des raisons d’espérer ! Ce matin même, un de ses navires attardé pour un problème technique, avait découvert une petite embarcation qui dérivait au gré des courants au large du cap. Le corps de son père, lavé et emmailloté de

bandes imbibées d'une solution retardant la décomposition, s'y trouvait respectueusement déposé. Agrafé près du cœur, un mot dactylographié disait simplement : « Elle est vivante ! » Stefano s'était isolé un moment pour cacher son émotion. Il enterrerait Anto, sans cérémonie, sur une crête, tout près du village martyr de « Santa Maria Poghju ». Il n'y aurait ni croix ni artefact comme le grand homme le souhaitait. Il reposerait non loin du cimetière qui abritait leurs anciens mais dont l'état ne permettait plus de distinguer l'emplacement du caveau de famille. Le chêne centenaire, où s'étaient liées ses premières amitiés, deviendrait sa seule pierre tombale. Anto ferait, sous peu, partie intégrante de cette terre sur laquelle s'épanouiraient, sans doute, quelques fougères à la saison. Stefano ne pouvait lui rendre plus bel hommage. Son père lui avait fait don d'un futur prometteur: ses amis marchaient avec lui ; son amour semblait plein d'espoir, et son chemin tout tracé entamait un nouveau cycle de la vie pour une génération découvrant la paix...

Jean-Patrick, malgré sa canne, arpentait nerveusement les pavés devant l'entrée du palais des gouverneurs, devenu le quartier général en ruines de l'armée conquérante. Son manège se déroulait depuis l'aube, sous l'œil interrogateur des sentinelles. Il était manifestement inquiet ! Avait-il tout effectué correctement ? Avait-il vraiment suivi à la lettre les indications de Camille ? Pourquoi le grand chien ne revenait-il pas ? Le système ne semblait décidément pas fiable !
Un vieillard l'avait directement rejoint, à peine ouvertes les geôles du dictateur. Le nommé Simon ne voulait parler qu'à celui qui n'avait pourtant guère participé à la prise de la ville. L'homme insistait tant qu'un des jeunes combattants, natif du même village que

Jean-Patrick, s'était décidé à l'y conduire.
- Êtes-vous Jean-Patrick, l'ami de Camille ? avait de suite demandé l'ancêtre sans même se présenter.
- Je pense avoir cet honneur, en effet ! acquiesça le Corse surprit.
- Je crois qu'elle est morte !
- Nous n'avons pas retrouvé le corps et la Dame blanche a plus d'un tour dans son sac !
- C'est vrai qu'elle est étonnante, répondit Simon en lui remettant une pièce de tissu grossièrement plié.
Fébrile, le jeune chef s'était emparé du paquet. Un message, griffonné à la hâte, apparaissait on ne peut plus clairement : « Mode traque ! » Il s'inscrivait en lettres tracées d'un doigt sale sur un vieux chiffon. L'intérieur ne recelait que quelques poils grisâtres mais Jean-Patrick comprit de suite... le chien ! Camille lui en avait confié la garde et les codes de programmation juste avant la bataille de Calvi. Il avait aussitôt invité le Rabin à le suivre jusqu'à son logis, réquisitionné assez loin, dans la rue Casanova. Là, Simon fit la connaissance du grand boxer couché sur le lit, tout à son aise. L'énorme bête semblait gentille. Elle était balafrée en maints endroits et couverte de pansements. Son jeune maître avait eu grande peine à repousser les démonstrations d'affection dont il était l'objet, pour effectuer la connexion « Natika » avec l'ordinateur. En quelques minutes, sous les yeux horrifiés du vieil homme, le sympathique animal s'était transformé en un fauve aux yeux blancs et aux babines luisantes, retroussées sur des canines de cerbère.
- Dieu tout puissant ! s'était-il exclamé. C'est un monstre !
- Juste pour ma culture personnelle avait simplement demandé Jean-Patrick : Qui est l'heureux élu ?
- Je crois que c’est la moustache de Tao Peï !

Pour le jeune chef corse, l'occasion semblait inespérée. Le Chinois demeurait le seul du triumvirat à leur avoir échappé. On était sans nouvelle de lui depuis l'exécution de l'Africain. Juste après le passage en mode traque, il rajouta, à tout hasard : « Va et tue ! » Sans même savoir si la phraséologie était adaptée. Le chasseur les bouscula comme une furie pour disparaître dans la seconde.

Depuis plus de vingt quatre heures, Jean-Patrick rongeait son frein dans l'attente de Bao. Le trouverait-il ? Le Chinois avait-il réussi à quitter l'île en laissant le boxer géant errer sans fin, au risque d'attaquer des innocents ? Il envisageait le pire lorsque l'un des hommes de Lurenzu l'interpella :

- Eh ! Jean-Patrick ! Y'a ton affreux clebs qui fait comme toi… les cent pas au bas des contreforts, côté mer, lança le blondin. Les gars demandent s'ils doivent l'abattre car il fait peur à tout le monde... l'a pas l'air commode… on dirait qu'il veut rentrer !

Jean-Patrick se précipita comme sa jambe le lui permettait à sa rencontre, fou de joie. Il trouva le dogue au bout de la digue de l'ancien port. Il était couvert de sang séché et de bave. Le jeune meneur lui ordonna immédiatement le « mode repos » libérateur. Bao s'immobilisa un instant, puis, il commença à couiner comme un chiot en rampant vers son nouveau maître. Une mauvaise plaie, largement ouverte, laissait apparaître des côtes brillantes de renforts métalliques.

- *Lasciacorre* ! enragea le jeune Homme. Le « gonz » s'est défendu ou peut-être n'était-il pas tout seul ? Mais tu l'as eu ! Hein ? Je suis sûr que tu l'as eu ! Allez viens ! On va soigner tout ça !

Le chien semblait joyeux malgré sa blessure. Il s'éloigna de quelques mètres pour saisir dans sa gueule un curieux objet qu'il rapporta aux

pieds de son ami. Jean-Patrick ramassa par curiosité la pièce de plastique qu'il identifia instantanément et partit d'un grand éclat de rire. C'était une tong, une vulgaire sandale à trois sous avec une petite étiquette « Made in China ». Camille le répétait souvent ! Même en Corse, les chiens n'avaient pas de mains pour rapporter leur butin !

- Je ne veux pas savoir ce que tu as boulotté pendant ton absence mais j'espère que cela ne te restera pas sur l'estomac ! plaisanta l'homme en caressant les bajoues du Boxer réjouit. Alors, il regarda le micro ordinateur qu'il gardait calé sous son bras, et après une brève hésitation, il prit son élan pour le jeter loin dans le ressac.

- Basta, mon vieux ! Tu en as fait assez pour la cause... Je te mets en retraite et te garde avec moi pour la chasse au sanglier !

Depuis les ruines du belvédère quelques compagnons se moquèrent en le voyant boitiller sur la rocaille du bord de mer. Jean-Patrick écorchait sans vergogne d'une voix de fausset le « *Cresce Sperenza* ». Il était accompagné d'un mastiff qui gambadait tout aussi laborieusement vers un avenir inespéré...

EPILUGU

Moi, Gaëlle Balleras, héritière de la gestion des intérêts de « Indian. Corps. inc. » mets un terme à ce récit destiné, avant tout, à rejoindre nos archives familiales. Il est issu directement du journal de Camille, constitué bien après les évènements, ainsi que d'une somme de documents provenant des notes de Stefano Vallone, de celles de nos différents services d'information, et de quelques écrits rédigés de la main même de mon père. Je ferme enfin ce délicat dossier qui nous valut tant de déboires commerciaux et politiques en son temps. Cette histoire est, à n'en pas douter, le reflet très proche d'une vérité à peine romancée, de par les très nombreux recoupements auxquels j'ai pu avoir accès.

Ma jeune sœur, Camille, nous a quittés voilà près de trois ans. Elle avait pourtant, une fois de plus, réussi à se remettre de ses blessures et marchait pratiquement normalement. Hélas, les destructions dans son organisme, engendrées par la drogue du Gorgon, étaient telles que sa fin de vie fut un calvaire de plusieurs mois. J'ose espérer, aux dires de ses proches l'ayant vu errer à demi-folle dans les couloirs du palais des gouverneurs de Bastia, qu'elle n'était plus assez lucide pour se rendre compte de son état. Les lésions irrémédiables ne firent qu'empirer ses cauchemars qui ne la quittèrent plus jamais vraiment. Néanmoins, la décade qui suivit l'aventure lui octroya probablement l’un des plus heureux répits de sa trop courte existence. Quelques mois après la victoire des rebelles, elle retourna s'installer auprès de

Stefano dont elle devint la compagne, dans cette île qui lui était si chère.

Que devinrent les vaillants Corses ? La tentative de démocratie ne fit pas long feu devant les revendications claniques. Celles-ci reprirent rapidement le dessus sur l'intérêt général. Stefano, fort du soutien de la Dame blanche qui gardait de nombreux adeptes, refusa le retour en arrière. Il s'empara clairement du pouvoir vacant et musela violemment l'opposition. Le royaume de Corse entra de force dans une ère de calme et de progrès social intense dont la population profita pour renouer avec une relative opulence. Notre compagnie en tira également de conséquents bénéfices. La liberté est une revendication souvent placée après le bien être et dans certains cas, un régent attentionné vaut mieux qu'une république bananière sans guide. Le couple tenta de mettre en application les préceptes d'Anto tout en se méfiant des inspirations corporatistes. L'idée connue donc un certain succès, pendant un certain temps. Puis, lentement, frappés par la malédiction de tous les peuples guerriers ne sachant restés inactifs trop longtemps, de violentes dérives partisanes virent le jour et débordèrent la jeune organisation gouvernementale. Nos services rapportent que de très durs affrontements ensanglantent occasionnellement, une fois de plus, cette terre trop belle pour ne cacher de subtils pièges en retour. Il semble qu'un nouveau chef de clan fédère de nombreux mécontents. Son identité reste une énigme si ce n'est qu'il est encore jeune et qu'il lui manque deux doigts à la main droite.

Camille et Stefano ont donné naissance à deux beaux enfants. Deux filles, blondes comme les blés, au nez busqué des Vallone. Je

n'ai vu les petites qu'à la dispersion des cendres de leur mère en Castagniccia. Mon Dieu ! Comme elles lui ressemblent ! L'aînée, du haut de ses sept ans, soutenait sa petite sœur prénommée « Féline » par le bras, sans l'aide des adultes. Elles ne pleuraient pas, fières de leurs origines. La foule s'est écartée respectueusement lorsqu'elles se sont approchées de moi. La grande m'a fait face et m'a tendu sa petite main pour une poignée ferme et nerveuse.
« Bonjour ma tante ! Je suis Océane, fille de la Dame blanche de Francardu ! Bienvenue sur notre terre ! » m'a-t-elle déclaré, hautaine. Savait-elle que j'étais à l'origine de l'aventure de Camille en Corse ? Que le plan ourdi de longue date ne devait rien aux rêves de son grand-père ? Que j'aurais pu tout arrêter et préserver ainsi sa maman quelques années de plus ? Sans doute pas, mais elle m'a troublée ! Je voulais lui expliquer que rien ne pouvait sauver ma sœur de son funeste destin et que finalement, le bonheur auprès de Stefano fut inespéré mais je n'ai rien dit. J'ai craint de trouver dans son sang qui est le mien, les restes génétiques de la terrible drogue lui prédisant un avenir brutal. Je sais depuis qu'il n'en est rien et que Camille à emporter son mal dans la tombe. Je garde une écoute constante sur l'évolution de la situation et leur père m'a promis qu'au moindre doute, il me confierait les petites pour leur éviter tout danger. Notre entreprise garde toujours un courrier aérostat en liaison hebdomadaire avec Bastia à cet effet. Évidement, je doute qu'Océane accepte de quitter sa terre comme elle me l'a si bien fait comprendre, lors de notre rencontre. Comment pourrait-elle se résoudre à partir en laissant de telles racines derrière elle ? On dit que dans certains villages, de vieilles femmes célèbrent encore un culte tout particulier où la protectrice n'est autre qu'une grande dame en armure claire dont le fantôme vengeur éloigne le mauvais œil…

De Max, alias Nicolas Vallone, grand fabricant de légendes locales, on n'entendit plus jamais parler. Vu son âge, sans doute est-il allé mourir discrètement, sous un chêne, loin des agitations politiques. Je lui souhaite d'avoir trouvé un repos bien mérité en rejoignant Anto, et peut-être mon père, pour de fantasques chevauchées pleines de vins et d'amours éternels…

Jean-Patrick m'écrit quelquefois. Il est le maire de « Santa Maria-Poghju », depuis reconstruit, et semble spécialiste reconnu de la chasse au sanglier. Son gros chien, devenu tout blanc et qui le suivait partout, a lui aussi trépassé récemment. Il était à l'origine d'une nouvelle race locale de Boxers très prisée malgré sa haute taille, tant pour compagnon des plus jeunes de par sa gentillesse, que comme redoutable rabatteuse des bêtes noires de maquis.

Nous avons définitivement arrêté les recherches sur les dogues de guerre, car curieusement, exceptés ceux de Camille, la plupart restèrent incontrôlables et très dangereux, y compris pour leurs propriétaires.

Nous travaillons encore sur l'étude du super soldat pour ne pas nous voir débordé par la concurrence, mais Gwenaëlle refuse obstinément de confier, à qui que ce soit, la formule initiale. Elle nous fait prendre du retard mais je ne peux lui en vouloir en souvenir de Camille. Ses nouvelles orientations, toutes différentes et plus technologiques que chimiques, semblent tout de même sur une voie prometteuse. Pour ne pas oublier les erreurs passées, la garce s'est fait un malin plaisir de suspendre le masque balafré juste à l'entrée de

son laboratoire principal. Je n'ose aborder le sujet avec elle mais ce visage m'inquiète tant et si bien que je baisse les yeux pour éviter son regard vide à chacune de mes visites, de moins en moins nombreuses. Comme Anto après Francardu, mon subconscient me joue des tours ! Je jurerais y croiser une lueur mauvaise attendant son heure.
Au risque de paraître totalement folle, moi aussi, je crois savoir ce qu'il désire et me réclame. Quand le Calcutta III revint à son port d'attache de Karachi, il était si gravement endommagé qu'on le démantela rapidement pour l'envoyer au recyclage. Dans l'opération, nos techniciens trouvèrent parmi les restes de l'armure « Gorgon Onze » mise en pièces, une petite fiole intacte remplie d'un liquide vert. Elle côtoyait une ampoule similaire déjà utilisée. Je l'ai conservée précieusement, sans tenter l'analyse, sachant très bien ce qu'elle contenait. Elle reste désormais cachée au fond de mon coffre-fort personnel, hors de ma vue sous quelques papiers épars. J'aurais dû la détruire, mais en bonne dirigeante et tout comme le chef corse, je n'ai pu me résoudre à me séparer d'une telle arme. L'âme noire du Gorgon de Camille est donc encore bien vivante, enfermée dans un minuscule tube de verre, attendant impatiente une nouvelle veine pour y être injectée et reprendre ses méfaits. J'en suis la seule garante et mes rêves s'en ressentent à tel point que j'en viens à regretter de l'avoir conservée. Peut-être devrais-je me décider à préserver nos générations futures qui trouveront ce dossier, et la dangereuse substance en la faisant disparaître pour de bon ?

Accessoirement, cette chipie de « Gwen » semble toute prête à trouver la parade contre la bactérie « PO57 » tueuse de fuel. Cela nous donnerait, certes, un avantage considérable sur les autres

entreprises mais je freine un peu son avancée car notre intérêt immédiat n'est pas de revenir en arrière. Une telle découverte aiderait évidemment de nombreux gouvernements en difficulté mais que voulez-vous ? Les affaires sont les affaires !

Nos commandos d'élites, équipés des dernières protections, font école auprès de tous les chevaliers d'orient. Le film de Yamahashi combattant le Gorgon sombre à Bastia ainsi que ses brouillons personnels sur l'affrontement de Calvi, ne furent pas perdus pour tout le monde. Le grand maître voyait loin et juste et nous en avons tiré une technique martiale redoutable… même si je suis consciente qu'elle doit paraître une bien pâle copie en comparaison de ce dont Camille devenait capable sous l'influence de la drogue.

Le cousin Alexis n'a plus jamais volé, après la perte du « Populu Corsu. » Il fit office d'instructeur pendant quelques années et nous permit d'ailleurs de sélectionner nombre de très bons officiers qui font encore la fierté de notre flotte privée et de celle du gouvernement indien. Dès que possible, il fit valoir ses droits à la retraite, et en tant qu'actionnaire familial, quoique de faible importance, il me fut impossible de m'y opposer. J'ai pourtant tout tenté pour l'obliger à garder une part active dans « Indian. Corps. inc. » et j'ose à peine avouer que les moyens mis en œuvre ne furent, là encore, pas toujours très honnêtes. Rien n'y fit ! Le cœur n'y était plus et le monsieur se découvrit une âme de Samaritain sur le tard. Il habite désormais un ancien phare désaffecté sur un îlot à peine vivable et dilapide son pécule dans le recueillement d'un nombre effrayant de chenapans en guenilles, si nombreux sur les quais des mégapoles du subcontinent. Il ne manquerait plus que l'affaire

s'ébruite et que l'on se retrouve affligé d'un saint-homme dans une famille dont je m'échine, par ailleurs, à garantir la réputation sérieuse de vendeur d'armes.

L'année dernière, j'ai cru le faire changer d'avis en lui proposant de superviser l'étude du « Populu Corsu II », le premier d'une longue série programmée de cargos transcontinentaux. Le rustre m'a finalement ri au nez ! Il devrait pourtant se souvenir de temps à autres que je suis, tout comme lui, une Balleras et de ce fait ne m'avoue jamais vaincue. Loin d'oublier l'affront, je lui prépare une grosse surprise pour le printemps prochain, où je lui offrirai malgré son âge, le commandement du dernier-né de mes dirigeables de combat. Nous verrons alors qui de nous deux est le plus têtu car le titan est magnifique : plus rapide ; plus puissant ; si moderne qu'il relègue le « Path of war » au niveau des antiquités ! C'est encore un secret mais je doute qu'il puisse y résister car dans le seul but de le fléchir, je n'ai pas hésité une seconde à baptiser perfidement l'engin du nom évocateur de… **Raphaël** !

***

REMERCIEMENTS

A mon épouse, pour sa patience ainsi qu'à mes filles qui m'ont tant poussé pour connaître la suite des aventures de Camille.
A mes amis corses, source d'inspiration sans cesse renouvelée et à Anto et Max qui se reconnaîtront.
A cette île et ses habitants en général qui m'accueillent entre chacune de mes pérégrinations à travers le monde... un lieu et des gens que l'on fustige trop souvent sans vraiment les connaître, juste parce qu'en parler mal fait vendre plus de papier qu'en dire du bien.
Aux « *amis de la citadelle de Bastia* » qui me dénichèrent, au travers de leurs nombreuses relations, les plans de la cité et de la prison que j'ai largement modifiés pour les besoins de l'écrit.
A *Félix*, qui malgré la maladie, prit le temps de se pencher sur mon humble prose bien inférieure à l'incroyable poésie, émanant de ses propres textes.
A l'équipe et aux lecteurs du site « *De Plume en Plume* » pour leurs conseils avisés et quelques corrections nécessaires et de bon gout.
Pour terminer, à *Lavighju* et au groupe *L'Arcusgi* qui m'ont permis d'utiliser quelques strophes de leur merveilleuse chanson qu'est le « *Cresce sperenza*. » L'œuvre tournait en boucle lors de la réalisation de nombreux passages de *Canta*, et qu'on adhère ou non aux idées, nul ne peut rester insensible à ces accords comme à leur passion.

LEXIQUE

- Pinzutu : Français (continental)
- Tamam : Ça va ! Très bien ! (en arabe)
- Babbu : Papa.
- Avanti : En avant !
- Ourdou : Langue pakistanaise proche de l'indi(Inde)
- Farci : Langue Iranienne.
- Sqwal : Torpille d'origine russe.
- Lasciacorre : Laisse faire. Exclamation fréquente pouvant s'assimiler
  à : Laisse tomber !
- Lonzu : Filet de porc fumé.
- Manghjà : Mangez !
- Cignal : Sanglier
- Canta : Chante !
- Venga cio chi venga : Advienne que pourra !
- Zitelli : Les enfants !
- Signore di a filetta : Seigneur de la fougère.
- Scopa : Bruyère.
- Mi fratellu : Mon frère.
- Stick commander : Cravache d'officier.
- Paghjelle : Polyphonies à deux ou trois voix.
- Mè figliu : Mon fils !
- Veni qui: Viens ici !
- Oni : Terme générique désignant un démon Japonais éventuellement
  capable de se transformer en jolie femme.
- Armata : L'armée.

TABLE DES MATIERES

Carte…Le voyage de Camille 1 ……
Carte…Le voyage de Camille 2……...

Iniziu/Introduction ……...
Viaghju/ Le voyage ……..
Primi sguardi/ Premiers regards ……...
Terra corsa/ Terre corse ……..
Anima oscura/ L'âme sombre ……....
U Signore di a filetta/ Le Seigneur de la fougère …....
Misteru/ L'énigme ……....
U traditore/ Le traître ……..
Ramintanza/ Souvenir ……....
Sangue per sangue/ Le pacte de sang …….....
Vendetta/ Vengeance ……...
Accordu/ L'accord ……....
Faccia a faccia/ Le duel ……....
Canta/ Chante! …….....
Battaglia/ Bataille …….....
In fine/ Conclusion ……...
Epilugu/ Epilogue ……....

Remerciements …….....

Lexique …….....

Table des matières…….....

Publication certifiée par De Plume en Plume le 24-08-2014 :
http:///var/www/de-plume-en-plume.fr/web/symfony/

En savoir plus sur l'auteur : Francis A.Denis

Vous pouvez lui laisser un commentaire sur cette page : Canta, la Dame blanche de Francardu sur DPP